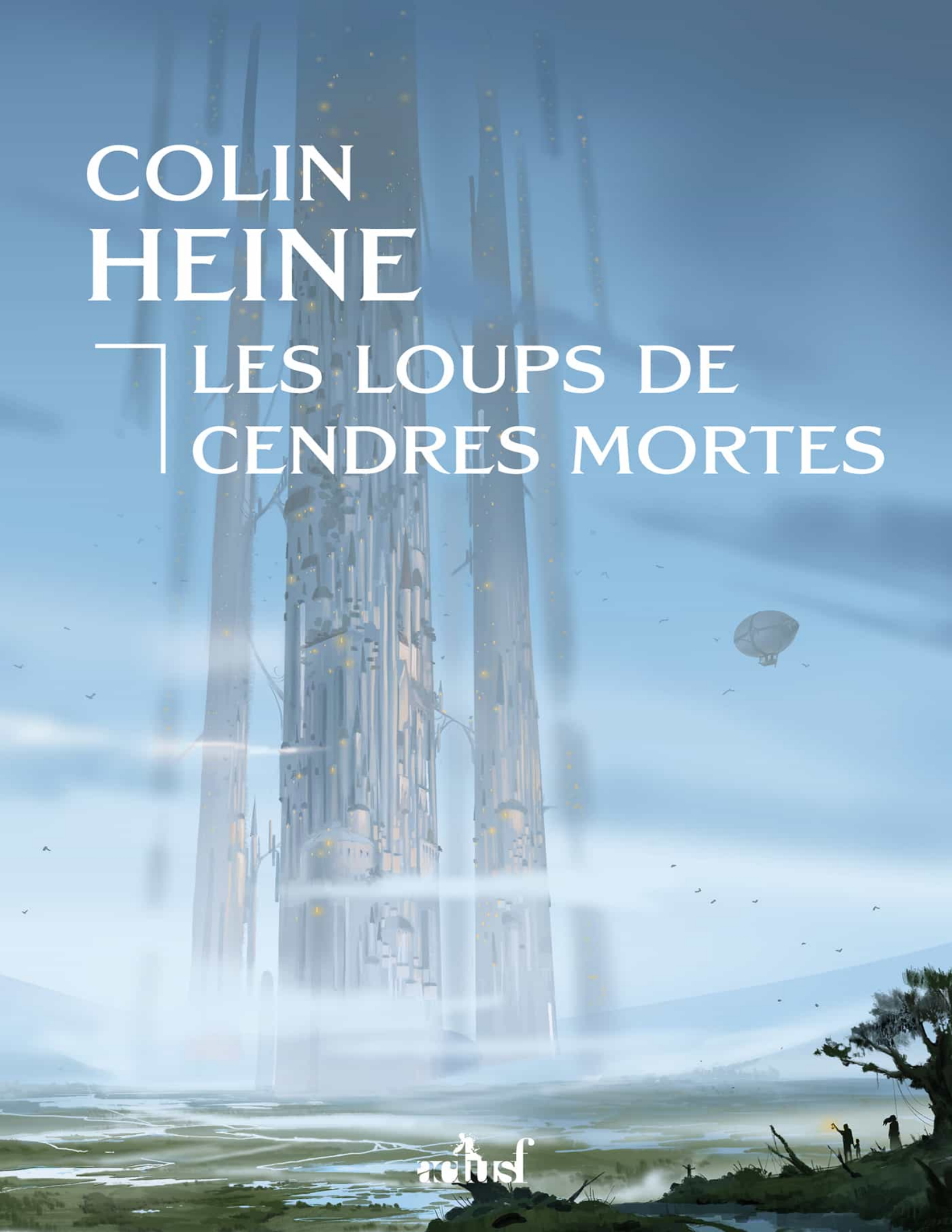
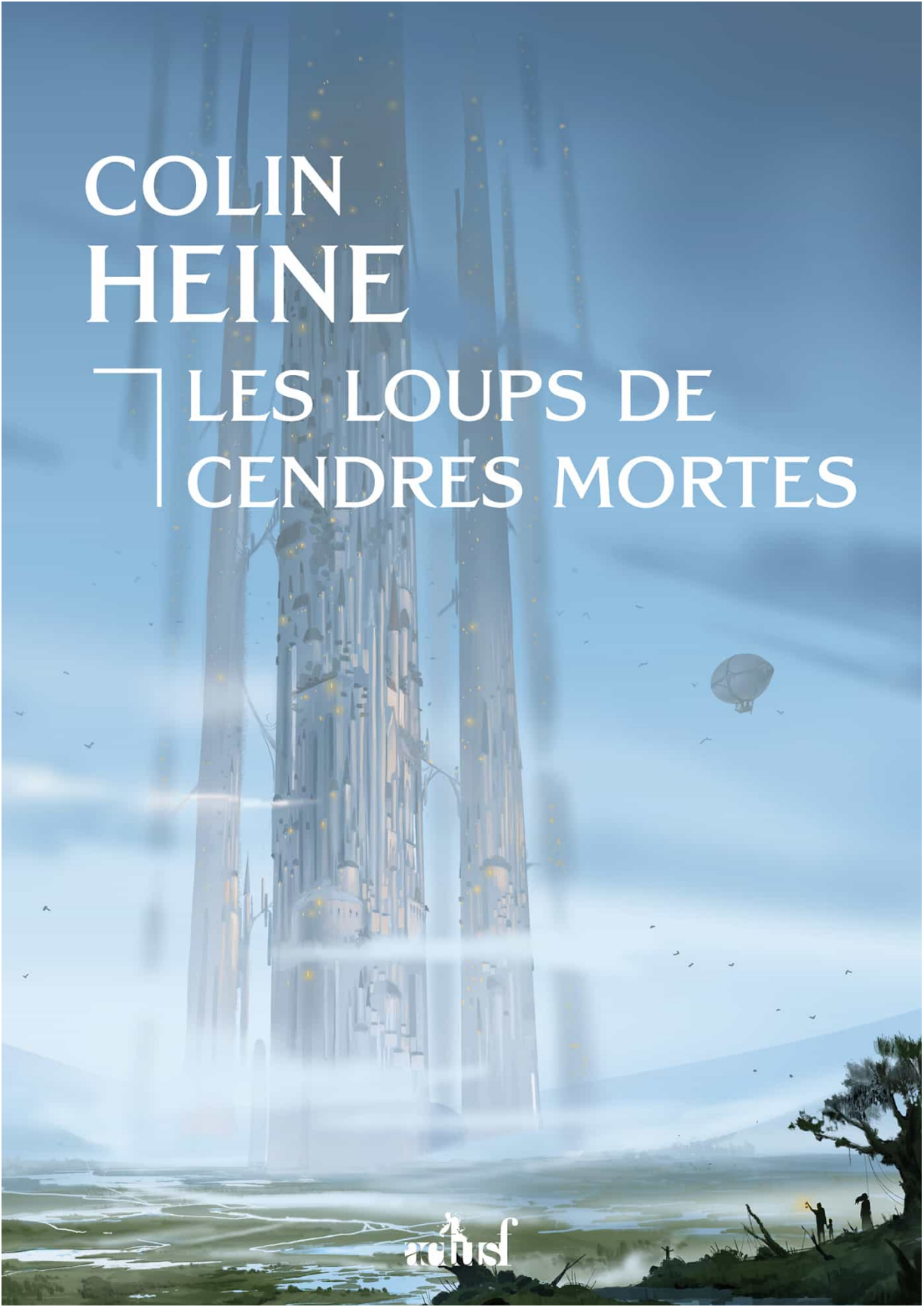




COLIN
HEINE

LES LOUPS DE
CENDRES MORTES

actus



COLIN
HEINE

LES LOUPS DE
CENDRES MORTES

actusf



OceanofPDF.com

Colin Heine

Les Loups de cendres mortes

OceanofPDF.com

Ouvrage publié sous la direction de Marie Marquez

Coordination éditoriale : Gaëlle Giroulet

Couverture © Dogan Oztel

Mise en page numérique : Zoé Laboret

Correction : Fabienne Riccardi

© Éditions ActuSF, juin 2023

515, Faubourg Montmélian, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-37686-614-5

OceanofPDF.com

À Petra

OceanofPDF.com

Le Questeur termine son approche et se pose dans le marécage, sur un banc de sable délimité par des torches. Il a juste la place. Hostus triture sa toge, pince les lèvres et descend de la galère.

L'odeur. Vivre ici ? Vraiment ? Construire quelque chose ? Il aurait dû y réfléchir à deux fois avant de s'embarquer dans ce qu'on lui a promis être l'affaire la plus juteuse qui se présentera jamais à lui. Ses sandales sont déjà souillées de vase. Et personne n'est là pour l'accueillir.

Il passe à travers les esclaves qui... Que font-ils, d'ailleurs ? Ils suent sur des outils et de la boue, ils tirent des objets lourds qui ne l'intéressent pas et ils portent des... Non, il n'en a décidément que faire. Ils sont à leur place et c'est tout ce qui compte. Le plus important pour l'heure, c'est de trouver ce menteur de Septimus. Il a déjà perdu des milliers de sesterces dans cette aventure, il va falloir qu'on le rembourse.

Son regard furète sur les formes qui s'affairent sans qu'il trouve de contremaître, d'intendant ou de responsable pour le renseigner. Il avance au hasard, se fraye un chemin parmi les êtres qui triment et ne voit que des corps que courbent l'effort et la fatigue. Il s'arrête devant les cuves et observe.

C'est là que les esclaves traitent la vase du marais. Ils la filtrent, la pétrissent et la cuisent. Les blocs de pierre grise s'entassent déjà à proximité et Hostus s'approche. Il passe les doigts sur leur surface et en caresse la porosité.

Par l'empereur...

« Je ne t'ai pas menti, Hostus. » Rien qu'au ton de sa voix, il sait que Septimus lui sourit avant même de le voir. Ce porc a de quoi être satisfait.

« Je devais m'en rendre compte par moi-même, dit-il en se retournant. On ne peut pas dire que tu m'as donné de quoi te faire confiance.

— Bien au contraire, fait le gros homme en levant la main en guise de salut, mon silence devrait te rassurer. Tu sais ce qui arriverait si l'empereur

avait vent de notre entreprise ? Il n'est pas bien jeune, mais il saurait divertir son peuple de notre trépas dans l'arène. »

Certes, pense Hostus. Mais j'ai quand même bien fait de venir voir.
« Ainsi c'est donc la pierre dont tu m'as parlé ? »

Septimus s'approche des blocs. « Dure comme nos marbres, mais d'une légèreté... » Il se tourne vers son visiteur, une lueur de malice dans l'œil.
« Nous pouvons y arriver, Hostus. C'est possible.

— Même ici ? Dans ces marécages ?

— Nous les assécherons, dit le gros homme. Cela prendra quelques années, mais nous réussirons. Cette pierre... Avec elle, nous pourrons construire une cité qui n'aura rien à envier aux plus grandes capitales du monde connu, et certainement pas à Luperque. »

Hostus fronce les sourcils. « Et la vape ? Tu y as pensé ? Tu crois que je n'ai pas vu ses langues en arrivant, courir sur les roseaux et les lagunes ?

— Nous construirons encore plus haut, voilà tout, dit Septimus en balayant l'argument d'un geste de la main. Avec une pierre aussi légère... Non, crois-moi, ce marais et sa vase sont une chance. Une chance de grandir librement, de croître et de forcer ailleurs que sous la botte de l'empereur. » Il lui pose la main sur l'épaule et l'entraîne à travers les baraques, les machines et les hommes. « Vois-tu, notre problème est ailleurs. » Nous y sommes, pense Hostus.

« La place, nous nous la ferons. La pierre, nous la fabriquerons. Le bois est disponible en quantité, avec la forêt à proximité. Quant au secret, nous saurons le garder assez longtemps pour mettre l'empereur devant le fait accompli. Quand il se rendra compte que le comptoir qu'il a autorisé à contrecœur à faire construire loin de son palais réclame davantage d'autonomie, il sera déjà trop tard. Non, le problème, le voici... »

Il désigne d'un geste les corps harassés qui s'agitent sous leurs yeux. Les esclaves ne travaillent pas vite. On leur en demande trop, Hostus le voit tout de suite. Les coups de fouet ne servent plus à rien.

« Il te faut des bras, c'est bien cela ?

— Chaque jour davantage. La vape n'est pas un problème pour le moment, mais il va bien falloir que nous lui disputions une part toujours grandissante du marais si nous voulons assez de place, assez de vase. Il y aura forcément des pertes...

— Tu ne parles toutefois pas de dizaines de corps, mais bien de centaines. De milliers.

— Tu peux me les trouver, n'est-ce pas ? »

Hostus hausse les épaules. Non. Il ne peut pas les trouver. C'est aussi simple que cela. Ses expéditions dans l'Arquesylve sont toujours fructueuses, mais pas à ce point. Une poignée d'indigènes chaque fois, qu'il revend juste assez cher pour ne pas couler. Cela ne suffira jamais. Pas à ce rythme. Des ingénieurs, des comptables et des investisseurs, il n'en manque pas. Mais des bras... Pas en telle quantité. D'autant qu'il faudra s'occuper d'eux, les nourrir, les loger et les soigner. Le problème est là. Non, il faudrait...

Une idée germe dans son esprit. Peut-être est-il temps pour la Lupanie...

« Septimus, dit-il en le saisissant par les épaules, tu souhaites ériger loin du joug de l'empereur une cité belle et fière, digne des temps modernes. Et moi, je souhaite t'accompagner. Mais pour la réussite de ce beau projet, je pense qu'il est nécessaire d'abandonner une fois pour toutes ce sur quoi Luperque s'est construite.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ceux qui bâtiront notre ville seront des hommes libres. Laisse-moi t'expliquer... »

Le feu

1

Il y a toujours une dernière fois.

Un dernier battement de paupières quand on quitte sa paille au réveil, un dernier bol de gruau et une dernière gorgée d'eau, une dernière séance d'entraînement contre et avec les autres, une dernière suée sous le soleil et sur le sable, un dernier mouvement de poignet et un dernier pas de côté, le dernier vivat du dernier public.

Après le dernier combat.

Braciatius ne peut s'empêcher d'y penser. C'est son dernier matin de gladiateur. Quelle que soit l'issue de sa prochaine entrée en scène, il fera aujourd'hui ses adieux. À Aristus, au public, aux hourras. Au sang, à la douleur, et à la honte de devoir prendre la vie pour ne pas avoir à donner la sienne. Des visages défilent devant ses yeux alors qu'il s'allonge et sent sur sa peau l'huile chaude du masseur.

Ils sont tous les mêmes, au fond.

Leurs traits ne comptent plus vraiment, comparés à la profondeur des regards. Les vaincus gisent au sol, parfois tellement blessés, tellement meurtris que Braciatius s'est toujours senti presque soulagé de devoir mettre un terme à leur souffrance. Et quelle que soit la cause de leur perte – l'épuisement, le manque d'entraînement ou d'endurance –, leur regard se teinte toujours de la même intelligence grise. Ils finissent tous par comprendre et par accepter, fût-ce à la toute dernière seconde, au moment où la pointe de son coutelas ou de sa lance se fraye un chemin dans leur gorge. Les plus lents, les plus naïfs se perdent parfois, juste avant l'instant ultime, dans une panique qui fait honte à Braciatius. Il en ressent une gêne coupable. Sa pudeur lui interdit de voir si loin, si profond en quelqu'un. On n'a pas le droit de voir ça. Alors il les met à mort en s'interdisant tout regret. Et au dernier moment, il leur sourit en les voyant comprendre. La peur, la douleur, le doute s'effacent et font place à l'instant le plus

authentique, le plus pur de leur existence. À l'acceptation. Puis tout finit et Braciatius remporte une victoire de plus.

Des mains lui pétrissent le dos.

Braciatius évoque la masse des spectateurs qu'il a toujours saluée, vers laquelle il a toujours levé son arme en haletant, à laquelle il a toujours renvoyé le respect, l'estime et l'admiration qu'elle lui prodiguait et qu'il a appris en plus d'une décennie de combats à haïr plus que tout.

Ce n'est pas le besoin de vengeance, la cruauté de la foule ou le désir de punir son manque d'humanité qui l'ont plus d'une fois fait rêver de tailler dans le public. D'y lancer sa lame, d'y fouiller dans les corps et de purifier la terre d'une partie de sa lie.

C'est la conviction qui s'est imposée à lui au terme de son premier combat. Lorsque la masse jouissante lui demanda de conclure la vie de son adversaire.

À cette distance, Braciatius ne voyait pas les visages. Il ne distinguait que des formes, des bras et des têtes frémissant au spectacle du sang. Mais il discernait aussi des existences, des vies individuelles qui s'étaient toutes mises en retrait. Elles avaient toutes fait le choix de s'effacer et de se fondre pour ne plus former qu'une entité vaguement consciente, qu'agitaient les efforts et les souffrances d'autres êtres devant elles. Cette masse, cette chose formée d'une multitude de désirs de ne plus penser, mais seulement de ressentir, Braciatius aurait voulu la réduire en cendres.

Il ferme les yeux. Cela n'arrivera jamais, bien sûr. Qu'importe. Ce soir, il ne sera plus gladiateur. Il aura péri dans l'arène, ou bien Aristus l'aura récompensé d'un pécule confortable et de la liberté. Il sourit en pensant à la vie qui sera bientôt la sienne et repousse avec une pointe d'angoisse la voix qui, dans les tréfonds de sa psyché, lui susurre que la victoire pas plus que la mort n'ont d'importance et que l'essentiel n'est pas de survivre, mais de ne plus mener cette vie.

Braciatius serre les poings, repousse les doigts du masseur et se lève.

Il gagne la pièce voisine où l'attendent trois esclaves. Sous le regard du maître de l'arène, droit dans sa toge blanche, il se laisse vêtir. Ses sandales cloutées, sa jupe lui tombant jusqu'aux genoux, son plastron où l'on reconnaît encore son emblème sculpté dans le métal. La chimère a pris bien des coups, mais elle a résisté. Ses épaulières, ses longs bracelets de cuir. Son casque, dont il ne serre pas encore la sangle.

Un esclave lui tend une coupelle d'eau dont il n'avale que trois gorgées. Puis il s'approche du râtelier et s'empare de ses armes.

Pour ce combat, le choix n'est pas difficile. Le filet d'abord, lesté de plomb. Lourd et peu maniable, il lui a coûté des années d'entraînement. Le poignard, qu'il fixe à sa cuisse et qu'il n'aura pas à dégainer si tout se déroule comme il l'espère. Son trident enfin, à l'équilibre réglé avec tant de précision. C'est lui qui lui assurera la victoire. Qui le protégera, en gardant la chose à distance. Puis qui lui permettra de porter le coup de grâce.

Il prend conscience du mugissement de la foule au-dehors. Il se dirige vers le couloir menant à l'arène. Elle est là, la véritable bête. La vraie monstruosité. Ce que je vais combattre et vaincre, ça n'a pas le choix. C'est ainsi. Mais le public... Il se retient de cracher par terre.

Ils méritent encore moins d'exister que l'aberration que j'affronterai dans quelques minutes.

Suivi d'un groupe de gardes en tenue d'apparat, il descend le couloir. À son extrémité brille un carré de lumière qui le force presque à plisser les yeux. Un morceau d'arène baigné de soleil. Le sable sera brûlant. Il fait halte à quelques mètres de l'ouverture, s'imprégnant de la rage et de l'écœurement que suscitent les frémissements de la foule venue pour le carnage. Elle en a déjà eu un peu. Quelques combats, une poignée d'esclaves mal équipés contre un unique gladiateur bien entraîné... Pas de course, aujourd'hui. Pas de combats navals, non plus. Ce n'est pas encore la saison.

Non, le clou de la journée, c'est lui.

Braciatu s réajuste le filet qu'il s'est passé sur l'épaule et serre les doigts sur la hampe de son trident. Il caresse pour la dernière fois de son existence, il le sait, la chimère qui orne son poitrail en un rituel dont il aime à penser qu'il lui a toujours assuré la survie. Puis il quitte l'ombre du couloir et pénètre dans l'arène.

À son apparition, la masse s'embrace. On y est. Enfin. Braciatu s, le grand Braciatu s, contre une monstruosité qui n'existe pas encore. Tout le reste n'était que mise en bouche.

Comme elle est simple, cette masse. Il n'a qu'à marcher pour la faire crier. Il n'a qu'à lever son arme, à tourner sur lui-même, à lui montrer qu'il ne connaît pas la peur pour qu'elle s'enflamme comme à son ordre, pour qu'elle vrombisse de plaisir à l'idée de la mort qui va frapper devant elle. Elle ne le voit pas sourire sous son casque.

Il se dirige vers la tribune impériale et les rugissements de la foule diminuent. Aristu s est assis sur son fauteuil en contre-haut, beau et droit. Entouré de ses conseillers, de ses gardes, de ses serviteurs. Braciatu s ôte son casque et lève son arme vers lui. Le silence se fait.

Il croise le regard de l'empereur, qui l'observe avec gravité, et Braciatu s se sent soudain apaisé. Il est à sa place. La foule tout autour n'est pas vraiment là, mais Aristu s... C'est lui qui donne tout son sens aux quelques minutes de violence et de douleur qui vont suivre. Tout ça est pour lui.

Le souverain hoche la tête et les cris de bonheur fusent. Braciatu s ferme les yeux. Plus que quelques instants. Il plante son trident dans le sable, remet son casque et en serre la sangle, puis il reprend son arme et se dirige vers le centre de l'arène.

Vers la Fosse aux Impossibles.

Le grondement de la foule gagne en gravité au fur et à mesure qu'il s'approche de l'ouverture de plus de trente coudées de large que délimite une margelle. Lorsqu'il l'atteint, il n'entend plus qu'un murmure. Le pied droit calé sur le rebord, il incline la tête vers les profondeurs que le soleil n'éclaire qu'en partie.

Rien. Un puits vide. Juste une odeur de vice imprégnant les ombres. Quelques éclats de verre sur le sable, tout au fond.

Il s'éloigne, salue de nouveau son public et les acclamations retentissent. Certains scandent son nom, qui enfle dans des milliers de poitrines, des milliers de bouches célébrant son dernier jour de gladiateur. Il profite quelques instants de leur amour en souriant malgré lui, puis son regard se pose sur l'entrée d'un autre tunnel s'ouvrant dans l'enceinte de l'arène. Un groupe de soldats en armure, casqués et équipés, en surgissent et prennent place au pas de course sur toute sa circonférence, prêts au combat.

C'est vrai. Rien ne dit que je viendrai à bout de ce qui va naître. Rien ne dit, même si j'échoue, que la chose saura se rassasier de moi. Qu'elle ne décidera pas, dès qu'elle aura fini de festoyer sur ce qui restera de ma carcasse, de se jeter sur les gradins. Peut-être même sur Aristus.

Mais l'empereur est sauf. Sa garde personnelle est prête à intervenir, à bloquer l'ennemi pendant qu'on l'éloignera, qu'il disparaîtra dans quelque passage secret des arènes avant de s'envoler vers son palais, où la garde aérienne patrouillera jusqu'à ce que tout danger soit écarté.

Braciatius n'a pas besoin de meubler bien longtemps l'attente de quelques saluts à la foule, de mouvements de trident maîtrisés à la perfection et d'échauffements. Quatre esclaves entourés d'autant de soldats et de prêtres pénètrent sur le sable. Il sourit. Tout ce décorum... C'est beau. Les représentants des vieilles religions se montrant comme si de rien n'était, vaquant aux affaires spirituelles de l'empire...

Chaque prêtre porte une toge à la couleur de son élément et marche dans les pas d'un esclave portant une boule de verre dans un filet passé à l'épaule. L'intérieur de chaque sphère est gris et vaporeux. L'origine de toute chose, pense-t-il. La vape. Décomposée de manière aussi arbitraire qu'absurde entre quatre éléments essentiels.

Les prêtres s'avancent vers la fosse. Ils n'y croient pas plus que nous, bien sûr. Mais leur rituel a quelque chose de rassurant. Des gestes, des opinions

que nous partagions tous quelques décennies plus tôt. Tout cela est aujourd'hui révolu.

Braciatius sent ses membres se raidir sans qu'il leur en donne l'ordre alors que les nouveaux venus prennent place autour de la fosse. Le grand moment approche. Ses traits se tirent sous son casque. Le public s'est lui aussi fait plus discret. Même si le cri d'un spectateur, incapable de résister à la tension qui monte sous les rayons du soleil, retentit parfois en une catharsis un peu ridicule.

Quatre trios, à égale distance les uns des autres, contre la margelle. Un prêtre, un soldat et un esclave. Ils attendent sous le regard de Braciatius, d'Aristus dans sa loge et de milliers de Luperquiens venus trembler et frémir au spectacle de vraies souffrances. À travers ce calme étrange, Braciatius croit presque entendre le murmure du vent. Il se force à se détendre. Il va falloir bouger, courir et bondir sur la durée. La tension me sauvera et je n'en ai qu'une réserve limitée. Tant que je peux garder mes membres au repos, je dois en profiter.

Un coup de clairon cingle l'atmosphère de cérémonie qui a recouvert l'arène. Braciatius se garde une fois de plus d'adopter sa posture de combat.

Chaque soldat s'approche de la sphère de verre reposant aux pieds de l'esclave qui l'a apportée, dégaine son poignard, tranche les mailles du filet et s'éloigne de quelques mètres, l'esclave derrière lui, les restes de maillage en main. De nouveau, personne ne bouge durant plusieurs secondes. Les sons du public sont à peine perceptibles.

Le clairon retentit une deuxième fois et Braciatius sent presque son cœur battre dans sa poitrine. Ses bras, ses jambes se meuvent lentement et épousent un par un la position qui leur semble la plus naturelle au monde, celle qu'il a répétée toute sa vie, si intensément qu'il a désormais la conviction d'être né avec, celle dans laquelle il se sent bien, fort et prêt à faire usage de toutes les habiletés, de toutes les adresses qui font de lui ce qu'il est. Il ne lutte plus contre ce réflexe sûr. Il prend le temps. Il le laisse l'investir. Devant lui, les quatre prêtres ramassent la boule de verre gisant à

leurs pieds, la hissent à bout de bras au-dessus de leurs têtes et se tournent vers la Fosse aux Impossibles.

Quelques secondes d'attente. Puis sonne le troisième coup de clairon et Braciatius abat les dernières digues intérieures qui empêchaient son corps de prendre le contrôle. Dans sa main droite, le trident relève ses pointes alors qu'il fléchit les genoux, assurant ainsi son équilibre tout en se laissant la possibilité de bondir. Le filet pend désormais dans sa main gauche, qui d'elle-même entame un tournoiement, timide encore, mais capable d'enfler en une fraction de seconde. Les prêtres lancent les sphères de vape dans la fosse, abattant les bras de toutes leurs forces. Elles se fracassent dans les ténèbres.

Les cris de la foule retentissent et s'éteignent presque en même temps. Les douze hommes fuient la fosse dans les quatre directions. Seuls les soldats trouvent parfois le courage de tourner la tête en arrière vers le gouffre d'où s'échappent déjà les volutes d'une brume épaisse comme une moiteur, qui bientôt déborde et suinte sur le sable de l'arène. Braciatius garde les yeux rivés sur la vape emplissant la fosse à ras bord, les deux pieds campés au sol.

Puis il tend l'oreille.

Le public est trop loin pour percevoir quoi que ce soit. Mais pas lui. De la fosse lui parvient une rumeur de croissance. Un crissement de sucs et de rocs, porteur du seul désir de donner forme à une vie bouillonnante de faim et de chasse.

Non, pas de chasse, sent-il confusément. De piège.

Lorsque les premières ombres passent sous la surface de la vape, le murmure du public s'intensifie. Puis les hurlements de joie, d'horreur et de plaisir que les poitrines retenaient jusqu'alors explosent à la vue de la forme qui émerge enfin. Le corps de Braciatius recule d'un pas.

Puis d'un second.

Le gladiateur fait un effort pour ne pas chercher à comprendre. Pourquoi vouloir donner un sens à tout ? Ce qu'il doit savoir, ce qu'il doit saisir, c'est

d'où vient le danger et où frapper. Le reste ne compte pas.

Alors il observe. Il découvre la forme de couleuvre, d'où jaillissent des bras fouettant l'air comme la queue d'un animal blessé. Les pétales aux couleurs criardes, montant dans les airs au bout de tiges gonflant à un rythme inconcevable, les feuilles irisées, les racines crevant la margelle de l'intérieur, ses moellons sautant à plusieurs mètres avec un bruit mat... Et enfin le cœur de la fleur au centre, révélant des entrailles poisseuses, avides d'un corps à consommer, bordées d'épines larges comme des cornes, prêtes à enfermer et à mastiquer.

Braciatius ne respire plus. Ça ne le surprend pas. Il ne pouvait pas imaginer la chose avant de la voir. Mais il savait qu'il serait pris de vertiges. Alors il recule une nouvelle fois, se force à poser les yeux sur le sable, relève la tête et pousse un cri. Puis il inspire, pince les lèvres et réfléchit.

L'apparente souplesse de la tige ne le trompe pas. Elle ondule à une vitesse surprenante, mais les craquements qui accompagnent chacun de ses mouvements indiquent une surface dure, que ni son trident ni son poignard ne perceront. Pour quel résultat, d'ailleurs ? Les lianes plus fines, qui fouettent l'air autour de la fosse, lui servent sans doute à attraper ses proies. Elles plient, s'enroulent au gré d'une volonté fruste. Il doit être possible de les trancher au prix d'un geste assez ample du bras, s'il est armé du coutelas. Braciatius s'éloigne encore un peu.

Ses yeux se posent sur la base de la tête, où naissent les pétales se dressant de part et d'autre de la bouche. Ici, certainement... Je n'en sais rien, en fait. Je ne peux pas savoir. Mais je ne vois pas d'endroits plus propices pour tenter ma chance.

Ça y est. Elle sait que je suis là.

L'arène est maintenant déserte, hormis les soldats postés sur sa circonférence et dont Braciatius perçoit la nervosité malgré la distance. Au-dessus d'eux, la masse des spectateurs laisse libre cours à sa fureur. Le gladiateur chasse ces pensées de son crâne et se concentre.

Tuer, ce n'est pas pour tout de suite. D'abord, il s'agit d'éviter les coups. Et entre les deux, l'essence même du combat en arène devant un public.

Le temps.

Braciatius n'est pas devenu ce qu'il est pour avoir abattu ses adversaires en trois ou quatre mouvements bien enchaînés. Il l'aurait pu, le plus souvent. Mais pour grandir, il faut du spectacle. Alors il a toujours joué. Sans méchanceté, sans cruauté. Juste pour faire durer.

Aujourd'hui, ce ne serait même pas nécessaire puisque c'est son dernier combat. Mais il faut bien partir en beauté... Alors il va le prendre, ce temps. Le temps de ne pas se faire transpercer par une tige bardée de ronces, le temps de porter toutes les attaques qu'il faut, une à une, en un crescendo qui se conclura par le tout dernier coup, l'ultime mise à mort de sa carrière.

Il dégaine son coutelas et choisit une approche prudente, son filet sur l'avant-bras. Il pare quelques coups de liane avec son trident dans la main droite, testant la vivacité des fibres. Il taille prudemment, le bras alourdi par le filet, et fait couler une sève jaune. Qu'il est étrange de blesser ce qui ne crie pas sous la douleur... Tout au plus perçoit-il un frémissement quand sa lame entaille la plante, comme celui d'un animal tapi dans le sous-bois, immobile un temps et poussé par la peur à changer de position ou à prendre la fuite dans un craquement de brindilles.

Il doit bondir à plusieurs reprises pour échapper à une liane qui tente de lui enserrer le pied avec la vivacité d'un serpent. Là réside le vrai danger. Elles claquent comme des fouets et, avec précision et vitesse, elles peuvent l'atteindre avec tant de force que le membre touché en resterait gourde plusieurs heures. Même si le pire serait sans doute de se laisser prendre à l'une de leurs boucles. Elles le soulèveraient comme un lapin.

Braciatius tourne, saute et louvoie le temps qu'il faut. Les cris du public accompagnent chacun de ses mouvements, chaque passe, chaque esquivé. Le silence de la plante, qui ne hurle ni ne rugit, donne à leur rencontre un goût de solennité dont Braciatius se demande si on en parlera encore quand

la poussière sera retombée. C'est sûrement une bonne chose. L'un de nous va mourir dans une furieuse absence de cris. Ça marquera les esprits.

Bientôt, la plante et le gladiateur se connaissent assez. Il a pris soin de montrer le moins possible ce que son corps un peu las peut encore accomplir, et il doute que la plante à qui la vape a donné forme ait su lui dissimuler ce dont elle est capable. Sa vitesse, sa précision lui sont désormais connues et Braciatius, qui danse devant elle avec plus d'assurance, sent un enchaînement de gestes grandir en lui.

Il ne brusque rien pourtant. D'autant que le combat peut durer encore un peu. Il le laisse se déployer dans son esprit et dans ses membres, se préciser, se fluidifier et s'épurer seconde après seconde. Jusqu'à ce que son corps l'ait défini, compris et anticipé, comme la route qu'on choisit sur une carte et qu'on n'a plus qu'à suivre. Il ne lui reste que le premier pas à faire.

Braciatius retarde ce pas encore un peu. Il en a les moyens. Et l'intérêt. Le public profite, gémit et se soulève quand il abat son arme et entaille une liane, avance, recule et saute, fait tourner son trident ou roule sur le sable avant de se redresser, prêt à réagir au prochain coup de sa partenaire.

Puis se précise le moment de conclure. Rien de brusque là-dedans. C'est une certitude qui se dessine petit à petit sans s'imposer à sa conscience, sans rien changer jusqu'à ce qu'il se rende compte que le temps a passé et que l'instant est venu. Alors Braciatius repasse son coutelas à sa ceinture, saisit les mailles du filet dans sa main gauche et prépare son trident, dont il lève la pointe vers la plante.

Quelques mouvements d'attente encore, puis l'ouverture s'offre à lui.

Il commence.

Son trident d'abord, auquel il fait manquer sa cible et qu'il fiche dans le sable entre deux racines dégoulinant de la margelle, à la base du monstre. Sa culbute en avant, un battement de cœur avant le claquement de la liane, et son appui du pied droit sur une souche. Son bras qui tourne, avec tout juste ce qu'il faut de célérité pour ne rien perdre en précision, et qui envoie le filet sur la gueule de la créature, l'empêchant de bérer et de happer, ses

cornes se prenant dans les mailles et resserrant d'autant leur emprise. Son poignet droit dégainant de nouveau son coutelas et tranchant à deux reprises.

Puis le saut jusqu'au sol, près des racines, où il extrait son trident. Il bondit hors d'atteinte des lianes qui ondulent de rage et cisailent l'air autour de la fosse, pose ses armes au sol, expire de bonheur et ôte son casque. Puis il lève les bras au ciel et boit les rugissements de ceux qui l'aiment.

Il tourne sur lui-même, salue et fait ses adieux à ce qu'il était. Il est temps d'en finir. De mettre un terme à cette vie et de devenir autre chose. Braciatius est désormais un homme complet.

Alors il recoiffe son casque, ramasse son trident et court porter le coup fatal.

Une prise d'élan, un gain de hauteur jusqu'à une première racine, un bond jusqu'à cette tige, un dernier saut jusqu'à la corolle où, arc-bouté sur le filet empêchant le monstre de trop ouvrir la gueule, il assure sa position en saisissant fermement une maille d'une main tout en brandissant son trident de l'autre. Il lui suffit de frapper d'estoc. Son bras s'abat et enfonce le métal dans la gorge de la fleur, d'où s'exhale un souffle chaud. Braciatius retire son arme et l'y replonge, toujours cramponné au filet. La plante se tord sans autre bruit que le froissement de ses lianes. Le gladiateur perçoit pourtant sa souffrance. Il frappe une troisième fois sous l'ivresse de la foule.

Quelque chose perce dans la plante.

Alors qu'une bruine explose de l'intérieur du monstre et arrose en gouttelettes brunâtres son corps déjà luisant de sueur, Braciatius sait qu'il a tué pour la dernière fois. Son adversaire s'affaisse et il lâche le filet pour rouler au sol en abandonnant son trident planté dans la gorge qui meurt. Il se redresse.

Il n'a plus rien en main. Plus d'armes. Plus d'adversaire.

C'est fini.

Il ôte son casque et salue une dernière fois. Ses muscles le font souffrir. Sa peau surtout, mordue par le sel de la sueur et le soleil de l'arène. Une odeur de chair chaude lui monte aux narines.

Une fumée de combustion naît de son casque. De sa cuirasse aussi, où la chimère disparaît déjà, ses formes rongées par l'acide. Et de ses mains. De ses cuisses, de ses bras. De la ligne de ses yeux qui déjà s'éteignent en brûlant, là où la visière ne les a pas protégés des sucs. Braciatius cesse de marcher, avale une goulée d'air, refait un pas sans savoir dans quelle direction et ferme les paupières en sachant qu'il ne les rouvrira plus.

Il gémit de rage plus que de douleur. Ses membres cuisent. Il sent déjà sa peau lui pendre des avant-bras, lui retomber en pans sur le dessus des genoux et se liquéfier à la base du cou. Il ne pourra bientôt plus crier.

Mais il entend toujours.

Il entend la foule heureuse. Il entend les acclamations, les rires, la joie d'avoir vécu en frissonnant de plaisir, d'avoir partagé la violence et la souffrance sans avoir à en payer le prix. Il entend la gratitude et l'amour.

Merci à toi, Braciatius, tu nous as tout donné. Des années de peur, de blessures et de cris. Des années où nous avons toujours pu espérer, grâce à toi. Espérer quoi, nous l'ignorons, mais l'espoir était bien là, tu nous le portais à chaque spectacle. Nous t'aimions, et nous t'aimons toujours en ce dernier jour. Il est bon que tu gagnes, et il est bon que tu meures. Car tu as tout fini, tout conclu dans la vie, et nous ne t'oublierons pas.

Braciatius devine à travers la souffrance qui se déverse sur lui les visages tournés dans sa direction. Les regards brillent et les bouches salivent. Des enfants n'en croient pas leurs yeux, il s'écorche vif, il s'écorche tout seul, la peau se décolle ou disparaît, on lui voit les muscles, c'est incroyable, regarde, Tertius, regarde, il n'a plus d'ongles, ses yeux ont fondu et il tient toujours debout, il marche encore sur le sable, c'est incroyable, c'était vraiment le plus grand, c'est le plus grand...

Un air chaud lui souffle sur la gorge sans qu'il ouvre la bouche. La douleur est telle qu'il n'en a jamais connu. Mais la douleur, ça fait partie de

la vie d'un gladiateur. Il ne la laissera pas gagner.

Alors c'est ainsi que vous m'aimez... Je dois partir sous vos rires, sous vos joies, en créature sacrifiée. Soit. Mais je ne suis plus gladiateur.

La chimère de mon plastron a disparu sous l'acide qui me dévore maintenant la poitrine, mais il me reste un petit peu d'air. Ma gorge fume de sa propre combustion et ma voix n'est plus qu'un glapisement que vous ne comprendrez pas, mais vous l'entendrez. Vous rirez et vous m'aimerez pour ce dernier courage, vous m'ignorerez en pensant qu'il n'y a rien à entendre, mais moi, je vous parlerai.

Braciatu disparaît sous vos yeux. J'ignore ce qui prendra sa place. Mais sachez ceci : ça ne vous appartiendra pas, ça ne vous laissera pas l'aimer, ça vous terrorisera, ça sera libre et cruel, ça me vengera de votre inhumanité et ça méprisera votre bonheur. Ça sera plus grand, plus beau, meilleur que vous tous, et sa simple existence fera de vos vies une somme d'erreurs. Je pars en regrettant de ne pas le voir.

En s'écroulant au sol sous les applaudissements, retenant son dernier souffle, il se demande s'il n'a pas crié ce que tout gladiateur crie avant de s'éteindre. S'il ne va pas disparaître comme tous ceux qu'il a vaincus sans que rien ne change, jamais. Mais il rejette cette idée.

Il laisse exploser en lui un ultime torrent de haine, expire et meurt.

2

Ludovico secoue la lame de son cimeterre pour la débarrasser du sang qui la recouvre et relève la tête.

Ses hommes ont vaincu. Leur posture témoigne de leur victoire. Quelque chose dans le dos, dans les épaules. Une tension qui n'est plus là, dont on ne peut que constater l'absence, comme le ressac qui ne laisse derrière lui qu'une bande de sable humide. Le combat est terminé.

Il baisse les yeux sur le cadavre à ses pieds. L'indigène aurait pu faire un esclave acceptable, quoique plus pour très longtemps. La vie dans la forêt a endurci son corps, mais elle a aussi prélevé son tribut. Les muscles sont secs, leur sève tarie. Il devait approcher de la soixantaine, si tant est que ces mots aient un sens pour sa peuplade. Son entretien aurait coûté davantage que les fruits de son travail.

Il essuie les dernières gouttes de sang sur le pagne du mort, à la main encore crispée sur le manche de corne de son poignard. Flavius approche.
« C'est terminé.

— Des pertes ?

— Juste une blessure mais *a priori* nous garderons notre homme. »

Le centurion lève les yeux vers la forme oblongue de la galère qui flotte dans le ciel, à plusieurs milles de leur position. Malgré sa taille, elle semble perdue dans le paysage de nuages qui borde l'horizon. « Et l'oiseleur ? » fait-il avec un geste d'inquiétude. La présence de cet homme lui est insupportable. Devoir sans cesse veiller à sa sécurité est une corvée dont il se passerait bien. Sans doute est-ce pour cela qu'il a tendance à l'oublier un peu trop vite.

« En lisière avec deux hommes, Ludovico. Je le fais mander.

— Oui, et qu'il se tienne prêt. Pendant ce temps, les autres fouilleront chaque hutte et rassembleront les prisonniers au centre. Qu'ils prêtent attention à toute trace laissée par les fugitifs.

— À tes ordres. » Flavius incline la tête et s'éloigne.

Ludovico jette un regard circulaire. Ça et là, ses légionnaires réunissent des habitants. La résignation se lit sur les visages des adultes. Ceux des plus jeunes, que poussent devant elles des femmes aux seins longs, n'expriment que l'incompréhension.

Des cris résonnent alentour tandis que les hommes de Ludovico fouillent les huttes, jetant à bas les écuelles de glaise et retournant les paillasses. S'ils sont bien passés par là et ont reçu le secours de ces sauvages, il ne restera plus qu'à tout brûler.

La prise restera intéressante de toute façon.

L'oiseleur qui s'approche, flanqué de deux soldats casqués, lui adresse un signe de la main. Ses bottes de cuir souple et ses vêtements d'étoffe fine contrastent avec l'accoutrement militaire du reste de la cohorte. « Je t'écoute, centurion. »

Ludovico lui rend son salut d'un signe de tête. L'oiseleur pose la cage d'osier recouverte d'un drap qu'il portait sur le dos et extrait de la poche de sa ceinture un morceau de parchemin et un crayon à mine de plomb.

Non loin, le groupe des villageois grossit sous le regard des soldats. Ils ont rengainé leurs cimenterres et pointent vers les prisonniers les dards de leurs javelots. Assis en tailleur pour la plupart, le menton entre les genoux, les indigènes semblent ignorer la menace.

Flavius revient, la mine sombre. « Tu dois venir, centurion. Ils se sont bien arrêtés ici.

— Montre-moi », ordonne-t-il en lui emboîtant le pas.

Ils se faufilent dans les espaces séparant les huttes, où se dessine encore la trace du combat qui vient de s'achever. Inutile de rassembler les cadavres, heureusement. Ils brûleront avec le reste.

« Vois », fait Flavius en écartant une tenture tenant lieu de porte.

L'intérieur est en ordre. Il n'a pas été nécessaire de fouiller. Au centre, quelques braises achèvent de mourir sous un récipient de métal suspendu à un trépied. Une odeur de sang se mêle aux senteurs de terre battue.

L'unique pièce est vide de tout occupant, si ce n'est le corps à moitié dénudé, allongé contre le mur, sur un tapis de peaux de bêtes.

Ludovico entre en fronçant les sourcils, pousse du pied un tabouret et s'approche.

Un homme jeune. Vigoureux. Sa peau roussie par le soleil ne ressemble plus complètement à celle des indigènes, davantage cuivrée. Il a travaillé dans les carrières de Thessalonne. Pendant des années, pense-t-il en observant ses mains musclées par le labeur de la pierre. Les traits de son visage sont creusés de sécheresse. Il aurait peut-être encore tenu quelques années. Une blessure s'ouvre dans son flanc gauche.

Son propriétaire en aurait obtenu un prix raisonnable auprès du cirque de Luperque. Il aurait fini sa vie sous les hourras.

Au lieu de cela, cet esclave en fuite est mort loin de tout, après s'être lentement vidé de son sang. Ses compagnons ont dû l'aider du mieux qu'ils pouvaient avant de se rendre à l'évidence. Il fallait l'abandonner à son sort. En lui donnant cette ultime chance, en le laissant aux soins des indigènes dans l'espoir qu'il se rétablisse et échappe à leurs poursuivants, ils ont condamné tout le village. Sans même sauver leur compagnon.

« Je ne suis pas surpris, dit Ludovico en se retournant. Les fugitifs ne pouvaient pas tenter de rallier Vexine d'une traite à travers la forêt.

— Mais comment ont-ils trouvé le village ? » La voix de Flavius est empreinte de déférence, mais Ludovico, de dix ans au moins plus jeune que lui, ne montre rien de sa gêne.

« Peut-être le sort leur a-t-il tout simplement souri... Mais si ce n'est pas le cas, cela signifie qu'ils ont obtenu de l'aide.

— De l'aide ? De Vexine ? »

Ludovico jette un dernier regard à la pièce et ressort, plissant les yeux sous le soleil. « Oui, de Vexine. »

De qui d'autre ? On ne survit pas à la forêt quand on fuit. L'Arquesylve, c'est pour ceux qui chassent.

Le visage de Flavius s'assombrit. Si Vexine est parvenue à rallier à elle les tribus indigènes...

Ludovico fait volte-face et regagne le centre du village en s'empêchant de mener à son terme la pensée qu'ils partagent en silence. Qu'est-ce que cela changerait, d'ailleurs ?... Ils ont des ordres. Il les suivra jusqu'au bout.

Il ôte son casque en atteignant les prisonniers, qu'il détaille rapidement. Une moitié, à peine. Les autres ne valent rien. « Ils sont tous là ? lance-t-il à ses hommes.

— Non, centurion, lui répond un des soldats surveillant le groupe. Il reste quelques huttes par là. » Il indique une direction de la pointe de son javelot.

Ludovico hoche la tête et se dirige vers l'oiseleur. « Prends note. » L'autre s'accroupit et se prépare à écrire. « La résistance du village est vaincue. Les habitants ont aidé les fuyards. La justice de notre empereur, Aristus, s'est abattue sur eux. Nous rapporterons plusieurs pièces dont il disposera à sa guise. »

Il lève les yeux au ciel. La cime basse des monts Tarpéiens s'étend au loin, à plusieurs jours de marche. Ce serait pure folie de vouloir suivre une autre voie, plus longue, à travers la forêt. Les loups ne leur laisseraient aucune chance.

Il frissonne en pensant au sens de sa mission. C'est de l'empereur qu'il s'agit. Les guildes de Vexine ne manquent plus une occasion de le railler, à la moindre émeute servile. La simple fuite d'une poignée d'esclaves ne peut plus être ignorée. Alors quand on y ajoute le meurtre d'une famille de maîtres... Mais il leur fera rentrer leurs rires dans la gorge, à ces boutiquiers. Son pouvoir, Aristus le tient de sa grandeur, de sa magnificence, de sa force. Non pas de quelques piécettes. Et si Ludovico doit braver les loups de la forêt pour rétablir l'ordre des choses, il...

Un cri retentit, suivi du fracas d'une hutte qui s'écroule. Des cris de femme. Un rugissement de bête, dont la lisière des arbres renvoie l'écho.

L'oiseleur se redresse et range ses ustensiles tandis que Ludovico se dirige au pas de course vers l'origine du bruit, suivi de Flavius et de trois autres

soldats. Quelqu'un hurle.

Le mur de la hutte a été défoncé de l'intérieur. Une traînée de poussière retombe mollement en direction des arbres, d'où leur parviennent des sons de branches brisées. Ludovico esquisse un mouvement vers la lisière, mais regagne finalement la hutte en courant.

L'intérieur est maculé de sang.

Des deux soldats qui inspectaient les lieux à la recherche des fugitifs ne reste que des corps martyrisés. L'un d'eux n'a même pas eu le temps de dégainer son arme.

Blotties à l'intérieur contre le mur en face de lui, cinq formes tremblent. L'effroi déforme les visages. Deux jeunes garçons, que leur mère serre contre elle. À côté, une jeune femme aux cheveux d'un noir de jais frissonne près d'une vieille dont les lèvres s'ouvrent et se ferment de nervosité. Apercevant Ludovico, elle lève le doigt vers les arbres, comme si elle prenait le centurion à témoin.

« Lilith... »

Agir. Ne pas s'arrêter. Ne pas laisser le temps au danger de grandir.

Ludovico s'efforce de ne pas poser les yeux sur les corps ensanglantés. Il prend une profonde inspiration et fait signe à ses hommes, qui entrent et emmènent les cinq prisonniers. Ils regagnent le centre du village. Ses traits sont creusés de colère lorsqu'il s'adresse à sa cohorte.

« Ce n'est pas terminé. » Les hommes tendent leurs muscles, leurs regards se rallument de la flamme du danger. Les indigènes accroupis au sol laissent échapper un murmure d'appréhension en faisant de la place aux cinq nouveaux venus.

« Approche », fait Ludovico d'une voix basse à l'adresse de l'oiseleur. Il lui murmure quelque chose à l'oreille.

L'oiseleur marque une pause et commence à écrire d'une main tremblante. Il se relit et roule le parchemin avant de l'introduire dans un tube d'os, qu'il scelle à la cire. Puis il relève un pan de l'étoffe recouvrant sa cage et en extrait un faucon. Il lui attache le parchemin à la patte, ôte le bonnet qui lui

recouvrait les yeux et lui fait prendre son envol d'un mouvement du bras. L'animal s'élève au-dessus de la cime des arbres, cherche la direction à suivre puis s'éloigne en ligne droite vers l'*Astra* qui flotte un peu au-dessus de la ligne d'horizon.

Flavius le rejoint et Ludovico ne peut s'empêcher de baisser la tête.

Il sait.

Mais il ne dira rien. Il ne montrera rien. Tout juste parvient-on à déceler une tension dans ses muscles, les souvenirs du corps qui se réveillent. Et que maîtrise son sens du devoir.

« Que fait-on de ceux-là ? demande le vieux légionnaire. Combien souhaites-tu en garder ?

— Peu, répond Ludovico avec une moue de dégoût. Nous devons aller vite dans la forêt. Nous emportons ceux qui peuvent marcher. Les autres disparaîtront avec le village. »

Son regard croise celui de la jeune fille. Des yeux noirs, profonds, comme la nouvelle lune sur son tapis d'étoiles. « Tu parles la langue de l'empire ? » lui lance-t-il sur une impulsion. Elle le fixe en silence. « Je la parle », répond-elle enfin.

Ainsi le poison de Vexine se répand-il jusque dans vos bouches... Et quand elles manient les mots de la ville-marchande, vos langues se fourchent-elles comme celle d'un serpent ?

« Toi et les tiens, vous avez accueilli des esclaves en fuite. Ils sont la propriété de l'empire. En les aidant à gagner Vexine, vous avez contribué à voler vos maîtres.

— Nous ne volons pas, dit-elle en contenant sa colère. Nous... » Un homme d'âge moyen assis à côté d'elle lui pose une main sur le bras et lui murmure quelques mots chargés d'effroi. La jeune femme se tait.

« Vous ne méritez pas de procès. La sentence a déjà été prononcée. Par moi. »

La jeune fille tourne de nouveau le visage vers lui et lance d'une voix claire des mots qui coulent comme l'eau d'une source. La langue de

l'Arquesylve. Les sons s'enchaînent en une harmonie que Ludovico ne comprend pas, mais dont il saisit intuitivement la beauté. Son buste, redressé au-dessus de ses genoux, laisse entrevoir deux seins fermes. Les pointes de ses cheveux caressent ses épaules à chaque mouvement de tête.

« Assez », fait-il en levant la main. Elle se tait.

D'une voix qu'il souhaite assurée, il sépare les prisonniers en deux groupes. La jeune femme attend comme les autres qu'on lui indique où se placer. Ludovico la désigne en dernier. Il ignore pourquoi.

À sa droite, une dizaine de vieillards ou d'adultes estropiés, incapables de résister à une marche forcée. Quel gâchis... Il regrette de devoir priver Aristus de quelques serviteurs. « Emmenez-les », ordonne-t-il aux légionnaires. Les autres prisonniers les regardent s'éloigner sans manifester d'émotion. Pas de tristesse ni de soulagement. Un simple désintérêt devant ce que l'existence produit d'inévitable et que seul un fou chercherait à remettre en question.

« Par où sont-ils partis ? » lance-t-il en contemplant la ligne de crête des monts Tarpéiens. Un jeune homme indique une sente à peine visible s'ouvrant entre les arbres.

« Cohorte, préparez-vous à reprendre la marche. En colonne. Les prisonniers par deux. » Il serre les dents en pensant aux corps de ses légionnaires massacrés. Pas le temps de leur donner une sépulture décente... C'est regrettable. Mais c'est ainsi.

Ils s'enfoncent dans la forêt.

Du village résonnent encore des cris brefs, quelques pleurs. Ludovico les trouve étranges. Le dernier son que produit celui qui meurt et qui veut vivre. Rien ne peut simuler un tel cri. On ne peut pas l'imaginer. Il faut l'entendre.

« Qu'il ne reste rien, fait-il aux légionnaires qui reviennent, les poignards encore tachés de sang. Les autres, en avant. »

Alors qu'il presse le pas pour rejoindre la tête de la colonne, il ne jette pas un regard à ses hommes restés en arrière. Inutile. Il sait ce qu'ils font. L'un

d'eux sort de la poche de son ceinturon un briquet à vape et enflamme une liasse de paille. Les autres se confectionnent une torche avec une branche à l'extrémité enroulée dans un morceau d'étoffe, qu'ils trempent dans les flammes avant de l'approcher du toit d'une hutte voisine. Comme pour les aider dans leur tâche, la brise s'élève et nourrit le feu qui grandit, bondissant d'une hutte à l'autre. Les derniers s'assurent que chaque habitation est touchée par le feu avant de s'éloigner et de rejoindre la cohorte de Ludovico, centurion en mission au service de l'empereur Aristus.

Il ne laisse derrière lui que des cadavres et un village en flammes alors que la colonne s'enfonce dans l'Arquesylve. C'est toute la forêt qui devrait brûler, pense-t-il avec une pointe de dégoût. Qu'elle disparaisse, elle et ses dangers... Mais ses arbres gorgés de sucs sauront résister aux assauts des flammes, cela ne fait aucun doute. À moins que ce ne soit la vape elle-même qui la protège. Il chasse ces pensées de sa tête.

Quelques instants plus tard, il est parvenu à la hauteur de Flavius, qui progresse à travers la végétation. Ses yeux se sont teintés d'un voile que Ludovico ne lui connaît pas. Ce n'est pas de la peur. Mais il semble que le vieux légionnaire ne sache comment faire face à la menace qui se précise.

Ludovico prend la tête de la colonne sans dire un mot.

Après plusieurs heures de marche, la cohorte fait halte dans une ravine où serpente un filet d'eau. Les nappes d'une vape imprécise stagnent par endroits.

Les soldats regroupent les prisonniers près du ru et les laissent s'abreuver. On retire les casques, on se passe de l'eau sur la nuque, le haut du crâne. Dix légionnaires prennent place autour du groupe, javelot en main. On n'y voit pas loin sous le couvert des arbres. Le regard se perd vite entre les branches, les lianes et les mousses tombant en cascade sur les écorces rongées de moiteur. L'oiseleur est inquiet, pense Ludovico en observant le

petit homme qui contemple le mur de feuilles au-dessus d'eux. Pas facile pour ses bestioles de gagner les cieux. Il faut se frayer un passage à travers les frondaisons et s'extraire en évitant les prédateurs.

Ludovico s'assied sur un rocher et sort sa ration de sa besace, puis mange en silence. Flavius le rejoint. « Acrisias ne s'est pas arrêté », l'informe le vieux soldat en s'asseyant sur une souche. L'endurance de l'indigène l'impressionne.

Ludovico jette un œil vers le fond de la ravine qui disparaît au détour d'un arbre. « Il ne devrait pas partir seul. S'il lui arrive quelque chose, j'ignore si nous pourrions retrouver les ruines du village. Et encore moins Luperque. » L'oiseleur mâche, adossé à un rocher, sa cage près de lui. Sans Acrisias, nous ne valons pas grand-chose.

Mais les radios sont rares en Lupanie. L'empereur ne les aime pas. Pas plus que la technologie de la vape. Il ne lui fait pas confiance. Alors Ludovico ne lui fait pas confiance non plus. Tant pis si les marchands de Vexine les abreuvent de leurs railleries sur leur arriération. Ces colporteurs ne savent pas ce qu'est l'honneur. Seul compte le meilleur moyen de remplir leurs bourses.

Il arrache un dernier morceau de pain qu'il s'enfourne dans la bouche, puis il se lève avant d'avoir avalé. « Vous avez faim ? » fait-il à l'adresse des prisonniers. La jeune indigène ouvre grand les yeux. Elle n'ose pas faire un geste. Il lui donne le reste de son pain et les observe se le partager.

Acrisias surgit soudain de nulle part, ses pieds nus barbotant dans l'eau. La chaleur ne semble pas avoir de prise sur sa peau cuivrée. « Ils ont bien suivi la ravine, Ludovico », annonce le guide indigène en s'arrêtant près d'eux. Ses années au service de l'empereur n'ont pas encore fait disparaître tous les accents chantés de sa langue natale. « Je n'ai rien trouvé qui indiquerait qu'ils l'ont quittée sur les deux prochains milles. Les traces datent d'une journée, au plus.

— Bien. Nous pourrions forcer l'allure jusqu'à ce point, puis nous réglerons nos pas sur les tiens. Nous les retrouverons. Pour l'honneur

d'Aristus.

— Oui, centurion », dit-il sans baisser les yeux.

Acrisias ne bouge pas et le regarde. Ludovico va le renvoyer, mais se ravise. Comme il est étrange de constater qu'ils pensent, ces animaux doués de parole...

« Qu'as-tu à me dire ? fait-il d'une voix calme.

— Des traces, que j'ai vues. Je ne pouvais pas les lire. Alors j'ai écouté tes prisonniers. » Il se tait, comme s'il attendait la permission de poursuivre.

« Eh bien ?

— Ils parlaient d'un mort. » Acrisias marque une nouvelle pause puis reprend de lui-même : « Ils le transportent avec eux. Ils le posent parfois au sol. J'ai pu lire les traces, après les avoir entendus. Ils le posent, puis ils repartent.

— Ils s'embarrassent d'un cadavre ? Alors qu'ils sont en fuite ? Ça n'a aucun sens... »

Le guide indigène garde le silence.

Autour d'eux, la plupart des légionnaires ont fini de se restaurer. Les hommes de garde l'observent, à l'affût d'un signe leur indiquant que la marche va reprendre.

Ils transportent un corps... Pourquoi ? Un des leurs tombé durant leur évasion ? Mais qui pourraient-ils bien pouvoir vénérer assez pour s'embarrasser de sa carcasse ? Ludovico secoue la tête. Il devra demander à cette esclave, l'interroger. Mais plus tard.

Il se redresse et époussette les pans de sa jupe. Son plastron de métal l'incommode, mais il est hors de question de l'ôter pour marcher plus facilement. « Nous repartons, dit-il à Flavius, qui s'est lui aussi relevé. Que les hommes se fassent aussi silencieux que les loups qui nous menacent. Nous fondrons sur les fuyards et leur donnerons la mort qu'ils méritent sans qu'ils nous entendent approcher. »

Flavius hoche la tête et rejoint le reste de la cohorte. Les prisonniers se lèvent à leur tour. Entourés d'un cordon de soldats, ils reprennent leur

marche sans protester.

Acrisias passe devant. Ludovico le suit de près. Un malaise qu'il ne parvient pas à définir s'est introduit en lui. C'est à cause de ce qu'il n'a pas dit, évidemment. Mais qu'il a compris. Et que Flavius sait tout aussi bien que lui.

Doit-il en parler à ses hommes ? Non, probablement pas. Il est trop tôt. Certains réagiraient sans doute mal devant la menace. Ils lui sont tous dévoués, ainsi qu'à Aristus, mais...

Il revoit la hutte, les cinq silhouettes blotties et ses deux légionnaires massacrés. Il revoit la peur sur les visages. Il revoit le mur défoncé par une force qui ne peut rien avoir d'humain.

Et il revoit l'oiseleur contenant son effroi. L'oiseleur couchant sur le papier les mots qu'il lui a murmurés à l'oreille.

« Les lycans rôdent de nouveau dans l'Arquesylve. »

3

Tiberius triture l'étoffe de sa toge. Les lèvres pincées, il contemple l'horizon depuis le château avant de sa galère.

La *Venteuse* survole la mer de vape depuis trois jours. D'après son navigateur, qui le lui a expliqué cartes et sextant à l'appui, ils devraient atteindre les récifs de Scylle dans la journée. Il l'a écouté d'une oreille, n'enregistrant que l'information qui l'intéresse vraiment. La durée du voyage. Naviguer, ce n'est pas son domaine. Il a des hommes pour ça. Son métier à lui, ce sont les affaires. Le navigateur, le timonier, les matelots qui manipulent les cordages, escaladent le ballon gonflé de vape et surveillent ses pièces rafistolées à la poix, les gardes-chiourme qui fouettent les rameurs en cale... Du moment qu'ils font leur travail, ça ne l'intéresse pas.

Il resserre son étole à frange d'hermine. Ce coup-là, il ne faut pas le rater. D'après ce qu'il a pu glaner auprès de ses informateurs du port de Luperque, tous d'anciens indigènes de l'Arquesylve ayant recouvré leur liberté pour une raison ou pour une autre, elle doit bientôt réapparaître. Tiberius a tout de suite compris que sa chance pouvait tourner. La vieille femme qui les accompagnait le mettait mal à l'aise avec ses histoires de monstre marin, de léviathan et d'horreur aquatique, mais elle était catégorique. Le moment était venu.

Et pour lui, il était plus que temps.

Ses caisses se vident depuis des mois. Depuis que les esclaves se font plus rares. Leur prix a augmenté et il a fallu en remplacer beaucoup après les récents cas de fuite. Ce sont les marchands de bras qui, au début, se sont frotté les mains. La demande croissait, ils ont réclamé davantage.

Ils ont vite déchanté.

Leurs raids sont devenus moins profitables. Plusieurs villages étaient déjà déserts, ils ont dû s'avancer plus avant dans la forêt pour en capturer. Avec tous les dangers que ça implique, le coût des expéditions, les loups à garder

à distance, le temps et les efforts nécessaires... Mais il faut bien alimenter l'empire en main-d'œuvre. Et alors que les prix continuent à grimper, ils peinent à suivre. Même la *Venteuse* est tout juste équipée en rameurs, qui triment en sous-effectif dans la cale et animent les hélices de bois.

La birème ne va pas assez vite. Mais il y a une limite à l'efficacité des coups de fouet. On ne peut pas décemment espérer davantage. Quant à ses trois autres navires, il a eu le nez assez creux pour les envoyer quelques jours plus tôt en reconnaissance. Au moins, ils n'ont pas perdu de temps.

Au retour du faucon il y a cinq jours, porteur du message du capitaine de la *Plume* l'informant qu'elle avait été aperçue près des récifs, il a su que c'était maintenant ou jamais. Il allait enfin rentabiliser le filet sur lequel ses hommes ont travaillé des mois durant et que les trois premières galères ont déjà mis en place. Normalement. Car si ce n'est pas encore fait, il veillera lui-même à faire crever les trois capitaines sur le sable du cirque.

Tiberius détourne le regard de la mer de vape qui s'étend sous la coque de la *Venteuse* et fait quelques pas sur le pont, la mine songeuse. Le rythme du tambour en cale est régulier, comme un battement de cœur. Pas de cris. Les esclaves connaissent leur place.

Il soupire en se demandant si c'est bien sa dernière chance de pouvoir réaliser pareil coup de maître. Qui sait si l'empereur pourra encore longtemps se payer une bête d'un tel prestige... Même s'il parvient à la lui vendre, même si la présence de la créature rehausse sa place dans la tête de ses sujets et des grands de ce monde, cela ne suffira pas à renflouer les caisses de la Lupanie. Le trésor impérial n'est plus que l'ombre de ce qu'il était.

Les rues de Luperque en portent d'ailleurs le témoignage. Ses égouts, ses aqueducs, qui ont fait si longtemps la renommée de la ville impériale alors que les autres nations grandissaient les pieds dans la boue, ses avenues et ses venelles, ses bains et ses forums... Tout part à vau-l'eau. La saleté, la maladie, les fissures défigurent la ville. Aristus n'a plus les moyens de l'entretenir. Même les gargouilles sont aujourd'hui chétives, leur pierre

poreuse et sale. Elles ne se donnent même plus la peine d'ôter la mousse qui se répand comme une lèpre sur la roche de leur museau, entre leurs serres et sur leurs ailes. Elles se meurent. Comme la ville.

Il relève la tête et contemple le ciel azuré que le ballon de la *Venteuse* lui cache en partie.

Non... La cause de tout cela, ce n'est pas seulement la guerre des lycans. Elle a coûté cher à Luperque, c'est vrai. Mais la lutte contre Vexine, qui réclamait son autonomie et a fini par obtenir son statut de ville franche, a pesé davantage sur le trésor impérial.

Pourtant il y a encore autre chose. Tiberius le sent.

Un dépérissement.

Une chute lente et irrésistible, comme celle d'une feuille que le vent renvoie un temps vers les hauteurs, mais qui finit toujours par retomber au sol et y pourrir.

Et c'est bien ça. L'empire pourrit. Il est vieux. Il se survit. Nous sommes tous là pour assister à sa déchéance et pour la vivre avec lui.

Tiberius pense à ses livres de comptes dissimulés dans sa villa. Les documents officiels sont bien en vue et, si son scribe a correctement fait les choses, les percepteurs n'y pourront rien déceler d'irrégulier.

Il joue un jeu dangereux, pourtant. S'ils mettent la main sur les véritables listes de revenus et de dépenses, ses liens avec les banquiers de Vexine éclateront au grand jour. Le procès sera rapide. Tous ses biens seront confisqués, sa femme et ses enfants déchus de leurs droits devront se vendre pour survivre. Quant à lui, il amusera la foule du cirque en servant de repas à quelque monstruosité surgie de la Fosse aux Impossibles.

Mais il a pris le risque. Au fond de lui, il doit bien savoir que tout est fini pour Luperque.

Cela n'arrivera pas, de toute façon. J'ai trop bien brouillé les pistes. J'ai fait moi-même le voyage jusqu'à Vexine, sans prendre le risque d'envoyer un faucon. Et ce que j'ai vu dans la ville-marchande m'a convaincu que l'avenir est là-bas.

Avec la fortune que j'ai empruntée auprès de ce Vexinien... Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, de ce Navagiero, je vais la capturer et la vendre à Aristus. L'empereur sera ravi de l'ajouter à son cheptel. Et avec le profit réalisé, je pourrai enfin quitter cet empire mourant, vendre même à bas prix ce que j'y possède et poursuivre mes affaires à Vexine...

C'est ce que Tiberius a prévu, en tout cas. Et si rien ne vient perturber ses projets, il aura quitté le navire avant le naufrage. Reste à savoir si tout fonctionnera comme il le souhaite.

Des grains de sable, il y en a toujours.

Son regard se porte sur l'horizon et il cherche la poche s'ouvrant dans la vape, vaste de plusieurs centaines de milles, où les récifs de Scylle affleurent à la surface de l'eau.

Ils sont encore trop loin.

Tiberius gagne sa cabine en serrant les pans de sa toge sur son corps alourdi par la bonne chère et le peu d'exercice. Il fait froid, à pareilles hauteurs. Après avoir refermé derrière lui et abaissé le loquet, il s'allonge sur sa couche.

Il ferme les yeux et pousse un soupir. Quelques heures de sommeil lui feraient du bien. La tension qui l'accompagne depuis des semaines a raidi ses muscles. Le roulis de la galère le berce.

Il se retourne, serre sa couverture contre lui. Peut-être sombre-t-il dans un sommeil léger.

Il ne s'est pas encore décidé à se lever quand des coups résonnent à la porte. « Tiberius ! » La voix de Tullus est d'ordinaire plus calme. Si son second tambourine et l'appelle d'une voix aussi pressante, c'est qu'il se passe quelque chose.

Il bondit hors du lit et ouvre. Le marin est là, un rouleau de parchemin à la main.

« Que se passe-t-il ? »

— Un message, Tiberius, de la *Plume*. Le faucon vient d'arriver. Je ne l'ai pas ouvert mais... »

Il lui arrache le papier des mains et le déplie. Quelques lignes qu'il parcourt d'une traite. Il se fige. Il les relit, s'assurant qu'il ne s'est pas trompé. Puis il les lit une troisième fois en se passant le bout de la langue sur les lèvres. Un frisson de peur et d'excitation le saisit. Ses mains tremblent.

« Elle est là, dit-il en relevant les yeux. La vieille avait raison ! Elle revient toutes les six lunes... » Le marin ouvre la bouche. « Déjà ? Mais... Il y a encore au moins... »

— Ça m'est égal, nous devons arriver avant qu'elle reparte ! Il faut que nous soyons là, sans quoi... Il faut que nous soyons là ! » Il pousse Tullus hors de la cabine. « Fais mander le scribe et augmente la cadence. Double-la... triple-la ! Peu m'importe que la moitié des esclaves en crèvent, nous rentrerons moins vite, voilà tout. Mais nous devons arriver dans l'heure. »

Tullus se précipite dans l'escalier qui mène aux niveaux inférieurs de la birème. Quelques secondes plus tard, le rythme du tambour accélère, accompagné du claquement des fouets. Les cris ne vont pas tarder à se faire entendre.

Puis le scribe frappe à la porte et Tiberius le fait entrer.

« Assieds-toi. Tu envoies le même message aux trois vaisseaux. Je leur ordonne de se mettre en place pour le levage du filet. S'ils l'abîment ou le rendent inutilisable, je veillerai personnellement à ce qu'ils finissent crucifiés, ainsi que toute leur famille. Autre chose : elle doit absolument rester à proximité des récifs. Qu'ils l'appâtent au besoin avec quelques esclaves, mais pas trop. Il faudra quand même revenir... Si elle pénètre dans la baie, qu'ils fassent tout pour qu'elle y reste. Nous arriverons dans l'heure suivant la réception de ce message. »

Le scribe s'incline et sort de sa sacoche une plume, un encrier et une liasse de feuillets, qu'il noircit de lettres formées à la hâte. Il relit à Tiberius le premier message, le capitaine approuve, et le scribe le recopie à deux reprises.

Le négociant lui arrache les feuilles des mains et les roule sur elles-mêmes, puis il se lève et regagne le pont. « Tullus ! » crie-t-il. Le second approche aussitôt. « Un message par galère. Que l'oiseleur envoie ça sur-le-champ ! »

Il s'approche du bastingage et inspire une grande bouffée d'air. Devrait-il demander au navigateur ses estimations quant à l'heure de leur arrivée ? Non... Il fait tout ce qu'il faut et on ne peut pas en demander davantage aux animaux qui triment en dessous, au risque de tous les faire crever d'épuisement.

Que se passerait-il si elle s'éloignait des récifs ? Faudrait-il commander aux galères de tenter la capture à trois, et non à quatre navires ? Il secoue la tête. Ce serait pure folie. Même à quatre, le poids du filet et du monstre va les ralentir, et il faudra toute l'énergie des rameurs et la quasi-totalité de leurs réserves de charbon pour regagner Luperque.

Soudain, une tache d'un bleu éclatant se dessine à l'horizon. Il pointe dessus la lentille de sa longue-vue, dont il serre le manche avec excitation.

La poche.

Quelques secondes plus tard, le doute n'est plus possible. L'océan de vape s'ouvre sur des centaines de milles et révèle une mer striée de langues d'écume. Tiberius jubile. Les récifs ne sont plus très loin. Il regagne la cale.

Dans l'espace oblong occupant la carène, ses quatre-vingts esclaves en sueur tirent sur les rames. Certains vont bientôt lâcher. Tant pis. Les gardes-chiourme fouettent à droite et à gauche les dos griffés de plaies. Le rythme tient. Au son du tambour, ils actionnent les pales voilées situées à l'arrière de la coque de la *Venteuse* et propulsent le navire. Il les vendra tous de toute façon avant de partir, même à bas prix. Ils ne valent plus grand-chose et les emmener à Vexine lui reviendrait trop cher. D'autant que là-bas, il n'y a plus d'esclaves.

Ou alors... Non. Il les gardera.

Il faudra bien la nourrir.

Il adresse un signe de tête au contremaître et remonte. « Encore combien de temps ? fait-il au navigateur, qui se tient sur le château arrière, près du timonier.

— Bientôt, Tiberius. Nous avons pris une bonne allure et devrions apercevoir les récifs d'un moment à l'autre. » Le négociant reprend sa longue-vue.

Ce que nous verrons d'abord, ce sont mes galères.

Comme en réponse à sa pensée, un premier point noir apparaît dans le ciel, droit devant eux. Il sourit. La forme grossit, puis les silhouettes de deux autres vaisseaux se dessinent sur l'horizon. Le bleu de la mer semble plus clair en dessous, tout comme l'écume bouillonnant contre le roc qui affleure. Les récifs de Scylle.

« Qu'ils se préparent ! » crie-t-il à l'adresse de son second en lui tendant trois billets qu'il a fait rédiger avant l'envoie de la *Venteuse*. L'autre les attache aux pattes de trois nouveaux faucons. À ce rythme, la volière sera bientôt vide... Il dirige sa longue-vue vers la mer.

Les récifs forment un cercle presque régulier, interrompu çà et là par une brisure dans la roche assez profonde pour permettre à une bête, même de taille aussi colossale, de pénétrer à l'intérieur du bassin créé par le hasard de la nature. Ou d'en ressortir.

Il scrute l'intérieur des récifs.

« Où est-elle ? » demande-t-il à son second, qui a pris place auprès de lui et contemple les eaux en silence.

Les lignes de chaînes aux maillons épais comme des bœufs apparaissent petit à petit. Elles partent de la proue de chaque galère et s'enfoncent dans l'eau de la baie. Tiberius fouille du regard les alentours et aperçoit, sur un rocher un peu plus massif que les autres, l'extrémité de la quatrième chaîne.

« Là. Il faut commencer tout de suite. Par les dieux, si elle est déjà partie... » Il préfère ne pas y penser.

Le second rejoint le timonier et lui indique la direction à prendre. Tiberius distingue maintenant les détails de ses trois vaisseaux, stationnaires au-

dessus des récifs. Leurs pales sont immobiles. Tout semble en ordre.

Puis le battement du tambour cesse et la *Venteuse* finit par s'immobiliser à la verticale du rocher. Ils n'ont que peu de temps avant que les vents ne la fassent dériver. « Jetez l'ancre ! » crie Tiberius. Un marin actionne le levier de bois et l'ancre chute. Le second la suit du regard, prêt à faire signe au marin. « Arrête ! crie-t-il. Elle est dans l'eau. Remonte-la un peu ! » Rejoint par un autre matelot, il tourne la roue à grand-peine et l'ancre remonte.

Tiberius continue à donner des ordres à son second, qui les traduit à l'équipage dans la langue du navire. Ramer. À bâbord. À tribord. Faire brièvement marche arrière. Stop. De temps à autre retentit le son du tambour, qui tonne pour redonner de la vitesse à la galère et s'arrête aussitôt.

Après plusieurs minutes, l'ancre se pose enfin sur le rocher. Il ne reste plus qu'à la fixer à la chaîne qui s'enfonce dans l'eau.

« Envoies-en cinq, ordonne-t-il à son second. Prends les plus vigoureux. C'est maintenant ou jamais. »

Le second disparaît dans la cale, où le tambour s'est tu. De retour avec cinq esclaves au corps brillant de sueur, il leur aboie des ordres en les faisant monter sur le château avant. La peur se peint sur leur visage quand ils comprennent ce qu'on attend d'eux.

Ils enjambent le bastingage un à un et commencent leur descente le long de la chaîne, assurant leurs prises de leurs mains et pieds nus. Tiberius et son second les observent depuis le pont. Le négociant jette de temps en temps un œil au bassin du récif. Quelque chose a-t-il bougé à l'instant ? Il ne saurait le dire avec certitude. Le second a peur d'être envoyé en bas, lui aussi. C'est certain. Mais Tiberius ne peut pas le risquer. Il a besoin de lui pour revenir. Et puis, c'est un homme libre. Sa mort lui donnerait des comptes à rendre.

Une ombre se dessine soudain à l'intérieur de la baie. Tiberius se fige. Elle est là.

Il n'y a rien à faire. Tant que la chaîne n'est pas rattachée à l'ancre de la *Venteuse*, rien n'est possible. La forme s'évanouit dans les profondeurs. Mais elle va revenir. À moins qu'elle ait fini de se nourrir. Ou de déposer ses œufs. Ou de faire ici ce qui la pousse à revenir régulièrement et dont il n'a finalement cure.

Il s'éloigne du bastingage en un geste d'impatience. Il ne peut plus regarder. Si elle repart, tout est fini.

« Ça y est, Tiberius. Ils sont en bas... »

Il se précipite vers le bord de la galère. Oui. Tous les cinq sont sur le récif. Il pointe sa longue-vue sur eux et les observe marcher pieds nus sur la roche, sautillant sous la morsure des coupures. Ils saisissent l'ancre et la tirent sans grand succès vers la chaîne. Le second, qui les observe depuis le pont, lève le bras de temps à autre, indiquant au timonier la manœuvre à effectuer pour tirer sur l'ancre et permettre aux esclaves de la déplacer. Ils halent de toutes leurs forces et parviennent à l'approcher de la chaîne.

L'ombre réapparaît soudain, grandissant cette fois à une vitesse surprenante. Tiberius retient son souffle.

La Mureine bondit.

Elle jaillit, gueule ouverte, en direction du ciel. Quelle taille fait-elle ? Cinquante mètres ? Davantage ? Oui, davantage, pense-t-il avec une joie mêlée de crainte. Superbe. Un monstre issu du fond des océans. Le prestige d'Aristus.

Si elle est à moi, je suis un homme riche.

Elle retombe dans un déluge de trombes d'eau et provoque une lame qui s'éloigne en cercles concentriques. « Attention, la chaîne ! » crie Tiberius en observant la vague qui s'écrase contre le rocher. Sous la force des flots, les maillons glissent en raclant le roc, fauchant au passage l'un des esclaves, qui n'a pas pu se mettre à l'abri. L'océan l'engloutit.

« Que font ces imbéciles ! Si elle recommence, tout sera à refaire et nous n'avons pas le temps ! »

Enfin, les quatre esclaves parviennent à assurer l'ancre à la chaîne. « Ça y est, Tiberius, elle est accrochée...

— Où est la vigie ? C'est à elle de jouer, maintenant ! »

Le second s'éloigne en courant et revient avec un homme muni de drapeaux, l'un blanc et l'autre rouge. Tiberius pointe sa longue-vue sur les autres vaisseaux. « Ils sont en place, bien... Il faut monter. Allez-y ! »

La vigie forme le signe convenu et le timonier actionne la manette de cuivre commandant l'altitude de la birème. En salle des machines, l'eau chargée d'ignium chauffe et bout. La vape se répand dans les tuyaux jusqu'aux entrailles du ballon, où la température augmente. La galère s'élève.

À plusieurs centaines de mètres devant eux, les trois autres navires font de même. Les chaînes se tendent en contrebas, perdant leurs courbes lâches. Sur le rocher, les esclaves ont recommencé leur ascension en criant, les doigts rendus glissants par l'eau. Ce n'est pas son problème. S'ils remontent, tant mieux. Et dans le cas contraire, la perte n'est pas bien grande comparée à la valeur de la capture.

L'un après l'autre, les vaisseaux marquent un à-coup alors que chaque chaîne a totalement perdu son jeu. « Nous y sommes ! Augmentez la vapeur ! »

Le timonier pousse un peu plus sur son levier et la galère reprend son ascension, imitée par les trois autres vaisseaux. D'épaisses cordes ferrées émergent sur la circonférence de la baie. Tiberius cherche la Mureine du regard. On va la voir, maintenant. D'une seconde à l'autre, amenée par le filet.

Comme en réponse à son impatience, la bête se love à la surface de l'eau et montre le brillant de sa peau grisâtre avant de disparaître de nouveau.

« Plus vite ! Elle ne doit pas avoir le temps de passer entre les... » La Mureine jaillit et pousse un cri strident. Les gerbes qu'elle projette en retombant sont encore plus massives, si hautes qu'elles emportent l'un des esclaves cramponnés à la chaîne et l'avalent. Les trois autres tiennent bon,

mais la force leur manque pour reprendre leur ascension une fois la vague retombée.

« Plus vite ! » Le timonier pousse un peu plus sur son levier et la vigie transmet les ordres adéquats.

La montée s'accélère. Les chaînes tremblent et vibrent de tension, cliquetant sous les galères. L'un des esclaves lâche prise et tombe à l'eau, il se débat quelques instants avant de sombrer, épuisé. En contrebas, les bords du filet sont à présent bien visibles. Le corps serpentin de la Mureine se boucle et se tord, cherchant en vain à récupérer la place dont la fermeture du piège la prive petit à petit.

Tiberius sourit. Cette fois, c'est bon. Il lui faudrait plus de profondeur pour jaillir. Les mailles se resserrent sur elle, elle ne peut plus se faufiler...

La bête pousse un cri, mais les galères ne cessent pas leur ascension. Alors qu'elles tirent sur les chaînes, la mécanique du piège poursuit sa logique implacable.

Le filet se referme enfin.

L'eau bouillonne d'une fureur dont les secousses se font sentir jusque sous leurs pieds. Tiberius ne bouge pas.

C'est fait. Ils l'ont capturée. Non, *il* l'a capturée. C'est grâce à lui.

Tout devient possible, désormais. La vente du monstre à Aristus, et avec elle une nouvelle vie à Vexine. Il ne peut s'empêcher de claquer des mains. « Te rends-tu compte, mon ami ? dit-il en attrapant Tullus par les épaules. La bête est à nous ! À moi ! Comprends-tu ce qu'elle rapportera ?

— Je ne sais pas, Tiberius. Mais je pense que c'est assez pour vivre bourgeoisement jusqu'à la fin de ton existence.

— C'est tout à fait ça », dit-il en se fendant d'un sourire de ravissement.

Il se frotte les mains et se tourne vers la vigie. « Nous partons tout de suite. À toi de coordonner le vol. Nous pouvons prendre notre temps, désormais... »

La vigie incline la tête et envoie ses signaux aux autres galères. Les quatre vaisseaux s'élèvent de nouveau, prenant assez de hauteur pour sortir de

l'eau la Mureine, qui se contorsionne dans le filet. On entend ses sifflements depuis le pont. Les navires avancent et dépassent la ligne des récifs. Puis ils redescendent jusqu'à ce que le filet s'immerge. La Mureine est désormais dans l'eau, traînée par les galères.

Les navires remettent le cap sur Luperque. Sous leurs coques de bois, le filet pend à ses quatre chaînes, glissant juste sous la surface de l'eau au gré du vol, des vents et des coups de la bête qui roule furieusement.

Tiberius reste sur le pont. À sa grande surprise, les deux derniers esclaves ont réussi à remonter la chaîne et s'écroulent devant lui, à bout de forces. Les marins s'approchent, les relèvent et les ramènent en cale. Excellent. Il n'espérait plus en voir revenir un seul.

Il s'approche du bord, se penche et contemple la Mureine un long moment. L'opération est une réussite. Le voyage de retour prendra le temps qu'il faudra, mais il devrait se dérouler sans encombre. Le temps est au beau fixe. Même les vents sont favorables.

Que la chiourme rame au ralenti. C'est préférable. Peut-être la Mureine finira-t-elle même par se calmer. Toutes les dispositions sont prises pour l'accueillir chez lui, dans sa baie d'Antiparque. Il a même de quoi la nourrir. Des porcs, des vaches et des chèvres en suffisance.

Et puis, il y a les esclaves. C'est une bonne idée. Je crois que je devrais même en acheter d'autres en rentrant. D'ailleurs, ne serait-ce pas un argument de vente décisif pour Aristus ? Et plus tard aussi, pour ramener les foules au cirque, quand elle se produira ?

La terrible Mureine de Scylle, nourrie aux meilleurs esclaves.

Le soir, enfin.

Les feux délimitent entre les arbres un périmètre assez large pour accueillir la cohorte et les prisonniers. Ludovico s'est allongé sur sa cape, entre deux racines. Mais le sommeil le fuit. Le malaise ne s'est pas dissipé. Il devrait dormir, pourtant. Ses hommes montent la garde et il sait pouvoir leur faire confiance. Les légionnaires de Luperque sont la meilleure armée du monde. Ils ne fléchiront pas. C'est maintenant qu'il doit reprendre des forces, car c'est à lui de les guider. Il ne peut décevoir personne.

Mais il ne dort pas.

La clarté d'une lune gibbeuse peine à traverser l'entrelacs de feuilles qui court au-dessus de lui. Il n'a pas froid. Il n'a même pas faim. Seule la fatigue pèse sur ses membres.

Il aurait aimé continuer à marcher encore au moins une heure. Mais les prisonniers ne suivaient plus. Peut-être aurait-il fallu égorger le plus lent d'entre eux, pour motiver les autres. L'idée lui paraît désormais toute simple. Sur le moment, elle ne lui est pas venue.

Après avoir suivi le lit du ruisseau sur une dizaine de milles, Acrisias a ralenti et s'est approché du bord de la ravine. Il a observé la rive criblée de racines, ramassé une feuille accrochée à une aspérité et a tourné la tête vers lui. C'est ici qu'ils ont bifurqué. Il a gravi la pente avec la souplesse d'un renard et a brièvement disparu sous les arbres. D'un geste de la main, il leur a alors signifié que la trace menait dans le sous-bois. C'en était fini de la relative facilité que leur offrait la ravine. Il fallait désormais poursuivre par des voies moins praticables.

Après encore cinq heures de marche, les premiers signes de fatigue sont apparus chez les prisonniers. La vieille a trébuché, aussitôt relevée par deux hommes qui l'ont soutenue en la prenant par les bras. Elle semblait à bout et Ludovico s'est demandé pourquoi il l'avait autorisée à les accompagner.

Même si elle survit, elle fera une piètre esclave. Ses manières lui interdiront de travailler dans une villa ou la maison d'un noble luparquien, et elle ne supportera pas le travail en atelier. Elle pourra au moins mourir au cirque.

Puis, comme à l'unisson, les prisonniers se sont laissés choir. Un soldat a porté la main au manche de son poignard par réflexe mais, ne recevant aucun ordre de Ludovico, il n'a pas mené son geste à terme.

« Nous pouvons passer la nuit ici », a dit Acrisias. Son laconisme a suffi à convaincre Ludovico, qui a ordonné l'installation du campement. Les légionnaires ont allumé les torches, tendu les cordes délimitant le bivouac et disposé les gardes. Flavius a distribué les tours de veille, puis on a allumé un feu au centre. On entend parfois les loups, au loin. Les esclaves ont quant à eux préféré s'installer près d'un monticule de terre où poussent quelques arbustes. De là, on peut observer les étoiles. Ils doivent y trouver quelque réconfort.

Chacun a pris sa ration du soir. D'après Acrisias, qui a fait son rapport à Ludovico tandis que le centurion avalait sa nourriture et l'écoutait avec moins d'attention qu'il ne l'aurait souhaité, la trace des fugitifs reste bien visible. Les morceaux de chaînes que certains portent encore à la cheville ont laissé des marques facilement repérables sur le tapis d'herbes et le sous-bois.

L'indigène s'est ensuite éloigné et a cueilli sur une branche une mousse gorgée de jus, qu'il a mâchée avec calme. Il n'en a pas proposé à Ludovico. Qui ne l'aurait pas acceptée.

Quoi qu'il fasse, les événements de ces derniers jours lui reviennent en mémoire et l'empêchent de sombrer dans le sommeil.

La nouvelle d'une révolte au latifundium d'un proche de l'empereur, un certain Lucius, qu'il a apprise à la caserne. Lui et une partie de sa famille massacrés. Les légionnaires dépêchés sur place n'ont retrouvé que son épouse et deux de ses filles, pleurant sur les corps de l'époux, du père et des frères, que les esclaves avaient abattus. Une exécution en règle.

Peut-être est-ce ce détail qui donne à l'événement toute son importance. Une exécution. Il ne s'agit plus d'une explosion de violence, d'un déferlement de colère s'exprimant dans le sang et les coups, à l'aveugle. C'était pensé. Planifié. Comme si ces animaux voulaient rendre leur justice malade en punissant, en remettant en cause les principes du monde. Ludovico serre les dents.

Puis son supérieur l'a fait mander. Tu porteras la colère de l'empereur aux rebelles. Tu les rattraperas et tu les remettras à leur place. Toute une cohorte, ça peut paraître beaucoup pour une cinquantaine de fuyards. Mais il ne s'agit pas que de les mettre à genoux. Il faut les ramener enchaînés. Il faut les crucifier pour l'exemple sur la route reliant le cœur de Luperque à l'Arquesylve. Le spectre d'une guerre servile ne menace pas encore, mais il se fraye un chemin dans les esprits. Aussi bien ceux des maîtres que des esclaves. Pour lui barrer la route, il n'y a que la fermeté. Voilà le sort réservé à ceux qui contestent l'ordre de l'empereur et assassinent ceux que le monde a placés à sa tête.

Le départ a été donné dans la journée. Ludovico et sa cohorte ont embarqué à bord de l'*Astra*, qui les a débarqués en lisière de l'Arquesylve. Ils y ont retrouvé Acrisias, dépêché plus tôt en reconnaissance. Les talents de pisteur de cet indigène acquis à la loi de l'empereur ont déployé toute leur valeur. Quelques minutes de marche lui ont suffi pour apercevoir des traces sur une sente. C'est par là que les esclaves en fuite se sont enforestés et sont partis en direction de Vexine.

Ludovico imagine parfois l'arrivée d'esclaves en fuite dans les faubourgs de cette ville aux fins piliers, enchâssés dans une lagune et s'élevant comme des tiges dans une prairie grise. Depuis des années, ils sont de plus en plus nombreux à tenter leur chance. À jeter leur houe au sol, à tourner le dos à leur maître et à se lancer dans la forêt pour rejoindre la ville où, l'ont-ils appris, tous les hommes sont libres. Où ils s'appartiendront enfin, après avoir appartenu à d'autres. Insensibles aux splendeurs de Luperque comme ils le sont, le faste de la ville-marchande doit les éblouir. Les passerelles

entre les piliers ; les canaux suspendus où glissent des gondoles, à des dizaines, des centaines de mètres au-dessus du sol ; les gargouilles aux airs de chiens racés, si différentes des gargouilles léonines de Luperque. Et les fêtes, les costumes, les étoffes, la musique, les tableaux, les masques et les mets...

Est-ce vraiment pour cela qu'ils trahissent l'empereur ?

Qu'ils tombent sous le charme de Vexine ou non ne change rien. Ils tournent le dos à Aristus. Ludovico serre le poing et se retourne sur sa cape. Cette cité de malheur prend chaque jour davantage l'apparence d'une plaie sur la Lupanie. D'une blessure mal cicatrisée. Depuis qu'elle est parvenue par la ruse et la tromperie à échapper en partie aux lois de l'empire, elle commerce avec le monde connu en une débauche permanente de luxe et vend sa verroterie à toutes les villes d'importance. Aussi loin que Morton, a-t-il un jour entendu. Fichus brocanteurs... Ils sont derrière tout ça. D'une manière ou d'une autre, ils aident ces bêtes sauvages à grossir leurs rangs. Ils drainent à eux la force de l'empire. Non par la force des armes, mais par celle de l'argent.

Aristus doit comprendre. Il fait preuve de trop de clémence en refusant de faire marcher ses légions sur Vexine. Tout détruire serait plus efficace. Ses piliers ne résisteraient pas à quelques rangées de catapultes bien disposées. Et avec quoi Vexine se défendrait-elle ? Avec les milices de ses guildes ? Avec ses plumes, ses mouches, ses perruques et ses parfums ? Non, Aristus ne ferait qu'une bouchée de la ville-marchande. Tout ce qui manque, ce sont des trirèmes en nombre suffisant pour transporter machines, armes et soldats. Elles restent à construire.

Et pour cela, il faut des esclaves, pense-t-il avec amertume. C'est une course à la mort entre les deux villes. Une course aux esclaves, que Luperque mène avec force et loyauté. La puissance de Vexine ne repose que sur le mensonge, les apparences et la fausseté.

Et c'est vers eux que se dirigent les meurtriers. Ils ont eu de la chance de trouver le village. Ils devaient être épuisés, même s'ils ont dû penser à

emporter des provisions. Sans compter que, si Acrisias a bien entendu les prisonniers et a su lire les traces des fugitifs, ils se sont encombrés d'un corps. Cela n'a pas de sens... Ils ont abandonné l'un des leurs au village à une mort presque certaine. Pourquoi se charger d'un cadavre ? Leur chef serait-il tombé ?

Ludovico se tourne de nouveau. Le murmure de la forêt nocturne a quelque chose d'oppressant. Il perçoit le bruissement du feu à proximité. Il soupire en contemplant la lune.

Un bruit attire son attention.

Comme un gémissement diffus, franchissant une gorge nouée. Il se redresse.

Le camp est endormi, à l'exception des gardes. Ils ne semblent pas avoir remarqué quoi que ce soit.

Le son provient du monticule où se sont massés les esclaves.

Il se lève, inspire l'air de la nuit et quitte le couvert des branches en époussetant sa jupe. Il réajuste son cimeterre à sa ceinture.

Les esclaves dorment. Leur état de saleté est repoussant. Ils se sont creusé des sortes de niches dans la terre meuble, où ils se sont lovés et ont trouvé le sommeil. Ludovico se retient de cracher son dégoût.

Le son retentit une nouvelle fois. De derrière le monticule. Ludovico le contourne, la main sur la garde de son arme. Une sentinelle veille mais l'ignore alors qu'il avance dans la nuit.

De l'autre côté, une silhouette dissimulée derrière un rocher est assise par terre, prostrée contre une souche pourrissante. Alors qu'il approche, la jeune femme aux cheveux noirs qu'il a vue plus tôt lève sur lui des yeux pleins de surprise. Il s'arrête.

« Je pourrais te faire exécuter sur-le-champ pour t'être éloignée. »

Elle prononce quelques mots d'une voix mélodieuse, mais ses paroles semblent maintenant pleuvoir, et non plus s'envoler vers le ciel. Était-elle en train de... de chanter ? Ses mains sont jointes devant elle, tendues dans sa direction. Elle veut quelque chose.

« Ton nom ?

— Suavia. » Sa voix est empreinte d'une fermeté à laquelle il ne s'attendait pas.

Ludovico contemple la jeune indigène, vêtue de son seul pagne. Il veut tourner la tête vers le campement, mais quelque chose l'en empêche. Il n'en a pas envie. Ce n'est pas important.

Suavia s'est tue et l'observe sous la clarté lunaire. Ses yeux brillent d'un éclat de diamant. Son regard intense ne le quitte pas, comme si elle essayait de le comprendre. Comme si elle voyait en lui quelque chose de différent, une flamme au fond du cœur. Un feu qu'on ne croise que rarement chez les hommes. Elle entrouvre les lèvres mais garde le silence... Ludovico lui rend son regard sans bouger. Puis elle a un brusque mouvement de recul quand la lune fait brièvement luire la lame de son cimeterre.

Il fait un pas dans sa direction. Elle ne doit pas rester là. Si les autres la voient, il devra la châtier. L'idée lui déplaît.

Il se penche et tend les mains vers elle.

Ses réflexes de soldat lui permettent d'éviter une partie du coup qu'elle lui porte en feulant, mais ses ongles lui strient la joue. Il retient un cri de colère tandis que la jeune femme se jette dans une cavité qui s'enfonce derrière elle dans le monticule.

Quel imbécile... Il pince les lèvres, dégaine son poignard et rampe à son tour dans le boyau. Les parois moussues suintent d'humidité. Il ne distingue pas les racines pendantes qui lui lèchent le visage alors qu'il se faufile. Le murmure étouffé de la respiration de la jeune femme lui parvient de tout près. Il porte la main à son ceinturon et saisit son briquet à vape. La lueur qui jaillit lui donne la fraction de seconde nécessaire pour éviter le pied de Suavia, qui l'aurait atteint en pleine mâchoire. Il peste, lâche son poignard et rampe plus avant, le bras tendu devant lui pour parer les coups qui se mettent à pleuvoir.

L'indigène ne crie pas. Elle ne profère pas d'insultes. Mais il sent sa colère. Le sang lui bat aux tempes. Un mélange de fureur envers elle,

envers les fuyards, envers Vexine.

Il lui empoigne les mains, tente de la maîtriser... Elle va mordre, c'est certain. Il doit lui passer le bras autour du cou. La bloquer.

Quand il se demande enfin pourquoi il n'a pas encore appelé le légionnaire qui monte la garde dehors à seulement quelques mètres, ils s'embrassent déjà, en un irrésistible vertige de lèvres.

Arrête, il n'est pas trop tard, il ne s'est rien passé, personne ne saura rien, il n'y aura jamais rien à savoir, il n'est pas trop tard... Cette pensée lui traverse l'esprit comme la foudre, mais ses mains se promènent déjà sur les épaules de l'esclave.

Suavia ferme les yeux. Étrange, comme le corps a choisi pour elle. Tout semble décidé.

Ludovico quitte sa bouche et enfouit sa tête dans le cou de la jeune femme, dont il caresse le sel du bout de la langue. Une vague de chaleur déferle sur leurs peaux déjà moites. S'il pouvait réfléchir, il se dirait que c'est un crime, que s'unir à une esclave n'est que le viol de toutes les lois de la morale. Mais le désir les commande. Le désir de ne plus réfléchir, d'exécuter ce que la chair ordonne, de ne plus avoir pour seul guide que le feu qui se répand en eux.

Suavia pousse un soupir. Leurs langues se retrouvent et l'esclave promène ses doigts sur le plastron de Ludovico comme sur une peau de métal. Elle frissonne en le sentant s'abandonner, commettre le même crime, capituler devant la même lâcheté de corps. Elle se presse contre lui, se love et le prend dans ses bras. Les doigts de Ludovico se perdent dans ses cheveux, penchent sa nuque d'un côté puis de l'autre, jusqu'à ce que ses dents se referment sur la tendresse de son cou. Elle gémit de plaisir sous sa morsure et se cambre, faisant ressortir les formes de sa croupe sous ses doigts.

Ludovico tente d'endiguer le flot de chaleur qui explose en lui comme un feu de forêt qui ne mourra pas sans avoir tout détruit. Suavia défait la boucle du centurion et extrait son sexe durci par le désir. Elle le saisit et le masse en haletant, et il doit fermer les yeux pour ne pas sombrer.

Il attrape Suavia par la taille, la retourne comme un animal et lui arrache son pagne. Lorsqu'il se penche en avant et la possède, elle plante ses doigts dans la terre, comme pour y puiser quelque force sauvage. Ludovico lui serre les hanches, ramenant sur son membre dur comme l'acier sa croupe offerte en coups brefs et réguliers, avec une force croissante. Le rythme leur vient peu à peu et Suavia éprouve une vague de délice primal qui l'envahit en le sentant se livrer à elle. Bientôt, leurs deux corps ne travaillent plus qu'à obtenir la jouissance dont ils se languissent. Car elle va venir. Elle est là. Elle a toujours été là. Elle ne demandait qu'à être dévoilée.

Puis le boyau, la terre, la forêt, la nuit lunaire et le corps de la jeune femme prennent possession de lui. Suavia feule et s'offre, les ongles toujours plantés dans l'humus. Ils frémissent, geignent et se mêlent l'un à l'autre, jusqu'à ce que le plaisir jaillisse en une cascade de noblesse déchu.

Ils s'effondrent enfin, à bout de souffle. Leurs visages s'enfouissent dans les mousses. Des senteurs de nature les entourent, mêlées à l'odeur de leurs sueurs. Leurs corps laissent refluer les vagues de vie qui viennent de les submerger.

Le calme les ramène à la réalité. Le bruissement des feuilles, de la forêt au-dehors, leurs respirations qui ralentissent...

Ludovico se redresse.

Qu'ai-je fait ?

Tous ses muscles vibrent encore, comme si la mémoire de leurs ébats s'y était inscrite au fer rouge.

Suavia reste étendue la tête contre la terre, puis elle se tourne vers lui. Il lui prend la main et ils ressortent. Le centurion se redresse, l'esclave à ses pieds. Sa bouche reste entrouverte. Il réajuste sa jupe et se nettoie les mains en silence.

Tout est calme. Il doit se décider. Il doit porter la main à son arme. Détourner la tête et frapper. Suavia soutient son regard sans frémir. Comme si elle le mettait au défi d'agir contre tout ce que son cœur lui hurle.

Un son lui fait lever les yeux. Au sommet du monticule, une ombre bouge.

La silhouette est simiesque. Elle se détache sur le ciel étoilé. Une forme à moitié humaine. Des pattes effilées. Des bras épais, aux mains griffues. Un museau bardé de crocs, où pend une langue rougeâtre. Ses yeux luisent dans les ténèbres.

Un frisson glacé submerge Ludovico. Suavia lève la tête, se redresse et s'approche de lui, les yeux tournés vers la bête. Une seconde silhouette apparaît à côté du lycan. Frêle. À moitié nue.

La vieille femme les toise.

Son sourire, sa bouche fripée, son corps flasque à côté du monstre lui donnent l'apparence d'un démon. Ses mains couvertes de terre serrent un masque de bois gris cendre. Il évoque une tête de molosse montrant les crocs. Elle le lève lentement vers le cristal des étoiles, comme pour l'offrir à la nuit.

« Lilith... » fait Suavia dans un souffle. Elle saisit la main de Ludovico et recule d'un pas. Il faut fuir. Se mettre à l'abri. Tout de suite.

La vieille éclate de rire et pointe le doigt vers eux en prononçant quelques mots dans une langue gutturale. Il n'y perçoit qu'un plaisir de vengeance. Elle pose le masque sur son visage. Ludovico a l'impression de ne pas pouvoir faire un geste.

Sa silhouette se courbe, elle baisse la tête et geint. Puis sa masse grandit au-dessus d'eux et se tord de souffrance. Ses ongles sont désormais des griffes et la nudité de son corps disparaît sous un pelage de poils drus. Elle hurle sous la lune.

Non.

Ludovico dégaine son cimeterre. « Flavius ! » crie-t-il en tirant Suavia à lui. Ils contournent le monticule en courant, trébuchant sur les racines et les pierres dans la pénombre.

Une fois de l'autre côté, il comprend qu'il est déjà trop tard.

Les prisonniers ont disparu. Des trous criblent le flanc de la butte où ils s'étaient rassemblés.

Ils ont déterré les masques.

Un cor sonne dans la nuit. Les hommes se réveillent en sursaut, des cris résonnent, auxquels se mêlent bientôt les rugissements des lycans.

Les plus lents n'ont pas le temps de réagir. Les bêtes fondent déjà sur eux et plantent leurs griffes dans les légionnaires que le sommeil n'a pas quittés assez vite. Le sang vole à la lumière des torches et pleut sur la végétation alentour alors que les coups tombent sur les corps sans défense, transperçant les armures comme les chairs.

« Flavius ! » crie de nouveau Ludovico. Mais on ne distingue déjà plus que les êtres luttant à armes inégales. Les uns pour sauver leur vie, les autres pour distribuer la mort.

Laissant Suavia derrière lui, Ludovico se jette en avant et esquivé les griffes d'un lycan qui tente de lui barrer la route. Il fait voler son cimenterre et ouvre dans le flanc de la bête une blessure d'où s'échappe un sang noir. Profitant de cette seconde de répit, il court vers le centre du campement. Où est le cor ? Il faut organiser le carré, se regrouper autour du feu, chasser les bêtes qui se glissent entre eux et les empêchent de se ressaisir...

Le fracas des armes gronde autour de lui alors qu'il enjambe un cadavre déchiqueté et atteint le feu au centre du camp.

Avisant un lycan qui s'affaire sur la gorge de l'un de ses hommes, il lui plante sa lame dans le dos. L'oiseleur a dégainé son poignard et se terre contre un tronc d'arbre, sa cage près de lui. « Envoie la détresse ! » lui crie-t-il. L'autre se tourne vers sa cage en tremblant et Ludovico prend place devant lui. Quatre lycans grondent non loin, les pattes arrière repliées, prêts à bondir devant la moindre ouverture que pourraient leur offrir les légionnaires qui tentent de les tenir en respect de la pointe de leurs javelots. L'un d'eux tombe à la renverse alors qu'une bête se rue sur lui et déchire son épaule malgré la cuirasse. Il hurle en se débattant. Le lycan le soulève de la gueule et le projette à plusieurs mètres avant de se jeter sur un autre soldat.

Ludovico avise un javelot et s'en saisit, rattachant son cimenterre à sa ceinture. Il doit protéger l'oiseleur, qui a sorti de sa sacoche un morceau de

parchemin où il griffonne quelques mots d'une main tremblante. Il le roule et l'attache à la patte d'un faucon, qui bat déjà des ailes. L'animal est terrorisé. Il n'atteindra peut-être même pas l'*Astra*, il préférera s'enfuir et tout oublier... Le faucon s'envole en frôlant la tête du centurion et gagne les cimes. « Bats-toi », ordonne-t-il à l'oiseleur en lui donnant son cimenterre avant de replonger dans la mêlée.

Les corps tombent autour de lui. Il aperçoit deux cadavres de lycans, et un troisième qui succombe sous les coups de cimenterre de trois légionnaires.

Il avise soudain Flavius à une dizaine de mètres, qui s'efforce de maintenir deux lycans à distance. Les bêtes s'avancent vers lui, babines retroussées. Ludovico lève son javelot, assure sa prise sur le manche en le balançant pour en maîtriser l'assiette et le lance dans le dos de l'une des créatures. L'arme la transperce de part en part.

La seconde se retourne vers lui. Elle esquivé un coup de Flavius, apparemment blessé au bras, et galope à quatre pattes vers Ludovico, qui porte la main à son poignard.

Ses doigts ne rencontrent que le vide.

Sa lame est restée dans le boyau. Il ne l'a pas ramassée en ressortant.

Face à lui, la bête paraît voler à travers le sous-bois, plantant ses griffes dans la terre à la lumière dansante du feu.

Alors qu'elle est presque sur lui, Ludovico se sent projeté sur le côté et s'effondre, échappant à la furie du monstre.

Suavia.

Les traits déformés par la colère, l'esclave se redresse et fait de son corps un rempart pour le centurion. Elle crie au monstre des mots aux accents chantés, comme on tancerait un chien rebelle.

Le lycan tourne vers eux sa gueule ensanglantée. Sans même prêter un regard à Flavius, qui s'est élancé vers lui, il lui porte un coup de griffes à la poitrine qui envoie le vieux légionnaire rouler dans les racines.

Ludovico n'attend pas l'attaque de la bête. Il ramasse un cimenterre gisant à côté de lui, se redresse et bondit avec un cri de rage. Sa lame manque le

bras du monstre, qui le saisit à la gorge. Suavia hurle. Il le soulève de terre et Ludovico lâche son arme pour porter les mains à son cou. Il n'est plus qu'une marionnette entre les griffes de son adversaire, qui lève les yeux vers lui et le contemple comme un trophée. Le centurion perçoit des mouvements autour de lui. Un groupe de soldats se précipitent à son secours. Le monstre projette Ludovico à plusieurs mètres. Il percute un rocher et s'effondre. Le souffle lui manque.

Suavia. Il cherche l'esclave dans le chaos de la mêlée. Il faut se relever.

La tête lui tourne. Tout autour, la violence se déchaîne sans qu'il puisse dire qui tue quoi ou l'inverse. Le vert de la forêt assombri par la nuit s'est couvert de taches vermillon. Il porte la main à son cou en sentant le sang couler dans son plastron. Il ne voit plus l'oiseleur ni Flavius.

Il aperçoit un cimetière près d'une forme inerte, le ramasse, esquisse un coup sans savoir contre quoi il le porte et fait quelques pas en titubant. La bataille tourbillonne tout autour.

Quelqu'un lui passe un bras sous la poitrine et le tire en arrière. « Par ici », souffle Acrisias. Sa voix est étrangement calme. Ils parviennent jusqu'à un renforcement dans un rocher proche et s'allongent. Ludovico pointe sa lame devant lui.

Les légionnaires sont tombés par dizaines. Les cris diminuent, peu à peu remplacés par les grognements des bêtes. Il cherche de nouveau Suavia du regard et pose les yeux sur un lycan plus grand que les autres, qui les observe depuis le feu. Ses babines retroussées forment un rictus cruel alors qu'il avance vers eux, indifférent au massacre qui se déroule autour de lui. La vieille femme.

Lilith.

Parvenu à leur hauteur, le monstre s'arrête. Il les domine de toute sa taille. Ses griffes rougies de sang pendent au bout de longs bras où se devinent des muscles de fauve. Il exhale une odeur sauvage, une odeur de douleur, de sueur et de tourbe. Acrisias serre le centurion contre lui.

Le monstre fait voler d'un coup le cimenterre de Ludovico, ses yeux plantés dans les siens. Puis il avance la patte à quelques centimètres de sa gorge.

Il fouille de ses griffes l'armure du centurion, qui gémit et tente de reculer. Puis il arrache l'insigne impérial qui fermait le col de sa cape. Le levant vers la lune, il pousse un hurlement de triomphe qui grandit dans la pénombre de la forêt. Les lycans le reprennent et hurlent avec lui.

La bête baisse la tête vers eux, l'insigne serré dans sa patte. Elle articule des mots imprononçables, une suite de raclements et de grognements que Ludovico sait vouloir dire quelque chose.

Puis elle s'éloigne d'un bond et disparaît dans la forêt, suivie des autres lycans qui ne prennent pas la peine d'achever les blessés.

Ludovico pousse un soupir et se rend compte qu'il retenait son souffle.

Les bêtes parlent. Elles pensent. Elles comprennent. Et ce qu'elles comprennent lui donne encore la force d'articuler un mot. Le seul mot qu'il a saisi dans la parodie de langage du monstre.

En un ultime effort, il se tourne vers Acrisias, lui saisit le col et souffle avant de tomber dans l'inconscience :

« Aristus... »

Phryxus soupire en s'allongeant.

La marche a été longue. Ses compagnons portent sur le visage et jusque dans leurs gestes les signes de la même fatigue. Il saisit sa gourde et avale un peu d'eau, à petites gorgées pour la garder plus longtemps. Difficile de résister à l'envie de tout avaler d'un coup. Mais l'eau est une denrée précieuse dans l'Arquesylve.

Le dernier ruisseau qu'ils ont traversé leur a permis de faire des réserves. C'était hier, en fin de matinée. Rien depuis. Et la forêt les fait souffrir, la marche draine leurs forces, la chaleur les accable. Il a transpiré toute la journée. Qui sait quand ils auront de nouveau l'occasion de tremper leurs lèvres à une source assez pure...

Le tapis de mousse sur lequel il s'est étendu soulage ses muscles. Autour de lui, d'autres silhouettes s'alourdissent et gisent bientôt sur le sol de la clairière. Il faudrait faire du feu, ne serait-ce que pour éloigner les loups. Mais c'est trop risqué. Tant pis. En cas de danger, ils n'auront que les quelques coutelas qu'ils ont emportés. Certains s'en sont servi pour se fabriquer des pieux à la pointe dérisoire contre le pelage d'un fauve.

Ou la cuirasse d'un légionnaire.

Non, pas de feu. S'ils en aperçoivent la lueur, ne serait-ce que la fumée, c'en est fini de leur aventure. Ils devront monter la garde, voilà tout. Tant pis pour les heures de sommeil en moins. Il faut tenir. Sans savoir si cela sert à quelque chose.

C'est pour les enfants qu'il s'inquiète le plus. Il faut les tirer, les porter, leurs jambes ne parviennent plus à avaler les milles entre les arbres. Ils ont le regard vide. Même plus la force de crier. Les rations se font rares, aussi. Le peu qu'ils ont encore ne les rassasie plus. Ils ont dû partir trop vite.

Et puis il y a le corps.

Il se lève et fait quelques pas parmi ses compagnons étendus dans le sous-bois. Ils ne sont plus que trente-quatre. Ils étaient quarante-sept au départ.

Cinq ont abandonné, pensant qu'ils avaient plus de chances en pariant sur la clémence de l'empire que sur la fuite à travers la forêt. Sept n'ont pas survécu. Les trois premiers sont tombés sous les crocs de loups en maraude qui les ont surpris la deuxième nuit. Les quatre autres sont morts d'épuisement. Ils ont trébuché une dernière fois et ne se sont plus relevés. Et le dernier, ils viennent de le laisser au village. Il est probablement mort.

Phryxus contemple ses compagnons endormis en se demandant lesquels ne se réveilleront pas demain. Il soupire et cherche l'éclat des étoiles à travers le feuillage. Il a tellement soif...

Son regard se pose sur la forme emmaillotée dans plusieurs épaisseurs de lin qui gît à quelques mètres, serrée dans les boucles d'une corde. L'odeur âcre des baumes dont il a été enduit pour retarder la décomposition des chairs est encore perceptible.

Ce n'est pas ce qui était prévu.

D'après les informations de cet esclave venu travailler quelques jours sur les terres de la villa de Lucius, il fallait neuf jours de marche pour atteindre les monts Tarpéiens. Après, on les repérerait. Mais pas avant. Les barges de Vexine ne se hasardaient pas au-delà de cette limite en terre luperquienne. On les retrouverait non loin et on leur remettrait de l'eau, des vivres... Il suffisait de préparer le départ en secret et de quitter le domaine de nuit. Il suffisait... pense-t-il avec amertume.

Si seulement ce bébé n'avait pas crié. Si seulement cette sentinelle n'était pas passée à proximité à ce moment-là. Si seulement Kleonas ne s'était pas jeté sur elle par-derrière et ne lui avait pas planté son poignard dans les côtes. Si seulement on ne les avait pas vus.

Mais l'alerte avait été donnée. Les fugitifs avaient eu le temps de se préparer à l'arrivée du reste des gardes, par ailleurs peu nombreux. Car les plus nombreux, c'étaient eux, ceux qui trimaient. Ils les avaient submergés. Un seul de ses compagnons avait été blessé.

À chaque soldat qui tombait, c'était une arme de plus dont ils pouvaient s'emparer pour pousser leur avantage. Il aurait fallu s'arrêter là.

Une dizaine de soldats qui se vidaient de leur sang, c'était déjà beaucoup. L'empire ne pouvait que difficilement regarder ailleurs et feindre de ne rien savoir de ce qui se tramait en son sein. Du changement d'humeur de ses esclaves, qui voyaient chaque jour davantage que le colosse qu'ils craignaient n'était que de pierre poreuse, et qu'il s'effritait. Mais pour Lucius et sa famille, ils ne pouvaient pas détourner les yeux.

Phryxus ignore combien sont à leurs trousses, mais ils sont là. Impossible de revenir en arrière ou de faire halte trop longtemps.

Il ne donnait pas cher de leur peau aux heures où, l'aube pointant à peine, ils avaient enfin atteint les premiers arbres de l'Arquesylve. Par une chance qui lui avait semblé extraordinaire, ils n'avaient rencontré aucune patrouille à l'orée de la forêt, elle qui était étroitement surveillée. Alors ils s'y étaient enfoncés. Ils avaient marché longtemps. Lentement, à cause de leur compagnon qui se vidait peu à peu de son sang. Puis un indigène les avait trouvés. Quelques heures plus tard, il y eut le village.

Et Lilith.

La sorcière leur a souri tout de suite. Elle les a accueillis et nourris.

Et elle leur a parlé de la magie des masques.

Elle leur a montré son pouvoir. Ils l'ont vue prendre devant eux la forme d'une créature morbide et belle, sous les yeux du reste des villageois qui l'observaient avec amour.

Elle leur a expliqué d'où elle venait, ce qu'elle était. Ce qu'elle devait devenir et ce qui l'en empêchait.

Luperque. Aristus.

À cet instant, Phryxus a accepté de reprendre espoir.

Elle lui a souri, encore. Elle s'est approchée et a posé la main sur sa joue. Il a frissonné.

Puis elle lui a parlé. Les mots naissaient dans sa tête comme des pensées qui lui appartenaient. Elle lui a montré Vexine et ses canaux aériens. Elle lui

a fait sentir la force de la ville-marchande, une force dans laquelle elle puise pour apparaître au gré de son désir.

Puis il a vu Luperque, et la haine l'a envahi. La haine contre Aristus qui les prive de liberté. Et qui bride la sorcière. L'image d'une vieille femme courbée, chenue, trébuchant dans les rues basses en traînant sa faiblesse comme une honte lui a noirci l'esprit. Son amour pour elle a éclaté à cet instant. Il n'a plus voulu que la servir.

Elle l'a mené à une hutte à l'écart. Deux hommes armés de sagaies en gardaient l'entrée. Dans la pénombre à l'intérieur, un linceul sanglé enveloppait un corps. Tu dois l'emmener. Tu dois le ramener à Vexine. Tu dois me servir, car je t'aime. Il a souri et s'est mis à pleurer.

Ils ont dormi dans des huttes libérées pour eux. Le lendemain, ils ont repris des forces. Elle leur a indiqué la direction des monts en les assurant de son amour et de sa protection dans leur fuite. Ils devaient lui confier leur blessé, dont elle allait prendre soin. Phryxus évoque la silhouette de la sorcière et tremble malgré la chaleur. Elle leur a remis les provisions promises et ils sont repartis sans savoir comment exprimer leur reconnaissance.

Il n'a pas cherché à y voir plus clair. Ils ont trouvé de l'aide, c'est l'essentiel.

Mais à présent il doute.

Durant leur marche, il a tenté de ne pas perdre les monts Tarpéiens de vue, mais ils ont dû faire plusieurs détours pour éviter combes ou talus trop raides, et ils n'ont probablement pas pris le chemin le plus rapide. Qui sait s'ils atteindront le col avant de s'écrouler de fatigue. Ou d'être rattrapés par les légionnaires décidés à leur faire payer leurs crimes. Ou de tomber sous les griffes d'un loup...

Non, il doit garder espoir. Même s'il ignore ce qui les attend une fois le col franchi. Ils ont trop donné pour abandonner maintenant. Ils ont trop travaillé, trop sué, trop souffert une vie, des vies entières pour ne pas tenter cet ultime saut dans l'inconnu. Abandonner maintenant serait...

Il serre les dents. Quand l'envie d'avaler encore quelques gorgées d'eau le saisit, il sourit en la refoulant au plus profond de lui-même avant de s'endormir.

Kleonas le réveille quelques heures plus tard. Le ciel nocturne, qu'il aperçoit à travers le mur de feuilles au-dessus de leurs têtes, se teinte à peine de rose. Il se sent encore plus fatigué que la veille. « Il faut y aller, ça fait des heures que nous sommes ici. C'est trop dangereux. » Phryxus cligne des yeux, inspire et tend les bras pour en étirer les muscles. Il n'aura pas la force de se relever.

C'est pourtant ce qu'il fait. « Oui, allons les réveiller. C'est toi qui as monté la garde ?

— Je n'avais pas sommeil. Je veux partir. »

Phryxus se contente de hocher la tête. Kleonas se sent-il responsable ? C'est lui qui a décidé de la mise à mort de Lucius et de sa famille, après avoir abattu les soldats. Lui qui a porté le premier coup aux maîtres incrédules, incapables de concevoir ce qui leur arrivait. Qui a donné le signal de la curée. Mais non, il ne regrette rien, pense-t-il en lui jetant un regard en coin. Moi non plus, d'ailleurs. Ce n'était pas nécessaire. Mais ce n'était pas inutile non plus.

Il passe entre les corps endormis, qu'il secoue doucement. Les esclaves ouvrent les yeux les uns après les autres. Le premier geste des mères est de s'assurer que leur enfant vit toujours. D'autres poussent un soupir de tristesse en pensant à la marche qui les attend. Mais tous se réveillent.

Il boit une gorgée d'eau et fouille dans son sac à la recherche d'un morceau de pain. Il en avale deux bouchées à côté de Kleonas, qui s'est assis et l'imité. Bientôt, il fera suffisamment clair pour poursuivre leur chemin.

Ils attendent encore quelques minutes puis Phryxus donne le signal du départ. Il désigne deux hommes qui soupirent en rejoignant le cadavre dans son linceul. Ils le ramassent et le hissent sur leurs épaules. Il devra penser à les faire relever dans une heure au plus.

La troupe se remet en route.

Leur progression se fait tout le jour à une lenteur désespérante. Ils suivent une ravine sur plusieurs milles puis la quittent en escaladant sa paroi. Ils font une courte halte au zénith du soleil, durant laquelle ils se restaurent. Juste ce qu'il faut pour ne pas succomber. Pas assez pour ne plus sentir la faim.

Durant l'après-midi, la pente du terrain s'accroît. Nous avons entamé la montée du col, se dit Phryxus sans savoir s'il a vraiment la force de s'en réjouir. Ils approchent, mais la marche va leur coûter encore plus. Il décide de ne plus y penser.

Il se retourne pour vérifier que les autres suivent. Le rythme s'est ralenti, c'est certain. Mais ils sont tous là. Kleonas ferme la marche, son bâton taillé en pointe à la main.

Phryxus est sur le point de repartir quand il remarque une tache noire dans le ciel à travers les feuillages en direction de Luperque. Une colonne de fumée s'élève en biais vers les nuages.

Le village.

Ils ont tout brûlé. Il ferme les yeux et se demande s'il doit en concevoir de la honte. Si c'est leur faute.

Il les rouvre une seconde plus tard. Pourquoi de la honte ? Ils n'ont rien incendié, eux, rien détruit ni massacré personne. À l'exception de Lucius et des siens... Mais pas des villageois innocents. Et leur compagnon. A-t-elle seulement pu le sauver ?

Il serre les poings, se détourne et reprend sa marche.

Lorsqu'ils se laissent tomber au soir sur une pente douce d'où monte une odeur d'humus, Phryxus sait qu'ils ne sont plus très loin. Ils devraient atteindre le col demain en fin de matinée, s'ils repartent dès l'aube.

Kleonas le rejoint. Il ne paraît pas souffrir de sa nuit blanche, mais Phryxus ne s'y laisse pas prendre. « Je veillerai cette nuit », fait-il. Son compagnon hoche la tête en avalant une bouchée de ce qui lui reste de pain.

Nous n'avons presque plus rien... Serons-nous seulement la moitié à atteindre Vexine ?

Il chasse cette pensée de son esprit et se lève. Il ne peut pas se permettre de s'adosser ou de s'étendre s'il veut rester éveillé. Et Kleonas doit dormir. Autour de lui, les respirations se sont faites plus régulières, les corps se sont figés dans le calme du sommeil. Toujours pas de feu. Il tâte le manche du coutelas qui pend à sa taille. Le contact de l'arme sur sa taille le rassure un peu.

Au matin, Phryxus a l'impression de ne plus pouvoir former la moindre pensée cohérente. La fatigue l'écrase tant qu'il ne comprend pas pourquoi il tient encore debout. Il sait seulement qu'ils doivent marcher. Rien d'autre ne se concrétise dans sa tête. Il ne réagit pas en constatant qu'ils ont perdu un enfant et un vieil homme durant la nuit, que la mère trouve encore la force de gémir et de se lamenter, et que personne ne songe à enterrer les corps qui nourriront la vermine ou les charognards.

Il n'a pas conscience de se nourrir avant de repartir ni même de se remettre en marche.

Ce n'est que plus tard, alors qu'ils découvrent une source sortant d'un rocher et qu'ils font halte pour que chacun puisse se désaltérer et remplir sa gourde, qu'il se rend compte qu'ils ne sont plus très loin. Kleonas semble plus détendu. On pourrait presque discerner sur les visages comme une trace de soulagement. Quand la troupe atteint le col en fin d'après-midi, certains parviennent encore à crier leur joie.

Enfin, ils ont quitté le sol de Luperque. La forêt est la même sur l'autre versant, mais le territoire est celui de Vexine. De la ville-marchande, aucun danger n'est à redouter. C'est même de l'aide qu'ils peuvent espérer.

Phryxus scrute l'horizon. La forêt glisse en moutonnant avant de disparaître dans la vape qui s'étend ensuite à perte de vue. Il fouille le ciel à la recherche de quelque chose, sans rien apercevoir. Puis il cherche un passage à travers la vape, un couloir de forêt menant à la ville-marchande...
« Que fait-on ? demande Kleonas à côté de lui.

— Que veux-tu qu'on fasse ? Nous avons bu et nous sommes à l'abri des troupes d'Aristus, du moins en théorie. Mais il nous faudra bien arriver un jour. Nous ne pouvons pas rester ici. Nous sommes tous presque morts d'épuisement. La forêt aura raison de nous... » Il secoue la tête. Avisant ses compagnons qui observent le ciel à côté d'eux, il pousse un soupir et s'assied. « Nous pouvons faire halte ici pour manger, mais nous devons repartir tôt ou tard.

— Mais pour où ? » Kleonas fait un geste du bras vers la forêt qui s'étend devant eux. « Nous n'avons rien, pas une indication, pas une direction. Allons-nous tout simplement nous enfoncer dans la vape et disparaître ? Allons-nous marcher jusqu'à notre fin à tous ?

— Je l'ignore, répond Phryxus en baissant les yeux. Mais je sais aussi que nous ne pouvons pas rester. Si jamais... »

Ses paroles meurent sur ses lèvres alors qu'il distingue une forme dans le ciel au-dessus de la vape. Une forme qui n'est pas celle d'un oiseau. Il se redresse en tentant de l'identifier. Kleonas suit son regard et se fige. « Qu'est-ce que c'est ? fait-il en serrant le manche de son épieu de fortune. Ce ne peut pas être une galère luperquienne.

— Non. C'est... une barge. » Il sourit. On vient à leur rencontre. « Une barge... lance-t-il à l'adresse de ses compagnons. Nous devons... Il faut nous montrer ! » Il fouille dans sa besace. « Qui... Kleonas ! Du feu ! »

Son compagnon extrait en toute hâte un briquet à vape de son sac. Aidés de trois fugitifs, ils ramassent à la va-vite des branchages parmi les moins humides qu'ils peuvent trouver. La moiteur de la forêt ne se laissera pas vaincre facilement. Mais c'est maintenant ou jamais.

Jetant de temps à autre un regard vers le point qui grossit dans le ciel, Phryxus bat le briquet, sans succès d'abord. Il arrache un morceau de ce qui reste de sa tunique et tente sa chance avec le tissu. Il finit par s'enflammer. « Doucement... » dit-il en soufflant avec précaution. Il saisit quelques tiges et une poignée d'écorce à peu près sèche qu'il donne à la flamme vacillante.

« Ils ne nous verront pas, dit-il alors que le feu gagne en vigueur, mais ils verront la fumée. »

Les esclaves groupés autour de lui l'observent nourrir les flammes et leur insuffler la vie dont elles ont besoin pour grandir. Bientôt, la fumée leur pique les yeux et ils ne savent plus si leurs larmes sont de douleur ou de soulagement. Une colonne grise monte vers le ciel et Phryxus se tourne vers la barge.

Elle a changé de cap. Elle se dirige vers eux.

Le vaisseau est de petite taille. Son ballon oblong mesure à peine trente mètres, l'embarcation elle-même dix de moins. On distingue bientôt des formes à bord. Quatre, peut-être cinq. Le pavillon est bien celui de Vexine. La qualité du véhicule aussi. Rien à voir avec les coques frustes de Luperque, les planches grossières, les moteurs primitifs et les ballons rapiécés. On voit ici du cuivre, des rivets, des cordages bien assemblés, une forme juste, conçue avec exactitude. Le vol lui-même est plus serein. Quant au moteur, s'ils ne l'aperçoivent pas, le son qu'il produit est d'une tout autre nature que les halètements des moteurs luperquiens.

Phryxus s'avance, se hisse sur une souche et agite les bras. Il se retient de crier. Les autres l'imitent, certains appellent à l'aide.

L'Escadre. Phryxus compte cinq hommes à bord. Vêtus de cuir léger et portant un chapeau pour certains, ils se penchent une fois à leur verticale et échangent quelques mots entre eux. Puis ils lancent une échelle de corde. L'un des hommes enjambe le bastingage et descend vers eux. « Combien êtes-vous ?

— Nous ne sommes plus que trente-deux, répond Phryxus, toujours souriant malgré lui. À quelle distance de Vexine sommes-nous encore ? »

L'homme ne répond pas et passe une main aux doigts fins sur sa barbe taillée en pointe. Il laisse glisser un regard tranquille sur la troupe des fugitifs. Sur les membres fatigués, les visages hâves. Puis sur le corps enveloppé dans son linceul. Il sourit.

« Heureux de te rencontrer, Phryxus, dit l'homme sans chercher à cacher son fort accent gallois. Je suis... Appelle-moi Haste. »

L'esclave en fuite ne peut cacher son étonnement, mais il garde le silence. « Quelle surprise, hein ? Après tout ce que vous avez traversé, tu ne devais pas t'attendre à ça... »

Il lève la tête vers la barge, fait un signe de la main et deux matelots descendent. Il leur indique le corps, qu'ils sanglent à une longe et font haler sur l'embarcation. Phryxus observe la scène sans rien dire.

« C'est ça que je suis venu chercher. Entre autres choses. » Un homme resté à bord fait descendre trois sacs. Haste les détache et s'approche de Phryxus. « Tu vois cette colline là-bas, à quelques milles ? Eh bien, regarde juste derrière, un peu sur la droite. Tu apercevras une tache claire dans la forêt. »

Phryxus cherche et finit par trouver.

« C'est là qu'ils iront. C'est le camp. On les y accueillera et ils devront y rester un peu avant de gagner Vexine.

— Un peu ?

— Quelques jours, une ou deux semaines tout au plus. Le temps qu'un passage se dégage dans la vape. C'est la règle. Mais ils y seront en sécurité.

— Tu veux dire que personne ne vient nous chercher ? » Phryxus a du mal à croire ce qu'il entend. Haste ne peut réprimer un petit rire. « Mon pauvre ami, si tu crois que nous en avons la capacité... Non, ils doivent poursuivre à pied. Mais la plupart y parviennent. La première bonne nouvelle, c'est que Luperque ne les embêtera pas de ce côté du col. Et la seconde... c'est qu'il n'y a pas de mauvaise nouvelle. » Il lui donne une tape amicale sur l'épaule. « S'ils surmontent les dangers de la forêt, ils arriveront sains et saufs. Vous êtes déjà là, ça veut dire qu'ils ont de la ressource.

— Nous sommes épuisés. Nous pouvons à peine marcher. Beaucoup sont tombés et morts de fatigue, de pure fatigue... »

Haste prend un air contrit. « Le prix de la liberté, je suppose... À Vexine, votre corps vous appartiendra. Ce ne sera plus le jouet d'un maître qui

paresse et vous traite comme des bêtes. » Il se tourne vers la vallée. « S'ils survivent à ces derniers milles, ils pourront commencer à vivre. À propos de vivres, dit-il en se tournant vers les sacs de toile, on ne les laisse pas sans rien. » Il s'avance et en ouvre un, d'où il sort un morceau de pain, de la viande séchée et une outre pleine. « C'est du cidre, pas de l'eau. Ça donne des forces. Qu'ils se partagent tout ça et, dès qu'ils seront reposés, qu'ils reprennent leur chemin. Quant à toi, mes ordres sont de t'emmener. Tu peux monter ?

— Monter ? » Haste se fend d'un sourire. « Monter, oui. Tu rentres avec nous. » Il penche la tête vers lui d'un air de fausse complicité. « C'est ce qu'elle souhaite. »

Phryxus frissonne et tourne les yeux vers ses compagnons, qui lorgnent déjà sur les provisions. Kleonas les observe, la mine grave.

Les fugitifs se rapprochent des sacs. Non, il faut prévoir, il faut rationner... Mais que pourrait-il leur dire ? Kleonas l'interroge du regard et il acquiesce d'un signe de tête.

Il écarte deux sacs et laisse le troisième aux mains de ses compagnons. « Il faut en garder pour la suite, dit-il sous leurs yeux chargés de reproche. Sans quoi vous ne survivrez que pour mourir encore plus près du but. »

Ont-ils compris ce que cela signifiait ? Ils ne réagissent pas, en tout cas. Ils organisent le partage, les yeux brillants. Des outres de cidre, de la viande, du pain... Kleonas lui lance un regard sombre qu'il n'a pas la force de relever. Phryxus s'approche de lui et le serre dans ses bras. Puis il se dirige vers l'échelle de corde et commence sa montée.

« Bonne chance », lance Haste devant lui avec trop de chaleur dans la voix. Il enjambe le bastingage, suivi de Phryxus, échange une plaisanterie avec un matelot et le moteur émet un vrombissement. Puis la barge s'éloigne du groupe d'esclaves. Kleonas garde la tête basse.

Phryxus observe sa silhouette qui rapetisse alors que l'Escadre s'éloigne. Ses compagnons finissent par se fondre dans les verts de l'Arquesylve. Il ferme les yeux.

C'est elle qui décide. Et son amour, il se mérite.

OceanofPDF.com

6

Ce n'est pas le bien-être qui ramène Ludovico à la conscience. C'est la douleur. À la tête, aux membres. Et quelque part tout au fond.

Ses yeux s'ouvrent sur les motifs du plafond de sa chambre, dans sa villa de Luperque. Il reconnaît le son des palefreniers dans la rue, le bruit des charrettes, les cris des marchands dans leurs échoppes. Le parfum salé de la mer.

Un billet repose sur un plateau à côté de son lit. Il le saisit d'une main incertaine et le lit.

Ludovico soupire. Il actionne le cordon qui pend à côté de lui et tente de s'asseoir. La chair de son cou le tire. Il y passe la main et sent les bandages dont on a recouvert sa blessure. Pour le reste, il semble intact.

Deux esclaves entrent, le regard baissé, et l'aident à s'habiller. Il choisit une tunique simple aux ourlets ornés de motifs entrelacés, ainsi qu'une cape fermée par une broche aux armes de l'empire. Sa plaie lui arrache un gémissement quand il enfle son vêtement. Il lace lui-même ses sandales cloutées, prend une légère collation et quitte la villa.

La rue grouille de passants, d'animaux et de charrettes. Il se fraye péniblement un chemin durant plusieurs minutes, puis le palais impérial apparaît au-dessus de la cohue, enchaîné à la ville. Ses sept ballons flottent dans le ciel de Luperque. Même à cette distance, on aperçoit des formes qui en parcourent les pourtours sur un maillage d'échelles et de passerelles. Elles rapiècent, contrôlent et entretiennent.

En dessous pend le palais lui-même, de taille modeste en comparaison. Un amas d'architectures. Du bois, bien sûr. Mais aussi de la pierre. Du métal. Des voilures.

Promenant le regard sur les formes disparates agglutinées sans logique apparente, Ludovico reconnaît çà et là la silhouette d'une carène, d'un escalier aux marches brunies par le soleil, d'encorbellements, de balcons

aux rambardes inachevées. L'ensemble dégage une impression d'équilibre éphémère, que la moindre brise pourrait balayer.

La rage monte en lui alors qu'il évoque la demeure flamboyante que l'empereur a dû fuir il y a quelques années. Ses colonnes en marbre de Thessalone, son esplanade resplendissante bordée de statues des dieux anciens, ses fontaines et ses fresques ornées de jade. Le vrai siège d'Aristus, digne de sa majesté, à l'image de sa gloire.

Et dont Vexine l'a chassé.

Il resserre sur lui le pan de sa cape en un geste de colère.

La première tentative d'assassinat date de plus de dix ans. Un homme posté sur une corniche. Il a tiré sur Aristus, dont le cortège passait en contrebas. Le carreau de son arbalète à vape n'a manqué sa cible que sur un coup du sort. L'assassin n'a rien avoué sur ses commanditaires et a toujours affirmé avoir projeté le meurtre seul. Il n'a rien ajouté et s'est laissé crucifier. Mais la qualité de son arme ne laissait pas de doute sur son origine. Une arme fine, précise et mortelle. Vexinienne.

Quand on plaça quelques mois plus tard un engin explosif près de la loge impériale du cirque, la colère l'emporta sur la stupeur. Des premières mesures avaient évidemment été mises en place, mais on n'avait pas soupçonné qu'elles prouveraient aussi vite leur efficacité. On découvrit la bombe avant son explosion.

La troisième tentative fut celle qui le décida. L'une de ses esclaves mourut dans ses appartements, sous la piqure d'un frelon de métal. La chose avait été aussitôt détruite et les ingénieurs de Luperque n'avaient pas pu en percer les secrets techniques. Ce qui la rendait d'autant plus effrayante. Venimeuse et autonome. Aristus n'était plus en sécurité nulle part. Inspecter et fouiller tout navire en provenance de Vexine, vérifier l'identité de chacun de ses occupants, ouvrir chaque caisse de marchandises ne suffisait plus. La chance lui tournerait le dos un jour. Le contrôle de toutes les voies de communication vers Luperque avait été une fois de plus renforcé. Depuis, la

surveillance était permanente. Rien ne devait passer sans que les autorités luperquiennes le sachent.

Aristus avait décidé d'emménager dans une structure flottante, au-dessus de la ville. Nul n'y pénètre sans vérification au sol, et personne n'est autorisé à y passer la nuit s'il n'y travaille pas à demeure.

Ludovico débouche enfin sur la place de la plate-forme impériale, d'où un jeu de chaînes s'élève vers le palais. Bordée de rambardes ceignant une rangée de fauteuils de velours, elle affiche un luxe qui n'a d'égal que l'espace qu'elle ménage pour ses passagers. Cinquante hommes pourraient y prendre place sans peine, sans compter la garde de l'empereur. Chacune de ses extrémités s'orne d'une statue de lion en bronze massif. Celui de gauche, au regard figé devant lui, dégage une assurance majestueuse. Celui de droite, pattes arrière repliées et gueule ouverte, rugit et s'apprête à bondir.

Il dépasse un premier cordon de gardes et gagne un bâtiment proche. Il s'annonce à un fonctionnaire qui consulte un registre, lui fait un signe de tête et l'invite à prendre place. Un second cordon de la garde impériale le laisse passer et Ludovico monte sur la plate-forme. Il attend plusieurs minutes sous le soleil sans s'asseoir. Sa blessure le lance et il sent la fatigue revenir dans ses muscles déjà éprouvés par son expédition dans l'Arquesylve, par l'attaque... Mais il tient bon et reste debout. Enfin la cage commence sa montée.

Les quartiers impériaux grossissent au-dessus de lui. La structure, dont les pièces rapportées de divers matériaux suivent un schéma incompréhensible, n'est pas terminée et ne le sera jamais. Les architectes ont cherché une solution rapide et solide, non esthétique. Pendue à ses ballons par des chaînes et des cordages, elle évoque l'assemblage improbable de dizaines de coques de navire éventrées et placées les unes sur les autres sans ordre apparent, en un labyrinthe en trois dimensions.

La plate-forme atteint le ventre du palais, vient s'y loger, et Ludovico pénètre dans une salle aux murs tapissés de conduits de cuivre. Un

fonctionnaire derrière un pupitre de métal couvert de cadrans et de manettes lui fait signe de débarquer.

Salone l'attend déjà derrière le garde-fou. Il est vêtu de sa simple toge de patricien, qu'il serre autour de lui pour se protéger du froid des hauteurs.

« Je te salue, Ludovico, dit-il sans s'avancer.

— Salut à toi, Salone. » Ludovico s'approche et lui pose une main sur l'épaule. « J'ai fait aussi vite que possible.

— On m'a rapporté que tu étais blessé. » Le patricien se détourne de Ludovico sans attendre de réponse et se dirige vers une double porte.

« C'est vrai. Ma tunique cache mes bandages. Mais je souhaitais moi aussi te parler au plus vite. » L'autre se retourne et lui lance un regard amusé. « Tu te doutes que je sais en partie ce qui est arrivé. La barge que l'*Astra* a envoyée n'a pratiquement trouvé que des cadavres, mais quelques survivants aussi, à moitié estropiés. Ils ont parlé. »

Ludovico pince les lèvres. Tous ses hommes, ou presque, sont morts. Dont Flavius, à n'en pas douter. Sans quoi Salone lui aurait déjà donné de ses nouvelles... Et Suavia ? L'*Astra* n'a-t-elle embarqué que les soldats survivants ? Le sort incertain de la jeune indigène le tourmente plus qu'il ne l'aurait cru. La honte le force à baisser les yeux.

« Suis-moi, fait le patricien en s'éloignant à pas décidés.

— Où allons-nous ?

— Ce qu'on nous a rapporté, et que tu vas confirmer, peut ébranler les fondations mêmes de l'empire. Je pense que tu en conviendras. Il nous faut tout savoir, et par ta bouche.

— Nous ?

— Aristus nous attend. Nous allons le voir sur-le-champ. »

Ludovico s'arrête et fixe le vieil homme.

« Ne fais pas cette tête. Les circonstances qui justifient cet honneur ne se prêtent guère à tes accès d'humilité. S'il veut te voir, il te verra. »

Ludovico fait un pas vers lui, les mains jointes. « Salone, c'est l'empereur... Aristus !...

— Et c'est ton souverain, tu lui dois obéissance.

— Je ne songerais jamais à ignorer un de ses ordres, mais... ma mise... La trouves-tu digne de son regard ? » Il passe une main sur sa tunique pour en lisser les plis. « Et que lui dirai-je ?

— Que crois-tu donc que nous ayons fait pendant que tu te remettais ? » Le vieil homme reprend sa marche à travers les couloirs mal ajustés et Ludovico le suit. « Les quelques diables qui en ont réchappé avec toi ne nous ont rien raconté de bien réjouissant, et nous savons au moins en partie à quoi nous pouvons nous attendre. Mais c'est à toi de faire ton rapport. Tu es son centurion, responsable devant lui. »

Ludovico garde le silence.

Aristus.

Il entreprend de structurer à l'avance le récit de leur poursuite dans la forêt. Les survivants ont parlé. Ce qui veut dire que la nouvelle du retour des lycans ne le surprendra pas.

Les deux hommes traversent des couloirs et des pièces basses de plafond dont l'enchaînement ne semble pas obéir à la raison.

Alors qu'ils gravissent une dernière volée de marches, Salone se tourne de nouveau vers lui. « Je suppose que tu sais comment te tenir. » Sa voix s'est faite plus sévère.

« Le regarder quand il me parle, baisser les yeux quand c'est moi qui m'adresse à lui.

— Et le salut ?

— Le genou droit à terre, tête baissée. »

Salone pousse un grognement, comme si les réponses de Ludovico n'étaient qu'un pis-aller.

Alors qu'ils arrivent devant les portes de la salle impériale flanquées de deux sentinelles en armes, Salone ne peut s'interdire une ultime recommandation : « Sois clair, concis, et ne parle que lorsqu'il te le demande. Il est ton souverain. Il t'aime. Ne le déçois pas. »

Salone pousse le double battant.

Autrefois, la salle du trône était haute de plus de douze mètres, bordée de colonnes corinthiennes, ornée de statues dans des niches s'ouvrant dans les murs de marbre. Chaque pas renvoyait un son qui soulignait la grandeur des lieux. Les rayons du soleil y coulaient en lignes d'or. L'air parfumé de plantes débordant en cascade de vasques suspendues emplissait le visiteur de force et de fierté.

Rien de tout cela ici.

La pièce est longue et large. Mais seulement comparée aux autres salles de son palais de fortune. Sa hauteur est celle de l'atrium de n'importe quelle villa. Un plafond lambrissé. Nulle dalle au sol, juste des tapis étouffant les sons, mous sous les sandales. Des lampes à huile accrochées aux poutres éclairent les lieux en une parodie de soleil. Leur odeur pique le nez. Le trône, simple fauteuil de bois orné de dorures, se dresse contre le mur du fond. Sur le côté s'ouvre une série de fenêtres à croisillons, comme on en trouverait à l'arrière d'une caravelle de Vexine ou d'Anglesie. Des gardes se tiennent immobiles près de l'estrade. Ludovico s'avance au même rythme que Salone. La rage sourd à l'intérieur de lui. Il aimerait tant leur faire payer. Il leur fera payer.

Il approche du trône à pas mesurés. Avant de baisser la tête, il pose les yeux sur lui.

Ses doutes le quittent en un battement de cœur.

Il connaissait sa force. Mais lorsque son regard croise le sien, Ludovico se sent terrassé par sa puissance. Ses yeux d'un bleu de ciel dégagent une chaleur qui l'enveloppe, l'enlace et le soigne. Aristus est...

Il hésite, cherchant à définir la vague d'émotions que la vue de son empereur suscite en lui.

Aristus a la force et la chaleur d'un père.

Salone prend la parole. « Je te salue, ô Aristus, empereur de Lupanie », dit-il en s'inclinant. Ludovico ne lève pas les yeux.

Enfin, il entend sa voix. Elle est pleine et rassurante. Son timbre dégage un feu qui l'enveloppe comme un manteau et Ludovico sent ses jambes

fléchir quand il s'agenouille.

« Bienvenue, Salone. Tu m'amènes donc le centurion dont tu m'as parlé. Relève-toi, dit-il à Ludovico, qui se redresse et doit puiser dans tout son courage pour croiser de nouveau le regard de son empereur.

— Il est certaines nouvelles que je dois absolument porter à ta connaissance, ô Aristus. » Ses paroles se sont formées d'elles-mêmes dans sa bouche et Ludovico en est surpris. La gêne s'efface devant les impératifs du devoir, semble-t-il. Tant mieux. L'empereur a besoin d'un soldat efficace, et non d'une farce d'homme de guerre incapable de s'adresser à son chef.

« Je t'écoute. »

Ludovico déglutit. Par où commencer ? Il coule un regard en coin vers Salone, mais son air irrité ne lui laisse aucun doute. Ce n'est pas auprès de lui qu'il trouvera de l'aide.

Baissant les yeux, il cherche ses mots et décide de les laisser venir d'eux-mêmes.

« Des lycans, mon empereur. Ils sont de retour. Après toutes ces années, ils sont de retour. Je n'en avais encore jamais rencontré, mais cela ne fait aucun doute. Ils ressemblent à toutes les gravures que j'ai vues. Mon père en possède des centaines. Leur férocité correspond aux récits qu'il m'a maintes fois contés avant de... » Il déglutit. « Il les connaît, et par lui je les connais aussi. » Il se passe la main sur la blessure de son cou.

Aristus hausse un sourcil à la ligne claire. Ses traits sont durs. Salone n'a pas attendu pour le mettre au courant du retour des lycans, mais il voulait tout entendre de sa bouche. Un centurion doit faire son rapport. C'est ainsi.

« Le crois-tu ? J'ignore si on peut vraiment connaître ces choses... » Aristus se lève et se dirige vers l'enfilade de fenêtres, d'où il contemple la ville en contrebas. « Mais c'est bien ce que nous craignons. Une cohorte qui disparaît presque intégralement en l'espace de quelques minutes, il n'y a guère que les lycans ou une autre abomination de la vape pour expliquer un tel désastre. » Il se retourne vers eux, les mains jointes dans le dos.

« Mais dis-moi, comment sont-ils apparus ? L'empire a repoussé ces monstres une fois déjà, sans que nous ayons pu percer le secret de leur origine. Alors si tu sais quelque chose, parle... »

Ludovico se passe la langue sur les lèvres en réprimant un tremblement. L'image de Suavia gémissant de plaisir dans les ténèbres apparaît dans son esprit et il l'en chasse d'un mouvement de tête.

« Des masques. » Sa voix lui évoque celle d'un criminel avouant sa faute.

Salone fait un pas en avant. « Des masques ? Ne sois pas stupide, Ludovico, la magie des masques n'est que folklore. Elle n'existe pas plus que... que les dieux vers lesquels nos ancêtres se tournaient quand ils ne savaient comment expliquer le monde.

— Non, Salone. J'ai vu cette magie à l'œuvre, de mes yeux.

— N'omets aucun détail, ordonne Aristus en se rasseyant.

— Et je te rappelle, ajoute Salone en prenant place sur un fauteuil bas disposé près du trône, que tout ce qui se dira ici ne doit pas quitter cette salle.

— Je sais quels sont les enjeux, dit Ludovico en se redressant. Après plusieurs jours de marche sur la trace des fugitifs, nous avons abordé un village. Les habitants leur avaient apporté leur aide. Ils ont résisté, mais le combat n'a duré que quelques minutes. » Il se tient droit, tentant de rassembler chaque souvenir. « Nos javelots et nos cimenterres ont vite eu raison de leurs armes primitives.

— S'ils ont résisté à l'empire par la force... intervient Aristus sans achever sa phrase.

— Ta justice a été rendue. » Ludovico marque une pause et hésite. « Mais quelque chose... » Il cherche ses mots. « Quelque chose s'est produit. Deux de nos hommes ont été tués par une créature que nous n'avons pas vue sur le moment.

— Un lycan, donc ? fait Salone.

— Je le suppose. Ils ont été massacrés en quelques secondes. En arrivant dans la hutte d'où avaient retenti leurs cris, je n'ai plus trouvé que leurs

corps meurtris. »

Aristus se redresse et prend une inspiration. « Tu veux dire qu'un lycan s'était dissimulé et avait échappé à votre attention ?

— J'ai du mal à le croire, Aristus. Ces bêtes... Elles sont énormes. Nous l'aurions vu. Non, il est... » Sa phrase meurt sur ses lèvres. Il cherche du regard de l'aide auprès de Salone, qui reste impassible. « Il est apparu. Je crois.

— Tu crois ? répète le patricien.

— Je ne l'ai pas vu de mes yeux. J'ai tiré cette conclusion plus tard. » Il se tait. Salone et Aristus échangent un regard. « La hutte n'était pas vide. Quelques indigènes s'y étaient terrés. Ils semblaient tous terrorisés. Il y avait une vieille femme parmi eux. Et aussi une jeune fille. Elle a crié un simple nom. Lilith. La peur se lisait sur leurs visages. Elle a une nouvelle fois prononcé ce nom, plus tard. » Il n'ose pas encore aborder la suite de son récit. Celle de son échec.

Le silence tombe sur la salle.

« Qu'as-tu fait ensuite ? dit enfin Salone.

— J'ai ordonné de mettre le feu au village. Nous avons asservi les indigènes et les avons emmenés.

— Pourquoi ne pas les avoir mis à mort ? demande Salone.

— Je voulais... Il fallait un butin, même modeste.

— Un butin en lieu et place duquel nous avons perdu une cohorte entière, répond le patricien d'une voix dure. Même tes esclaves sont morts ou envolés. On ne peut pas dire que tu aies fait preuve de discernement. » Il secoue la tête. « Tu étais à la poursuite d'une bande de meurtriers qui avaient osé défier l'empire. Ta tâche était de les ramener.

— C'est bien la mission qui m'avait été assignée, je ne l'avais pas perdue de vue...

— Alors pourquoi s'encombrer d'une ribambelle de sauvages en pleine forêt ? Ne vous ont-ils pas ralentis ? »

C'est pire que ça. Sa bouche s'est asséchée. Il serre les doigts sur sa tunique pour en maîtriser le tremblement.

« Ludovico a pris une décision dans l'urgence, Salone. Il pensait bien faire et a agi pour la gloire de l'empire.

— Non... » Ludovico baisse la tête. « Salone a raison, Aristus. C'était une erreur. Une erreur effroyable. »

Il se sent comme un enfant pris en défaut, malgré la bienveillance de l'empereur.

« Nous avons suivi leur piste. Au soir, nous avons fait halte dans une petite clairière, près d'un monticule de terre où les prisonniers se sont blottis pour la nuit. Une sorte de tertre. J'ai ordonné l'installation du camp. Les sentinelles étaient en place, les feux brûlaient, les tours de garde étaient donnés... »

Et j'ai connu Suavia.

Je me suis accouplé à une indigène. Une bête qui connaît l'empire et en maîtrise la langue et les coutumes. Mais une bête. J'ai déshonoré mon nom, celui de mon père. J'aurais dû lui trancher la gorge.

« Je me suis réveillé et j'ai vu la vieille femme debout, près de l'un de ces monstres. Ils me narguaient depuis le sommet du monticule.

— Tu as donné l'alerte ? devine Salone.

— Oui, mais trop tard. Ils avaient déjà... Je pense qu'ils avaient déterrés les masques cachés dans le tertre. La jeune... indigène a crié le nom de Lilith en voyant la vieille qui en brandissait un et elle, je veux dire, cette vieille femme, elle s'est mise à rire...

— ... avant de s'en couvrir le visage », conclut Salone à sa place.

Aristus serre et desserre les doigts comme pour chasser la tension qui s'y est déversée. Il se lève soudain, en proie à une colère contenue. « Alors c'est encore pire que ce que nous pensions. Les lycans ne sont pas les fauves des indigènes, qu'ils auraient réussi à dompter. Ils ne l'ont jamais été. Ils *sont* ces sauvages, crache-t-il en se retournant vers eux. Salone, si ce

que dit Ludovico est vrai, la magie des masques existe. Elle existe autant que la crainte que les lycans nous inspirent.

— Mais, Aristus, comment peut-on parler de magie ? demande Ludovico.

— Peu importe le nom qu'on lui donne, répond l'empereur en balayant la question d'un geste de la main. Pour ces barbares, elle est aussi réelle que la science de la vape qui fait voler nos vaisseaux. L'important n'est pas qu'ils la comprennent, mais qu'ils la manient. »

Aristus gagne la fenêtre. Son regard se perd dans le gris du ciel. « Combien de ces masques maudits sont disséminés dans la forêt ? dit-il en se retournant. Combien de ces indigènes se terrent encore entre les racines des arbres ? Imagines-tu, Salone ? Te rends-tu compte du risque que cela représente pour l'empire ?

— Ludovico, fait Salone en se posant un doigt sur le coin des lèvres, tu as parlé de... d'une Lilith.

— C'est, je crois, le nom de la vieille femme. Elle semblait inspirer une grande peur à cette jeune indigène. Qui, elle, ne s'est pas transformée, ajoute-t-il en tentant d'ignorer le rouge qui lui enflamme les joues.

— C'est cette Lilith, donc, cette vieille femme, qui a mis le masque, n'est-ce pas ?

— Oui, Salone.

— Se pourrait-il qu'elle soit à l'origine de cette magie ?

— Où veux-tu en venir ? demande Aristus sur un ton d'agacement.

— Je tente d'identifier l'ennemi, mon empereur. »

Aristus pousse un rire bref. « Identifier l'ennemi ? Peu importe la forme qu'il prend. Celle d'une vieille ou d'un lycan... C'est Vexine qui est derrière tout cela ! C'est là-bas que les fuyards se rendent, quand ils survivent aux dangers de l'Arquesylve. Tu sais aussi bien que moi ce que cela signifie. »

Salone baisse la tête. Vexine, encore. Ludovico sent la colère monter en lui. Ainsi la ville-marchande ne se contente-t-elle pas d'accueillir les

esclaves en fuite, mais elle les soutiendrait en... La magie des masques pourrait donc être liée à Vexine ?

Un détail lui revient soudain en mémoire. « Lorsque le soir commençait à tomber, avant l'attaque, je n'en suis pas certain, mais... » Son regard se perd dans le vague.

« Parle, centurion, ordonne Salone.

— Je crois me souvenir que, d'une certaine manière, ce sont les esclaves qui ont... qui ont imposé le lieu de notre halte.

— Imposé ? Comment cela se peut-il ? demande Aristus avec dégoût.

— Nous avons marché longtemps et beaucoup d'entre eux étaient à bout de forces. Certains se sont écroulés. Mon idée était de poursuivre pendant au moins encore une heure. Mais ils ne pouvaient plus avancer, alors j'ai ordonné de faire halte à cet endroit.

— C'est-à-dire à proximité du monticule, poursuit Salone. Où étaient dissimulés les masques. » Un sourire de mépris se peint sur son visage. « Ils t'ont mené par le bout du nez, Ludovico. »

Le centurion pince les lèvres.

« Tu es en train de dire, Ludovico, que vous êtes tombés dans un piège ? fait Aristus. C'est bien cela ?

— J'en ai peur, Aristus.

— Et ce piège, qui l'a tendu ? » Les traits de l'empereur se sont durcis. « Peut-on décemment envisager que les peuplades primitives de l'Arquesylve soient en mesure de concevoir un plan aussi élaboré ?

— Non, tu as raison, dit Ludovico d'une voix incertaine. C'est elle. C'est cette vieille femme. » Comment leur dire ? Il aurait dû commencer par là... Non, c'est très bien ainsi. Le doute ne sera plus possible. « Sous sa forme de monstre, elle... J'étais blessé mais, juste avant que je perde connaissance, elle m'a regardé. Elle m'a parlé. Et elle a prononcé ton nom, Aristus. »

La main de Salone est agitée d'un tremblement nerveux. L'empereur ne bronche pas.

« Sa voix... ses paroles étaient déformées, mais je n'ai pas pu me tromper. Elle a dit ton nom. En pointant le doigt sur moi. » Ludovico déglutit, comme s'il hésitait à poursuivre. « C'était un message.

— Un message ? fait Salone d'une voix où perce l'inquiétude. Une menace, tu veux dire. Alors tout est clair, je le crains. Les lycans ne sont plus de simples bêtes primitives qui attaquent l'empire au hasard. Ils en ont après toi, Aristus. Car...

— Car cette vieille femme travaille main dans la main avec Vexine, c'est évident, dit Aristus. Les masques, cette embuscade soigneusement élaborée, cette menace proférée contre moi... Le doute n'est plus possible. » Son poing resserre un pan de sa toge contre son torse, comme s'il voulait se protéger. Les sourcils froncés, il semble sur le point de laisser exploser sa rage. « Vexine, la ville-marchande. Avec sa soif d'or et de pouvoir. Vexine, qui conteste depuis des années l'autorité de son empereur ! » Il a presque crié. « Après m'avoir envoyé ses assassins et contraint à me terroriser dans ce... cette parodie de palais, elle a donc décidé de s'allier aux sauvages de l'Arquesylve, dont elle fait des fauves de cauchemar... »

Ludovico devine du ressentiment dans les mots d'Aristus. Du ressentiment envers son père, qui l'a précédé sur le trône. L'empereur Macrien avait lutté contre Vexine lorsque les guildes avaient, timidement d'abord, puis avec une assurance croissante, revendiqué leur autonomie. Les percepteurs rentraient de plus en plus souvent les mains vides. Les livraisons de denrées en provenance du reste du monde se faisaient plus rares, ou laissaient à désirer. Parfois, les prix augmentaient sans raison. Macrien avait envoyé ses galères sur la ville. Et il avait finalement perdu son bras de fer contre elle en lui octroyant le statut de ville franche contre une reprise des échanges commerciaux avec Luperque et la promesse que Vexine n'irait pas plus loin.

« Mon père a composé avec elle, avec ces traîtres enfarinés. Il aurait fallu les réduire au silence ! Il aurait fallu... Mais l'empire était déjà saigné par la guerre des lycans, je ne l'ignore pas, dit-il en baissant le regard.

— Aristus, intervient Salone, ton père fut un grand souverain. Il a toujours combattu pour le bien de l'empire, avec toutes les armes dont il disposait.

— Ils nous volent nos esclaves. Ils drainent notre force... » L'empereur pousse un soupir en fermant les yeux.

« Oui, et nous les ferons payer. Nous les combattons et nous les vaincrons. Personne dans l'empire, et toi moins que tout autre, n'est prêt à accepter sa chute. »

Ludovico n'ose pas intervenir. Il n'ose pas dire à l'empereur qu'il est prêt à mourir pour lui. Qu'il ne l'abandonnera pas, qu'il l'aime, qu'il terrassera ses adversaires jusqu'au dernier.

« Aristus, nous ne sommes pas complètement démunis. Tu pointes du doigt la duplicité de nos adversaires. À raison. Mais nous avons nous aussi nos espions. Leur rôle n'est pas d'assassiner, nous ne sommes pas des lâches. Ils se dissimulent à Vexine pour écouter, pour apprendre, pour comprendre.

— Que veux-tu dire ? » La voix d'Aristus est impérieuse.

« Ces rats ourdissent sans cesse, complotent à tout vent. Si, comme nous pouvons désormais le craindre, ils confectionnent des masques leur permettant d'envoyer les lycans à nos portes, nous devons mettre leurs machinations au jour. Et les enrayer. »

Aristus pousse un soupir. Ludovico voudrait le réconforter, le soutenir.

« Nous devons tout d'abord vérifier que nous ne faisons pas fausse route, reprend Salone. Que Vexine s'est bien alliée à Lilith. Qu'elles maîtrisent la magie des masques... Nous devons savoir, Aristus. Si nous ne savons rien, nous sommes dans le noir, à leur merci. Plus nous en apprendrons sur la nature et le fonctionnement de leurs projets, plus nous serons susceptibles de les contrecarrer. Mais toute la difficulté est de communiquer avec mes gens à Vexine, dit-il d'un air songeur. Au vu des circonstances, je me méfie des réseaux habituels. Le message pourrait tomber en de mauvaises mains. Il y a tant d'inconnues... Non, nous devons envoyer un émissaire. Un homme qui a vu l'ennemi. Ludovico... »

Le centurion se redresse. « Tu connais ces bêtes, tu sais quels sont les enjeux. Tu as vu les masques à l'œuvre. Et, plus important que tout le reste, tu as vu Lilith.

— Mais, Salone, c'est une vieille femme... Une sauvage. Que ferait-elle à Vexine ?

— Si elle s'est bel et bien mise au service des marchands, elle doit avoir un contact là-bas, quelqu'un de confiance. Voire s'y trouver elle-même. Comme tu dis, c'est une sauvage. Mais elle manie visiblement des forces que nous ne connaissons pas. Et elle sait se déplacer dans la forêt, malgré la comédie qu'elle t'a jouée.

— Rien ne dit pourtant que nos routes se croiseront dans la ville-marchande. Elle est vaste et...

— Je sais tout cela, et tu as raison. Peut-être ne la verras-tu pas. Et si tu la voyais, je ne suis pas certain que cela changerait grand-chose. Mais ce n'est pas le principal. C'est ta connaissance de la situation qui compte. Et de son urgence. Tu es le plus capable d'informer nos espions sur place de ce qui se trame actuellement. De leur expliquer clairement la menace à laquelle nous devons faire face. »

Est-ce un honneur qu'on lui fait ? Le privilège de risquer sa vie en mission pour l'empereur ? Ou Salone cherche-t-il à le punir de son échec, lui, simple centurion ne connaissant rien aux intrigues, et encore moins à la vie à Vexine ? Il chasse ces questions de sa tête.

« Tu agiras selon ce que tu découvriras. Évidemment, je t'indiquerai à qui t'adresser, quelqu'un qui t'assistera dans ta tâche. Si telle est ta volonté, bien sûr », conclut-il en se tournant vers Aristus.

L'empereur ne bronche pas. Le dos coulé contre le dossier de son trône, il réfléchit. « Nous n'avons rien de mieux à envisager pour l'heure, dit-il enfin. Et je ne peux envoyer nos galères sur Vexine sur un simple soupçon, même aussi accablant. Mais... je n'aime pas ça.

— Je comprends, Aristus. Cela ne me plaît pas non plus. Mais nous devons en savoir davantage si nous voulons déjouer leurs projets. L'empire

en sortira renforcé et ta sécurité sera assurée.

— Qu'en penses-tu, Ludovico ?

— Je ne suis pas versé dans l'art du complot et de l'espionnage, comme l'a fait remarquer Salone. Mais son idée me paraît sensée.

— Alors soit, dit Aristus en se levant. Que tes plans soient mis à exécution. »

Le patricien s'incline.

« Une chose encore... » Ludovico regrette presque d'avoir pris la parole. Comme si sa place lui interdisait d'intervenir. Mais il doit parler.

« Ce nom, Lilith...

— Oui, fait Salone, sans doute y a-t-il ici quelque information à glaner. Ne t'en occupe pas pour l'instant, j'irai consulter la bibliothèque impériale.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... Ce nom, il a été prononcé à deux reprises par cette indigène capturée au village, une de ceux que j'ai emmenés avec nous dans la forêt.

— Ils se sont tous transformés, à ce que je sache, dit Aristus d'un ton où perce l'incompréhension. Elle doit se trouver quelque part dans l'Arquesylve à présent, à lécher ses plaies ou à festoyer sur le cadavre d'un de mes légionnaires.

— Pardonne-moi », dit Ludovico en baissant les yeux. La honte l'envahit à l'idée de devoir répéter ce qu'Aristus n'a visiblement pas voulu entendre. De devoir laver Suavia de tout soupçon de trahison. « Comme je l'ai dit... Elle ne s'est pas transformée. »

L'empereur se rassied et Salone jette sur le centurion un regard courroucé, comme si cette information de dernière minute ne trouvait pas sa place dans le plan qu'il vient de concevoir. « Eh bien ? fait le patricien.

— Dans le village, tous les esclaves semblaient terrifiés par l'attaque du lycan dans la hutte.

— Un stratagème, bien sûr. Ils ne voulaient pas faire porter les soupçons sur eux. Un de ces sauvages se sera emparé d'un masque dissimulé à

l'intérieur et, une fois transformé, aura massacré nos hommes avant de se fondre dans l'Arquesylve.

— Oui, Salone, c'est aussi ce que je pense. Mais... de tous nos prisonniers, c'est la seule à avoir mentionné ce nom, et la seule à ne pas s'être métamorphosée près du monticule. » Il marque une pause, tentant de déchiffrer les regards de ses interlocuteurs. « Je l'ai vue, elle se cachait. Dans la fureur de la bataille, elle m'a même porté secours.

— C'est étrange, dit Salone en se massant le menton. Tu es certain de ce que tu avances ?

— Absolument certain. Elle n'avait rien à voir avec les lycans. Elle m'a sauvé la vie.

— Où est cette indigène ? A-t-elle péri avec les autres ? demande Aristus.

— Je l'ignore, répond Salone. Mais c'est probable. La cohorte était décimée, ils ne sont que quelques-uns à en avoir réchappé. »

Ludovico a l'impression qu'il va s'écrouler.

Au fond de son cœur, des braises qu'il savait, qu'il avait toujours su ne pas s'être éteintes se remettent à rougeoyer. Il doit savoir.

« Peut-être, suggère-t-il d'une voix faussement assurée, devrions-nous vérifier si elle a péri. Dans le cas contraire, elle pourrait nous fournir de précieux renseignements.

— Hmm... C'est possible, dit Salone. Mais tu dois préparer ton départ. C'est le plus important.

— Ne t'en soucie pas. J'aurai vite fait de m'apprêter. Et tu as dit toi-même que tu devais te rendre à la bibliothèque.

— Soit, soit... Fais de ton mieux. Tu en profiteras pour voir ce qui reste de tes hommes. La plupart seront démobilisés, de toute façon. Trop de dégâts. » Ludovico entend à peine les derniers mots de Salone.

« Qu'il en soit ainsi, dit Aristus. Ludovico, tu pars dès que possible. Salone te donnera les détails du voyage. Plonge au cœur de la fange poudrée de Vexine, abats leurs masques, trouve la vérité. Nous châtierons ces traîtres.

— Oui, Aristus. »

Ludovico et Salone s'inclinent et se retirent.

Une fois hors de la salle, le patricien se tourne vers lui. « Je passerai chez toi dès que possible et te donnerai tous les détails dont tu auras besoin pour te rendre utile dans la ville-marchande. Ne m'attends pas tout de suite, pourtant, dit-il en reprenant sa marche. Il me faudra au moins deux jours pour tout organiser, sans compter que je dois encore me plonger dans les parchemins de la bibliothèque... sans vraiment savoir ce que je cherche.

— Je serai prêt à te recevoir, Salone. »

OceanofPDF.com

Navagiero n'a rien mangé.

Ou quasiment rien. Il n'aime pas ça. Il n'a jamais aimé ça. Mais ça ne le dérange pas. À son âge, il ne changera plus.

Il ne manque jamais de passer par le restaurant du Palais des Miroirs avant une séance, pourtant. Chaque fois, il se force à avaler un petit quelque chose, après avoir mâché longuement. Pour donner le change. Il est toujours seul à sa table. Les autres Maîtres ont peur de lui. Ils ne viennent le voir que quand ils ont absolument besoin de quelque chose. En dehors de ça, ils l'évitent. Ça non plus, ça ne le gêne pas.

Au restaurant, il observe, il écoute. Il sent.

Beaucoup de Maîtres ne se nourrissent pas. Ils s'empiffrent. Aujourd'hui, ils ont commencé par des yeux de mouette pleureuse confits, pour se mettre en appétit. Accompagnés d'un cidre de cassis importé de Gallande. La seconde entrée, les tomates farcies aux œufs de vipère, les a encore plus réjouis. On leur prête des vertus aphrodisiaques. Certains se feront sûrement un petit plaisir ce soir.

Puis le plat de résistance. Une tourte au crabe noir, agrémentée d'un coulis de figues macérées dans l'huile de fougère. Rien qu'à les observer, Navagiero en avait la nausée. Il a dû se forcer pour avaler. C'était pesant, c'était plein. Même en si petite quantité, la tourte s'est posée dans son estomac comme un sac de farine.

Il a délaissé fromages et desserts. De simples fruits, quoique gorgés de jus, et quelques pâtisseries, du sorbet... Il ne pouvait plus rien avaler.

Sa frugalité ne peut provoquer que l'incompréhension chez les autres Maîtres de Guilde. Tant mieux. Qui dit incompréhension dit peur. Ou en tout cas prudence. Un atout inestimable quand on passe sa vie à négocier.

Sans compter qu'il n'a pas grand-chose à digérer et qu'il peut se concentrer sur les débats de la Chambre. Ils sont nombreux à ne plus

pouvoir y parvenir après leurs excès de table.

Navagiero promène son regard sur la grande salle du Palais des Miroirs qui s'évase vers le bas devant lui. Les Maîtres sont assis en demi-cercle, le Grand Maître face à eux, qui préside et écoute. On en est toujours à la Guilde des Chapeliers. Minelli n'a jamais su se montrer concis. Une demi-heure pour dire que tout va bien.

Avant lui, c'était Borsello. Quelques minutes seulement. Tout est en ordre chez les Orfèvres. Les livraisons de pierres en provenance des plateaux de Sang sont régulières, les coûts pas trop élevés. Borsello s'est quand même plaint par principe, évidemment. Il ne faudrait pas donner l'impression aux autres qu'il s'enrichit trop. La Chambre aime l'équilibre entre ses membres. Il a donc affiché un optimisme prudent. À l'autre bout de la chaîne, la demande est stable, voire à la hausse. On peut s'attendre à une augmentation substantielle des commandes de gemmes, bijoux et autres ornements. L'industrie de guerre n'existe quasiment pas à Vexine, mais elle fleurit ailleurs avec les commandes gouvernementales de Gallande et de Germanie.

Oui, pense Navagiero. La guerre, ça crée des richesses fabuleuses, qu'on peut dilapider en verreries de toutes sortes. Avec de la chance et malgré tous les discours qui promettent un conflit éclair, ça va durer des années. Donc les bénéfices aussi. Tout le monde est content.

La conclusion de Minelli sera de la même eau. Il placera évidemment une remarque sur les impôts trop élevés mais ça aussi, c'est pour le principe. Des impôts, ils n'en payent quasiment pas.

Et Vexine fleurit quand même. Navagiero est bien placé pour le savoir. Ses ponts fins, ses piliers droits ou courbes qui montent vers le ciel en une architecture raffinée, ses passerelles, ses places ombragées et bordées d'arcades où les échoppes bien tenues offrent aux chalands les articles les plus ouvragés, ses gargouilles altières veillant sur les venelles comme sur les avenues. Et ses festivals...

On en est à combien... Cinq par an ? Il ne serait pas étonné que les guildes décident d'en organiser davantage. Ça coûte, c'est sûr, mais Vexine... Vexine, c'est un univers. Un univers fastueux, qui se doit de resplendir au-delà de ses frontières pour conserver son titre, son attrait auprès des autres nations. Car il ne faut pas se voiler la face : sans le reste du monde, Vexine n'est rien.

Navagiero soupire. Tonnello a déjà parlé pour les Banquiers. Comme il tient les cordons de la bourse, tout le monde l'écoute, c'est un des avantages qu'il a sur les autres. Mais le gros des discours reste à venir.

Quand on en sera aux Tanneurs ou aux Charpentiers, ce sera plus long. Le manque de main-d'œuvre. Il leur en faut toujours davantage. Ils obtiendront la même réponse, bien sûr. Comme à chaque séance. Le Grand Maître Zancani dira que les choses avancent face à Luperque. Et personne sauf Navagiero ne comprendra vraiment ce que ça veut dire. Quoi qu'il en soit, Zancani sait ce qu'il fait. En tant que grand chef d'orchestre des intérêts des guildes, voire d'arbitre dans les affaires qui les opposent parfois les unes aux autres, il a su faire plus d'une fois la preuve de ses qualités. Il cherche toujours le compromis, et à ne léser personne de manière outrancière. Certaines guildes ne sont jamais satisfaites, cela va de soi, mais la majorité l'est. Alors, il reste en place et les affaires continuent.

Vêtu d'une pourpre si profonde qu'elle en paraît noire, Navagiero n'a pas ôté son chapeau de feutre mou ni son manteau du même ton. Assis une jambe croisée sur l'autre, il lisse sa moustache et fait mine d'écouter le discours de Capo de la Guilde des Gargouilleurs. En réalité, le Maître de la Guilde des Masquiers réfléchit.

Zancani a raison de ne rien révéler de ce qu'ils trament tous les deux. Une opération de cette envergure impose le secret. Les Maîtres sont des hyènes, et rien ne dit que l'un d'entre eux ne serait pas assez fourbe pour trahir Vexine en échange d'un poste de prestige à Luperque. Ou plutôt assez fou. Comment pourrait-on encore miser sur cette cité qui se meurt ? La prudence s'impose, pourtant.

Luperque tombera, c'est inévitable. Elle tombera grâce à Zancani, à Navagiero. Et à...

Il baisse la tête et ferme les yeux, qu'il dissimule sous le bord de son chapeau. C'est difficile à croire... Rien que de penser à elle peut lui faire perdre ses moyens. Elle se sert de lui, rien de plus. Mais ce qu'il ressent est si accablant. De l'amour ? De quoi d'autre pourrait-il s'agir ? Elle aime ceux qui la servent. C'est ce qu'elle lui a dit, ce qu'il a entendu au plus profond de son cœur, et il sait qu'elle dit vrai.

Alors pourquoi cette douleur ?

Navagiero prend une profonde inspiration et crispe la mâchoire. Rien de tout cela ne compte. Ses doutes, ses craintes qu'il ne sait pas nommer... Cela n'a pas de place à prendre dans sa tête. Le travail l'attend.

Quand la séance sera levée, il rentrera dans son palais du pilier des Motifs, se changera et se fera mener aux docks du pilier Galanzi où l'attendra la dernière pièce du grand agencement de la sorcière. La pièce dont elle a besoin pour compléter le mécanisme de mort qui fera tomber Aristus et son empire agonisant.

Il ignore encore comment. Elle le lui dira bien à temps. Il y aura les masques, bien sûr. Les créatures de l'Arquesylve qui déferleront sur Luperque. Ses *sauvageries*, comme elle les appelle. Sans oublier *le* masque. Est-ce lui qui terrassera Aristus ? C'est possible, mais il y a peut-être autre chose. Il n'en est pas certain... Il pense à ce Tiberius, à qui elle lui a ordonné d'avancer une somme faramineuse, sans lui révéler pourquoi. Mais elle le mettra dans la confiance tôt ou tard, car elle l'aime. Elle le lui dira aux heures les plus noires de la nuit, quand le sommeil n'est plus qu'un puits de rêves qui n'appartiennent qu'à lui. C'est du moins ce qu'il avait toujours cru. Jusqu'à ce qu'elle y fasse irruption et change sa vie à jamais.

Une voix le fait tressaillir. Grumelli, de la Guilde des Fangeux. Il chasse ses pensées comme on referme un livre et plisse les yeux. Grumelli va protester, comme chaque fois.

Ça se comprend. Il leur en faut, des bras, pour assainir les marais de Vexine. Pour gagner de la place. Des tonnes de tourbe charriées chaque jour, lavées dans des fabriques puantes et revendues aux potiers, qui en tireront la glaise dont ils feront leurs marchandises. Quand ce ne sont pas les blocs de pierre grise qu'ils halent sur des milles et qu'ils revendent aux bâtisseurs. Ces pauvres bougres crèvent par dizaines et la vape recule si peu... Ils meurent de fatigue. Ou disparaissent dans les nappes de vape qui se forment et s'évanouissent aussi vite, happés par quelque chose que l'esprit humain n'est pas fait pour imaginer. Heureusement qu'ils n'appartiennent à personne...

La voix de Grumelli est plus stridente que d'habitude. Cet homme ne va pas bien, c'est une évidence.

« Dois-je rappeler aux illustres membres de cette assemblée que leur pouvoir et leur richesse dépendent en dernière analyse du travail de nos gens ? Savez-vous ce qu'il en coûte aux fangeux de gagner sur le marais, et derrière lui sur la vape, ne serait-ce qu'un hectare de terre constructible ? »

Navagiero croise les bras. Grumelli n'a pas tort mais tout a déjà été dit. Il faudra bien qu'il le comprenne un jour.

« Que se passera-t-il quand nous manquerons de main-d'œuvre ? Quand nous ne trouverons plus de bras pour extraire la tourbe, assécher les lagunes, charrier la terre, faire rouler la pierre ? Notre corporation présente le taux le plus élevé de pertes. » Comme il gesticule... Il se lève pour prendre toute l'assemblée à témoin. Les bras bougent, le menton suit, il se tourne, roule les yeux...

« Nous ne pouvons plus nous voiler la face. Sans hommes et femmes pour travailler, Vexine va couler ! Il n'y aura bientôt plus personne pour la maintenir à flot. Plus personne pour l'empêcher de sombrer dans le marais. Je suis persuadé, chers et illustres confrères, que ce n'est là le souhait de personne. » Il marque une pause et laisse à ses mots le temps de produire leur effet.

« Vous savez également les taxes léonines que nous impose Luperque. Sans compter ce qu'elle exige pour la liberté de quelques bras. Aristus a bon dos de nous les vendre à pareils prix ! » Grumelli parcourt l'assemblée du regard pour la prendre à témoin.

Navagiero soupire. La conclusion de tout cela, il la connaît. Tout le monde la connaît.

« Il est impératif de résister, sans plus attendre ! » Un murmure secoue la salle. Certains réproouvent, d'autres acquiescent avec gravité.

« Mais par quels moyens ? » lance une voix que Navagiero ne parvient pas à identifier tout de suite. Sur sa gauche, Pepoli de la Guilde des Forges s'est levé à son tour. Les cheveux ébouriffés, le vieil homme donne en permanence le sentiment de sortir d'hibernation. « Nous ne sommes rien, militairement. Nous n'avons pas d'armes. Et si nous en avons, nous n'aurions personne pour les manier ! »

Nouveau murmure, l'argument porte. Mais Grumelli s'attendait à cette réponse.

« Certes, chers amis. Nos armées sont inexistantes. Mais nous avons d'autres atouts. » Il a le sourire d'un malandrin en train de jouer un mauvais tour à un pigeon.

« Nous avons bien réussi par le passé à arracher notre indépendance à Luperque. Au moins en partie. Car, à ce que je sache, Aristus n'a pas son mot à dire sur les affaires de notre ville... » Des rires complices résonnent timidement.

« Vexine n'a pas de soldats, c'est vrai. Mais ses bourses sont pleines. Pourquoi ne pas nous en procurer ? » reprend Grumelli. Nouveau murmure dans l'assistance. « Le conflit gallo-germanien a développé l'industrie de guerre du monde entier, de même que les vocations de mercenaires. Alors si la force de nos florins peut nous permettre d'acquérir la supériorité militaire, pourquoi nous en priver ? »

Nouveaux cris de protestation et d'approbation. Le Grand Maître doit jouer du marteau sur son pupitre, l'œil courroucé. Grumelli tente de couvrir

le brouhaha de sa voix de châtré. « Refusons de payer l'impôt ! Ce que nous économiserons nous paiera de la main-d'œuvre et des soldats ! Et si Luperque veut se lancer dans une aventure militaire, grand bien lui fasse ! »

Suriani se lève à son tour. Haut et la poitrine large, il se tient bien campé sur ses jambes, la main droite passée dans sa ceinture à dorures. C'est avec la gauche qu'il accompagne son discours de gestes amples. « Chers confrères... Chers confrères, répète-t-il pour forcer le silence, la Guilde des Mineurs ne peut que se joindre à la proposition de sire Grumelli. Pour la bonne et simple raison que nous aussi avons fort à pâtir des dangers liés à l'exercice de notre profession. Aux récifs des Plombs, nos mineurs tombent comme des mouches. Quand ce ne sont pas les carapinces qui en font leur repas, ce sont les caprices de la marée qui les noient. Et quand ce n'est pas la marée, ce sont les heures exténuantes. Certes, dit-il en se tournant vers Grumelli, j'ai bien conscience que ce n'est pas sur nos épaules que repose la lourde tâche de maintenir notre ville en l'état, mais c'est bien l'ignium de nos tunnels qui nous permet de la faire fonctionner... »

La gravité se lit sur tous les visages. « J'ignore si la rétention de taxes et le conflit armé avec Luperque sont la meilleure solution. Mais je n'en ai pas d'autres. » Il se rassied, déclenchant une vague de commentaires. Le marteau cogne. Plus personne ne semble vouloir prendre la parole. Cela signifie que le Grand Maître va répondre. Et qu'une fois encore, on n'apprendra rien de plus.

S'ils savaient, pense Navagiero en serrant les poings. Il n'a pas anticipé l'impatience de ces imbéciles. Est-ce qu'il a raté quelque chose ? Grumelli et Suriani se sont-ils concertés ? Non, un de ses espions l'en aurait informé. Ou elle le lui aurait dit. Elle aurait parlé dans sa tête.

Il s'efforce de maîtriser le tremblement qui naît sur sa lèvre, ferme et rouvre les yeux. Il doit prendre les devants avant que tout cela dégénère. C'est ce que Zancani attend de lui. C'est ce que veut la sorcière.

Le Grand Maître promène sur l'assistance un regard froid. Il a posé son marteau à côté de lui. Les murmures refluent d'eux-mêmes. Ce n'est que

lorsque le silence est devenu pesant que le timbre calme de sa voix se répand dans la salle.

« Chers confrères, dit-il avant de marquer une pause de plusieurs secondes afin de bien montrer qu'il monopolise désormais l'attention, merci avant tout aux sires Grumelli, Pepoli et Suriani de nous avoir exposé leurs griefs. » Il se penche sur son pupitre et, quand il lève les yeux vers les rangées de gradins disposées en demi-cercle, il donne l'impression de dominer la salle. « S'en prendre à une de nos guildes, c'est s'en prendre à nous tous, à notre belle et grande cité. Et s'en prendre aux mains industrielles qui la font belle et grande, c'est s'en prendre au sang même de Vexine. » Sa bouche s'est crispée sous l'effet de la colère.

« Luperque se présente volontiers comme notre tutrice. Mais Luperque n'est plus qu'une écorce vide. Une écorce dont nous n'avons plus besoin. Quel pouvoir politique peut bien représenter aujourd'hui l'empereur ? Il n'y a pas si longtemps, les Luperquiens en étaient encore à vénérer les dieux des poissons et des vents !... » Des rires convenus se font entendre.

« Alors croyez-moi, chers confrères, quand je vous assure que vous ne trouverez en moi aucune marque de sympathie pour cette carcasse creuse. Ni la moindre compréhension pour les mesures injustes prises à notre endroit dans le commerce des bras. » Ses traits sont redevenus durs. « Et pourtant... »

Tous les yeux sont tournés vers lui. Mais ça ne suffira pas, pense Navagiero. On ne retourne pas une colère comme celle-là.

« Et pourtant, ne croyons pas que la bête mourra sans se défendre. Le fauve se bat jusqu'à la mort, même quand elle est certaine. Il est absolument... »

— Est-ce à dire que nous ne pouvons rien entreprendre ? » Grumelli s'est levé. Des murmures indignés résonnent. Il a interrompu le Grand Maître des Guildes. Il a brisé une loi. Non écrite, mais une loi quand même. Si Navagiero avait besoin d'une dernière confirmation...

Zancani tourne la tête vers son interlocuteur. Son visage semble de marbre.

« Ce que vous êtes en train de nous expliquer, sire Zancani, c'est que Luperque est sur le point de mourir de sa belle mort et qu'il faut laisser faire, car intervenir nous exposerait à de trop grands périls. » Il se tourne pour prendre le reste de l'assistance à témoin. « Le problème, fait-il en ouvrant les bras d'un air indigné, c'est que nous ne pouvons plus attendre. »

Navagiero fronce les sourcils. Grumelli va trop loin. Il risque de retourner le Conseil contre eux et de leur faire perdre le contrôle. Il faut agir vite.

« Savez-vous quelles sommes nous perdons en moyenne chaque jour, nous les fangeux, parce que nous ne trouvons pas assez de bras pour fouiller le marais ?

— Maître Grumelli, nous savons tous quelles sont...

— Mais non, justement, vous ne savez pas ! Ou vous ne voulez pas savoir, ce qui est pire. Et je n'ai aucune illusion. Tant que vous ne serez pas touchés, vous ne ferez rien. Ce n'est que lorsque le pilier des Flores commencera à pencher ou à s'enfoncer que vous réaliserez que Vexine a besoin de nous. Et là, il sera déjà trop tard ! »

Les rires et les protestations fusent dans la salle tandis que Zancani use de son marteau. Il lui faut un certain temps pour calmer les esprits.

« Sire Grumelli, vous dressez de la situation un tableau qui ne correspond pas à la réalité.

— Ah, mais permettez-moi de...

— Je vous prie de garder le silence, vous n'avez pas la parole. »

Cette fois, Zancani est furieux.

Grumelli ne relève pas. Il s'est rassis comme un enfant boudeur, un pli de frustration aux lèvres. Mais il en a convaincu quelques-uns, c'est incontestable.

« Si vous respectiez cette règle élémentaire de savoir-vivre, vous auriez davantage d'éléments vous permettant de porter sur le sujet qui nous occupe le jugement qu'il mérite. Ce qui nous épargnerait vos... pleurnicheries

permanentes. » Zancani réajuste sa position sur sa chaise en faisant glisser son regard sur l'assistance. Il a repris le contrôle.

« Je connais les marais, je connais l'importance des récifs des Plombs, et je sais le rôle irremplaçable de chacune de nos guildes pour notre ville. Sachez que si nous ne pouvons entreprendre aucune action brutale et ouverte contre Luperque, cela ne signifie nullement que nous ne faisons rien. Vous n'êtes pas dans mes petits papiers, je sais, dit-il en provoquant dans l'auditoire quelques rires amusés que Grumelli ne semble pas goûter, et peu le sont, je vous rassure. Mais vous m'avez confié certaines fonctions. N'en doutez pas : j'en fais usage pour notre bien commun. Je ne vous donnerai pas de détails pour des raisons que vous comprendrez, mais... » Il ne termine pas sa phrase, un sourire au coin des lèvres, et lance aux Maîtres rassemblés devant lui un regard de connivence.

On se lève un peu partout dans l'amphithéâtre, des bras se tendent et on gesticule, on se dispute et on prend parti. Certains sont décidés, d'autres non. Grumelli reste assis. Il échange quelques mots avec son voisin de droite. Probablement un conseiller, ou le numéro deux de sa guilde.

Zancani ne fait pas jouer son marteau. Il est content de son petit effet.

Le brouhaha reflue alors qu'on prend conscience que le vieil homme a encore des choses à dire. Il arbore le même air satisfait. Lorsque le calme est suffisamment revenu dans la salle, il ouvre la bouche pour conclure.

Grumelli le devance.

« Sire Zancani », dit-il d'une voix un peu trop aiguë. Navagiero se raidit.

« Personne dans cette assemblée ne songerait à mettre votre bonne volonté en doute. Nous ne vous avons pas choisi pour rien. Mais les réponses que vous apportez à nos questions légitimes ne sont pas recevables. » Une vague d'indignation secoue une partie de la salle. « Nous vous avons confié la responsabilité d'assurer la pérennité de notre cité. Vous affirmez vous acquitter de votre tâche mais, malgré nos demandes répétées, vous êtes incapable de nous fournir des explications susceptibles de calmer nos inquiétudes. »

Navagiero soupire. Il passe mentalement en revue la liste des étapes à suivre, son bureau, ses papiers, le dossier de Grumelli. Ses habitudes, les vices qu'il cherche plus ou moins à dissimuler. La meilleure manière de montrer à tous que remettre l'autorité de Zancani n'est pas la chose à faire...

« C'est inacceptable. C'est pourquoi je demande officiellement la convocation d'une assemblée extraordinaire visant à l'organisation d'un vote de destitution. » Nouveau tumulte, plus violent encore.

Zancani est écarlate. Grumelli semble satisfait de lui.

Le Grand Maître se lève. Le silence revient immédiatement.

« Honorables membres de l'Assemblée des Guildes, dit-il avec une colère contenue, notre estimé confrère souhaite la convocation d'une séance extraordinaire en vue de la tenue d'un vote dont il a précisé l'objectif. Je n'ai évidemment aucune raison personnelle de m'y opposer. J'insiste toutefois sur le fait, dit-il en levant le doigt avec gravité, que cette procédure ne ferait que mettre à mal mes efforts pour assurer l'avenir de Vexine. Nos opérations pourraient...

— Comme c'est pratique, le coupe Grumelli. Vos projets sont tellement secrets que, à vos yeux, mieux vaut limiter l'usage de nos droits pendant que vous gérez tout... » Brouhahas indignés, bravos. « Non, sire Zancani. L'argument n'est pas seulement pathétique, il est tout bonnement irrecevable. »

Zancani attend de nouveau le retour du calme. Ce n'est plus de la colère que Navagiero lit sur son visage, mais de la résignation. Le Grand Maître lui jette un regard rapide, pose les yeux sur son marteau et, une fois d'avis que ses mots couvriront suffisamment le bruit de la salle, il reprend la parole d'une voix étonnamment neutre.

« Dont acte. Que ceux dans l'assistance qui soutiennent la motion de sire Grumelli lèvent la main. » Les têtes se tournent, on compte les voix. « Que ceux qui sont contre lèvent la main. » Nouveaux regards, nouveau décompte. « La motion de sire Grumelli est donc acceptée », conclut-il d'un

coup de marteau. Des applaudissements épars traversent la salle tandis que les uns et les autres commentent l'événement.

Navagiero se lève et quitte les lieux à grandes enjambées.

OceanofPDF.com

Sur le chemin de l'*aesculapium* de Luperque, les pensées de Ludovico tourbillonnent dans sa tête. Quelques gargouilles vieillissant sur les toits bas l'observent, comme des statues à peine dégrossies.

L'empereur m'a parlé, j'ai échoué, je dois partir, je dois réussir...

Salone lui rendra prochainement visite avec ses instructions, le nom de son contact à Vexine et un moyen de transport. D'ici là, il aura dû se préparer, régler quelques affaires pressantes. Et avoir retrouvé Suavia. Elle a vu Lilith. Elle la connaît. Son aide à Vexine serait inestimable. Elle doit avoir survécu. Elle a survécu...

Quelle est la procédure habituelle ? Il n'est plus certain de s'en souvenir. Les soldats survivants sont démobilisés un temps, voire définitivement selon leur état. Mais le butin humain...

Revendu au profit des caisses de l'empire. Mis à mort s'il est abîmé.

Ludovico s'arrête, réfléchit et prend la direction de l'hôtel des ventes. Inutile de passer par l'*aesculapium*. Elle ne s'y trouvera pas. Si elle a été blessée, elle a été abattue. Et si elle est indemne, peut-être n'a-t-elle pas encore été vendue...

Il parcourt la rue encombrée de chars et d'étals proposant volailles et fruits, évite des animaux bardés de fer que des maîtres tirent par la laisse et gravit quelques instants plus tard la volée de marches du perron de l'hôtel à grandes enjambées, pénètre dans la haute salle d'accueil ajourée de fenêtres à croisillons et ordonne au préposé de lui montrer les esclaves disponibles. Celui-ci lui indique un escalier et Ludovico gagne le sous-sol. Des corps recroquevillés attendent derrière une rangée de grilles, dans une série de cellules en enfilade. Du brasero désormais éteint saillent les tiges des tisonniers ayant marqué au fer rouge les indigènes pouvant encore travailler. L'odeur de sueur, de crasse et de chair grillée est à peine soutenable.

Il s'empare d'une torche accrochée au mur et inspecte les cellules une à une. Quand il en avance la flamme, les silhouettes reculent comme si elle les brûlait. Il observe, cherche dans les visages les traits de la jeune femme, croit les trouver, comprend qu'il s'est trompé et cherche encore, jusqu'à la dernière cellule.

Elle n'est pas là.

Ludovico remonte l'escalier et s'avance vers le préposé. Il souffle plus que de coutume. « Dis-moi, je cherche une esclave.

— Toutes celles que nous avons sont en bas, dit-il.

— Non, une esclave précise. Elle a dû arriver ici il y a quelques jours... Suavia.

— Nous ne consignons pas le nom de notre marchandise. À son nouveau maître de la baptiser si le cœur lui en dit.

— Bien sûr, je ne l'ignore pas... Mais dis-moi quelles femmes ont été vendues au cours des trois derniers jours. » Le préposé fait la moue. C'est inhabituel. Ludovico pense à mentir pour se justifier, mais renonce. Il n'a rien à expliquer. Il a besoin de Suavia pour réussir la mission qu'Aristus lui a confiée. Il fixe le bureaucrate d'un regard neutre.

L'homme fouille sous son comptoir et en extrait un registre, qu'il tend à Ludovico. Des dates, des montants... et des noms. Les acheteurs.

Dans une colonne : Mâle. Mâle. Femelle. Mâle. Femelle. Mâle... Il passe son doigt sur les lignes fines et compte. Dix-sept femelles au cours des derniers jours. Il soupire. Il n'aura jamais le temps de rendre visite à tous les acheteurs. Un nom revient toutefois à de nombreuses reprises.

Tiberius.

Ludovico plisse les yeux. Il compare les différents montants. Là. La somme payée est un peu supérieure aux autres. Cela n'a rien d'étonnant.

C'est elle. Elle est en vie. L'*Astra* l'a ramenée. Ludovico doit serrer les dents pour ne pas laisser exploser sa joie.

« Ce Tiberius, où puis-je le trouver ? » demande-t-il enfin. Le préposé l'observe d'un air méfiant. « Communiquer ce genre d'information ne fait

pas partie de mes attributions. Du reste, je doute que ce soit du goût des citoyens qui se fournissent chez nous.

— Tes scrupules t'honorent. Aussi vais-je te donner mon nom et le motif de mes questions. Je suis Ludovico, centurion d'Aristus, et si je te presse, c'est pour le bien de l'empire. Je ne peux te préciser mes raisons, tu le comprendras, mais tu sais qui je suis. Cela doit te suffire. »

L'autre incline la tête à contrecœur. « Soit. Tu le trouveras à la sortie de Luperque. Sa ferme borde la baie d'Antiparque, qui lui appartient. C'est un négociant et un fournisseur de l'empire. Je ne sais rien de plus.

— Sois remercié », dit Ludovico en faisant volte-face.

Il sort et prend le chemin de sa villa. Il parcourt les rues poussiéreuses de Luperque et passe entre les artisans, les esclaves, les gardes et le tumulte. Il croise en chemin une panthère écrasée par l'âge, marchant à côté de son propriétaire. Le fauve n'a plus rien de majestueux. Un membre de métal aux rouages grinçants, d'où s'échappe à chaque pas un filet de vape, remplace l'une de ses pattes arrière. Elle balance la tête en marchant, posant sur la ville un regard gris, résignée au port de sa muselière de cuivre.

Il arrive chez lui quelques minutes plus tard et fait changer le pansement de son cou. Puis il selle une jeune gargouille qui dort dans le jardin, la réveille, l'enfourche et prend son envol.

Les toits de Luperque défilent sous la bête, à plusieurs dizaines de mètres. L'animal est plutôt en forme comparé au reste du cheptel. Mais il lui manque la force d'une gargouille en plein essor. D'une gargouille nourrie aux courbes d'une ville en expansion, qui croît et gagne en force, en influence. Oui, Luperque faiblit face à Vexine. Ses animaux de pierre avec elle.

Ludovico se surprend à penser aux autres cités. Vexine est, paraît-il, d'une stupéfiante beauté. Faite de tours et de ponts s'élevant haut vers les cieux. Il en serait de même pour les autres villes du monde connu, de Gale jusqu'à Morton, en passant par Siegenstadt. Toutes construites sur des piliers reliés entre eux par des machines ou des passerelles. Si différentes de Luperque.

Il y a toujours eu ici plus de place qu'ailleurs. Ce fait fut d'importance au début, quand on est revenu à soi après l'apparition subite de la vape. On a pu construire davantage en largeur qu'en hauteur. C'était pour Luperque un atout considérable, qui a permis la fondation de l'empire. Et quand, il y a de cela plusieurs générations, une poignée de familles de boutiquiers ont décidé après avoir économisé durant des décennies de fonder Vexine de l'autre côté des monts Tarpéiens, sur une surface ridiculement étroite, l'empereur de l'époque ne leur donnait pas de grandes chances de réussite.

Il n'aurait en tout cas jamais imaginé que son successeur allait devoir céder un jour à Vexine une partie de ses prérogatives.

Mais il y avait eu entre-temps la guerre des lycans et Macrien avait dû ménager les forces de l'empire. Les bêtes fondaient sur les patrouilles dans la forêt et empêchaient Luperque de s'approvisionner en esclaves. Nul ne savait d'où elles venaient ni pourquoi elles étaient apparues. On supposait que les indigènes les domptaient, sans en être vraiment sûr. Ni sans vraiment s'en soucier.

Ludovico oriente d'un coup de reins le vol de sa gargouille. Il cligne des yeux face au soleil et jette un coup d'œil en contrebas. Ils ont quitté les faubourgs de Luperque et se rapprochent de la côte sud. La Lupanie a vraiment de la chance. Une surface aussi vaste sans vape, ça ne se trouve dans aucune autre nation. Non, Luperque ne tombera pas. Nous avons de la place.

Il sourit en pensant à Vexine, enchâssée dans sa poche minuscule, bâtie sur un marécage, construite de roc poreux. Qu'a donc la ville-marchande pour elle ? Ses guildes ? Elles croissent sur de la boue. Sa hauteur ? Ses arcades ? Ses arches ? Elles sont ceintes d'un mur de vape qui représente une menace constante. La seule voie de communication avec Luperque est celle de l'Arquesylve, sous la menace constante de la vape et de ses dangers, où les troupes de l'empire s'approvisionnent en esclaves. Il se rend compte qu'il est en train de rire. Il vole et il rit. Il évoque l'image de Suavia et reprend espoir.

Il aperçoit enfin la ligne argentée de l'horizon maritime. La côte n'est plus très loin. Il devine bientôt le littoral, au dessin déchiqueté sur le bleu de la mer. Le motif de la baie d'Antiparque apparaît sur sa gauche. Il incline sa monture.

Large d'au moins un demi-mille, la baie semble couverte d'une couche de poussière. Sa couleur foncée contraste avec l'azur de la mer, une centaine de mètres plus loin. Alors qu'il approche, il comprend son erreur.

Un filet recouvre la baie sur toute sa surface. Des pièces de métal en renforcent le maillage. Un quai de bois s'avance sur l'eau, du côté de la villa. Alors qu'il amorce sa descente, il croit deviner une forme dans l'onde.

Ludovico pose sa gargouille à quelques mètres d'un corps de bâtiment blanchi à la chaux, en dehors de l'enceinte. Il flatte l'encolure de sa monture. La bête tourne la tête avec pesanteur, avise un rocher et s'y dirige maladroitement, raclant l'extrémité de ses ailes sur les herbes éparses. Elle monte, serre les griffes et s'endort.

Un vantail de la double porte s'entrouvre et laisse passer un homme d'armes qui se dirige vers lui, la main sur le pommeau de son cimeterre. « Tu n'es pas annoncé, lui lance-t-il.

— Tiberius me pardonnera, je l'espère, fait Ludovico en s'avancant, main levée en signe de salut. Le temps m'a imposé de partir sans délai, au mépris des convenances.

— Ton nom ?

— Ludovico, centurion des armées lupaniennes. » L'autre lève un sourcil. « Centurion, hein ?

— Que la simplicité de ma mise ne te trompe pas. Je dois parler à ton maître de toute urgence. Telle est la volonté de l'empereur. »

Le soldat le toise en souriant. « J'imagine que c'est important, alors. Suis-moi. »

Précédant Ludovico, il pénètre dans l'enceinte et le fait attendre dans une cour bien entretenue. Des charrettes et divers outils agricoles sont rangés contre un mur. Un puits s'ouvre au centre, un seau sur la margelle. Il pose

les yeux sur le corps principal. Presque un petit palais. Le bâtiment est bas mais large, son perron orné de fleurs. Des fenêtres s'ouvrent sur tout le côté. À des chaînes accrochées sous le porche pendent des vasques d'où débordent des bougainvilliers. Un jeune chien s'approche, renifle ses sandales en agitant la queue et s'éloigne.

Sur sa gauche, un autre bâtiment, dénué de tout ornement, doit accueillir les esclaves. Ludovico réprime l'envie de s'en approcher.

Le souvenir du corps qu'il pétrissait dans l'ombre lui revient en mémoire. Il le chasse en secouant la tête.

« Ainsi tu viens au nom de l'empereur, centurion », dit une voix derrière lui. Même vêtu d'une simple tunique et de sandales sans ornements, on reconnaît en cet homme bedonnant le maître des lieux. « Voilà qui n'est pas commun.

— Merci à toi de me recevoir, Tiberius, et pardonne ma visite impromptue. » Ils se saluent de la main. « Mais l'affaire est pressante. Et oui, c'est au nom de l'empereur que je m'adresse à toi. » Tiberius ne peut réprimer un sourire. « Tu ne me déranges pas, si c'est au nom d'Aristus que tu viens. Ainsi tu es centurion ? » Il semble impressionné. « Et quelle cohorte commandes-tu ? »

Ludovico baisse la tête. Il n'a pas anticipé la question.

« Mes hommes... commence-t-il. C'est précisément ce qui m'amène ici. » Il soupire. Ce négociant n'a pas besoin d'en savoir trop. Mais s'il a le sentiment qu'on lui cache quelque chose, il pourrait aussi se montrer récalcitrant.

« Il y a quelques jours, nous sommes tombés dans une embuscade alors que nous ramenions des prisonniers de la forêt.

— Une embuscade ? » Son incompréhension lui paraît sincère. « Des indigènes ?

— Oui... L'affaire est délicate et je ne peux t'en dire davantage. Sache seulement que seuls quelques soldats ont survécu. Et une indigène, qui faisait partie de notre butin humain. »

La mine de Tiberius s'assombrit.

« Tu m'en vois navré, centurion. Mais où veux-tu en venir ? » Ludovico se passe la langue sur les lèvres. « Elle a été remise à l'hôtel impérial des ventes... »

Tiberius pince les lèvres. « Laisse-moi deviner. Tu as besoin de cette esclave et tu veux me la racheter. » Son regard ne laisse rien présager de bon. « Malheureusement, tu arrives trop tard. » Tiberius se tourne vers la baie.

Ludovico sent son sang se glacer.

Il déglutit et parvient à articuler des mots qui lui semblent prononcés par quelqu'un d'autre : « Trop tard ? Que veux-tu dire ?

— Viens avec moi. »

Tiberius se dirige vers la baie et ouvre le portail de l'enceinte. Ludovico se force à respirer normalement. Il a l'impression de devoir donner à ses poumons l'ordre de s'ouvrir puis de se contracter, à un rythme faux. Mille questions se pressent sur ses lèvres, mais il ne sait s'il arriverait à les formuler sans se mettre à hurler. Alors il met un pied devant l'autre à côté de Tiberius et souffre sans parler.

« Il y a quelques années, reprend Tiberius, je me suis intéressé à des rumeurs circulant sur le port. On aurait aperçu aux environs des récifs de Scylle une étrange créature aquatique. Une murène longue comme plusieurs trirèmes. » Ludovico ne réagit pas.

« Je me suis alors mis à rassembler tous les témoignages que je pouvais trouver sur cette chose. J'ai même dépensé une fortune pour m'assurer que ces informations ne tombaient pas dans de mauvaises oreilles. » Il passe les pouces dans sa ceinture. « Vois-tu, c'est toute ma vie que de savoir flairer les bonnes affaires. J'ai vite compris que je pouvais réaliser l'opération la plus rentable de toute mon existence. Le tout à la gloire de l'empereur, cela va de soi, ajoute-t-il en se tournant vers lui.

— Tu as piqué ma curiosité, si telle était ton intention. » Ses propres mots semblent lui parvenir d'ailleurs.

« Et je vais la satisfaire. Même si tu as déjà deviné où je voulais en venir. » La baie est maintenant proche et on devine les mailles cerclées de métal du filet qui scintillent sous le soleil.

« Cela m'a pris du temps et je t'épargne le détail de mes efforts, de mes tentatives et de mes échecs. Mais j'ai capturé la bête. Je l'ai capturée et transportée jusqu'ici. Elle est là, quelque part sous la surface. » Ils font halte devant le quai.

« C'est une créature admirable. Colossale. J'ai dépensé des sommes folles pour la faire mienne. Et je vais bientôt la vendre. »

Ludovico scrute la surface de l'eau.

« Je ne vois rien.

— Elle attend au fond. Elle se montrera ce soir. »

Ludovico fait mine de vouloir avancer sur le quai de bois qui s'élance sur l'eau. « Non, nous restons ici. » Le centurion lui lance un regard d'incompréhension. « Si elle entend tes pas sur le bois, elle pensera venue l'heure de la curée. »

Ludovico pose les yeux sur l'eau qui clapote à quelques centimètres sous les mailles.

« Je ne lui en donne que trois par jour. Le reste, si je sens qu'il lui en faut plus, ce sont des porcs ou des vaches. Tout cela a un coût, bien sûr, mais c'est un investissement. » Il se passe une main sur le ventre.

« Elle les avale généralement au centre. Un par un, en quelques happements. Ils disparaissent sans crier. C'est très serein. Beau, d'une certaine manière... » Son regard se perd sur l'eau. « Un spectacle impressionnant en tout cas, alors qu'on la devine seulement. Elle ne peut pas sauter, tu comprends. Le filet l'en empêche. Mais imagine... » Son sourire s'élargit. « Imagine ce que ça donnera dans le bassin du cirque. Cette bête formidable, jaillissant des flots et attrapant les corps dont elle ne fera qu'une bouchée... Et puis, fait-il en se tournant vers Ludovico avec un air gourmand, que donnerait une bataille navale avec ce monstre sous les navires ? Tout combattant tombant à l'eau risquerait de finir dans sa gueule.

Par tous les dieux, elle pourrait même s'en prendre aux bateaux ! Te représentes-tu le spectacle ? »

Il se tait, attendant que Ludovico commente sa trouvaille. Mais le centurion ne répond pas. Il pose les yeux sur la baie sans la voir. « Et tu es certain qu'aucun n'en réchappe ? finit-il par articuler.

— Pas un seul... »

Le silence retombe. Un vide de glace s'est ouvert en lui.

Ce boutiquier adipeux l'a condamnée. Et exécutée. Pour se remplir la bourse. Il serre le manche de son cimeterre puis se force à en ôter sa main. Ce serait si rapide. Sa lame fendrait l'air et lui ouvrirait la gorge. Ce ne serait que justice.

« Je regrette que tu n'arrives qu'aujourd'hui, dit enfin Tiberius. Je viens d'utiliser les derniers esclaves de l'hôtel des ventes. Si tu étais venu plus tôt... » Il se campe sur ses jambes et lui fait face. « Tu le sais, mon projet ne vise qu'à porter la gloire d'Aristus. Je lui vendrai la Mureine très prochainement, tout est déjà réglé. Il pourra offrir à son peuple un spectacle dont même les anciens n'osaient pas rêver. On en parlera dans le monde entier. » Il baisse la tête et hausse les sourcils. « Si j'avais su qu'il lui fallait récupérer cette esclave, je lui en aurais fait don immédiatement. »

Ludovico cligne des yeux et se force à sourire. « Tu l'ignorais. J'étais moi-même alité. Je ne suis debout que depuis hier. Tant pis. » Il fait volte-face. « Je lui dirai que tu n'as pas pu l'aider », ajoute-t-il sur un ton d'indifférence avant de s'éloigner.

Les larmes lui montent aux yeux tandis qu'il se dirige vers la porte à doubles vantaux de l'enceinte. Tiberius trotte derrière lui « Oui, centurion, fais-lui bien comprendre que c'est un malentendu. Je suis et reste à son service, pour sa gloire et celle de la Lupanie. »

Il ne répond pas. Ses pas sont ceux d'un automate. Il lance au négociant un bref salut et franchit l'enceinte. Les portes se ferment derrière lui.

Ludovico tombe à genoux, se plonge la tête dans les mains et laisse couler ses larmes.

La souffrance lui enserre le cœur comme un étau, le comprime, l'écrase tant qu'il voudrait faire éclater sa poitrine pour l'en arracher.

Il sanglote plusieurs minutes sans se soucier de la présence éventuelle d'un garde ou d'un esclave du domaine pouvant le remarquer.

Puis les larmes se tarissent. Il n'a plus rien à pleurer. Il n'y a plus rien en lui. Il ne sent plus sa blessure. Il ne ressent que la béance d'un vide que rien ne viendra jamais combler.

Ou plutôt si. La honte viendra. La honte de ressentir pareils sentiments pour une bête. D'éprouver des émotions aussi avilissantes. Aristus, la Lupanie méritent mieux que cette folie. Alors c'est bien ainsi. Il va pouvoir redevenir ce qu'il est vraiment.

Il sourit tristement. Les épreuves de l'Arquesylve ont davantage pesé sur lui qu'il ne l'aurait cru. Jamais il n'aurait pensé perdre ainsi le sens des réalités. Mais après tout, il a vu la mort en face. Et si Suavia... si cette esclave ne s'était pas jetée sur lui, il aurait perdu la vie. Il lui doit de pouvoir continuer à servir Aristus, après tout. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne lui soit pas entièrement indifférente. Mais c'est fini, désormais. Tout est à sa place.

Il soupire et s'essuie les yeux. Quand il se relève, son corps est lourd. Il caresse l'encolure de sa gargouille et la réveille avec des mouvements affectueux. La bête ouvre les yeux, s'ébroue avec pesanteur et déploie les ailes.

Quand il l'enfourche, il oublie de s'assurer à la selle.

« Ça y est, il arrive. »

Les mots de Haste résonnent dans la fraîcheur de l'ouverture maçonnée béant dans le marais. Ils n'étonnent pas Phryxus. L'esclave en fuite détourne le regard des flammes du feu de camp et scrute l'intérieur du tunnel derrière eux. La lueur d'une lanterne danse dans l'obscurité. Quelqu'un approche. Ce ne peut être que lui.

Il attend depuis plusieurs jours avec Haste et ses hommes d'équipage. Après son sauvetage sur les monts Tarpéiens, ils ont volé durant une poignée d'heures au-dessus de la forêt mouchetée de vape et ont atteint la lisière vexinienne de l'Arquesylve. Le tapis des arbres en dessous d'eux s'est lentement strié de langues d'eau brune de plus en plus larges, jusqu'à ce qu'il s'efface complètement et laisse la place au marais. Tout y semblait calme. Rien ne bougeait entre ses lagunes et ses bras ensablés, que recouvrait parfois un banc de vape aux contours imprécis. Au loin se détachaient les silhouettes des piliers de Vexine. Les atteindre allait prendre encore au moins une heure. Pourtant, la barge a tout de suite amorcé sa descente, jusqu'à l'entrée d'un tunnel maçonné perdu entre les roseaux. Il s'enfonce presque à l'horizontale dans la terre meuble, en direction de la ville.

Ils se sont posés près de l'entrée et ont dressé un campement sommaire devant Phryxus, auquel on ne donna aucune explication. Un feu, une demi-douzaine de torches tout autour. « On attend, lui a dit Haste. Repose-toi. Il va venir. »

L'attente a duré. Elle a duré plusieurs journées d'ennui. Plusieurs nuits de froid et d'angoisse sourde. Un croassement de corbeau troublait parfois le silence. On parlait peu. Phryxus ne posait pas de questions. Il pensait aux autres, à Kleonas, aux épreuves qu'ils devaient encore endurer avant

d'arriver à bon port et de pouvoir enfin vivre en hommes libres. Il se sentait un peu coupable de ne pas partager leur sort, et de ne pas savoir pourquoi.

Mais il arrive, enfin. Et peut-être Phryxus va-t-il en apprendre un peu plus.

Il se lève. Trois silhouettes se dessinent peu à peu. Deux hommes portant capes et épées ; l'un d'eux tient la lanterne. Le troisième marche en retrait. Mais c'est lui qui mène la troupe. Des vêtements d'une qualité que Phryxus n'a encore jamais vue donnent à sa maigreur une élégance qui le met mal à l'aise. Ses yeux brillent sous les larges bords de son chapeau. Ils quittent le couvert du tunnel et approchent.

« Comme prévu, fait Haste en les rejoignant. C'est très impressionnant... Comment saviez-vous qu'ils seraient là ? »

Navagiero ignore la question du Gallois et promène le regard sur le campement. Il ne s'attarde que brièvement sur Phryxus, les lèvres pincées, et s'approche de la barge posée à quelque distance du feu. Puis il se penche à l'intérieur et se tourne vers Haste. « Oui, dit ce dernier comme si on lui avait posé la question, ils avaient aussi le paquet dont vous m'aviez parlé. Il faudra que vous me disiez comment vous vous y prenez...

— C'est lui, je suppose ? demande Navagiero en désignant Phryxus d'un geste du menton.

— Phryxus, oui... Il menait la petite troupe, comme prévu. C'est en tout cas l'impression qu'il donnait. »

Navagiero s'approche du fugitif, qui baisse instinctivement le regard. Comme on le fait devant un maître. Comme il l'a fait toute son existence, jusqu'au meurtre de Lucius et des siens.

Le Vexinien le toise avec une hostilité que Phryxus ne comprend pas. « Bien, dit-il à l'adresse de Haste sans le regarder. Si les baumes ont fait leur effet... » Il chasse ses doutes d'un mouvement de tête, comme s'il se rendait compte de leur absurdité. « Le corps est là, et en bon état. »

Navagiero ferme les yeux et pousse un soupir. Haste le trouve fatigué, sans qu'il puisse dire pourquoi. Quand il les rouvre, le Vexinien a retrouvé son assurance. Il se campe devant Phryxus, qui garde la tête basse. « Tu es

libre, Phryxus. Tu t'appartiens, tu n'es plus à personne. Tu es responsable de toi et de tes actes. Ainsi l'a voulu Lilith. C'est grâce à elle que tu as obtenu ta liberté. Aussi lui es-tu redevable. » Ses mots semblent porteurs d'un sens irrésistible dans le froid du marais. Dans le silence d'eau croupie.

« Tu vas devoir te mettre au travail. Tu vas la servir. Non parce que tu lui dois ton existence, mais parce qu'elle t'aime. Et parce que tu l'aimes aussi. » Il a prononcé ces dernières paroles avec une amertume que même Haste ne peut ignorer. Navagiero baisse brièvement les yeux avant de reprendre. « Tu vas la rencontrer et faire sa connaissance.

— Je la connais déjà. C'est elle au village qui nous a...

— Tu ne connais rien du tout ni personne. » Navagiero n'a pas haussé le ton. Mais ses mots n'autorisent aucune réplique. « Ce que tu as vu... Peu importe. Tu comprendras quand elle se montrera à toi, quand elle posera les yeux sur ta carcasse ployée de fatigue, quand elle te... » Il s'interrompt de nouveau et Haste se demande si ce n'est pas de la douleur qu'il lit sur ses traits. « Haste, que vos hommes rentrent chez eux. Le tunnel les mènera à la périphérie des égouts de Vexine. Ils se débrouilleront très bien, j'en suis sûr, fait-il en leur lançant une bourse qu'il détache de sa ceinture. Nous prenons la barge.

— Du danger ? » demande Haste d'un air de fausse indifférence. Navagiero ignore sa question et monte à bord de l'embarcation. Ses gardes du corps le rejoignent et prennent place à côté du corps dans son linceul. Phryxus les imite en silence. Haste adresse un signe de tête à son équipage et les hommes ramassent leur sac avant de s'engager dans le tunnel d'un pas lourd. Puis le Gallois monte à son tour, s'installe à l'arrière, empoigne la barre et lance le moteur à vape de la barge, qui décolle lentement. Navagiero sort une boussole de la poche de sa vareuse, la consulte et indique une direction à Haste. L'odeur du marécage se fait moins forte.

« Tu es important, Phryxus, dit Navagiero en regardant droit devant lui les épaisseurs de brume flottant paresseusement dans le ciel gris. Tu n'as pas idée à quel point tu es important. Tu penses que je suis ironique ? » Il se

tourne vers le fugitif en posant la question. « Tu as raison, je le suis. Mais un peu. Un peu seulement. Et j'ai tort. Je sais que j'ai tort. Je ne devrais pas. Car c'est vrai, nous avons tous notre rôle à jouer dans la pièce que Lilith a écrite pour les siens. Et pour Vexine. Que l'un d'entre nous, moi-même, toi, Haste ou un quelconque acteur dont elle seule connaît l'existence manque à l'appel, et tout tombe à l'eau. Nous sommes tous importants. » Il marque une pause, comme s'il cherchait en lui le courage de réfuter tout ce qu'il vient de dire.

« Et pourtant... Ton arrivée à proximité de Vexine, ton arrivée avec ce que les agents de la sorcière t'ont confié à Luperque, notre vol à cet instant même et ce que nous allons faire dans les minutes qui viennent constituent probablement l'un des événements les plus déterminants pour l'avenir de Vexine. Grâce à toi, tout peut commencer. »

Phryxus contemple les roseaux en contrebas en essayant de comprendre le sens de ses paroles. « Penses-tu que Vexine chantera un jour tes louanges ? » Il se tourne une nouvelle fois vers lui. « Inutile de chercher l'ironie dans mes propos, Phryxus. J'ignore moi-même s'il y en a. »

Haste ne peut retenir un sourire en écoutant Navagiero jouer avec l'esclave en fuite. Il plaindrait presque le pauvre bougre, après tout ce qu'il a dû subir... Et Navagiero n'a rien d'accommodant. Depuis qu'il est entré à son service, il entend parler de sorcière, de Vexine et de plans mystérieux, et il est loin d'en savoir assez à son goût. Mais ça ne fait rien. Il aime le mystère, et Navagiero paye bien. Il se demande toutefois s'il est lui aussi le rouage innocent de la machination de leur maîtresse... Est-ce bien lui qui a choisi d'accepter l'offre de Navagiero ? Ou bien Navagiero la lui a-t-il proposée, à lui et non à un autre, parce qu'il savait qu'il accepterait ? Son regard croise celui de Phryxus et, l'espace d'une seconde, il lui semble y lire son propre désarroi.

Navagiero finit par lui faire signe d'entamer leur descente et la barge se pose bientôt sur un îlot bordé d'herbes hautes. Un arbre mort trône en son centre. Ses racines plongent dans la terre boueuse en formes contrefaites.

Plus loin, un trou s'ouvre dans le sol, à proximité des roseaux. D'épais étais de bois en fortifient les bords. Les passagers descendent, à l'exception des gardes du corps de Navagiero qui, sur un signe du Maître de Guilde, restent à leur place.

« Tu dois comprendre, Phryxus. Tu dois voir. Tu dois saisir toute la portée de sa puissance et de sa colère. » Navagiero serre le poing. Phryxus frissonne. « Vois, là-bas. C'est une des premières mines de Vexine. Les colons ont cru y avoir trouvé un filon, mais ils ont vite abandonné. La vase n'était pas assez grise. Les fangeux ont rapporté ce qu'ils pouvaient, puis ils sont tous partis s'installer ailleurs. Il y en a un certain nombre, comme ça, dit-il en englobant d'un geste du bras la grisaille du marécage. Puis ils ont fini par trouver une zone suffisamment riche, et c'est de là qu'ont jailli les premiers piliers. » Il se tourne vers Phryxus. « Personne ne s'est jamais donné la peine de reboucher les trous. »

Une bourrasque de vent froid soulève les bords de son chapeau et le fugitif frissonne de nouveau. « Elle est là. Vas-y. » Phryxus reste interdit. Il observe les bords de la cavité, un passage déblayé qui s'enfonce dans les ténèbres.

« Ne la fais pas attendre, pauvre imbécile. Tu ignores ta chance. Si ça ne tenait qu'à moi, personne n'a besoin de... Elle veut te parler, elle a des choses à te dire. Et elle veut se montrer à toi. »

Un tremblement ? pense Haste. Ce vieux corbeau lutterait-il contre les larmes ?

« Navagiero a raison, fait-il avec un sourire. Tu ne connais pas ta chance. Moi-même, je ne l'ai encore jamais vue. C'est Navagiero qui m'a parlé d'elle après m'avoir approché...

— Je dois descendre là-dedans ?

— Elle t'attend », dit le Maître de Guilde d'un ton de conclusion. Phryxus s'éloigne d'un pas lent et gagne l'ouverture, puis il se tourne vers eux. « On n'y voit rien...

— Pour voir ce qu'elle a à te montrer, tu n'auras pas besoin d'yeux. » Une ombre passe sur le visage de Phryxus et il disparaît dans l'ouverture.

« Tout ce décorum, fait Haste une fois l'esclave en fuite hors de vue, est-ce que c'est vraiment nécessaire ?

— Taisez-vous donc, dit Navagiero sans quitter des yeux l'entrée de la mine. Rien de ce que vous voyez, rien de ce que nous voyons, vous, moi et lui, aujourd'hui n'a jamais été aussi... aussi vrai.

— De la part d'un Vexinien, je suppose que c'est le genre de propos qu'on ne devrait pas prendre à la légère », répond Haste avec un sourire.

Le silence des marais retombe sur eux. Ils se gardent de parler durant plusieurs minutes. Lorsque Phryxus réapparaît enfin, sa silhouette s'est courbée. La pâleur a envahi son visage. Et dans ses yeux s'est mise à briller une résignation sourde.

Haste lève un sourcil en l'observant les rejoindre. Phryxus est différent. Il émane de lui une chaleur qu'il ne lui avait pas vue auparavant. Sa fatigue ne semble plus la même. La lassitude qu'on lit dans ses gestes n'est plus seulement celle de ses membres. Quelque chose en lui a cassé. Quelque chose s'est brisé et s'est ouvert. Quelque chose de fort, quelque chose d'écrasant s'est déversé en lui et l'a changé, pour le meilleur comme pour le pire.

Phryxus pose la main sur la barge en approchant et semble les questionner du regard. « Nous ne repartons pas, dit Navagiero d'une voix neutre. Il est temps pour toi d'exécuter son premier ordre. » Il retire sa main. Haste se demande ce qu'il ressent.

Navagiero fait un signe de tête à ses gardes du corps, qui se saisissent du cadavre et le font passer par-dessus bord. Il tombe sur la terre humide avec un son flasque. « Par ici », ordonne-t-il en se dirigeant vers l'arbre mort. Phryxus et Haste ramassent le corps et le suivent.

Le Vexinien contourne l'arbre avec lenteur et scrute les méandres de ses racines, comme s'il cherchait quelque chose. « Là, dit-il enfin en désignant un espace suffisamment large pour accueillir la dépouille.

— On l’enterre ici ? demande Haste avec étonnement. Pas de laboratoire ? Pas d’analyses ? Pas de... de je-ne-sais-quoi d’autre ? On le change juste de tombe ?

— Merci de ne pas perdre de temps.

— Bon, comme vous voudrez... » Haste fait volte-face et se dirige vers la barge.

« Non », répond Navagiero. Le Gallois s’immobilise et se retourne vers lui. Aucune explication ne vient.

« Quoi, “non” ?

— Pas de pelles. Pour ce travail... Nous sommes des êtres humains. Nous pensons, nous croyons, nous souffrons et nous jouissons. Nous haïssons. Et nous aimons. Nous l’aimons tous. Vous aussi, Haste, à votre manière, même si vous ne le savez pas encore. Vous l’aimez, car elle vous aime. Elle aime ceux qui la servent. » Il prend une profonde inspiration. « Pas de métal pour cette besogne, et pas de bois. Pas d’outils. Vous creusez à mains nues. »

Ludovico a posé sa monture dans l'enceinte de sa villa et marche vers le corps de bâtiment. Il ne jette pas un regard à l'esclave en tunique de bure qui saisit les rênes de sa gargouille et la mène sur un piédestal où, à côté de trois autres bêtes, elle monte et se rigidifie. Il entre, traverse l'atrium, gagne sa chambre, où il jette sa cape sur un fauteuil, et s'assied sur le lit. Les esclaves ont allumé un feu dans les deux vasques disposées à des coins opposés de la pièce. Il plonge de nouveau la tête dans ses mains. Il ne parvient pas à pleurer. Alors il écoute seulement le son de sa respiration fatiguée.

Il reste assis sans bouger puis s'allonge. Le visage de Suavia danse devant ses yeux. L'odeur de sa peau. La saveur de sa bouche. Et les braises. Les braises qu'il a touchées quand ils se sont unis. Leur souvenir brûle toujours en lui, comme une cicatrice à laquelle il tient plus que tout.

Son visage se crispe sous l'effet de la douleur, mais rien ne vient. Tout juste parvient-il à geindre.

C'est sûrement mieux. Ce n'était qu'une esclave. Je ne suis pas un animal. C'était pure folie.

Il doit retrouver ses esprits.

Ludovico jette un coup d'œil à sa tunique froissée. Ses pieds sont sales. Il sent mauvais, à n'en pas douter.

Il se lève et gagne le bassin de sa chambre, où ses esclaves le lavent en silence. Puis il se laisse sécher et se vêt d'une tunique propre, d'une ceinture et de sandales. Il se regarde dans un miroir. Lit-on la douleur qui est la sienne dans sa posture ? Dans l'expression fatiguée de ses traits ? Impossible à dire. Tant pis.

Il dîne seul et en silence. Alors qu'il finit par quelques fruits, son intendant lui annonce que le patricien Salone l'attend dans l'atrium. Ludovico s'essuie les lèvres et sort de table.

Salone est dehors, assis sur un fauteuil. Il se lève en le voyant arriver. « Il est déjà tard, dit-il en saluant Ludovico.

— Cela ne me dérange pas. Je suis prêt à partir.

— Où pouvons-nous parler ?

— Mon étude fera l'affaire. Suis-moi. »

Ils se rendent dans la petite pièce où trône un bureau recouvert de cartes et de parchemins. Ludovico s'y assied et Salone prend place en face de lui. À la lumière des deux chandelles qui éclairent les lieux, le visage du patricien semble vieilli. « Comment va ta blessure ? Tu pourras voyager, n'est-ce pas ?

— Ne te fais pas de souci, ce ne sera pour moi qu'une cicatrice de plus. » Salone hoche la tête.

« Cela n'a pas été sans mal, fait le patricien après un silence, mais j'en ai appris un peu plus sur Lilith. » Il cherche ses mots en faisant jouer ses doigts sur la table. « Je savais bien que ce nom ne m'était pas inconnu. Il apparaît dans les chroniques d'Héliodore.

— Je ne les ai jamais lues. Elles relatent la guerre des lycans, n'est-ce pas ?

— Héliodore était poète dans l'âme. Il n'aurait jamais dû connaître la violence des combats. » Il marque une courte pause. « L'important est qu'il a consigné dans ses chants certains détails qui peuvent nous éclairer.

— Je t'écoute.

— Vois-tu... » Salone hésite. « Ce ne sont que des légendes. C'est en tout cas ce que j'aurais pensé il y a quelques jours, avant le récit de ton échec. Aujourd'hui, je n'en suis plus aussi sûr... » Il fronce les sourcils. « Lilith serait... non pas une déesse, bien sûr, mais une sorte de... de sorcière. Ces sauvages lui prêtent des pouvoirs surnaturels qui, nous pouvons désormais le supposer, seraient à l'origine de la magie des masques. D'après Héliodore, Lilith ne serait qu'une émanation de la vape. Un phénomène naturel revêtant une forme quasiment humaine, celle d'une femme aux pouvoirs étonnants. Et qui prendrait fait et cause pour l'Arquesylve, son

monde et ses indigènes. C'est en tout cas ce que suggère sa poésie... » Il pousse un soupir.

« Toujours d'après lui, sa forme dépendrait en partie de l'endroit où elle se trouve. Tout comme la force de ses pouvoirs. La forêt est pour elle un lieu de puissance primale. Alors que Luperque se trouve sous l'autorité de l'empereur. Quant à Vexine...

— Tu veux dire qu'il s'agirait de la même personne ? demande Ludovico en se penchant vers lui. Elle aurait combattu aux côtés des indigènes durant la guerre des lycans et serait aujourd'hui de retour avec eux, après toutes ces années ? » Il ne peut réprimer un sourire. « Tout cela est assez folklorique... J'ignorais que la vie dans l'Arquesylve permettait pareille longévité.

— Précisément. Je ne te fais pas l'injure de croire à toutes ces âneries. Mais si nous envisageons la question sous un autre angle... » Salone ne termine pas sa phrase. Ludovico l'invite à poursuivre du regard.

« Eh bien, tu sais aussi bien que moi que la forêt n'est pas un territoire dont la vape nous a fait cadeau. Elle semble même le disputer à notre réalité, pour des raisons que nous sommes bien en peine de définir. Elle y stagne en bancs plus ou moins fluctuants. Et nous ne parvenons pas à gagner sur elle le terrain qui nous manque. Que nos bûcherons défrichent une partie de l'Arquesylve, et rien ne dit que la vape ne sera pas passée par là deux semaines plus tard en laissant derrière elle un bois aussi touffu qu'alors, avec des arbres qu'on jurerait avoir trois cents ans d'âge.

— La vape... » fait Ludovico. Le brouillard lourd, la brume poisseuse qui recouvre la majeure partie du monde. Le phénomène inexplicable qui a tout changé...

Mais non. « C'est encore Vexine, lance-t-il en relevant les yeux vers le conseiller.

— Allons donc, on ne peut...

— Si, Salone, si ! À Luperque, notre consommation d'ignium n'est rien comparée à celle de la ville-marchande. Là-bas, les vaisseaux sont mus par

des moteurs, leurs véhicules traversent la ville de part en part, ces fainéants possèdent des mécanismes qui font tout à leur place et rejettent en permanence dans l'atmosphère cette vape que nous refusons et qui est à l'origine de tous nos problèmes...

— Ludovico, dit-il en levant les paumes vers lui en signe d'apaisement, tout cela est vrai, mais Vexine n'est rien comparée aux autres cités du monde. Gale ne serait pas ce qu'elle est sans la vape, et cette capitale est sans cesse à la recherche d'ignium. Tout comme Siegenstadt en Germanie, Brittenburg en Anglesie ou Morton dans les États outrevapiens. Toutes ces nations...

— Tu leur cherches des excuses.

— Nul n'est moins enclin que moi à dissimuler les responsabilités, et celle de Vexine existe bel et bien. Mais nous ne pouvons pas tout leur mettre sur le dos. De ce point de vue, Luperque est une exception. Nous avons choisi de grandir sans ignium, ou presque. Mais ce choix nous a été donné précisément parce que nous avions de la place...

— Que veux-tu dire ? dit Ludovico en se levant. Que nos empereurs en auraient décidé autrement si Luperque n'avait pas été entourée d'assez de terres arables ? Et d'un territoire maritime suffisant pour la nourrir ? »

Salone laisse échapper un petit rire. « Mon ami, si nous avons grandi dans les mêmes conditions, je doute fort que ce fût un empereur qui nous aurait commandés...

— Ah, tu m'agaces avec tes raisonnements de philosophe ! »

Salone hoche la tête. « Fort bien, Ludovico. Je ne voulais pas te fâcher. Tout cela n'est pas le plus important, de toute façon. »

Il attend que le centurion se soit rassis pour poursuivre. Ludovico se passe la main sur le visage.

« Tu semblais vouloir dire que cette vieille femme n'est autre que la Lilith des chants d'Héliodore... Et tu en conclus qu'elle est à l'origine de la magie des masques.

— Ce n'est qu'une théorie, soupire-t-il. Mais tout porte effectivement à croire que c'est elle qui donne leurs pouvoirs à ces frustes morceaux de bois.

— Mais que veut-elle ? » Ludovico pose sur lui un regard désespéré.

« Pour les indigènes, c'est elle qui fait le lien entre leur monde et celui des dieux.

— Des dieux ? Peut-on parler de dieux à l'endroit de ces sauvages ?

— Et pourquoi pas ? Nous en avons aussi il n'y a pas si longtemps, je te le rappelle.

— Mais nos dieux étaient ceux de la pêche, de l'élevage, des moissons, du commerce, de la forge... Quels dieux peuvent-ils bien posséder ? Ils n'ont rien ! »

Salone sourit. « Et quels étaient nos dieux autrefois ? Avant ceux que tu cites ? C'étaient les dieux du vent, du tonnerre, du soleil, de la lune... Tout cela paraît dérisoire aujourd'hui, nous sommes éclairés, mais ces dieux étaient autrefois bien réels pour nos ancêtres. Ce n'est qu'une fois la nation fondée qu'ils ont évolué. En somme, nous les avons faits à notre image et à celle de notre monde. Quant à leurs dieux... ma foi, le dieu des arbres, le dieu de la pluie, le dieu de la chasse... Que sais-je ? L'important est qu'ils suivent Lilith et ses pouvoirs. Et qu'elle en fera usage pour les libérer.

— Les libérer ? Mais de qui ?

— De nous, voyons ! »

Ludovico l'observe sans comprendre. « Mais... que peut être la liberté pour eux ? »

Salone prend un air évasif. « Celle dont on prive un cheval en l'enfermant dans un corral, sans doute. Celle de l'oiseau en cage... » Il met un terme à la discussion d'un geste de la main. « Écoute, nous pourrions dissenter plus tard. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est comprendre. Les indigènes s'en remettent à Lilith pour nous combattre. Et derrière elle...

— Vexine, dit Ludovico.

— Tôt ou tard, tous les masques tombent, dit Salone avec un sourire. Mais en l'occurrence, je dois t'avouer que je ne suis pas certain de vraiment savoir qui est au service de qui. Si cette... cette entité possède les pouvoirs que nous lui supposons, les guildes de la ville-marchande doivent avoir bien du mal à faire d'elle leur outil contre Luperque. J'imagine mieux une sorte d'accord... »

Mais Ludovico ne l'écoute qu'à moitié. Jusqu'où la ville-marchande est-elle capable d'aller ?

En réalité, il a déjà la réponse à sa question. Vexine veut la fin de Luperque. Elle veut régner sur la Lupanie. Faire des affaires comme bon lui semble. Engraisser ses bourgeois. Et pour cela, abattre l'empereur.

« Quand tu seras à Vexine, tu prendras contact avec un de mes hommes. Il se fait appeler Ruffel et tient une cristallerie sur le pilier des Gourdes.

— Comment me reconnaîtra-t-il ?

— Tu lui diras au détour de la conversation qu'à Luperque les gargouilles boivent plus que de raison. » Ludovico l'observe d'un air incertain. « Ne fais pas cette tête-là ! Il s'agit évidemment d'une phrase convenue à l'avance qui lui assurera que c'est bien moi qui t'envoie. » Ludovico soupire. Le métier de la guerre lui convient plus que celui d'espion. « À toi ensuite de lui expliquer ce dont nous avons besoin.

— C'est-à-dire ? »

Salone contient son énervement. « C'est sur les masques que vous devrez porter votre attention. » Il marque une pause et, devant le silence de Ludovico qui l'observe sans réagir, il reprend : « Tu l'as dit toi-même à l'empereur, la vieille et les esclaves ont mis les masques qui les ont transformés en lycans. Tu sais quelle importance les masques revêtent à Vexine, n'est-ce pas ?

— Les masques... Tu penses donc qu'ils ont quelque chose à voir avec les masques de lycans ? L'aide qu'ils apportent à Lilith...

— C'est même probable. Et s'ils n'ont pas déjà massivement approvisionné les sauvages en masques, ils sont susceptibles de commencer

bientôt. »

Combien d'indigènes la forêt abrite-t-elle ? Des milliers, peut-être... Le spectacle d'une armée de lycans, babines retroussées et toutes griffes dehors, se déploie dans son esprit. Les légions de l'empire combattant en masse des hordes d'hommes-loups non pas dans l'Arquesylve, mais dans les champs, les villas, les latifundia... dans les rues mêmes de Luperque, au cœur de l'empire. Il ne peut contenir un frisson.

« C'est pourquoi il est impératif que nous sachions dans quelle mesure, avec l'aide de Lilith, ils maîtrisent désormais cette... technologie. Ou plutôt cet art. Enfin, peu importe. » Il se rassied. « Et ce n'est pas tout. Nous ignorons quels sont les véritables pouvoirs de la sorcière. Mais nous devons partir du principe qu'elle cherchera à te nuire. Elle t'a vu. Elle t'a même combattu. Si Lilith ne se lance pas elle-même à tes trousses, ce seront ses sbires qui en auront après toi, avec ou sans l'aide des espions de Vexine. »

Un tremblement agite la main de Ludovico. Pareil ennemi, il ne connaît pas. Qu'on lui donne des hommes, un champ de bataille, une tactique. Il est soldat.

Il sera désormais gibier.

« Combien de temps devrai-je séjourner là-bas ?

— Le temps qu'il faudra. Ou jusqu'à ce que je te donne l'ordre de revenir. Entre-temps, je prendrai les dispositions militaires qui s'imposent pour nous préparer à une invasion. Ou au moins à une attaque de lycans de grande envergure en provenance de l'Arquesylve. Toute sa bordure se trouve depuis longtemps sous surveillance, surtout depuis les tentatives d'assassinat, mais le dispositif sera encore renforcé dès demain. Plus rien ne doit sortir de la forêt sans que nous le sachions. Tout commerce avec Vexine sera désormais étroitement contrôlé, chaque vaisseau de la ville-marchande soigneusement fouillé. Qui sait quelle forme prendra la menace... C'est indispensable, même si l'organisation des jeux d'Aristus me coûte un temps précieux... Mais après tout, redonner vigueur à la gloire de l'empereur, c'est aussi agir contre Vexine, n'est-ce pas ? » Salone réajuste les pans de sa

toge comme s'il se préparait à conclure leur entretien. « Et cette esclave ? dit-il soudain en se redressant. Celle qui t'a aidé. L'as-tu retrouvée ? »

Sa gorge se serre. Il parvient à se composer une expression résignée alors qu'il est sur le point de hurler.

« Non, malheureusement. Elle a été vendue et son propriétaire... Il s'en est débarrassé.

— C'est fâcheux, dit Salone. Elle aurait pu nous renseigner... Tant pis. » Ludovico sent qu'il devrait dire quelque chose, qu'il devrait approuver. Mais il n'est pas sûr de pouvoir le faire sans éveiller la curiosité du patricien. Un silence étrange s'installe.

« Voyage léger, finit par dire Salone. Tu pars demain matin dans une caravelle vexinienne, la *Brodeuse*. Tu seras à Vexine le lendemain aux alentours de midi, si les vents sont favorables.

— Peu importe les vents. Ses moteurs seront assez puissants, et à moins d'une tempête bestiale...

— Voici ta lettre de passage, le coupe le patricien en lui tendant un parchemin. J'ai également remis à tes gens de quoi te changer quand tu seras à bord. Tu ne vas pas descendre à Vexine habillé à la luperquienne. Ruffel te donnera des vêtements encore plus convaincants, j'en suis sûr, mais d'ici là... Maintenant, va dormir. Inutile de me raccompagner. » Il se tourne une dernière fois vers lui. « Aristus compte sur toi. Et l'empire. » Il réajuste le col de son manteau. « En fait, c'est probablement notre destin à tous qui dépend de ce que tu découvriras. »

Ludovico est déjà réveillé depuis plus d'une heure quand il se décide enfin à se lever. L'aube pointe. Son paquetage est prêt. Un sac de toile contenant quelques vêtements, des bottes, un poignard dans son fourreau... Il enfle les vêtements remis par Salone et attache sa bourse à sa ceinture. Quelques pièces, qu'il devra changer à Vexine à un taux défavorable. Les marchands font feu de tout bois.

Il mange en silence. Quelques fruits et des beignets de seigle. Puis il sort, son billet rangé à l'intérieur de sa tunique, son sac sur l'épaule, et quitte l'enceinte de la villa en passant devant deux gargouilles endormies. Leurs babines de pierre dégoulinent de mousse.

Les rues de Luperque s'animent déjà de l'agitation des échoppes, des bêtes, des esclaves et des soldats. Des mendiants moisissent çà et là en tendant la main, où un passant dépose parfois un sesterce. L'air est encore frais.

Il avance, tête basse, et prend la direction de l'aérodalle érigée sur la troisième colline. Il ne prête pas attention aux sons ni aux gens qui l'entourent. Son corps est lourd. Comme s'il devait forcer son passage dans l'existence.

Bientôt, les maisons se font plus basses et les rues plus calmes. Il lève les yeux et aperçoit les formes allongées de plusieurs navires sous leurs ballons oblongs, qui stationnent en hauteur. La perspective du voyage le laisse froid. Il fera de son mieux pour remplir sa mission. Il s'étonne presque de ne pas ressentir davantage d'excitation. Il marque le pas un bref instant et contemple les vaisseaux.

Dans la rue devant lui, une silhouette détourne la tête et se précipite dans une ruelle. Comme un chat qui fuit à l'approche d'un chien.

Un vol à la tire ? Ce n'est pas à lui de s'en occuper, et certainement pas maintenant. Son vaisseau l'attend, sa mission. Il poursuit sa route sur

quelques mètres mais tourne machinalement la tête quand il arrive à hauteur de la ruelle où la forme s'est engouffrée. Il ne distingue plus que sa silhouette dans l'ombre, à quelques mètres. Une bouffée de chaleur lui monte au visage.

Ludovico fait un pas dans sa direction. La forme bondit aussitôt et disparaît en courant dans l'obscurité d'une arrière-cour. Il s'élance dans la ruelle.

Quelques vieux paniers accrochent sa besace quand il passe à côté et tombent derrière lui, sans qu'il s'en soucie. Il tourne et entre dans la cour. Vide. Des caisses entreposées sur sa droite attirent son regard.

Un crissement au-dessus de lui.

Il bondit sur le côté sans savoir ce qu'il esquive. La forme roule à l'endroit où il se tenait une fraction de seconde plus tôt. Elle se redresse avec une agilité de félin et plonge sur lui. La lame d'un poignard lui presse la gorge.

Il ne se débat pas. Il reste immobile.

Il ne parvient plus à penser.

Les cheveux noirs, les yeux sombres qui luisent au milieu d'un visage fin, la silhouette menue, éclatante malgré la saleté. Les lèvres entrouvertes, comme figées dans une expression de colère permanente.

Elle est là, devant lui.

Ses cheveux crasseux lui tombent sur les yeux. La fureur reflue lentement de ses traits, qui se peignent d'un air de perplexité.

Ludovico se met à parler sans vraiment savoir ce qu'il va dire.

« Tout doux, commence-t-il en maudissant sa maladresse. Tout doux, je suis calme, je ne fais rien... Tu n'as rien à craindre. »

Suavia retrouve son expression de colère et elle lui appuie un genou sur la poitrine tandis qu'elle accentue sa pression sur sa gorge.

« Non, vraiment... fait-il en se raidissant. C'est inutile, tu as gagné, je ne te ferai rien... »

— Je le sais déjà, que tu ne me feras rien, siffle-t-elle. Les dieux ne te le pardonneraient pas. Je t'ai sauvé la vie. »

Le lycan, la bataille... Elle s'est jetée sur lui et le monstre a manqué son coup. Pourquoi a-t-elle agi ainsi ? La question est peut-être importante, mais il ne parvient pas à s'y intéresser davantage. Suavia vit. Elle l'observe avec la sérénité d'une panthère. Elle n'aurait qu'un geste à faire pour lui ouvrir la gorge.

« Tu... Je ne comprends pas », articule-t-il sans parvenir à ne pas sourire. Elle relâche quelque peu sa pression sur lui.

« Comment as-tu fait ? Tiberius m'a dit... Tu as été avalée par la Mureine... » Une ombre passe sur le visage de la jeune femme.

« Oui, tu m'as sauvé, c'est vrai, dit-il enfin. Et tes dieux... je ne veux pas les offenser.

— Tu me dois la vie. Tu me dois une vie. » Elle le libère et se redresse. Il se masse la gorge pour en chasser le souvenir de la lame. Puis il se lève, s'époussette.

Suavia l'observe, le couteau toujours en main. Elle est repoussante. Le haillon qui ne recouvre plus qu'une partie de son corps révèle la marque que le fer rouge de l'hôtel des ventes a laissée sur sa clavicule droite. Il faudrait la faire examiner, sa couleur ne lui plaît pas.

« Tu me dois une vie, répète-t-elle. Le lycan t'aurait tué, Lilith t'aurait tué. Comme elle a déjà tué tant des miens.

— Oui, je n'aurais pas survécu... »

Il jette un regard alentour, comme pour se convaincre qu'il est encore à Luperque et qu'il a une mission à remplir. Pas le temps de la ramener à Tiberius. Il pourrait la confier à la première patrouille venue...

« De quelle vie parles-tu ? fait-il enfin en fronçant les sourcils.

— De la mienne, dit-elle en serrant le poing sur le manche de son arme. Je ne suis pas une... une bête. » Elle crache ces mots avec un dégoût auquel il ne s'attendait pas. Les sons étouffés de leurs souffles sous le terte lui reviennent en mémoire. Les sons de leurs corps.

Elle choisit l'empire. Elle connaît Lilith.

Acrisias a lui aussi choisi cette voie. Mais Ludovico n'a jamais perçu chez le guide indigène la même aversion. Alors qu'il vit depuis des années au sein de la civilisation lupérquienne, loin de l'Arquesylve.

Oui, elle connaît la sorcière. Elle la connaît mieux que quiconque. C'est pour ça qu'elle la craint autant.

« Tu ne m'appartiens pas, dit-il enfin. Tu es la propriété de Tiberius. » Les traits de la jeune femme se durcissent au nom de son maître. « Mais l'empire a besoin de toi. Et Tiberius a décidé de ne pas te garder. La justice de Luperque décidera mais, pour l'heure, tu viens avec moi. Je protégerai ta vie. En échange de quoi tu serviras Aristus.

— Je ne suis à personne », dit-elle en relevant la pointe de son couteau vers lui. Il ne bronche pas. « Ni à Lilith ni à Aristus. Tu me dois une vie.

— Et je te la donnerai. » Il pose la main sur le bras de la jeune femme. « Mais pour ça, tu dois m'aider. Tu connais Lilith. Tu vas m'aider à la vaincre. Nous abattons la sorcière. »

Suavia a un mouvement de recul. Comme si cette perspective lui donnait le vertige.

Il se raidit en sentant qu'il est sur le point de se rapprocher d'elle.

« As-tu mangé ? » Il la prend par la main sans attendre de réponse, elle dissimule son arme sous un pan de sa tunique déchirée et ils regagnent l'artère principale.

Il fouille dans sa bourse, en sort une poignée de pièces et l'entraîne vers un étal où il achète quelques fruits. Suavia les saisit et mord à pleines dents. Le jus dégouline le long du cou de la jeune femme. Ludovico sourit comme si on venait de le prendre en défaut. Puis il pince les lèvres en jetant des regards alentour. Quelques passants grimacent au spectacle de l'esclave se nourrissant en pleine rue. Il les sent désapprouver. Tant pis.

Elle s'essuie sur ses hardes ruinées de poussière et ils se mettent en marche. Ludovico serre les doigts sur la lanière de sa besace pour les empêcher de trembler. « Je te croyais morte... fait-il sans regarder Suavia, qui marche derrière lui. Mange, reprends des forces... Tu me raconteras

plus tard pourquoi tu vis. » Elle ne dit rien, avalant les figues et les poires les unes après les autres. Il se passe une main sur le visage et en sent la rougeur. Elle ne peut pas voyager comme ça. Pas dans cette misère. Il lui faut au moins des vêtements propres. « Reste là », lui dit-il en l'attirant sous une alcôve. Il se dirige vers une échoppe où il achète une tunique de lin rouge sombre et une paire de sandales. Quand il revient vers elle, elle a fini de manger et l'attend. « Mets ça. » Elle se déshabille sans pudeur.

Les passants ne prêtent aucune attention à cet être qui se dévêt et que quelqu'un possède. Suavia les ignore également.

La vue des formes de la jeune femme fait plier quelque chose en Ludovico. Ses pieds et ses chevilles menues, ses bras qui se promènent de haut en bas pour ôter puis mettre un habit, ses cheveux, sa nuque fine, ses épaules où les os roulent sous la peau comme la houle... Il se sent pris d'un sentiment qu'il a du mal à définir. Un dégoût de lui-même qui le rend malade, mais auquel il tient comme à un trésor.

Il jette les hardes et le couteau de Suavia et la contemple, changée. Ne serait-ce la crasse qui la recouvre, on dirait presque une simple voyageuse. Ils repartent.

« Écoute-moi, nous nous envolons sur l'heure pour Vexine. Je t'y emmène... » Suavia s'immobilise, les traits chargés de colère. « Tu n'es pas en sûreté ici et j'ai besoin de toi. De ce que tu sais sur Lilith.

— Lilith... répète-t-elle. Elle est dans cette ville, derrière les monts... C'est là qu'ils vont, ceux qui répondent à son appel... Mais tu me dois une vie. Tu crois vraiment que tu es de taille ? Sais-tu seulement de quoi elle est capable ? Sais-tu ce qu'elle fait...

— Tu sais des choses. Des choses dont nous avons besoin. Tu dois me suivre. Et tu obéiras, je suis ton maître. » Il regrette aussitôt ses paroles.

« Tu veux l'abattre...

— Et j'y arriverai. Nous y arriverons. La vermine de Vexine pourrit l'empire depuis trop longtemps. Nous dévoilerons leurs plans, nous les ferons échouer et les armées d'Aristus châtieront la ville-marchande. » Il

marque une pause et plonge ses yeux dans ceux de la jeune femme, comme s'il souhaitait y voir ce qu'il vient de lui décrire. « Lilith paiera comme les autres le prix de sa trahison. »

Suavia le regarde et son visage s'éclaire d'un sourire mauvais. Elle contemple la rue autour d'eux. Les habitants qui l'ignorent et la bousculeraient si elle ne faisait pas un pas de côté. Les charrues, les étals, la poussière. Le bruit et le soleil. Les mendiants qui tendent leur sébile. Les passeuses fatiguées, négociant ce qui reste de leurs charmes.

Et qu'elle rejoindra bientôt si elle ne veut pas mourir de faim.

Elle fait un pas vers lui.

« Nous allons mourir, centurion. De la main de Lilith. Toi en essayant de la vaincre, et moi... » Ludovico lui sourit.

« Si tu dis vrai, alors il ne te reste que le choix de périr en la combattant. Et non comme un animal traqué. » Elle détourne la tête. La colère a quitté ses traits.

Elle lève les yeux vers les vaisseaux qui stationnent dans les airs à quelque distance et reprend sa marche sans lui prêter attention. Il presse le pas pour rester à sa hauteur.

Ils gravissent bientôt la colline de l'aérodalle. Ludovico doit se concentrer pour chasser l'impression que tout ceci n'est pas un rêve et que Suavia l'accompagne bel et bien.

La construction de bois noir est fruste, avec sa capitainerie en planches et ses quelques hangars. Onze mâts sont disposés à intervalles à peu près égaux. Quatre d'entre eux sont utilisés. La *Brodeuse* flotte à l'extrémité est.

Ils gravissent en silence un long escalier, de bois également, avant de poser le pied sur la dalle proprement dite, au sol de poutres équarries. Des esclaves y transportent des bagages, des malles ou des coffres. Des gardes patrouillent ou surveillent les lieux, le javelot posé au pied droit.

« Suis-moi, dit-il en se dirigeant vers la capitainerie. Et porte mon bagage. » Elle ne bouge pas. « Tu es mon esclave, dit-il en revenant vers elle. Que crois-tu qu'il arriverait si c'est moi qui... » Il ferme les yeux en

poussant un soupir. Suavia lui arrache le sac des mains et le jette sur son dos. Le rouge lui enflamme les joues, ses lèvres tremblent... Ludovico se force à durcir ses traits.

Il arrive avant elle sans jeter un regard en arrière. Dans le petit local, le préposé lève les yeux de son registre. « Je vole aujourd'hui », fait Ludovico en tendant la lettre de passage que Salone lui a remise. À quoi ressemble vraiment un négociant luperquien ? Comment se comporte-t-il ? Comment parle-t-il ?

Non, tout cela n'est pas pour moi. Salone a peut-être commis une erreur en m'envoyant à Vexine. Je ne suis pas un espion.

« Tu as déjà payé ton voyage, tu peux embarquer. Vexine... Mât numéro 8. As-tu des bagages ?

— Uniquement ce sac, dit Ludovico en désignant Suavia, qu'on aperçoit par l'encadrement de la porte. Et l'esclave elle-même.

— Et ta lettre ? Couvre-t-elle le coût de son voyage ? »

Ludovico fronce les sourcils et déplie le parchemin. Il peste en feignant une surprise irritée. « Maudit intendant... Non, je ne crois pas.

— Dans ce cas, elle doit rester ici et tu devras porter toi-même ton fardeau.

— Un instant... » Ludovico s'efforce de contenir la tension qui se répand en lui.

« Elle m'est indispensable. Ne peut-on pas trouver un arrangement ?

— Bien sûr, il te suffit de lui payer une place en cale. Mais es-tu certain de vouloir l'emmener à Vexine ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... » L'homme se penche en avant, une mine de conspirateur sur le visage. « Tu sais comment fonctionne la ville-marchande. Chacun s'appartient à lui-même.

— Elle est mon bien. Qu'ils essaient donc de me le confisquer. » L'autre balaie l'argument d'un geste d'apaisement. « Je ne te parle pas de ça. Je

veux juste éviter qu'il ne vienne à l'idée de ta servante qu'elle serait mieux lotie sans son maître, voilà tout.

— Dans ce cas, ne te fais aucun souci pour moi. Elle sait où est sa place.

— Fort bien. Paye son passage alors, et que les vents vous soient propices. »

Ludovico paye et ressort. Suavia l'attend au-dehors, le sac à ses pieds. Il passe devant elle sans rien dire et elle lui emboîte le pas.

La *Brodeuse* flotte à une centaine de mètres au-dessus de leurs têtes. Ils s'approchent de son mât et Ludovico avise une plate-forme de métal bordée de hauts garde-fous, sur laquelle ont pris place plusieurs passagers. Leur vêtue ne laisse pas de doute quant à leur origine vexinienne. Les bottes, les culottes bouffantes et les tuniques à doublure de velours leur donnent un air de suffisance écœurante. Ils toisent Suavia qui le suit et Ludovico serre les dents.

Elle se tient, tête baissée, près de lui et il évite de lui adresser la moindre marque d'intérêt. La jeune femme fait un effort presque trop visible pour se tenir au rôle qu'il lui impose. Elle s'habituerà. Le reste des passagers arrive enfin et la plate-forme s'élève, mue par un mécanisme installé dans la coque de la caravelle.

Alors que Luperque se révèle à leur vue, Ludovico fait ses adieux à la ville comme s'il n'allait jamais la revoir. Les rues étroites et encombrées reliant de larges avenues, les péristyles de marbre, les colonnes, les statues. Les maisons basses et les bâtiments de marbre fade. Et devant lui, le cœur de la Lupanie, le palais d'Aristus, agrippé à ses ballons au-dessus de la capitale.

Puis la plate-forme s'insère dans la *Brodeuse*, s'enclenche dans son logement et la coque se referme sous eux dans un sifflement de vape. Ludovico sent la nervosité de Suavia près de lui et il lui serre le bras. « Reste près de moi », lui souffle-t-il. Il montre sa lettre à un matelot qui les guide à travers le navire jusqu'à une cabine étroite. « Mais vous êtes deux... fait-il après avoir ouvert la porte et remis la clef à Ludovico.

— Elle reste avec moi, j'ai besoin d'elle. Elle dormira par terre. » Le visage du marin s'assombrit, mais il s'éloigne sans faire de commentaires.

« Tu peux prendre la couchette », dit-il après avoir refermé. Suavia s'assied sans rien dire. Il s'étonne de la proposition qu'il vient de lui faire.

Avisant une cuvette de cuivre, il saisit une cruche et y verse un peu d'eau. « Tiens, il y a une serviette ici. Tu peux te laver et te sécher. Je vais sur le pont... pour te laisser tranquille. Reste dans la cabine, je serai bientôt de retour. » Suavia se déshabille sans attendre le départ de Ludovico. Il sort et referme à clef derrière lui.

Il se force à respirer normalement en descendant la coursive aux murs lambrissés, puis il gravit l'escalier de fer menant au pont. Le vaisseau n'est pas grand. Les ornements accrochés aux murs, les lampes à motifs végétaux, les moulures le dégoûtent. Ce luxe, c'est la marque de la guerre de Vexine contre Luperque. Il croise quelques passagers vexiniens qui le toisent en échangeant des regards complices. Oui, je suis un rustre. Je ne cherche pas ma puissance dans les pièces qui remplissent vos bourses. Ma force est celle de l'empereur. La force du fer et de l'honneur.

Il débouche à l'air libre.

Le pont, à moitié plongé dans l'ombre du ballon au-dessus d'eux, est déjà occupé par d'autres passagers qui déambulent, contemplent le spectacle de Luperque à leurs pieds et commentent l'architecture de la ville. Sa platitude doit leur paraître risible comparée aux lignes aériennes de Vexine. Pas de filins ici, pas de passerelles, ni d'arches. Juste de la pierre, froide et lourde, assise pour l'éternité. Le palais impérial dégage une force qui réchauffe le cœur de Ludovico. La sentent-ils ? Il s'accoude au bastingage et contemple la vie en contrebas. Tout change de saveur quand on regarde d'en haut.

Bientôt, on s'agite sur l'aérodalle alors que le ronronnement du moteur se fait plus fort. Des arrimeurs à moitié nus s'approchent du mât, où ils manipulent leviers et poulies, puis la pince de métal qui assurait la *Brodeuse* s'ouvre et le vaisseau prend son envogue en tournant sur lui-même. À peine a-t-il pris suffisamment de hauteur que le moteur gronde.

Les hélices latérales se mettent en mouvement, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Ludovico baisse le regard. Jamais des galériens ne pourraient produire une telle force.

Le navire continue à tourner sur lui-même puis Ludovico le sent bouger. Ils avancent, montant toujours. La proue du vaisseau pointe vers l'Arquesylve. Ludovico s'avance vers le château avant, y monte et contemple les cimes basses des monts Tarpéiens, à peine visibles dans le lointain. D'autres voyageurs l'imitent.

Je devrais rejoindre Suavia, maintenant. Il se rend compte que cette pensée l'habite depuis un moment sans qu'il ait osé en prendre conscience. Mais il est temps, désormais. Il parvient à rester quelques minutes de plus puis fait volte-face et gagne l'escalier, qu'il se force à descendre à pas mesurés.

Il frappe à la porte de la cabine, introduit sa clef et entre.

Suavia est assise sur la couchette. Ses cheveux lui tombent sur le visage, qu'elle ne lève pas vers lui. Il referme et approche.

« Tu dois encore avoir faim. Je pense qu'ils nous serviront quelque chose bientôt. Nous ne manquerons de rien. »

Il s'assied à côté d'elle.

« Ne t'inquiète pas, tu peux rester là. Nul besoin pour toi de rejoindre les autres en cale.

— Je sais. »

Sa respiration est douce. Elle s'est débarbouillée, mais son odeur l'enivre.

Suavia tourne la tête vers lui. Elle semble toujours méfiante. Comme si elle ne s'attendait pas à... à quoi, à vrai dire ? À ces gestes ? À ces marques d'attention dont elle ignore la motivation ? À son regard, qui glisse sur elle comme s'il n'osait pas s'y poser ?

Il avise la corbeille de fruits sur la petite table près du hublot. Elle n'y a pas touché. Il s'en empare et la lui tend. « J'ai nagé », dit-elle en ignorant son geste.

Ludovico reste immobile un instant puis repose la corbeille. Elle maîtrise bien la langue de l'empire. A-t-elle appris à Luperque ? Cela paraît peu

probable. Si Vexine est entrée en contact avec des indigènes, elle a pu tout aussi bien s'approprier le lupanien auprès d'eux... Sa diction n'est pas parfaite, mais presque. Il ne dit rien.

« J'ai nagé, répète-t-elle en relevant la tête, comme pour répondre à une question qu'il n'a pas formulée. Nous étions cinq. L'homme nous a amenés à l'eau. Il nous a fait sauter. »

Elle déglutit. « Nous avons vu les autres, le jour d'avant. Ils nageaient vite, ils battaient des jambes et des bras... Un à un, ils ont disparu. J'ai vu sa bouche. Elle se refermait sur eux et ils n'étaient plus là. L'un après l'autre. » Elle se dégage le visage des mèches qui le recouvrent. « Mais nous devions. Ou il nous tuerait. Alors j'ai nagé, aussi vite que j'ai pu. » Elle serre les poings si fort que ses os blanchissent. « Je sentais des remous. Je la sentais qui passait sous moi. Mais j'ai nagé, j'ai nagé encore. Parfois il y avait un bruit, une éclaboussure, et je savais qu'elle s'était nourrie. »

Ludovico l'écoute, les lèvres entrouvertes.

Elle est passée.

La Mureine ne l'a pas prise. Elle a atteint l'autre rive. Tiberius n'a pas dû la voir. Il l'a crue disparue elle aussi dans les entrailles de la bête.

Pas étonnant qu'elle accepte de le suivre. Luperque n'a pas grand-chose à lui offrir.

Suavia retombe dans le mutisme. « Tu lui as échappé. Tiberius t'a crue morte. » Il soupire. « Tu as eu beaucoup de chance ce jour-là.

— Je suis sortie de l'eau, je voulais crier mais je ne pouvais pas. Il m'aurait reprise. Je me suis cachée dans les rochers jusqu'au soir. À la nuit, j'ai marché vers Luperque. J'ai marché longtemps. Après, je me suis cachée dans la rue...

— Et je t'ai retrouvée... »

Elle desserre les poings. Ses bras sont agités de frissons. Ludovico l'allonge sur la couchette et la recouvre. Quelle sensation ce doit être pour une indigène de sentir sur sa peau la caresse de draps de lin. La mollesse

accueillante d'un oreiller et la chaleur d'une couverture de laine. Qu'elle se repose.

Elle ferme les yeux.

Ludovico se lève et jette un œil par le hublot. Nous sommes hauts dans le ciel, désormais. Loin de tout cela. Il ne t'arrivera plus que du bien. Il le faut. Pour Aristus et la Lupanie.

Tout à l'heure, nous mangerons. Je partagerai mon repas avec toi. Nous nous nourrirons de la même viande et des mêmes plantes. Nous nous abreuverons au même vin. Luperque te doit bien ça.

Puis quand le soleil tombera sur l'horizon, quand il fera miroiter la mer de vape au loin, glissant en lignes pourpres sur le moutonnement de la forêt avant de l'abandonner à la pâleur lunaire, quand on n'entendra plus que le ronronnement des moteurs vexiniens, je te rejoindrai et te donnerai ce que je suis.

Alors nous serons unis, toi à moi, comme le feu l'est à ce qu'il dévore.

OceanofPDF.com

Pourquoi c'est encore tombé sur moi ? Grumelli, c'est un de ceux que j'aime le moins. Pas que les autres me plaisent, n'exagérons rien. Mais lui, il me dégoûte. Il n'a rien de repoussant physiquement. Pas plus que les autres clients en tout cas. Mais je n'aime pas... je n'aime pas ce qu'il dégage. Heureusement qu'il est drôle dans sa perversité. Comme il me parle, à chaque fois... Je dois vraiment faire un effort pour ne pas exploser de rire.

Il n'a jamais rien remarqué visiblement, puisque c'est encore moi qu'il a choisie. Pourtant, je n'ai pas vraiment fait de mon mieux pour être attirante. C'est même plutôt le contraire. Mais il me voulait. Tant pis. Voilà ce qu'on gagne à donner satisfaction.

D'autant qu'il n'a jamais eu un mot gentil pour moi. Il aurait pu dire à M. Zucchini que tout s'est bien passé, qu'il est très content, qu'il recommandera son établissement, je ne sais pas... Quelque chose, pour montrer que mes efforts ne sont pas passés inaperçus. Mais non, rien. Tout va de soi pour ce genre de bonhomme. Il paye pour son plaisir, il ne va pas ajouter un compliment gratuitement. Heureusement qu'il ne vient qu'une fois par semaine.

Bon, très bien, allons-y alors. Mon plus beau sourire.

Comme je suis heureuse de vous plaire, monsieur Grumelli. Je n'arrive pas à croire à ma chance... Moi ? Vraiment ? C'est sur moi que vous jetez votre dévolu ? Les autres filles doivent être malades de jalousie... Je suis née sous une bonne étoile. Non, je n'arrive pas à y croire. Regardez d'ailleurs comme je baisse le museau en vous prenant par la main. J'ai un peu honte du plaisir que vous allez me donner. Je ne le mérite pas. Je ne suis qu'une oie blanche qui n'a pas encore vécu, si naïve, si vulnérable...

Venez, avançons par ici. Isolons-nous un peu. Au bout de ce couloir, je connais un endroit confortable. La chambre mauve, oui. Je crois que nous y serons bien pour passer du temps ensemble. Permettez, je ferme à clef

derrière nous, je ne veux pas qu'on nous dérange... Oh, votre chemise, déjà ?

Ça y est, il est quasiment à poil, ce porc. C'est bien la peine que je me compose un personnage, tiens. Je ne peux plus trop en sortir, maintenant. Ça romprait le charme. Il faut dire que la plupart des clients aiment ça. Qu'on les mette dans ce rôle. Quoique Grumelli n'ait jamais vraiment marché là-dedans, maintenant que j'y pense... Lui, ce sont plutôt les huiles. Il faut toujours lui en vider une carafe presque pleine sur le ventre. Il n'est jamais tant heureux que quand tout glisse et brille de gras. C'est sûrement la proximité de la Fange, son travail avec la vase, toute cette crasse... Il a beau être Maître de Guilde et ne pas entrer en contact direct avec la saleté, ça doit quand même le travailler. Il a besoin de mes massages pour se sentir propre. Ça en fera au moins un de nous deux qui aura cette impression...

Il me voit, au moins, quand je m'effeuille ? Que je ne me donne pas de mal pour rien non plus. Mais non, il n'a d'yeux que pour les carafons à côté du lit. Il lit les étiquettes alors que je retire ma culotte comme si je n'osais pas. Tant pis pour toi, mon canard...

Je vais ouvrir ma blouse mais je vais la garder sur les épaules, je pense qu'il aimera ça. Ce mufle ne me regarde même pas quand je le rejoins. Allez, tout ça n'a rien de personnel, après tout.

Il sourit enfin quand il se retourne nu comme un ver et s'allonge sur le dos. Le lit remue. Il me tend une huile.

« Et maintenant, oins-moi. Oins-moi, ma goulue... »

C'est là qu'il faut se maîtriser. Ne pas pouffer. Faire du sourire que j'arrive à peine à réprimer un signe d'excitation. Enfin, monsieur Grumelli, enfin je peux vous oindre, j'en avais tellement envie, je n'attends que ça depuis des jours, depuis la dernière fois en fait, j'en garde un tel souvenir...

Heureusement qu'il ferme les yeux quand je commence, sans quoi je crois que je ne serais pas très convaincante. Dire qu'il va falloir que tous les membres y passent. Son gourdin en dernier, évidemment. Et ça va durer une heure, une pleine heure de pétrissage... Je m'ennuie déjà.

Tiens, il a fait ajouter un jouet, aujourd'hui. Ce velours sur le côté du lit. Il y a quelque chose dedans. C'est sûrement pour ça qu'il ferme les yeux. Pour que je le surprenne, comme qui dirait. Qu'est-ce que c'est ? Je déplie le velours d'une main pendant que je travaille sa cuisse de l'autre.

Un masque.

Qu'il est beau... Vraiment bien fait. Le bois est particulier, d'une sorte de gris cendré... C'est comme ça qu'il me veut aujourd'hui ? Mangeuse d'hommes ? Au moins, il ne me verra pas me retenir d'éclater de rire... Mais chacun ses perversions, après tout. Et le masque est vraiment réussi. Allez, je le mets.

S'il me veut en mante religieuse pendant que je m'occupe de lui, je ne vais pas le priver de son plaisir.

Le gris

OceanofPDF.com

Ce n'est pas possible, j'ai trop froid, je ne tiendrai pas.

Qu'est-ce que je dis ?... Il faudra bien que je tienne. J'ai tenu hier, j'ai tenu avant-hier. Tous les jours depuis sept mois. Alors il faut continuer. Il faut tenir. Encore des années.

J'ai les pieds trempés malgré les bottes. Si on peut encore appeler ça des bottes. Ma peau doit être toute blanche à force de macérer dans l'eau de mer, prisonnière du cuir. Pas moyen de se réchauffer. Pour les mains, c'est encore pire. Je ne sens presque plus mes doigts. Le manche de la pioche me fait sans cesse de nouvelles ampoules. Mes paumes sont en sang, le sel les mord. Elles sont méconnaissables.

J'avais de mains belles avant. Pas vraiment fines, mais élégantes. J'avais les doigts gracieux malgré mon travail. Je ne sais pas, j'ai dû toujours faire attention à mes mains sans y penser. Mais maintenant... On dirait que la peau va partir en lambeaux, là où elle n'a pas déjà disparu. Elle paraît plus fine qu'avant, elle se déchire à la moindre griffure. C'est le sel, encore. Ça mange tout. Quant à l'odeur des algues qui pourrissent, j'ai l'impression de n'avoir connu qu'elle toute ma vie.

Nous ne sommes pas nombreux dans mon tunnel. Ça s'entend aux coups de pioche. On n'y voit rien ou presque malgré les torchères à vape fixées aux parois. L'air des souffleries arrive jusqu'ici, heureusement. On peut au moins respirer.

Qu'est-ce que j'aurais fait si le juge m'avait donné trois cents tonnes au lieu de cent cinquante ? J'aurais tout laissé tomber, je crois. Ce ne sont pas les occasions qui manquent. Chuter d'une corniche, par exemple. Il faudrait sauter la tête la première dans un puits, et pas trop au centre pour s'écraser sur les rochers. Même sans mourir sur le coup, on serait suffisamment sonné pour se noyer sans souffrir. Et pour nourrir les carapinces, qui ne se soucient pas plus que ça de savoir si leur repas s'accroche encore à la vie.

On pourrait aussi inspirer un grand coup et sombrer, un sac de pierres attaché aux mollets. Le froid vous paralyse, puis l'eau vous avale.

Pourquoi est-ce que je pense à ça ? Il était clair qu'ils ne me donneraient pas trop. Ils ne donnent jamais trop. Sans quoi on ne laisse plus d'espoir aux bagnards, qui choisissent la mort et non la douleur. Vexine y perd.

Merde, ce foutu bloc ne veut pas venir. Ça fait plus de dix minutes que j'y travaille, impossible de le détacher. Je dois introduire ma pioche dans cette faille, ici. Il cédera peut-être.

J'avais l'impression qu'ils voulaient me donner plus, pourtant. C'était d'ailleurs étonnant. J'ai commis un crime, certes. Mais sur la grande échelle du Mal, j'atteins à peine les premiers barreaux.

Cède, saloperie... Mes mains, ça devient insupportable... Le soleil doit tout juste commencer à baisser dehors. Il y a encore plusieurs heures avant la sirène. Je pourrai enfin remonter, fuir l'humidité et le froid, le sel qui m'écorche toute la journée. M'allonger sur ma paille avec les autres. Me réchauffer, manger un peu, dormir.

Me réveiller et recommencer.

Ah, ça y est... C'est lourd, vacherie ! Il ne faut pas que j'en mette trop dans le bac, sans quoi je ne pourrai pas tout rapporter en une fois et je m'en ferai piquer.

On dira ce qu'on voudra, mais sortir un cadavre de sa tombe, ça reste moins fatigant.

J'aurais dû faire comme mon père et me contenter de les mettre en terre. Enfin... Dans la boue du marais. Là où une langue de sable un peu moins molle qu'ailleurs permet un semblant de sépulture. Incroyable d'ailleurs les prix qu'atteignent les meilleures parcelles. Les mausolées y fleurissent comme des champignons. À croire que les richards sont prêts à dépenser presque autant pour leur mort que pour leur vie. C'est vrai que les zones de terre à peu près sèche ne sont pas nombreuses. Quand une compagnie en trouve une, si elle n'est pas assez vaste pour y construire un nouveau pilier, ce qui n'arrive quand même pas souvent, elle peut toujours servir de

concession funéraire. Et elle n'y perd pas. Il y a toujours des gens de la haute que l'idée dérange : leur petit corps poudré jeté au marais, où il faisandra pour rassasier les vers et les poissons. Entre autres.

Ici, la question ne se pose pas. Quand l'un d'entre nous se tord la cheville, se perd dans le dédale de passages ou tombe d'épuisement, s'il ne reçoit pas de l'aide tout de suite, on ne retrouve rien le lendemain. Les carapinces auront déjà terminé le boulot.

Encore ce bloc-là, je charge, je ressors et je fais peser. Je pourrai encore faire deux ou trois voyages. Je ne sais pas si ça fera vraiment une différence. Je n'ai rien d'autre à faire, de toute façon...

Quand ils me sont tombés dessus, j'ai tout de suite su qu'ils ne m'avaient pas filé le train. Non.

Ils m'attendaient.

J'aurais dû me méfier de ce tuyau. On avait beau avoir trinqué ensemble, ce type m'avait fait des confidences trop vite. C'était suspect. On se dit ça, avec le recul... Mais il m'a offert à boire, encore et encore, alors je n'ai pas senti venir le danger. L'erreur classique. Le lendemain, j'avais juste l'impression d'avoir eu la chance de tomber sur un joli petit coup tranquille, qui pouvait rapporter beaucoup. Je ne me suis même pas demandé pourquoi il m'avait révélé tout ça...

Pas d'excuse, à vrai dire. Il m'a mis un énorme panneau sous le nez et j'ai foncé tête baissée.

Je ne sais même pas si la tombe que j'ai localisée dans le marais avant de me faire épingler par la garde était bien celle de ce joaillier du pilier des Facettes. J'ai bien vu une pierre tombale, mais elle m'a paru trop sobre pour un rupin de cet acabit. Tant pis, je ne saurai jamais.

Étrange comme j'ai besoin de penser à tout ça. Je le fais depuis le début de ma peine, tous les jours, des heures durant. Et j'arrive toujours à la même conclusion. Pourtant je recommence, chaque jour. Envie de me convaincre moi-même ? Peut-être que je doute... Mais pourquoi douter ? Plus j'y réfléchis, plus c'est l'évidence.

Pendant des années, je n'ai fait que de petits clients. Oh, pas un de ces prolétaires qui n'ont rien d'autre pour vivre que la force de leurs bras, qu'ils vendent de leur vivant et qui disparaît avec eux. Parce que la force des bras, ça ne se lègue pas. J'aimerais d'ailleurs bien savoir pourquoi on leur donnerait une sépulture.

Mais chez les petits artisans, les petits commerçants, les rentiers qui viennent de caner dans leur chambre, bien au chaud sous leur édredon, là il y a de quoi faire. J'aurais dû en rester là. C'était sans danger. Sans danger, parce que ça ne rapportait pas trop. Juste ce qu'il faut pour vivre tranquillement, en se donnant un peu de mal, sans risquer de gêner les gens qui comptent vraiment. Aller les enterrer avec papa, puis revenir en douce deux ou trois jours plus tard récupérer ce que leurs proches avaient sacrifié au souvenir de leur cher disparu. Généralement, je pouvais compter sur les vêtements. Il y avait toujours une étoffe de valeur, un châle, un pardessus de velours, quelque chose... Avec peut-être une broche. De temps en temps, c'était une bague, un collier ou des boucles d'oreilles. Il y avait toujours de quoi.

Oui, j'aurais dû en rester là. Le marais n'est pas sans risques avec ses bancs de vase qui surgissent à l'improviste ou modifient la topographie, mais ça reste faisable. Avec une bonne barque et des échasses, on arrive à faire face à presque toutes les situations. Le vrai danger, c'est pour les fangeux. Ils vont à la limite, là où la vase nous encercle, là où elle est la plus dense et ne se dissipe pas. Ce sont eux qui prennent cher. Pour moi, c'était un peu macabre, c'est tout. On s'habitue.

Mais j'ai beau chercher, je ne trouve pas de client suffisamment important pour qu'on m'en veuille à ce point. Aucun des noms ne m'était connu. Et chaque fois je vérifiais. Ils n'étaient pas rien, oui. Mais ils n'étaient pas vraiment quelque chose non plus.

Ça y est enfin, ça se décroche. Allez, sur le chariot. Il faut vraiment que je me réchauffe. Je dois livrer, sortir d'ici... Et cette foutue corde qui me cisaille l'épaule... J'ai dû charger un peu trop. Tant pis. Le chanvre mouillé

me déchire les paumes, mais je dois rapporter ma cargaison si je veux purger ma peine un jour. Ce sont les petites galeries qui sont les plus pénibles. Une fois dans le tunnel principal, la remontée se fait en pente douce, en circulaire. C'est mieux éclairé et à peu près sec...

Crapule de juge.

Non, ça ne peut pas être à cause d'un de mes clients. C'est autre chose. Et en réalité, je sais quoi. Il n'y a que cette explication.

Ce grand type en noir qui est venu me voir un jour, j'ai mis du temps à l'identifier. Jusqu'à ce que je voie son portrait imprimé dans la gazette. L'image n'était pas grande et de mauvaise qualité, mais il n'y avait pas de doute.

Navagiero. Maître de la Guilde des Masquiers. C'est là que j'ai manqué de jugeote. J'aurais dû tout plaquer.

Il me rancarde dans une taverne, m'explique et sort une bourse qui finit de me convaincre. C'était trop beau.

La corde me fait mal, merde... Le chariot racle contre la pierre. Dire qu'il faut que je hisse ça à la poulie sur plus de vingt mètres avant d'arriver à la galerie principale...

Donc je demande des précisions. Et là, je ne comprends pas tout de suite. Je vais devoir l'emmener dans le marais pour y ensevelir quelque chose. Là où même les fangeux hésitent à se risquer. Et ce, à plusieurs reprises. Je fronce les sourcils. Des sacs à transporter en barque, me dit-il quand je lui demande des détails. Il ne me dit pas quoi. Mais d'abord, il y aura un premier boulot. Un tombeau.

Ça, je connais. Et c'est pour ça que je n'ai pas senti venir l'arnaque. Quand j'ai dû en extraire ce qu'il voulait, quand j'ai compris que tout cela sortait carrément de l'ordinaire, il était trop tard pour se méfier.

La zone la plus paisible. Celle où la vape se fait le moins visible. Là où les parcelles coûtent tout ce que je gagne en une année de travail. Il nous a guidés dans le marécage. Nous avons atteint l'îlot en une vingtaine de minutes d'une navigation silencieuse.

Le monument était vraiment magnifique. Un des plus beaux qu'il m'a été donné de voir. Pas très haut, mais d'un luxe rare. Les motifs funéraires, les crânes, les pleureuses... Et les fleurs. Elles n'avaient même pas commencé à faner. La cérémonie n'avait pas eu lieu plus de vingt-quatre heures avant.

Les trois serrures de la grille ne m'ont posé aucun problème. Je les ai crochétées sous son regard. Six places à l'intérieur, dont trois occupées. Le tombeau le plus récent n'était pas difficile à repérer, à la hauteur des yeux. Un nom gravé dans la pierre. Dulcamara. J'ai donné quelques coups de masse pour l'ouvrir et nous avons sorti le cercueil.

Un corps frêle à l'intérieur, une jeune femme parée de bijoux. Il m'a dit de les prendre et de les garder. Je n'arrivais pas à le croire. On a pris le corps et on l'a chargé sur la barque. Je n'y comprenais rien.

Puis il nous a menés plus loin dans le marais, beaucoup plus profond. La nuit était bien avancée. Je me sentais mal à l'aise. Ça pouvait devenir risqué. Mais il semblait savoir où aller. Il m'indiquait un cap sur l'eau, me faisait signe de prendre à droite ou à gauche et s'en remettait à mon expérience de la navigation à la perche. La lumière de notre lanterne à vape, fixée à sa hampe à l'arrière de l'embarcation, n'éclairait pas à dix mètres.

Je ne sais plus combien de temps nous avons progressé ainsi. Des heures, certainement. Il m'a finalement indiqué un autre îlot, dans un coin vraiment désert. Le genre d'endroit où même les fangeux ne se risquent pas. Un reste de tourelle s'y dressait, à côté d'un arbre mort. On a débarqué, puis j'ai creusé au pied de l'arbre. À mains nues. Je ne sais pas pourquoi. Il y tenait. Heureusement, la terre était meuble, gorgée d'eau. On a enseveli le corps. Après avoir tassé, j'étais en nage. Déjà l'aurore pointait. Il fallait encore regagner Vexine et j'étais à bout de forces.

Nous sommes rentrés en silence. Il m'a fait débarquer sur un quai du pilier Voglia et m'a dit qu'il me recontacterait. Je n'y comprenais rien. J'avais entre les mains pour des milliers de florins de bijoux et il n'avait voulu qu'un cadavre.

Oui, j'aurais vraiment dû me méfier.

Il a repris contact avec moi trois nuits plus tard. Il m'a donné rendez-vous sur le même quai, au crépuscule.

Plusieurs sacs pleins à ses pieds. Je n'ai pas demandé ce que c'était. Il ne m'a pas proposé de m'aider à ramer. Il s'est contenté de m'observer, emmitouflé dans sa pelisse d'un pourpre si profond qu'on l'aurait crue noire, les yeux comme deux traits clairs sous son tricorne. Son silence était préférable. Pas de bruit. Plus nous nous approchions de la vape, plus nous devions nous faire discrets. Il ne m'indiquait la route à suivre que par grognements et gestes de la main.

Au bout d'une petite heure, nous avons atteint un banc de sable recouvert de roseaux. Un vieil arbre lançait ses branches mortes vers la lune. Il était si près de la vape que je m'attendais à tout moment à en voir surgir quelque chose. J'ai débarqué les sacs et creusé de mes mains entre ses racines, comme l'autre nuit. Là non plus, il ne m'a pas proposé son aide. Il ne montait même pas la garde. Il est resté dans la barque à m'observer transpirer, en jetant parfois un coup d'œil vers la vape, qui ondulait non loin.

Une fois le trou assez grand, j'y ai déposé les chats.

Des dizaines de petits cadavres à la fourrure souillée d'eau sale, aux museaux moisis. Il me regardait. Puis j'ai rebouché le trou. Je transpirais malgré le froid.

J'ai ramé jusqu'à la Fange et on s'est de nouveau séparés au pied du pilier Voglia, non sans qu'il me remette la somme promise et me demande de le retrouver quelques jours plus tard. Là aussi, j'aurais dû sentir d'où venait le vent. Mais c'est encore le poids de la bourse qui l'a emporté.

Au soir convenu, je l'ai retrouvé. Il n'avait qu'une hache avec lui. Pas de sacs. La barque nous attendait à la base du pilier. Nous sommes repartis.

Quand nous avons atteint le banc de sable, la vape semblait plus proche. Il m'a lancé la hache en me désignant l'arbre d'un geste de la main, là où j'avais enseveli les chats. Le bois était différent. D'un gris clair, cendré.

Ah, le tunnel principal, enfin. Je n'en peux plus... Heureusement, le sol est plus régulier.

J'ai frappé, longtemps. Le métal sonnait étrangement contre le bois mort. Un bruit pas naturel dans la nuit, avec la vape tout à côté. Je n'aimais pas ça. Dans le marais, on se fait discret. Navagiero ne quittait pas la barque. Il devait se sentir en sécurité. J'ignore pourquoi d'ailleurs. S'il m'était arrivé quelque chose, il n'aurait jamais pu rentrer tout seul. Il avait peut-être une arme dissimulée sous sa cape.

Dans la terre autour du tronc, il n'y avait plus trace des petits corps.

J'ai chargé le bois en plusieurs morceaux, ça m'a pris du temps. Et on est repartis. J'ai reçu la somme convenue et il m'a donné rendez-vous deux semaines plus tard. Toujours au même endroit.

Tirer maintenant. Marcher d'un pas régulier, sans me laisser influencer par les autres qui remontent en même temps. À chacun son allure. Ça ne sert à rien de faire la course.

La fois d'après, c'étaient des oiseaux. Trois sacs d'oiseaux morts. Il avait dû les capturer et les étouffer. Les plumes étaient couvertes de fiente. Il nous a menés à un autre arbre pour les enterrer. Ça m'a pris un peu plus longtemps, certaines volutes de vape me faisaient peur. C'est toujours pareil quand on est à la limite. Des langues de brume se formaient trop vite à mon goût, et je craignais de nous voir coupés du chemin de retour vers Vexine. Mais mon passager ne se plaignait pas. Il me laissait faire.

J'ai procédé aux funérailles et nous avons récupéré le bois quelques jours plus tard.

Le haut, on y est presque. Plus que quelques minutes et je pourrai me réchauffer. Avant d'y retourner. Il faudra faire la queue pour la pesée de toute façon. Heureusement qu'il y a les braseros.

Après, il y a eu une période où nous partions vers l'Arquesylve. Il n'y a jamais de fangeux là-bas. La boue n'est pas la même. Je pensais que nous ne croiserions personne. Nous nous enfoncions dans la mangrove. Ça

devenait difficile de naviguer entre les arbres. Mais il savait toujours où aller. Sans boussole. Comme s'il avait une carte dans la tête.

Nous atteignions ensuite une crique quelconque, jamais la même, où les indigènes nous attendaient. Ils ne disaient rien. Ils étaient là et nous observaient approcher.

Les cadavres à leurs pieds.

Il y en avait moins. Des bêtes massives. Deux sangliers. Trois cerfs. Un ours. Des furets une fois, en plus grande quantité. Quelques rongeurs. Je ne sais plus combien de voyages nous avons faits. Je chargeais les corps avec l'aide des indigènes et nous repartions. Un îlot, un arbre, mes mains pour creuser... Puis la hache quelques jours plus tard, le bois que je chargeais dans la barque, le retour, suivi de ma récompense.

La dernière fois, c'étaient des poissons. Des créatures étranges d'ailleurs, pas de celles qu'on pêcherait en rivière ou qu'on s'attendrait à voir sur l'étal d'un marchand. J'ignore comment il se les était procurés. Ça puait tellement que j'ai failli dégoûter. Mais ça ne sentait plus rien quand nous sommes revenus. Il y avait juste l'odeur du marécage. J'ai abattu l'arbre, nous sommes rentrés et il m'a dit qu'il me ferait parvenir sous peu la date de notre prochaine virée.

C'est là qu'il m'a menti.

Est-ce que c'est à cause de ce qui s'est passé une nuit ? Il avait semblé particulièrement contrarié. Nous avions failli y passer tous les deux, mais la perte du bois paraissait l'affecter plus que tout...

Je ramais et n'avais rien vu venir. Une demi-seconde avant le choc, peut-être, une forme de crapaud démesuré dans l'eau noire... La barque a tellement tangué que je nous ai vus passer tous deux par-dessus bord. Mais j'ai repris le contrôle et j'ai poussé comme jamais sur la perche pour nous éloigner. L'eau était agitée de remous et une partie du bois que j'avais chargé glissait déjà avec le courant et s'éloignait vers un mur de roseaux, à la limite de ce que la lanterne nous permettait de voir.

Navagiero n'avait pas protesté, mais sa colère ne faisait aucun doute. Il n'avait pas fait de commentaires et m'avait remis la somme convenue, comme si rien de particulier ne s'était produit.

Je devais sentir qu'il tramait quelque chose et que je n'allais pas m'en tirer à si bon compte, parce que je n'ai rien dit non plus. J'allais ouvrir la bouche, mais quelque chose m'a fait changer d'avis. La prudence, peut-être... Les roseaux avaient sûrement arrêté le bois, plus loin. On devait pouvoir le récupérer. Trois paquets solidement ficelés. J'allais avoir besoin d'une assurance. Ma vie contre le bois. Ça ne l'a pas intéressé, apparemment.

La file d'attente, enfin... Je ne sens plus mes mains. Je n'ose pas les regarder. Elles doivent être blanches, rouges, la peau déchirée... Je n'arrive presque plus à bouger les doigts. Le feu. Il y a un peu de place. Il ne faut pas que je m'approche trop, sans quoi la douleur sera encore plus forte quand je repartirai. J'ai quand même quelques minutes avant mon tour.

Puis ce type m'a donné à boire et m'a fait miroiter le coup de trop. Celui où les gardes me sont tombés dessus. Navagiero aurait pu me faire disparaître. J'en sais trop, je suppose... Même si je n'y comprends rien. Apparemment, il a préféré m'éloigner. S'il ne m'a pas encore fait tuer, ce qui serait beaucoup plus sûr pour lui, c'est qu'il estime sûrement qu'il pourra encore avoir besoin de moi un jour. Mais pourquoi ? Pour récupérer le bois ?

Et s'il change d'avis... est-ce qu'il pourrait faire alourdir ma peine ? Ou bien est-ce que je disparaîtrai dans une galerie sans qu'on entende plus jamais parler de moi ? Ce ne serait pas la première fois que ce genre de choses arriverait.

Navagiero n'est pas du genre à laisser derrière lui quelqu'un qui risque de parler. Même si je ne saurais pas quoi raconter. Je ne purgerai peut-être jamais la totalité de ma peine...

C'est à moi. Maintenant, ne pas se faire rouler. L'aiguille indique bien zéro quand la balance est vide. Voyons ça... quatre-vingt-trois kilos.

Bon. À ce rythme, j'aurai purgé ma peine dans...

Non. Surtout, ne jamais compter.

Une question me taraude toujours, pourtant. Chaque fois, nous sommes revenus quelques jours plus tard pour récupérer le bois. Sauf avec le premier corps.

Pourquoi ?

OceanofPDF.com

La nuit a été bonne.

La chaleur qui s'est répandue en eux s'est enfin apaisée. Comme une braise sous une couche de cendres, forte et tranquille. Ludovico ne sent pas encore le malaise, curieusement. Il sait qu'il viendra. Suavia est à ses côtés.

Elle a repris des forces. Ses traits sont moins tirés. Ils doivent rester ensemble. Il a besoin d'elle comme elle a besoin de lui. Pour l'empire et Aristus. Pour anéantir Lilith. Sa place est désormais près de lui. La situation s'est installée d'elle-même, avec un naturel humain et simple, et Ludovico en conçoit une fierté qui lui fait bomber le torse sans qu'il en ait conscience.

Son bras repose contre le sien alors qu'ils sont tous deux accoudés au bastingage, à la proue de la *Brodeuse*. D'autres passagers se pressent à proximité. La vue a de quoi fasciner, même pour ceux qui connaissent Vexine, paraît-il. Les monts Tarpéiens sont derrière eux depuis longtemps et, sous la caravelle, la forêt descend en pente douce jusqu'aux premières eaux de la ville-marchande. On aperçoit encore de larges poches de vape derrière le vaisseau. Le timonier donne parfois un ordre dans un cornet en cuivre, que la salle des machines exécute. Le capitaine est assis derrière lui dans sa redingote de velours bleu. Il surveille et attend.

Suavia serre soudain le coude de Ludovico et plisse les yeux. Les premières tours émergent du néant de grisaille. Des formes imprécises d'abord, qu'on croit dues à un caprice de l'imagination, au désir d'arriver à bon port. Puis elles s'assombrissent, se dessinent avec plus de netteté sur le fond vapoureux, jusqu'à ce que leurs silhouettes s'en détachent. C'est le moment d'admirer.

Oui, les lignes sont fines. Plus fines que le plus fin des bâtiments un peu élevés de Luperque. D'une pierre d'un gris moiré, presque argenté. Des bâtiments s'agrippent aux flancs des piliers, comme des morceaux d'écorce à leur arbre. Même à cette distance, on peut discerner les arcades, les voûtes

et les fenêtres à vitraux. De certains piliers jaillissent des ponts à la fois si larges et si aériens qu'ils évoquent la seconde tige d'une fleur naissant de la première. Des habitations sont construites au-dessus du vide, sans nuire à l'harmonie de l'architecture. Des lignes de trams treuillés se devinent çà et là, leurs cabines roulant au-dessus du vide. Puis Ludovico aperçoit les silhouettes de gargouilles qui flottent entre les piliers. Certaines portent un carrosse dans leurs serres. Il se rend compte qu'il tient la main de Suavia et retire la sienne. Elle contemple le spectacle de Vexine qui se révèle à leurs yeux, la bouche entrouverte. Le vent fait danser ses cheveux, qui caressent parfois la joue de Ludovico.

Alors que la *Brodeuse* approche, les bases des piliers prennent forme. Le sol reste invisible encore un moment, puis les nuances brunes du marécage se concrétisent. Des bancs de sable fiévreux entre des nappes de brouillard, parsemés de roseaux poussant par faisceaux isolés. Le marais tapisse tout le sol de la ville. On distingue par endroits les baraques d'une concession de fangeux, flanquées de bacs à tourbe autour desquels s'agitent des silhouettes lasses. Ludovico sourit intérieurement. Beaucoup d'entre vous sont nés à Luperque ou dans l'Arquesylve.

Pourquoi êtes-vous partis ? Vous étiez nourris, logés et, la plupart du temps, vos maîtres vous traitaient bien. Certains parmi vous ont même appris à lire et à compter. Peut-être à aimer. Alors pourquoi partir ? Pour la liberté ? Elle ne vaut pas grand-chose, votre liberté. Elle vaut une vie de travail et de misère, elle vaut la solitude, elle vaut une mort ignorée de tous, pétrie du sentiment de n'avoir servi personne.

De n'avoir servi à rien.

La caravelle prend bientôt de la hauteur puis oblique à tribord, et ses passagers profitent d'un autre angle de vue sur la ville. Les piliers pivotent sous leurs yeux avec une lenteur majestueuse, révélant d'autres finesses de pierre. On distingue bientôt des centaines, des milliers de formes humaines évoluant en contrebas.

L'aérodalle de Vexine, à cheval sur les sommets de trois piliers plongés dans l'ombre, se révèle enfin. Des cages, des chaînes, des passerelles de métal y pendent comme une chevelure. Plusieurs navires de fort tonnage flottent au-dessus de la dalle elle-même. Une tour encore plus mince s'y dresse, striée de poutrelles métalliques rivetées de cuivre. La *Brodeuse* s'élève encore et avance vers son mât. Ludovico imagine les matelots à la base de la coque lancer câbles et amarres. Puis la caravelle termine son voyage et s'immobilise. Le capitaine et le timonier quittent leur poste. Plusieurs passagers restent sur le pont et admirent la vue. D'autres descendent déjà pour gagner la cale, où ils emprunteront l'ascenseur mécanique qui les déposera sur la dalle.

Suavia ne sourit pas. « C'est donc là que tu cherches Lilith, fait-elle avec discrétion. Elle vient de la forêt, tu sais... Des mousses, des feuilles et de l'humus. J'ai du mal à croire qu'elle puisse exister ici...

— Allons-y », dit-il en ignorant sa remarque. Elle se laisse faire. Ils regagnent leur cabine, rassemblent leurs affaires et se dirigent vers le fond du vaisseau par les coursives déjà pleines de voyageurs. Puis ils patientent dans le hangar et, une fois l'ascenseur remonté, embarquent dans la cage de métal qui se remplit rapidement. Le mécanisme se met en marche dans un chuintement de vape. Le vent les assaille lorsqu'elle quitte l'abri de la coque. Ils sortent de l'ascenseur quelques minutes plus tard et posent le pied sur la dalle.

Ils sont à Vexine.

Tout s'agite autour d'eux. Les voyageurs qui se pressent vers les escaliers ou les ascenseurs, les arrimeurs transportant caisses et ballots sur des chariots mus par un moteur à vape, les préposés qui surveillent les opérations. Un groupe de gardes montés sur des gargouilles aux ailes repliées posent sur le tumulte un regard tranquille.

Ludovico frissonne au milieu de ces êtres bien vêtus, parés d'étoffes et de velours, de chapeaux aux plumes criardes. Sa tunique est propre mais simple, trop simple, et ses sandales détonnent avec les bottes cirées et les

mocassins à boucles. Salone a fait ce qu'il pouvait pour l'affubler d'une mise aussi peu luperquienne que possible, mais ces fats ne sont pas dupes. D'autant qu'avec la jeune femme à côté de lui, on risque encore moins de le prendre pour un Vexinien. Ces regards de mépris... Il se redresse en un geste de fierté et traverse l'aérodalle vers l'un des ascenseurs. Les corps se pressent bientôt à l'intérieur et la cage s'enfonce dans le sol.

Il fait froid malgré la foule. L'ascenseur termine sa descente et un groom de quinze ans à peine en ouvre la grille dans une vaste salle bordée de guichets. Plusieurs passages aux arcades ornées de motifs floraux ou animaliers s'en éloignent dans toutes les directions. Une foule bigarrée y passe, son brouhaha résonnant sous la voûte. Beaucoup portent un masque simple mais de qualité, recouvrant seulement les yeux. Quelques-uns arborent un nez interminable qui tombe comme un bec.

La voix de Salone lui revient en mémoire. Ruffel. Une cristallerie.

On les bouscule, personne ne leur prête attention si ce n'est pour leur lancer un regard condescendant. Ludovico avise une ouverture sur sa gauche et ils débouchent sur une esplanade. Plusieurs carrosses attendent, leur cocher fumant la pipe à côté. Sur leurs toits, des paires de gargouilles somnolent sur des poignées de fer. De leurs harnais de métal partent des chaînes reliées aux carrosses.

Le cocher le toise alors qu'ils s'approchent. « Je dois me rendre au pilier des Gourdes.

— Montez, dit-il d'une voix traînante en réajustant sa gabardine de cuir. Une adresse en particulier ?

— Une cristallerie. Un sire Ruffel ?

— Je vois à peu près où c'est. Mais c'est assez bas. Je vous poserai sur une place non loin, vous n'aurez plus qu'à descendre.

— C'est parfait.

— Vous avez de quoi payer, je suppose ? » dit-il en enfonçant son tricorne sur son crâne. Ludovico s'efforce de ne pas réagir à l'insulte à peine voilée. Il sort une poignée de pièces de sa bourse. « Cela suffira-t-il ?

— Pour sûr, dit l'autre avec un sourire hautain. Mais on ne paye pas comme ça par chez nous. Vous n'avez vu aucun changeur ? Parce que vos sesterces, là... Moi, il me faut des florins. » Il se passe une main sur le menton. « Bon, on va s'arranger, mais je vous prendrai un peu plus. Parce que le changeur, ce sera pour moi. »

Ludovico ouvre la porte du carrosse et ils montent. Deux banquettes se font face dans l'intérieur capitonné. Voilà ce qu'est Vexine. Une ville de bandits, libres d'imposer leurs conditions aux autres et de subir celles qu'on leur impose.

Le cocher réveille les gargouilles qui frémissent d'abord, puis se mettent à remuer en faisant tanguer le véhicule. Elles poussent quelques grognements rocaillieux et l'attelage s'élève d'un coup. Ludovico doit réprimer un haut-le-cœur. Il écarte le rideau qui masquait la fenêtre.

De nouveau, la ville vue d'en haut. Mais sa proximité révèle cette fois plus de détails. Quittant l'ombre de l'aérodalle, ils survolent petites cours, ruelles et jardins bien entretenus. Des places de tailles diverses, agrémentées de fontaines ou de statues, mouchettent le tissu urbain. La population de gargouilles lui paraît plus dense qu'à Luperque. Chaque bâtiment ou presque s'orne d'un de ces monolithes vivants. On aperçoit aussi des cavaliers dont le vol croise celui de leur carrosse. Suavia ne peut détacher ses yeux du spectacle.

Le cocher les dépose quelques minutes plus tard sur une placette dotée d'une aire où attendent d'autres montures. Il les fait descendre, empoche les pièces de Ludovico d'un air satisfait et leur souhaite une bonne journée avant d'allumer sa pipe. Non loin, une artère plus large que les autres s'enroule autour du pilier.

Ils la descendent et longent des bâtisses dont même Ludovico doit reconnaître la majesté. Il interroge un groupe de gardes à hallebardes rassemblés à un embranchement, qui leur indiquent la direction à prendre avec un sourire amusé.

Bientôt, l'architecture change et les demeures particulières font place à des maisons propres de deux ou trois étages. Les gargouilles sont toujours aussi belles. Mais la foule n'est plus la même. Les étoffes de choix et les chapeaux bien ajustés sur les têtes cèdent maintenant la place à des vêtements plus simples, de lin ou de cuir, et les crânes se couvrent petit à petit de bérets ou de bonnets de facture modeste. Moins de masques. L'odeur change, elle aussi, alors qu'ils se rapprochent de la fange. Les ateliers se multiplient autour d'eux. Ils croisent des charrettes à bras ou tirées par des bovins.

Ludovico repère enfin l'enseigne qu'il cherchait. Une fiole ciselée, gravée sur une plaque de bois. Elle pend en haut d'un escalier au-dessus d'une porte ajourée d'une fenêtre. Une cour donne sur le côté, l'un des vantaux de son portail ouvert. « Reste là », dit-il à Suavia avant de grimper les marches en laissant sa main glisser sur la rampe. Il entre sans frapper.

La salle est vaste, avec des plans de travail encombrés de tours et de bacs. Une odeur de plomb sature l'air. Deux fours à cristal brûlent à chaque extrémité. Les hommes et les femmes penchés sur leur ouvrage lèvent à peine la tête vers lui. Tous portent un tablier de cuir. Certains s'affairent sur un objet dont ils précisent les angles sur leur meule. D'autres empaquettent carafes ou petites bouteilles, verres et carafons qu'ils disposent dans des caisses d'où déborde la paille. Trois souffleurs s'efforcent de donner forme au verre incandescent et font tourner leurs cannes.

Un contremaître s'approche, lui aussi en tenue de travail. Ludovico le salue à la luperquienne et demande à voir Ruffel. L'autre s'éloigne par une porte située à l'arrière de la salle et Ludovico observe le travail des hommes libres.

Une joie mauvaise l'envahit, qui lui fait presque honte. Profitez donc de votre liberté. À Luperque, vous travailleriez autant. Mais vous seriez le bien de quelqu'un. On vous nourrirait et on vous soignerait. Ici votre corps est à vous : la belle affaire. Et encore, vous n'êtes sûrement pas les plus mal lotis.

À ce que j'ai entendu dire, la vie de fangeux n'est guère plus enviable que celle des esclaves que nous faisons s'entre-tuer pour nous divertir.

La porte se rouvre pour laisser passer un homme au ventre rebondi. Sa robe de soie rouge tombe sur ses mocassins et rehausse habilement la finition du collier qui pend sur sa poitrine. Il porte un bonnet des mêmes tons et son visage rougeaud s'orne d'une barbe bien taillée. Apercevant Ludovico, il s'avance vers lui en laissant le contremaître près de la porte. Son sourire chaleureux prend le centurion par surprise.

« Sois le bienvenu, visiteur du lointain. Ce n'est pas souvent que j'ai le plaisir d'accueillir un des tiens dans mon atelier. Mais tu aurais dû me retrouver dans ma boutique.

— Merci à toi. J'ignorais...

— Peu importe, je vais t'y conduire et te montrer ce que tu es venu chercher. Suis-moi. » Il passe devant Ludovico et gagne l'escalier à l'extérieur avant de refermer derrière eux.

« À Luperque, les gargouilles boivent plus que de raison, dit Ludovico avant que l'autre ait pu ajouter quoi que ce soit.

— Par tous les dieux, je me doute bien de qui tu es et des raisons qui t'amènent ! » Son visage s'est assombri d'un coup. « Salone ne t'a pas expliqué comment prendre contact avec moi ? » Sa voix est si basse que c'en est presque un chuchotement.

« Je suis Ludovico. Il m'a dit de prononcer cette phrase.

— Ce que tu fais avec une innocence qui dépasse l'entendement ! La prochaine fois, efforce-toi au moins de l'amener dans la conversation... Enfin, personne n'a rien entendu. » Il descend les marches de bois. Suavia attend toujours en bas et Ruffel lui jette un regard méfiant en passant devant elle. « Elle est avec moi, fait Ludovico en la prenant par le bras.

— Tu as apporté une esclave ? » Le ton de sa voix est pressant, presque outré. « Tu ne sais donc pas que les esclaves sont interdits à Vexine ?

— J'ai besoin d'elle. Pour la mission, ajoute-t-il. C'est ainsi. Si tu le désires, je peux la considérer comme une femme libre tant que nous

sommes ici.

— Il me doit la vie, intervient Suavia en jetant un regard noir à Ruffel. Et si j'étais restée à... » Elle baisse la tête en soupirant, comme si elle venait de révéler malgré elle un secret qu'elle aurait dû garder. « Je dois l'accompagner. »

Ruffel a un petit rire. « Si elle te file entre les pattes, tu ne viendras pas me le reprocher ?

— N'aie crainte, dit le centurion. Elle n'en aura pas l'utilité.

— Libre à toi. Par ici. »

Il franchit les vantaux. La cour n'est pas grande, sa terre battue est gorgée de pluie. Une charrette dort contre un mur à côté d'une roue brisée, ôtée de son essieu et jamais réparée. Quelques sacs moisissent contre la brique. De l'atelier attendant s'échappent des volutes de vapeur et les sons du travail du cristal.

Ils traversent la cour et pénètrent dans une petite pièce dont le luxe relatif contraste avec la simplicité de l'extérieur. Une cheminée sans feu fait face à la porte et un passage situé au fond doit mener à l'étage.

« Mon bureau, indique Ruffel. Vous allez vous y changer et nous sortirons par-derrière. Hors de question de discuter ici. »

Il ouvre une armoire et la fouille quelques instants. « Tenez, ce ne sera pas forcément votre taille, mais ça devrait faire l'affaire le temps de rejoindre la pièce que j'avais préparée. On vous trouvera quelque chose de mieux plus tard. Changez-vous. »

Ludovico pose les yeux sur des chausses de laine bleues, un pourpoint piqué, une chemise de lin et des souliers à boucle. Le manteau à fermoir de cuivre semble lui aller. Un béret à plume complète sa tenue.

À côté de lui, Suavia se déshabille. Elle est bientôt nue devant les deux hommes. Les formes brunes que le fer chauffé à blanc a laissées sur sa clavicule salissent la pâleur de sa peau. Ruffel détourne le regard et Ludovico sourit intérieurement. Tu n'es pas à l'abri de l'influence vexinienne si la pudeur te pousse à ne pas regarder le corps dévêtu d'une

esclave... « Je te demanderai de bien vouloir faire examiner sa plaie dès que possible, dit-il d'un ton faussement désinvolte. Le marquage est encore récent. Tu auras bien l'un ou l'autre baume pour favoriser la cicatrisation... » Ruffel ne répond pas.

Suavia attrape une longue robe d'un vert pastel qu'elle contemple sans savoir qu'en faire. « Je dois vraiment mettre ça ? » Son ton chargé de reproches n'appelle pas réellement de réponse. Elle se fera violence. Devant ses gestes hésitants, Ludovico s'approche et la lui passe. Elle se laisse habiller. L'odeur de sa peau le fait frémir et il s'efforce de cacher son trouble. Il lui saisit le pied et lui enfle des collants de soie blanche. Puis il attrape un bustier à motifs de brocart et le lui ajuste. Ses doigts tremblent lorsqu'ils frôlent le bulbe de ses seins. Il la chausse enfin de bottines de cuir noir, lui passe un manteau ourlé de fourrure et lui tend un chapeau à voilette, qu'elle s'empresse de faire tomber sur ses yeux.

« Parfait, dit Ruffel en pinçant les lèvres. Il serait préférable qu'elle parle le moins possible. Sa diction pourrait la trahir. Il en va de même pour toi, centurion. J'ai perdu mon accent au fil du temps, mais toi...

— Il va bien falloir que je me renseigne si je veux transmettre des informations à Salone.

— Oui, nous verrons tout cela plus tard. Il faut d'abord vous loger. Suivez-moi. »

Il gagne la porte située derrière son bureau et Ludovico le suit, tirant instinctivement Suavia par la main. « Non, pas comme ça, fait Ruffel. Elle doit te prendre le bras. »

La porte donne sur un couloir aux murs chaulés d'où émane une odeur de moisi. « Ce n'est pas très loin. Une mansarde. C'est chichement meublé, mais ça ira. »

Ils sortent, suivent une ruelle déserte sur une trentaine de mètres avant d'obliquer sur la gauche, puis ils empruntent un escalier aux marches glissantes où ils croisent quelques Vexiniens qui passent à côté d'eux sans paraître les remarquer. Ils obliquent de nouveau et Ludovico se rend compte

qu'il est perdu. Il peste contre lui-même. Il devrait faire plus attention. Et puis, cet accoutrement... Comment peut-on marcher dans ces machins ? Suavia aussi a du mal. Sa démarche est gauche. Pour une indigène habituée au contact de la terre sous ses pieds, ce doit être une torture.

Ils dépassent une vieille femme emmitouflée dans des haillons, la main tendue. Ruffel ne lui donne rien. Puis une venelle les mène à un nouvel escalier, qu'ils gravissent avant de s'arrêter devant l'entrée d'une maison coincée entre deux bâtisses. Pas de gargouilles. Ruffel ouvre une porte de bois bardée de fer et entre. Ils gagnent les combles et il les fait pénétrer dans une unique pièce, ajourée d'une fenêtre aux rideaux défraîchis. Une table de bois flanquée de deux chaises, un poêle froid, un lit au matelas trop mince recouvert d'une couverture.

« C'est modeste, je sais bien.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Nous nous débrouillerons. »

Ils referment et les deux hommes prennent place à la table. Suavia s'assied sur le matelas.

« Salone m'a fait parvenir, par des voies que tu n'as pas besoin de connaître, les raisons de ta présence ici, commence Ruffel. Mais... » Il s'interrompt soudain. « Penses-tu qu'il soit loisible de parler devant ta servante ?

— Je ne suis pas sa servante. » La colère perce dans sa voix. Ludovico se sent pris du désir de la serrer contre lui.

Une ombre passe sur le visage de Ruffel. Ludovico et elle, doit-il penser. Mais à Vexine, Suavia est libre, n'est-ce pas ? « C'est plus compliqué que ça, mais peu importe. Pour commencer, je te rappelle que ma présence ici et son but sont secrets. À Luperque, seuls Aristus et Salone sont au courant. » Ruffel acquiesce avec un sourire.

« Vexine prépare la mort de l'empereur et la chute de Luperque, dit Ludovico avec calme. Tout peut se résumer par cette simple formule.

— Cela, nous le devinons depuis longtemps. Salone m'en a averti et je n'en ai pas été particulièrement surpris. Ce sur quoi je m'interroge, ce sont

les événements qui semblent s'être précipités.

— Alors je te passerai les détails. Tu dois juste savoir la chose suivante : les indigènes de l'Arquesylve maîtrisent ce qu'ils considèrent, dans leurs frustes consciences, comme une sorte de magie.

— La magie des masques, dit Ruffel d'un air entendu. Je connais ces vieilles légendes colportées par les indigènes. Elles font partie de l'identité de ce peuple primitif. »

Ludovico hésite. « Certes... D'après ce que nous avons appris, reprend-il enfin, cette magie était déjà à l'œuvre durant la guerre des lycans. »

Ruffel se coule dans le dossier de son fauteuil et masse sa barbe d'un air songeur.

« Suavia connaît la responsable, ajoute Ludovico. Je ne parle pas de Vexine, bien sûr. Je parle de la sorcière. Lilith. »

Un sourire moqueur se dessine sur les lèvres du gros homme. « Une sorcière ? Avons-nous vraiment besoin de tout ce folklore ? »

Ludovico remue sur son tabouret en signe d'énervement. « Peu importe, nous l'appelons ainsi, voilà tout. Je l'ai vue. » Il marque une pause pour souligner la gravité de son propos. « Une de ses créatures m'aurait mis en pièces si Suavia n'était pas intervenue. » La jeune femme frémit à côté de lui.

« Lilith s'est transformée sous nos yeux. Elle et une troupe d'indigènes que nous rapportions de la forêt. Quelques-uns de ces monstres n'ont eu aucun mal à décimer ma cohorte. Une poignée d'entre nous a survécu. Les autres ont été massacrés et probablement dévorés.

— Et c'est là, je suppose, que les masques entrent en jeu...

— Le monticule près duquel nous avons fait halte pour la nuit servait de cachette aux masques. Ils y étaient enterrés. Tu sais comme moi que la vape se manifeste parfois dans la forêt. Elle jette ses langues entre les arbres, disparaît et surgit à loisir... Cela pourrait expliquer leurs propriétés, bien sûr, mais...

— Les masques... c'est Lilith. Elle nous les a donnés. Certains savaient où ils étaient, elle le leur avait dit. Ils savaient où s'arrêter, où chercher, où creuser... Lilith n'est pas une légende, dit-elle en froissant les pans de sa robe. Elle enchante les masques, elle est puissante. Et elle a choisi Vexine. »

Ruffel se lève et se dirige vers la fenêtre dont les carreaux laissent passer une lumière blafarde. « Lilith et sa magie, hein ? » Il se tourne vers eux. « Oui, les masques sont partout ici. Je ne saurais te dire pourquoi, mais ils font partie de la vie mondaine. Pourtant, ce que ton esclave, pardon, ta suivante insinue...

— Non, tout est parfaitement clair, s'écrie Ludovico avec un peu trop de chaleur. C'est la preuve que Vexine et ses guildes se sont bel et bien liées à Lilith pour abattre Luperque. »

Ruffel s'approche, une lueur de fausse curiosité dans le regard. « Les guildes, oui... Connais-tu donc la Guilde des Masquiers ?

— Je sais bien que les guildes régissent la ville. Ce sont les marchands qui commandent, ici. C'est l'argent.

— Les guildes se réunissent en un conseil placé sous la férule d'un Grand Maître élu pour cinq ans. Et oui, tu dis vrai, elles régissent la ville. Elles la régissent tellement bien qu'elles prospèrent et s'enrichissent, faisant de Vexine ce qu'elle est.

— Un repaire de brigands qui ne pensent qu'à leur bourse.

— Absolument, dit Ruffel d'un air satisfait. Elles ne pensent qu'à leur bourse. Et quand Luperque exige d'elles une partie de leurs richesses au prétexte que l'empereur le décide, elles ne peuvent approuver.

— N'ont-elles pas assez obtenu ? Elles ont soustrait Vexine à l'autorité de l'empereur, elles décident par elles-mêmes. Est-ce ainsi qu'elles le remercient ? En ourdissant la chute de la Lupanie ? »

Ruffel a un geste d'apaisement. « Tu prêches un converti. Je me contente de clarifier la situation. »

Il reprend place face à eux, pose ses coudes sur la table et croise ses doigts devant son visage. « La Guilde des Masquiers est de loin la plus puissante

de toutes. Mais ce n'est pas une simple question d'argent, même si les affaires sont lucratives. On achète des masques de Vexine jusqu'en Anglesie, et même à Morton, paraît-il. Leur finesse, leur facture... De très beaux objets. Tes soupçons pourraient bien être fondés. »

Ludovico serre les poings.

« Pour être honnête, il m'est difficile d'évaluer ce que les masquiers sont capables de faire. Je sais qu'ils entretiennent des liens étroits avec le Grand Maître des Guildes, Zancani. Certains considèrent même que ce sont les masquiers qui dirigent de facto Vexine, ou que c'est en tout cas leur influence qui donne le ton. Je fais partie de ceux-là.

— Et pourtant vous ne savez pas, intervient Suavia. Vous ne savez rien. » La jeune femme semble lasse. Comme si elle devait répéter des évidences à quelqu'un qui ne veut pas les voir. « Lilith aime la forêt. Elle aime ceux qui y vivent, ceux qui la vénèrent. Elle et Vexine ont Luperque comme ennemi commun. Elles haïssent l'empereur. » Elle s'est adressée à Ruffel, dont les joues se teignent de rouge. Une trace de colère ? Un reste de ses habitudes de Luperquien ? Une indigène, une esclave qui s'adresse ainsi à un maître... Tant mieux. Son cœur plonge toujours ses racines dans la capitale de l'empire.

Elle plante ses yeux dans ceux de Ludovico. « Tu l'as vue comme moi. Le masque l'a transformée.

— Oui, un lycan... dit-il sans paraître comprendre où elle veut en venir. Nous connaissons désormais leur origine.

— Et que pourrait donc bien encore lui donner l'Arquesylve pour l'aider dans sa lutte contre Aristus ? Les loups, bien sûr, et donc les lycans... Mais, alliée à Vexine et à ses artisans... elle pourra conjurer tout ce que la forêt recèle d'animaux. Ses *sauvageries*, comme elle les appelle. Elle en a besoin pour déferler sur Luperque. Ce qui veut dire qu'elle a besoin des masquiers de la ville-marchande. Cette fois-ci, les armées d'Aristus n'auront pas que des lycans à combattre. »

L'espion fronce les sourcils. « Les pouvoirs de Lilith alliés à la finesse des artisans masquiers de Vexine... L'idée est suffisamment crédible pour que nous agissions en conséquence, dit-il en coulant un regard en biais à la jeune femme. Mais il sera difficile d'en apprendre davantage. Les guildes sont particulièrement attentives au maintien de l'opacité. Je les comprends.

— Il nous faudra pourtant bien en savoir plus, dit Ludovico. Retrouver la sorcière si elle est bien ici, découvrir comment elle procède, je ne sais pas... Et je devrai me montrer prudent. Lilith est capable de beaucoup de choses, que nous ne pouvons pas toutes anticiper. Peut-être n'attend-elle que de nous... de me voir baisser la garde pour m'éliminer.

— Et moi ? fait Suavia avec chaleur. Quel sort la sorcière pourrait-elle me réserver ? Je l'ai trahie, j'ai trahi mon peuple, j'ai trahi l'Arquesylve ! » Ludovico détourne les yeux.

« Et pourquoi donc as-tu agi de la sorte ? demande Ruffel d'une voix mielleuse. Elle "t'aimait", si je comprends bien. Ne t'étonne pas qu'elle t'en veuille...

— Oui, elle m'aimait, comme tous les autres. » Les mots s'échappent de ses lèvres tremblantes. « Elle aime ceux qui la servent. Et moi, je ne voulais pas servir. »

Un silence gêné s'installe. Ruffel se lève enfin, comme s'il venait de prendre une décision. « Restez ici et attendez-moi. Je dois me renseigner et je sais où chercher. J'en ai pour quatre ou cinq heures, tout au plus. »

Il remet la clef de la mansarde à Ludovico et prend congé.

La pièce se retrouve plongée dans le silence. Le centurion allonge les jambes et s'étire.

« Souhaites-tu que je fasse du feu ? » Il s'approche de la cheminée sans attendre de réponse, installe quelques bûches et du petit bois, qu'il enflamme au moyen d'un briquet à vape rangé sur le linteau. Les crépitements envahissent bientôt la mansarde tandis que la chaleur se répand sur leurs corps.

Ludovico s'accroupit près de l'âtre et contemple les flammes qui grandissent.

Puis il installe les chaises devant le feu et ils y prennent place. Suavia se réchauffe les mains.

« Qui est cet homme ? dit-elle enfin sans le regarder.

— Tu n'as en rien besoin de savoir quoi que ce soit sur lui. » Il regrette aussitôt sa réponse.

« Il est là depuis longtemps, fait-elle en lui lançant un regard noir, il l'a dit lui-même. Tu as vu comment il a tourné le regard quand j'ai ôté mes vêtements. Vexine l'a marqué de son empreinte. Et tu sais ce que ça veut dire... »

Ludovico ne peut réprimer un petit rire. « Que la sorcière l'a rallié à sa cause ? Qu'il prépare avec elle le piège qui doit nous mener à notre perte ? Je sais tout cela... Mais il a la confiance de Salone et de l'empire. Alors il a la mienne. » Il fronce les sourcils. « Tu crains à ce point pour ta vie ?

— La sorcière nous écrasera sans pitié dès qu'elle le pourra.

— Si je dois me méfier de lui, alors je dois me méfier de toi. » Le visage de Suavia se couvre de rouge. Elle va répondre, de ses lèvres vont jaillir des mots de protestation. Qui sait ce qu'elle a vécu dans l'Arquesylve, au cœur du pouvoir de Lilith... Mais Ludovico doit parler. « Tu as passé ta vie auprès d'elle, aux tréfonds de la forêt, parmi ses arbres et ses animaux, tu as grandi sous son joug et dans la peur de son pouvoir... » Il sent les traits de son visage se tendre, sa bouche se couvrir d'un rictus de méfiance alors qu'il exprime enfin ce qu'il aurait dû dire beaucoup plus tôt. La colère brille dans les yeux de la jeune femme. « Ruffel est le sujet d'Aristus, reprend-il. Si je dois douter de quelqu'un, ce ne sera pas de lui. Il a toute ma confiance. Alors tu lui donneras la tienne. »

Suavia soutient son regard et se redresse lentement. « Tu doutes de moi, alors que je n'ai plus rien ? dit-elle en desserrant à peine les lèvres. Je t'ai sauvé la vie. J'ai trahi les miens, j'ai trahi la sorcière et l'Arquesylve. Si je veux vivre, elle doit périr. Tu veux l'abattre ? Alors je t'apporterai mon

aide, que tu le veuilles ou non. » Elle gagne le lit, s'allonge et ferme les yeux.

Ludovico reste assis à contempler les flammes.

Le soir tombe quand on frappe à la porte.

Ruffel entre, la mine sombre. Ludovico referme et prend place à la table en face de lui. Suavia ne se réveille pas. « J'ai bien peur, poursuit l'espion, que vous ne puissiez rester ici plus longtemps. Toi en tout cas.

— Que veux-tu dire ? As-tu déjà une piste ?

— Je n'en ai qu'une et elle est plutôt mince. Mais c'est la seule que j'ai. J'ai vérifié dans le détail tout ce que mon réseau d'informateurs a pu glaner sur les activités passées et récentes du Maître de la Guilde des Masquiers, Navagiero. Si Lilith traite effectivement avec Vexine, c'est par lui que tout doit passer. » Son regard se perd dans le vide. « J'ai épluché tous les documents que j'ai pu rassembler sur lui, tout ce que je sais de ses activités de ces vingt derniers mois, ce qui n'est d'ailleurs pas énorme. Un événement en particulier a retenu mon attention, et ce pour deux raisons. D'abord, c'est la première fois à ma connaissance que Navagiero agit de la sorte. Et ensuite, ses motifs me sont complètement inconnus. »

Il plonge les yeux dans ceux de Ludovico. « Navagiero a récemment envoyé quelqu'un aux Plombs, un mystérieux pilleur de tombes qui travaillait pour lui. Il l'a accompagné à plusieurs reprises dans les marais, mais je n'en sais pas plus. Si ce n'est que ce pilleur, un dénommé Ysengre, meurt désormais de fatigue en livrant à la ville-marchande l'ignium dont elle a besoin pour faire fonctionner ses machines. Or je ne parviens pas à déterminer pourquoi Navagiero ne l'a pas tout simplement fait éliminer... » Il se racle la gorge, les mains jointes sur la table, et sa mine s'assombrit.

« Alors oui, j'ai une piste, centurion. Mais elle a un prix. Et ce prix, tu vas peut-être devoir le payer de ta vie. »

C'est un matin gris.

La douleur de son passage à tabac à l'hôtel de police n'a pas encore disparu.

Il faut dire qu'ils n'y sont pas allés de main morte. Combien étaient-ils avec lui dans la cellule ? Cinq ? Au moins... Les gardes étaient trop heureux de pouvoir régler son compte à un Luperquien. De pouvoir inculquer à ce bouseux de centurion les bonnes manières. À Vexine, on sait se tenir. On respecte la loi. La propriété d'autrui, c'est sacré.

Bien sûr, le plan de Ruffel, que Ludovico a parfaitement exécuté, était voué à l'échec. Il a donc parfaitement réussi. Il a menacé le pauvre hère qui serrait sa sacoche contre lui, les gardes sont arrivés largement à temps et se sont jetés sur lui. Il a résisté pour la forme, mais s'est laissé maîtriser. Ils ont attendu l'arrivée du fourgon que portaient deux gargouilles. Les gardes tenaient la foule à distance qui, manifestement, goûtait peu la tentative de Ludovico de mettre à mal les lois essentielles de la propriété et menaçait de lui faire un sort. Puis ils l'ont fait monter dans le fourgon, ils ont pris leur envol et l'ont jeté en cellule.

Le procès a eu lieu le soir même, comme Ruffel s'y attendait. La sentence ne l'a pas surpris non plus. Quarante-sept tonnes. Départ le lendemain, après une dernière nuit à l'hôtel de police. Avec un cadeau d'adieu le soir de la part des gardes, qui ne voulaient pas le laisser partir sans un petit souvenir. Sans trop l'amocher non plus, bien sûr. Il doit encore pouvoir servir à quelque chose aux Plombs. C'est dans l'intérêt de Vexine. Mais sa mâchoire lui fait mal, ses côtes, son œil... Il a réussi à rendre les coups, pourtant. Au moins deux gardes y ont laissé quelques dents.

Dans le fourgon où on vient de le faire embarquer, trois autres condamnés ont pris place. Tous plus jeunes que lui. Vigoureux. On se les représenterait facilement fardés et emplumés, agitant leurs souliers dans quelque raout

aérien, dissimulés derrière un masque à se pavaner, à faire les beaux, à intriguer... Ludovico n'a plus devant lui que des hommes défaits. À en juger à leurs yeux vides, les juges leur ont infligé un tonnage particulièrement lourd. Même s'ils survivent, ils sortiront des Plombs usés, brisés de corps et d'esprit. Ils réintégreront le monde en fantômes et ne jouiront plus. Pour eux, la vie est finie. Il ne leur reste plus que l'existence.

Ludovico n'en conçoit aucune compassion. Il étudie leurs mines et tente d'en couvrir ses propres traits. Lui s'en sortira et se battra. Autant paraître déjà mort aux yeux de l'ennemi.

La paire de gargouilles pose le fourgon et les gardes en ouvrent les battants. Rien qu'à l'odeur, Ludovico sait qu'il découvre enfin la vraie Vexine.

Ils sont en bas.

Malgré les multiples travaux d'assèchement, le sol reste boueux. Une activité industrielle règne alentour. À quelques centaines de mètres se dressent les murs d'une fabrique. Des fangeux s'y affairant ou attendent la pesée de leur glaise.

Ils marchent en silence à travers l'humidité, les mains attachées dans le dos et entourés de leurs cinq gardiens, sans que la pénombre les renseigne sur leur destination. Une colonne de fangeux en partance pour les marais les accompagne de loin, leurs échasses sur leurs épaules, avant de bifurquer et de s'évanouir dans la distance, leurs huches de cuir sur le dos. Ils aperçoivent encore un groupe de silhouettes courbées de fatigue et de honte qui fouillent la boue à la recherche de vers pour mourir d'autre chose que de faim.

Enfin se dessine devant eux la silhouette d'un groupe de bâtisses isolées, perdues entre les bases des piliers, que domine un mât métallique renforcé de portants. De la poulie fixée à son extrémité pend une chaîne dont les maillons s'enfoncent dans le sol. À la base de la grue tournent deux roues d'acier dans un grincement d'engrenages. Un filet de vape s'échappe du

mécanisme, s'envole et s'évanouit dans l'air des profondeurs. Des hommes en habit de travail s'affairent partout sous l'œil des contremaîtres.

On fait entrer les condamnés dans une pièce aux murs nus où ils attendent pendant qu'on contrôle noms, actes, signatures et tampons, et Ludovico voit les épaules des autres prisonniers s'affaïsser davantage. À l'extérieur, au centre de la cour aménagée entre les bâtiments, la chaîne de la grue sort à lourds cliquetis d'un puits sans margelle. Puis apparaît une cage d'ascenseur aux parois nues, vers laquelle les gardes poussent les condamnés sans cesser leur discussion avec les préposés au passage. Près de Ludovico, un prisonnier s'effondre en pleurant. Les gardes le relèvent sans colère, insensibles à ses plaintes entrecoupées de sanglots, comme on aide un enfant qui a trébuché. Ils jettent leur prisonnier sur le sol de la cage, où les autres ont déjà pris place, et le mécanisme se remet en marche, probablement actionné depuis l'intérieur de l'un des bâtiments.

Plusieurs minutes de descente, puis la cage s'immobilise au fond du puits, devant un large tunnel maçonné. À son extrémité opposée trône une porte ronde, tout en métal, que verrouille un volant. Ils sortent et prennent place près de quelques chariots vides où un groupe de manœuvres leur jettent un regard éteint. À côté de lui, le prisonnier est retombé dans l'hébétude.

L'un des manœuvres tourne bientôt le volant du sas, qui s'ouvre sur une cabine tout en longueur, d'une vingtaine de mètres. Ses parois métalliques s'ajoutent de baies que Ludovico devine d'un verre étonnamment épais devant la taille des rivets qui assurent la solidité de la structure. Plusieurs chariots scellés d'un lourd couvercle sont fixés en dessous. Ils entrent.

Le sas se ferme derrière eux. À côté de Ludovico, les visages des autres condamnés se couvrent d'effroi et le centurion est surpris de la facilité avec laquelle il les imite. Seules deux lampes à vape éclairent la cabine, qui prend soudain des airs de cercueil. Les gardes semblent soulagés quand le moteur démarre et que la machine se met en route.

On n'entend bientôt plus que le glissement de l'habitable sur les rails et le bourdonnement du moteur. Impossible d'évaluer leur vitesse. Par les baies,

on ne voit que la noirceur de la roche du tunnel. Les récifs des Plombs se trouvent à plusieurs lieues de Vexine, au-delà de la frange de marécages que la mer dispute à la terre. Ils sont même assez éloignés du rivage.

Le son des rails s'étouffe soudain et la qualité de la lumière change.

Ils ont quitté les profondeurs de la roche et sont maintenant sous l'eau. Une épaisseur bleu sombre recouvre la cabine. Les rails courent sur des pilotis de pierre. Ludovico ne peut s'empêcher d'admirer les prouesses techniques de Vexine et se réjouit, déroulant le fil de sa pensée, à l'idée que tout s'écroulera bientôt et qu'il ne restera plus rien de sa grandeur. On ne construit pas la magnificence sur de la boue.

Autour d'eux, la lueur diffusée par la cabine laisse deviner une suite de vallonnements sous-marins où flotte parfois la forme d'un bouquet d'algues. Ça et là affleurent des roches en amas timides ou massifs.

Plusieurs heures plus tard, les lueurs de la prison apparaissent au loin et les autres prisonniers montrent des signes de nervosité. Ils replient les genoux, leurs traits se tendent, le désespoir et la peur se lisent dans leurs gestes et Ludovico s'efforce de montrer les mêmes signes de faiblesse.

Suivant du regard la ligne des rails qui courent encore devant eux, il distingue bientôt le bagne.

Sa masse noire se dresse telle une barrière de montagnes englouties. À sa base luisent des feux faibles. Apprécier la taille des Récifs et des installations sur ses contreforts est presque impossible dans la pénombre. Alors que la cabine approche, Ludovico croit y parvenir plus d'une fois. Mais ses estimations sont fausses, les détails qu'il distingue parfois ne mesurent non pas quelques dizaines de mètres comme il se l'imagine d'abord, mais bien plusieurs centaines. Le récif qui domine le bagne n'en est que plus colossal.

Ses compagnons sont de nouveau hagards. S'ils sont impressionnés, les gardes n'en laissent quant à eux rien paraître.

Enfin, la cabine franchit les derniers mètres qui la séparent de la roche et du hangar d'arrivée. Elle ralentit et, jetant un dernier regard à l'extérieur,

Ludovico aperçoit les formes rondes d'un groupe de carapinces glissant sur le sable, non loin du mur.

La cabine s'immobilise enfin et, après quelques secondes d'attente ponctuées du fracas de clenches pénétrant dans leurs logements, on en ouvre le sas. Les prisonniers sortent et posent le pied sur ce qui sera, pour trois d'entre eux au moins, le lieu où ils finiront leur vie.

Une salle aussi vaste que celle des sous-sols de Vexine, parcourue des mêmes rails, encombrée des mêmes chariots et surveillée par les mêmes gardes. Les murs toutefois ne sont qu'excavés. On devine encore la marque des pioches à vape qui ont brisé la roche. Par endroits se lit la trace d'une cavité naturelle. Les sons sont différents, aussi. L'écho est plus fort, plus clair. Il assaille l'oreille.

Et l'odeur. Les gardes casernés à demeure ne doivent même plus la sentir. Les nouveaux arrivants doivent froncer le nez sous la vague de sel qui prend leurs narines d'assaut. Ludovico est habitué au malaise. Celui des campagnes militaires. Celui de la forêt. Celui de la fatigue et de l'inconfort. Mais les freluquets qui l'accompagnent n'ont jamais connu que la soie de leurs chausses et le velours de leurs gants. Ils ignorent ce que c'est que de vivre mal. L'apprendre les tuera petit à petit. Vexine dévore ses propres enfants.

On les guide dans une suite de couloirs au sol irrégulier, où les murs se creusent bientôt d'excavations horizontales de moins d'un mètre de hauteur et longues comme... eh bien, longues comme un homme, pense Ludovico. De simples paillasses d'algues sèches en tapissent les fonds. Ils suivent le dédale des tunnels-dortoirs pendant quelques minutes avant de déboucher sur une salle au sol plus plat. L'odeur de mer y est forte. Un gardien leur fait signe de prendre place près d'un mur. Les prisonniers s'accroupissent.

La moitié de la pièce a été aménagée en réserve. Un comptoir en marque la limite, derrière lequel des outils et des bacs de bois ont été entreposés à même le sol ou sur des étagères. Un gardien vêtu d'un tablier de cuir échange quelques mots avec les geôliers, consulte un registre, lit les

documents qu'on lui tend et consigne des informations. Puis il les appelle par leur nom, un à un. Quand le gardien nomme la fausse identité dont Ruffel l'avait affublé avant son attaque, Ludovico se signale en feignant l'incertitude. Il sait ce qui va suivre, pourtant. Le brasero qui brûle près du comptoir ne laisse pas de doute. Le bain ne pourrait pas fonctionner autrement. Les trois autres n'ont rien compris, évidemment.

Tant mieux, pense-t-il. L'idéal serait que je passe en troisième. Ou en quatrième. Premier, je ne sais pas... Je ne saurais pas jouer la surprise et l'horreur de façon assez convaincante si je ne les ai pas vues avant. Deuxième, ce n'est pas évident non plus. Là, on est dans la terreur pure. Celle de celui qui vient de voir le premier. Celle du pleutre par nature, qui plus est... Je pense que ça ne s'invente pas. Ça se laisse concevoir, mais il vaut mieux y assister. Pour les autres, on doit pouvoir s'inspirer de ce qu'on a vu. Je ferai au mieux.

Ça y est, ils nous regardent et cherchent un nom sur le registre. Le sort en est jeté, comme on dit...

Parfait, c'est l'autre, qui se tend à côté de moi. Moi aussi j'écarquille les yeux un peu plus, bien sûr... Ils viennent le chercher, le saisissent. Il se laisse faire comme un mouton qu'on amène à l'abattoir. Il se demande ce qu'il a fait, il ne comprend pas... Son regard... Ce sont les yeux le plus difficile. Cette manière silencieuse de dire qu'on ne sait pas quoi faire, qu'on ignore comment réagir et qu'on pose la question sans parler. Et qu'on se laisse faire, donc. Avec une peur toute simple par-dessus. Une peur vibrante, mais toute simple.

Ils lui déchirent les vêtements. Nu comme un ver. Pas facile ça, pour un oisif. La peur monte d'un cran. Un pagne, tout de même. Et des bottes. Par Aristus, ce corps... Ce corps qui grelotte déjà de froid... Dans les tunnels, près de l'eau, il ne tiendra pas deux mois. Il est déjà à moitié recroquevillé. Les gardes le saisissent... Ah, le couteau, bien sûr.

Mais que croit-il donc ? Qu'ils vont le lui planter dans le cœur ? Ils auraient tout aussi bien pu faire ça à Vexine. Et ce sont ces malheureux

bourgeois qui veulent détrôner Aristus et s'emparer des rênes de la Lupanie... Bon sang, si je ne fais pas attention, je vais me mettre à sourire. Garde tes cris pour la suite, messire. Elle sera autrement plus douloureuse.

Le rasage. Oui, sans crème, sans eau chaude, à la lame toute bête, ça griffe un peu... Comment sont les autres ? Horrifiés, oui. Ça, je peux faire. C'est quand la suite arrivera que ça deviendra intéressant. Il pleure déjà... Pauvre type. Je me demande ce qu'il a bien pu faire pour se retrouver ici. À en juger par la mine qu'il affiche depuis le début, il en a pris pour trop longtemps pour avoir de réelles chances de s'en sortir. Un meurtre ? Non, ça doit être bien pire. Sûrement un vol.

Le rasage est terminé. Ce n'est plus qu'une loque sans dignité. Il ne tombera pas plus bas, ce n'est pas possible. C'est ce qu'il croit, en tout cas. Mais il y a toujours plus profond dans l'abjection humaine. Dans le mépris des autres et de soi. Surtout à Vexine. Il ne voit même pas le geôlier plonger ses tiges dans le brasero. Tant mieux. Il y en a une bonne dizaine. Des numéros ? Non, on dirait plutôt des signes, des sortes de symboles... Difficile à dire, à cette distance.

Ils ne le relâchent pas. Il doit s'imaginer que c'est pour le soutenir, pour lui éviter de s'écrouler. Ne pas sourire, par tous les empereurs... Ah, il relève la tête. Il finit par se demander ce qu'il fait encore là. Il promène le regard autour de lui, la bouche ouverte. Ça vient. Tu vas y arriver. Attention...

Voilà.

Là, on s'enfonce. Là, on est dans la terreur pure. Il se cabre, il va même jusqu'à se débattre, qui l'aurait cru ? Pas lui, en tout cas. Mais il gigote, il hurle, il se trémousse dans les bras qui ne cèdent pas... Il n'aurait jamais imaginé se noyer un jour dans une horreur aussi primitive. Le pire, c'est qu'il n'a pas encore touché le fond. C'est le travail dans la mine qui le coulera une fois pour toutes. Certains parviennent à remonter, survivent et regagnent la surface changés. Endurcis. Mais pas lui. Lui, il mourra vivant

dans les entrailles du récif et mourra dans les tunnels. Son corps nourrira les carapinces.

Le reste n'est plus qu'une montée en intensité. Les convulsions, les hurlements, la panique... Et le fer qui rougeoie. Le geôlier enfle ses gants. On y est.

Une première tige. Les gardes raffermissent leur prise sans prêter attention à ses cris. Comme on maintiendrait une pièce de bétail. Il faudra que je fasse attention à ne pas me libérer, il suffirait d'un mauvais réflexe... Le geôlier pose l'extrémité presque blanche du métal sur la peau. Ça grille. La qualité des cris change. On se rapproche des pleurs. Il y a la douleur, bien sûr, mais aussi une sorte de deuil. Le pire est arrivé. C'est le deuil de l'espoir, je pense...

Et ce n'est pas fini. Une deuxième. Puis une autre... Il y en a même une quatrième. Quand c'est terminé, il n'a plus la force de geindre. Il tremble. Les gardes le traînent vers nous, ses bottes raclent le sol. Quatre symboles gravés à jamais dans la chair de sa poitrine. Son jamais à lui ne sera pas très long, heureusement.

Les deux autres n'en croient pas leurs yeux. Eh oui, c'est ça, la vie à Vexine, quand on glisse des hauteurs et qu'on chute dans le purin. Voilà à quoi elle se résume, votre liberté. Ce qui vous arrive, ce n'est même pas une bonne leçon. Une leçon, ça sert à ceux qui vivront. Considérez plutôt cette horreur comme une punition.

Ah, pas de chance. Je suis le suivant.

Ils me soulèvent et me tirent vers le geôlier. Je résiste un peu, bien sûr. La suite, je la connais. Le pagne, les bottes, mes vêtements jetés au feu... Le rasage à vif.

Et le marquage au fer.

J'aurais bien aimé voir comment réagir. Faire celui qui sait ce qui l'attend et n'arrive pas à le concevoir. Avoir un modèle, ça aurait été utile.

Tant pis, je me débrouillerai. C'est vrai que j'ai peur, moi aussi. Je ne suis pas fou. La souffrance sera insupportable. Mais mes cris la chasseront de

mon corps.

Non, ce sont le désespoir, la honte, le dégoût de moi que je devrai feindre.

Allez, je ne sais pas vraiment pourquoi, mais ça aussi, j'y arriverai.

OceanofPDF.com

Navagiero pose sa plume d'oie des marais à côté de l'encrier disposé près de son sous-main, applique son buvard, plie la missive et la dépose sur le coin droit de son bureau. Puis il se cache le visage dans les mains.

Il est seul, heureusement. Il ne manquerait plus qu'un de ses loufiats le voie en position de faiblesse... Mais les nerfs, ça ne tient qu'un temps. Toutes les décoctions aux œufs de frogelines du monde n'y feront rien, passé un certain degré de tension sur la durée. Il n'en supporte d'ailleurs plus le goût. Non, ce qu'il faut, c'est régler ce qui doit l'être.

Ça ne se passe pas si mal, d'ailleurs. Zancani et lui se comprennent. Grumelli n'a pas survécu longtemps à sa petite sortie et personne n'en a été vraiment surpris. Ce n'était qu'une question de temps. Du reste, la façon dont il a quitté ce monde ne laisse guère de doute aux initiés sur le commanditaire de sa mort sans l'impliquer directement. Il ne restait plus grand-chose de reconnaissable de sa carcasse dans le bordel du pilier des Grives où on l'a mis en pièces. Ça marquera les esprits et leur donnera, à lui et à Zancani, encore un peu de temps pour mener à bien leurs projets avec la sorcière.

Oui, les choses se passent bien avec Zancani. Reste évidemment à savoir lequel des deux trahira avant d'être trahi, mais on n'en est pas encore là. D'abord Luperque. Ensuite...

Il quitte son plan de travail et fait quelques pas dans la pièce. Il pourrait se verser un verre de vin, ça lui donnerait du courage. La bouteille de vieux gale qu'il a reçue hier ne demande que ça. Marque d'estime d'un associé du nord... Marque de soumission en réalité, même si l'autre ne s'en rend pas compte. Peu importe. Pour ce qui l'attend ce soir, il doit garder la tête claire.

Par tous les dieux, comme il n'aime pas ça. Il promène le regard sur les rangées de livres ornant les murs de son étude, sur la mappemonde de

l'ancien temps qui ne veut plus rien dire depuis que la vape a tout recouvert, sur les fauteuils capitonnés de cuir alvéolé face à son bureau... Puis ses yeux se posent sur les panneaux de la porte-fenêtre donnant sur l'aire où dort Farfalla. La pendule à balancier près de la porte indique vingt-trois heures. Une heure de trajet au plus. Je devrais être de retour vers deux heures du matin. Il ne me restera plus qu'à trouver le sommeil. Il ferme les yeux et tente de calmer le tremblement qui menace de se répandre dans ses doigts.

Les feux de Vexine scintillent au-dehors. Un poudrolement de lumières recouvre comme un tapis d'étoiles les piliers alentour, dont on devine la forme dans la nuit. Un feu d'artifice rendu muet par la distance et la porte-fenêtre de l'étude éclate sur le pilier Savole. Il éclaire de verts, de bleus et d'orangés des jardins suspendus, un pont si fin qu'il semble de verre et des arcades bordant un parc où jaillit l'eau d'une fontaine. Navagiero peut presque discerner les silhouettes parfumées, maquillées et pour certaines masquées qui conversent, rient et savourent leurs mets au son d'une musique qu'il n'entend pas.

Vous en savez si peu. Pour Vexine, il n'y a pas d'autre choix que la liberté. La ville-marchande doit s'affranchir de la tutelle impériale si elle veut continuer à croître, et elle doit croître si elle veut continuer à vivre. Alors, amusez-vous, profitez et dansez. Et ne venez pas vous plaindre de ne pas être aux affaires, de ne pas façonner le destin de Vexine comme je le fais. Et comme le fait ce pingre de Zancani, même s'il m'en coûte de l'avouer.

Il se détourne et gagne la desserte où repose sa boîte à frogelines. Non, pas de décoction ce soir. Le mal de tête serait insupportable. Juste un peu de leur odeur. Il hume la poudre brune avec précaution et le courage lui revient. Puis il referme le clapet d'un claquement.

Il se masse les yeux et évoque une dernière fois son rêve pour s'assurer qu'il ne fait pas fausse route. Mais non, tout y était. Le visage de Haste, qui l'observait d'un air neutre. L'îlot où vivotaient quelques plantes des marais. Les ruines de ce qui devait avoir été un comptoir, un point d'amarrage ou

un entrepôt aux temps anciens. L'arbre mort près duquel Ysengre a enseveli la dépouille des mois plus tôt. Et surtout cette pesanteur oppressante, qu'il n'aurait probablement pas ressentie s'il avait vu la sorcière elle-même. Mais elle est toujours absente des rêves qu'elle lui envoie. Seule cette impression de malaise révèle sa présence. Comme s'il sentait qu'une catastrophe était sur le point de se produire sans qu'il puisse rien faire pour l'empêcher. De ces songes noirs, il se réveille toujours avec un soulagement mêlé d'angoisse. Car il va devoir la retrouver. Il maudit une fois de plus Zancani de ne pas avoir à supporter le commerce de Lilith.

Navagiero consulte de nouveau la pendule. L'autre ne devrait plus tarder. Il tire sur un cordon et un domestique lui apporte ce dont il a besoin pour le trajet. Sa vareuse de cuir, qu'il enfle à gestes secs et dont il ferme la double rangée de boutons. Son chapeau à bords tombants, qu'il enfonce assez sur son crâne pour ne pas risquer de le perdre en vol. Et enfin son masque de faucon. Enrichi de la magie de la sorcière, bien sûr.

Il le met dans la poche de sa vareuse. En cas de danger, il lui suffira d'un geste pour gagner d'autres cieux. Qui sait si ces porcs luperquiens ne sont pas à l'œuvre en coulisses, quelque part...

Un battement d'ailes et un raclement de pierre lui font tourner la tête. Il est là. Toujours à l'heure, l'animal. Navagiero se refait une contenance et ouvre la porte-fenêtre.

La nuit est douce. Haste vient de descendre de sa monture. Une bête élancée, plus petite que Farfalla, à la peau minérale moirée de reflets mauves. Il lui adresse un de ses sourires de serpent que Navagiero supporte de moins en moins. Quelle naïveté... Tant qu'à mépriser son interlocuteur, autant le faire pleinement et lui donner à croire qu'il est considéré et écouté. Ce rictus, ces dents découvertes sans pudeur, ces yeux chauds, humains... Il pourrait tout aussi bien me montrer le poignard qu'il compte m'enfoncer dans le dos. Mais après tout, ce n'est pas mon affaire. C'est la sorcière qui décidera de son sort, quoi qu'il arrive.

« La belle soirée, Navagiero ! »

Même son salut transpire la duplicité. Au moins, avec lui, inutile d'avancer caché. Son destin n'est pas entre mes mains, c'est elle qui tire chaque ficelle. Ce que je dirai n'aura donc nul besoin d'être interprété. C'est presque reposant de dire ce qu'on pense vraiment.

« Ainsi vous avez encore besoin de moi... Notre accord portait sur dix mille fugitifs, pourtant. Et si je ne me trompe, dit-il en flattant le muflle de sa gargouille perchée sur le rebord de l'aire, j'ai même dépassé ce chiffre.

— Vous avez fait ce qu'on attendait de vous et la somme convenue a été versée à l'antenne de la banque de crédits et dépôts galloise à Vexine. Comme convenu.

— Et vous me faites mander à une heure si tardive ? C'est que mes services ont dû donner satisfaction, alors. Mais... » Il prend un air faussement boudeur. « Ne me dites pas que nous avons encore quelqu'un à livrer au marais... »

Navagiero pousse un soupir agacé. « N'ayez crainte. Je ne vous demanderai plus de vous salir les mains. Pas comme ça en tout cas. »

Haste pousse un petit rire. « Tant mieux ! Cela n'avait rien de réjouissant. Et à mains nues en plus... Pour être honnête, j'aurais préféré que vous rappeliez votre Ysengre. C'est quelqu'un qui connaît son affaire, et tout ça est beaucoup plus dans ses cordes. Alors que moi et Phryxus...

— Cela ne dépend pas de moi, vous le savez bien », fait Navagiero en croisant les bras. Ysengre ne fait plus partie du tableau. Lilith n'a pas voulu qu'il l'élimine, curieusement. Il a juste dû l'envoyer aux Plombs. Pourquoi ? Navagiero n'en sait rien. Lilith ne lui dit rien. Peut-être pense-t-elle en avoir encore besoin un jour. Pour déjouer de nouveau l'attention des espions luperquiens. Il ignore si la théorie tient debout, mais ça ne fait rien. Il a du mal à réfléchir quand Lilith occupe chaque fibre de son crâne. « Le problème ne se pose pas, de toute façon. Nous avons autre chose à faire ce soir. » Il marque une pause et laisse le silence s'installer. La rumeur de Vexine leur monte aux oreilles en murmures de plaisir. Il doit se taire un

peu plus longtemps. Que Haste comprenne que ce qui va suivre ne va pas de soi. Que cela dépasse tout ce qu'il a pu vivre jusqu'ici.

Il s'approche du bord de l'aire, croise les mains dans le dos et laisse son regard glisser sur le paysage urbain. Haste ne dit rien. Il a compris.

« L'avenir, c'est nous. C'est Vexine. Vous le savez aussi bien que moi. Sans quoi, c'est à Luperque que vous auriez proposé vos services, dit-il en tournant la tête vers lui.

— Vous savez, répond Haste d'une voix prudente, le sort ne m'a pas vraiment donné l'occasion de prouver la valeur de mes compétences militaires. En trois mois de patrouille sur l'Arquesylve, je n'ai pas croisé un seul vaisseau luperquien. En tout cas, pas au-delà de leurs cieux territoriaux. » Il rejoint Navagiero, pose les mains sur le rebord et admire avec lui les piliers sous la lune. « Si, en une occasion, nous avons aperçu une birème au loin. Mais elle n'a pas approché. De toute façon, nous l'aurions vite distancée. » Il se tourne vers Navagiero et un voile de tristesse couvre son sourire. « Somme toute, une trentaine de paires de bras, même fouettés jusqu'au sang, ça ne rivalisera jamais avec la force de la vape...

— Un tas de vieilles pierres passéistes. Un boulet pour notre ville, une sangsue qui ne survit que grâce à la dîme dont elle nous écrase...

— Vous n'avez nul besoin de me convaincre, vous savez... J'ai bien compris la nature du problème.

— Vous n'avez rien compris du tout ! »

Pourquoi s'est-il emporté ainsi ? Il a quasiment perdu le contrôle de lui-même, durant une fraction de seconde.

C'est elle. C'est à cause d'elle. Je ne supporte pas de la voir. Je ne le supporte plus. Même si j'en meurs d'envie, d'une manière que je ne m'explique pas. J'en crève.

« D'où croyez-vous donc que nous tirions notre force ? »

Haste l'observe avec le même sourire, comme si les émotions de Navagiero n'étaient qu'un simple motif de curiosité.

« Où donc voyez-vous derrière le faste, le raffinement et la superbe de notre cité la force de résister aux légions de Luperque ? Croyez-vous vraiment qu'Aristus fasse grand cas des fortunes qui s'amassent ici ? Pensez-vous qu'elles l'inquiètent ? »

Haste se garde de répondre.

« Chaque jour, Luperque saigne ses esclaves, qui fuient et nous rejoignent en hommes libres. Aristus n'assistera pas à l'agonie de la capitale de son empire sans réagir.

— Une invasion ? suggère enfin Haste, sans avoir l'air d'y croire. Franchir les monts Tarpéiens ? Avec tous les dangers que représente la traversée de la forêt ?

— C'est bien à elle que nous devons de ne pas avoir encore été écrasés, dit Navagiero en baissant la tête. Mais à Luperque, la guerre est un art. Un art que Vexine ne maîtrise pas. » Il se redresse et bombe le torse, comme pour braver la nuit. « Comment il s'y prendra, nous l'ignorons. Qu'il franchisse les monts par la forêt, par les airs ou les deux, cela ne fera aucune différence. Il nous rayera de la carte. Ou pire, il réaffirmera son emprise sur nous par la force des armes et tout ce que nous possédons lui reviendra.

— Évidemment, ce ne sont pas les affranchis épuisés par leur fuite et par le travail dans la Fange qui se battront pour vous...

— C'est pour eux-mêmes qu'ils se battraient ! » De nouveau, Navagiero regrette de s'être laissé emporter. Il ferme les yeux en espérant que Haste ne le voit pas dans la pénombre. « Mais vous avez raison, bien sûr. Du reste, qui pourrait les entraîner au maniement des armes ? Nous ne sommes pas des soldats... »

Navagiero laisse flotter un silence, uniquement troublé par des éclats de rire lointains sur fond de musique de chambre. La cabine d'un treum, aux parois de verre si larges qu'elle évoque une cage de cristal et chargée d'une portée de voyageurs grimés, apprêtés de chapeaux, de masques et de plumes, roule en direction du pilier Galanzi.

« C'est à moi qu'elle s'est adressée, reprend-il d'une voix qu'il espère assurée. Je n'ai pas compris tout de suite. Je croyais à de la fatigue. La tension nerveuse, voyez-vous... » Il fait quelques pas vers les deux gargouilles statufiées.

« Mais j'ai fini par comprendre. Des rêves pareils... Des songes aussi marquants, aussi... étrangers à tout ce que je suis... Je savais bien que tout cela ne venait pas de moi. Curieusement, quand elle m'a dit son nom, j'ai cru l'avoir connue toute mon existence. »

Quelque chose dans le sourire de Haste a changé, il en est certain. Une curiosité vraie, qu'il ne peut dissimuler totalement. Le simple fait qu'il l'écoute sans l'interrompre témoigne de son intérêt.

« Lilith semble née... eh bien, c'est la vape qui lui a donné corps. Oh, pas la vape de nos esquifs qui sillonnent les cieux, des engins qui traitent la boue que les fangeux y déversent ou des calculateurs qui gèrent nos opérations comptables... » Haste se tourne vers lui et s'adosse au rebord. « Non, poursuit Navagiero en croisant de nouveau les mains dans le dos, je parle de la vape qui a tout recouvert. De celle que nos aïeux ont conjurée sans le vouloir et qui a tout plongé dans la brume de l'oubli. »

Haste hésite. Il se penche en avant, comme en proie à un doute qui le forcerait à plier. « Et voilà que... que la vape a désormais un nom ? Lilith ?

— C'est ce dont j'ai rêvé. Ce qu'elle m'a dit quand je l'ai rencontrée. Mais elle n'est pas la vape elle-même. Une émanation peut-être, si cela vous aide à comprendre... » Haste ne peut contenir une expression de surprise amusée. De mieux en mieux. Il laisse le maître masquier poursuivre. « Les sauvages de l'Arquesylve la vénèrent. Elle les accompagne dans leur existence quotidienne, les aide, ils lui font des offrandes, lui témoignent leur amour par des fêtes, des danses, des... que sais-je ?

— Ainsi, vous avez abjuré Luperque et ses dieux pour croire à ceux de ces bêtes en pagne ?

— Ne soyez pas stupide. Je ne crois ni aux uns ni aux autres. Lilith est davantage... une entité. Elle est capable de... Elle possède d'immenses pouvoirs.

— Une entité. Une émanation de la vape. La vape qui prend corps... Tout cela ressemble fort à de la magie, tout de même, fait Haste en souriant.

— Allons bon, les explications rationnelles existent. Nos savants ne les ont pas encore découvertes, voilà tout. Et sur le fond, cela ne change rien.

— Soit, dit-il en acquiesçant d'un hochement de tête. Je veux bien vous suivre. Après tout, j'ai moi-même été témoin de phénomènes si étranges qu'on pourrait y voir de la magie. Figurez-vous qu'il n'y a pas si longtemps, j'étais en possession d'une fleur qui, une fois accrochée au revers de ma veste, me rendait quasiment invisible à mon entourage. Incroyable, n'est-ce pas ? Et tellement pratique... » Navagiero reste de marbre. Ça n'a pas l'air de l'impressionner... « Peu importe, poursuit-il devant le silence du Maître de Guilde, elle a fini par se faner. Ainsi cette chose, cette Lilith, accompagne les habitants de l'Arquesylve. Dois-je en conclure que... » Il réfléchit, le regard perdu. « Elle ne voit pas la domination lupérquienne d'un très bon œil, dans ce cas. Je me trompe ?

— C'est elle qui a déclenché la guerre des lycans, autrefois. »

Les yeux de Haste s'agrandissent et sa bouche s'ouvre en un sourire de stupéfaction mêlée de plaisir. Comme si c'était trop beau pour y croire.

« Pourquoi croyez-vous donc qu'elle a pris contact avec le Maître de la Guilde des Masquiers ? » Haste ne répond pas. « Oui, elle hait Luperque, reprend Navagiero en s'approchant du mercenaire. Elle hait le joug de l'empereur qui pèse sur ses enfants. Elle hait les chasseurs qui les prennent dans leurs filets et en font des esclaves destinés à mourir dans l'arène pour leur plaisir, sur leurs champs de céréales ou dans un lit pouilleux. À mourir comme des animaux, et non comme des êtres libres. Elle hait Aristus. Qu'elle abatte l'empire et la liberté sera nôtre. Et à ses enfants. Alors oui, je l'aiderai. Et vous aussi. »

Haste va répondre mais se ravise.

« Je ne me fais aucun souci quant à votre discrétion, poursuit Navagiero. Vous allez enfin la voir. Ce soir. Tel est son souhait. Et vous saurez après votre entrevue avec elle que lui déplaire serait la dernière erreur que vous pourriez commettre.

— La voir ? Moi ? » Cette fois le masque est tombé, pense Navagiero en souriant intérieurement. Tôt ou tard, tous les masques tombent. Haste a peur. Très bien.

« Que faites-vous donc ici, à votre avis ? Tout dans cette affaire a été décidé par elle. Alors vous apprendrez à la servir et à lui faire confiance. » Haste baisse la tête. Il doit se demander comment il en est arrivé là. Prisonnier de la volonté d'une chose dont il devine la menace et qui ne lui laisse plus le choix... Navagiero baisse les yeux. « Elle vous aimera, vous savez. » Sa voix est ferme. Ce qu'il dit ne lui plaît pas, mais il doit le dire. Parce que c'est vrai. Et parce que Haste doit l'entendre. « Vous serez à elle et vous la craindrez plus que tout ce que vous avez craint jusqu'ici. Mais elle vous aimera. Autant que vous en aurez besoin. » Haste l'écoute sans rien dire, les épaules basses.

Il est temps, pense Navagiero. Parler ne sert plus à rien. Haste s'est retrouvé pris dans ses filets. Il en souffrira, l'acceptera et pensera bientôt, tout comme lui, qu'il n'est pas d'autre vie possible.

Navagiero réveille Farfalla de longues caresses sur l'encolure et surveille Haste du coin de l'œil, qui l'imité avec une moue d'hébétude. Les bêtes s'animent bientôt dans un crissement de roc et Navagiero enfourche sa gargouille, qui piétine sur l'aire en déployant ses ailes de pierre. Il lui imprime un mouvement des hanches et la créature tend le cou vers le vide avant de plonger, suivi du mercenaire. Ils prennent la direction de l'est.

Navagiero se retourne, les rênes bien en main. Haste plane derrière lui. Farfalla est rapide. Il doit garder une vitesse de vol raisonnable, sans quoi il risquerait de le semer.

Ils prennent de la hauteur pour éviter les lignes de treums et atteignent bientôt les cimes des plus hauts piliers de Vexine. Le vent y souffle plus

fort, mais la vue sur la ville en contrebas ne laisse pas de fasciner le maître masquier.

C'est pour elle qu'il agit. Pour ces verrières comme ciselées et serties tels des rubis dans des armatures de fer, qui leur renvoient la pâleur lunaire en mille et un éclats de cristal. Pour les arcs de ses passerelles où, quelle que soit l'heure, le promeneur croisera toujours la route de courtisans et de leurs dames, d'artistes perruqués avec goût ou de mystérieux passants encapuchonnés. Pour sa garde urbaine aux hallebardes fières, embellies de rubans aux couleurs de la ville, mauves et gris. Pour ses cages d'ascenseur aux ferrures sculptées en coquillages, plumes ou crocs fantaisistes, reliant les raffinements des hauteurs aux plaisirs secrets que seule la proximité de la fange et de ceux qui n'ont rien d'autre à offrir peuvent procurer aux jouisseurs blasés.

Oui, il faut aussi de la décadence. Tant qu'on ne tombe pas au moins un peu, on ne peut pas savoir avec certitude qu'on était plus haut.

Bientôt, les constructions se font plus basses autour d'eux. Ils atteignent les limites de Vexine. La vape commence à strier le sol sous la lune. Encore éparées et peu profondes, les taches laissent entrevoir sur plusieurs lieues un paysage de roseaux, de lagunes, de bancs de sable et de bras d'eau. Ça et là, un campement de fangeux installé sur un îlot profite de la chaleur et de la protection d'un feu. On distingue même les charrettes à bras qui charrieront demain la tourbe jusqu'aux cuves de Vexine, où d'autres hommes désormais libres en tireront la pierre grise et légère qui fait la ville.

Il détourne le regard, vérifie que sa sangle de sécurité l'assure à sa selle et ouvre l'une des fontes attachées derrière lui. Il en tire une minuscule lampe à vape qu'il fixe au revers de sa vareuse et dont il allume la flamme, puis sa boussole qu'il attache au pommeau de sa selle. Le lac d'Allanegra luit déjà sous les étoiles à quelques lieues devant eux. Ensuite, ce sera le nord.

Arrivé à la verticale des eaux noires, il jette un nouveau coup d'œil à sa boussole et tire sur les rênes. Ils laissent le lac derrière eux et survolent les

marais, où la vape prend désormais davantage de place qu'aux abords de Vexine. Puis il aperçoit la tour.

À moitié effondrée, ses moellons recouverts d'une couche de mousse aux couleurs indéfinissables sous la lune, elle se dresse sur une colline entre les herbes. Il discerne non loin les restes de l'arbre mort qu'a abattu Ysengre. Tout autour, le marais s'étend dans un silence d'eau croupissante. Navagiero entame sa descente et Farfalla se pose dans un battement d'ailes, non loin du reste de la structure. Quand Haste les rejoint, le Maître de Guilde met déjà pied à terre et éteint la lampe accrochée à sa vareuse.

Le mercenaire semble perdu. Il s'éloigne de sa monture et suit Navagiero, qui se dirige vers les ruines sans lui prêter attention. Un coassement isolé trouble parfois le frottement des insectes animant la nuit des marécages.

Parvenu au pied d'un mur à moitié éboulé, Navagiero s'approche d'une ouverture que devait autrefois fermer une porte. Il se baisse, passe la main derrière un arbuste aux feuilles triangulaires et en ressort une lanterne à vape. Il en manipule le bouton et une flamme régulière naît avec un chuintement. Navagiero la lève à la hauteur de ses yeux.

Face à lui, le visage de Haste a changé d'expression. On lit dans ses traits la volonté d'un homme qui n'a pas le choix et à qui ça ne plaît pas. Le mercenaire aimerait reprendre le contrôle sur ce qui lui arrive. Peine perdue avec la sorcière, bien sûr. Il s'effondrera comme Navagiero, comme tous ceux qui croisent sa route, dès qu'elle posera les yeux sur lui. Mais il se bat, il faut bien le reconnaître. C'est préférable. Il faut toujours se battre. Même quand tout est perdu.

Haste lui rend son regard en silence. Le Maître de Guilde se détourne et pénètre dans l'obscurité de la tour.

Le toit de la pièce est encore intact et les sons du marécage s'effacent autour d'eux, faisant place aux bruits de leurs semelles sur le sol de pierre et du frottement de leurs vêtements. La lanterne éclaire un amas de machines occupant presque toute la salle. Navagiero avance prudemment entre des tuyaux de métal, des jauges brisées, des leviers et des caissons.

L'enchevêtrement de leurs formes leur fait un effet de cimetière. De restes d'une époque révolue que ceux d'aujourd'hui ne pourront jamais connaître.

Ils atteignent enfin dans le coin opposé les marches d'un escalier en colimaçon qui s'enfonce dans les profondeurs. Les deux hommes s'y engagent au son étouffé de leurs pas, sans échanger un mot. Navagiero sent monter en lui la peur qu'il connaît bien. Celle de chaque entrevue. Cette conviction que sa seule présence est une faute, qu'il n'a rien à faire là et qu'il n'a aucun droit à la voir, à lui parler et à l'écouter. Qu'il n'est pas dans le bon corps pour ça et que leur rencontre n'est que sacrilège. Le même malaise... Inutile de s'en étonner. Haste ressent sûrement la même chose.

Il doit la voir, de toute façon. Il faut qu'il lui parle, qu'il entende sa voix sous son crâne. Il veut contempler sa beauté. Tant pis pour le mal qui suivra.

Ils débouchent enfin dans une cave tout en longueur, aux voûtes ogivales à plus de trois mètres au-dessus de leurs têtes.

La sorcière les y attend.

Navagiero entend Haste qui s'immobilise derrière lui en laissant échapper un soupir.

Lilith.

Elle est là, au centre, tournée vers eux comme si elle les attendait depuis toujours. Navagiero ne sait plus ce qu'expriment les traits de son propre visage. Ce n'est pas la première fois. Lui, le maître masquier, qui consacre son existence à la dissimulation derrière un morceau de bois plus ou moins travaillé, un simple loup en tissu ou une expression entraînée, ne peut s'empêcher de se montrer à Lilith tel qu'il est. Oui, tôt ou tard, tous les masques tombent.

Dévoré par le plaisir, il s'approche tête baissée de la forme qu'il ne fait que deviner. La lumière de sa lanterne ne parvient pas à la révéler pleinement. Elle disparaît à son contact, happée comme une goutte d'eau sur une éponge, et même les recoins les plus éloignés de la salle paraissent plus clairs que la sorcière. Une source de ténèbres projetant ses noirceurs.

Navagiero s'immobilise et lève les yeux. Son regard plonge dans l'ombre qui flotte devant lui. Ses volutes tournoient autour d'une silhouette si pleine de nuit qu'on s'y perd en tentant d'en délimiter les contours. On reconnaît une femme pourtant. Ronde et gorgée de force, fourmillant d'une vie chaude. Des langues d'obscurité s'en dégagent, tâtant et striant l'espace. Comme il aimerait qu'elles le touchent... Il sent exploser en lui un bonheur rougeoyant, dont la perte prochaine le plonge dans une extase de deuil. Il s'agenouille.

Ses mots résonnent étrangement à ses oreilles. Il ignore s'il les prononce vraiment.

Du respect, d'abord. Et le plaisir de te voir, Lilith. De te parler et de savoir que tu m'écoutes, que tu me sais ici, devant toi. Et avec ce plaisir si profond que je peine à t'en décrire les couleurs, mon désir. Le désir d'être à toi, de te servir et de prendre part à tout ce qui te satisfait.

Une vibration lui répond, comme une intimité porteuse de joie et de bienveillance. Il voudrait faire durer ces quelques secondes. Cet instant de reconnaissance qui n'appartient qu'à lui, où personne d'autre n'est là pour le priver de son attention, de son admiration pour lui, de son regard d'amour. Ses doigts d'ombre se tendent avec langueur dans sa direction et s'enroulent sur lui, sur son cœur d'homme qui n'arrive pas à y croire, qui n'ose pas y croire. C'est lui qu'elle saisit et porte en elle, c'est lui qu'elle caresse et couvre de sa chaleur, c'est de lui qu'elle fait un prince, un empereur digne de ses lèvres lunaires.

Navagiero s'est perdu dans son étreinte, il s'en rend compte maintenant. Il s'est noyé pour un temps dont il ne se soucie pas dans l'amour de la sorcière et se sent si fort, brûlant d'une puissance si éclatante qu'il voudrait devoir tuer pour elle.

Les ombres le quittent soudain et lèchent le corps de Haste derrière lui.

Un soupir de glace s'échappe de sa poitrine et il s'affaisse, les mains au sol.

Tout a changé. Tout est fini. Il ne sent plus rien. Elle est sur un autre, désormais. Sur Haste. Qu'a-t-il donc fait pour qu'elle l'abandonne ? Il doit se contenir, retrouver ce qu'il est, se redresser... Il le savait, pourtant. Il savait bien l'issue de leur union.

Navagiero se relève en titubant. Il n'ose pas se retourner. Elle est avec l'autre. Elle promène ses langues sur Haste, le fouille et l'enveloppe. Il n'existe plus, c'est ce qu'elle lui montre sans s'en soucier davantage, c'est ce qu'il voit. La douleur devait bien venir, elle le ronge à chaque séparation. Car tout ce qui commence doit se terminer, tout doit s'achever, il le sait, il ne l'oublie jamais.

La colère viendra. Il en est persuadé. Elle viendra, sans quoi la douleur le tuera. Le froid qui souffle sur tout ce qu'il est, sur son existence de déchet, de rebut qu'on a jeté au loin et dont la vie ne sera désormais plus faite que de l'indifférence des autres et de l'ignorance de Lilith... Il ne le supportera pas. Alors la colère viendra.

Seul cet espoir l'empêche de tirer de sa botte le poignard qui ne le quitte jamais et de se le plonger dans le cœur. L'espoir de la colère. Et la certitude que Lilith ne l'autoriserait pas à mourir. Elle a encore besoin de lui.

Alors, Navagiero fait la seule chose qui reste quand la souffrance est la seule voie possible. Il serre les dents et attend.

Il attend le moment, qui viendra tôt ou tard car rien ne dure éternellement, où il s'étonnera avec lassitude que la douleur est moins là. Qu'elle s'évapore peu à peu et qu'un jour prochain elle aura disparu et n'aura laissé derrière elle qu'une strate de souvenirs secs qui l'enrichira, qui l'aura changé et fait de lui un homme plus complet.

L'attente. Il n'y a plus que ça.

Il perçoit leurs soupirs derrière lui et ne dit rien. Il reste à sa place, il reste à sa peine sans oser les regarder. Il se méprise, il se hait et voudrait se punir de sa faiblesse, de sa petitesse d'homme raté, d'homme rejeté, et il n'en fait rien car il en est incapable et se méprise encore plus.

Courage. La colère naîtra.

Enfin Lilith revient à lui.

Mais Navagiero tombe encore plus bas. Il devrait lui hurler qu'il a mal, se jeter sur elle, l'accabler de cris et de pleurs. Il n'ose pas. Elle le palpe de ses membres de jais.

C'est maintenant à lui. Il a fait ce qu'elle exigeait, il lui a amené Haste. Il doit savoir.

Une jeune femme. Objet d'amour.

Elle éveille en lui l'image d'un hôtel particulier. D'architectures. De celui qui y habite. Et d'une jeune femme...

Oui, Lilith. Je l'amènerai à moi. Je la garderai près de moi, aussi longtemps que tu le voudras. Je la traiterai bien. Et après ?...

Après tout sera fini. Tu n'auras plus besoin de moi. J'aurai tout fait pour toi, comblé tous tes désirs. Me garderas-tu ?

Elle sourit à l'intérieur de lui, un sourire de tendresse. Mais elle ne répond pas. Il ne l'en aime que davantage. Il s'incline en sentant sa gorge se serrer.

Lilith rappelle à elle les mèches d'encre ondulant autour d'elle et les deux hommes ne voient bientôt plus devant eux que le puits d'obscurité qui les attendait à leur entrée.

L'entrevue est terminée.

Navagiero se retient de regarder la sorcière une dernière fois et tourne les talons sans se préoccuper de Haste. Il remonte l'escalier, les lèvres serrées.

Haste souffle et trébuche derrière lui. Il n'en a que faire. Il ne ralentit pas en traversant la salle encombrée de métaux et de rouille, et ce n'est qu'une fois au-dehors qu'il comprend qu'il doit l'attendre. Car il doit lui parler. Il doit savoir.

Haste franchit le seuil des ruines, les lèvres entrouvertes. Il ne semble rien voir de ce qui l'entoure, ou ne pas s'en préoccuper.

Navagiero l'observe faire quelques pas dans la nuit du marécage. Haste finit par s'immobiliser, se cache le visage dans les mains et respire sans faire le moindre geste. Puis il relève la tête vers les étoiles que masquent

quelques nuages et déglutit. L'angoisse se lit dans ses yeux et Navagiero esquisse un sourire de mépris.

La douleur revient pourtant. Le Maître de Guilde éteint la lanterne à vape, qu'il replace derrière l'arbuste, et s'approche de Haste.

« Comment pouvez-vous... » commence le mercenaire en posant sur Navagiero des yeux chargés d'un dégoût mêlé d'effroi. Il ne le laisse pas poursuivre.

« Taisez-vous. » Comment puis-je quoi, pauvre ignorant ? Comment puis-je servir la sorcière ? Comment puis-je l'aimer et penser à elle jour et nuit ? Comment puis-je supporter chaque seconde que je ne passe pas à ses côtés ?

« J'ai toujours satisfait ses désirs. Même les plus... noirs. J'ai du travail à présent. Elle nous mènera à la victoire. »

Oui... Lilith ne lui a rien ordonné à ce sujet. S'il veut révéler à Haste la nature de ses nouvelles obligations, pourquoi renoncer ? Quoi de plus naturel, après tout, que de lui poser ensuite la même question ? Un frisson lui secoue la poitrine.

« Et cette victoire exige un sacrifice, reprend-il comme si son intention avait toujours été de lui en révéler davantage. Je dois... Je dois enlever une jeune femme. L'arracher à ceux qui l'aiment. » Il croise les mains dans le dos et retrouve la posture de mensonge qui l'accompagne au jour le jour et l'aide à tenir.

« Ce sera à moi de m'en charger. Et j'obéirai avec joie.

— Comment pouvez-vous supporter ? » Haste ne l'a pas écouté. C'est compréhensible. Connaître Lilith... Un monde vient de se révéler à lui. Il faut lui laisser un peu de temps.

« Elle souhaitait que je vous amène à elle. » Il se concentre pour chasser de sa voix tout tremblement de douleur. Haste ne réagit pas. Faut-il vraiment qu'il pose la question ? Il serre les poings dans son dos. Soit.

« Que voulait-elle ? »

Haste reste hébété quelques instants et semble soudain comprendre qu'on s'adresse à lui. Il relève la tête et promène le regard sur la nuit alentour, les

roseaux, les lagunes, les bancs de vape comme posés sur l'eau sombre, les ruines non loin et Navagiero qui l'observe.

Il ne doit rien dire, pense soudain le Maître de Guilde avec horreur. Elle ne veut pas que je sache. Il ne peut rien révéler... Oh, par... Par quoi ? Il n'y a plus rien, plus de dieux vers qui se tourner, plus d'êtres fantastiques pour veiller sur nous, sur moi, il n'y a plus qu'elle, plus que la sorcière, et elle ne veut pas que je sache, elle lui a dit des choses que je ne dois pas savoir, elle se sépare de moi, elle me rejette, elle...

« Je vais bientôt devoir regagner l'Arquesylve. »

Haste a parlé d'une voix neutre. Comme s'il n'y avait rien à comprendre. Comme si le simple fait de s'interroger sur les motifs de sa mission n'avait aucun sens. Dans le cœur de Navagiero, la terreur reflue.

« Je dois... J'ai une cargaison à livrer. Elle m'a tout montré, dit-il en semblant sortir enfin de sa torpeur. J'ai tout vu, dans ma tête. Quand elle m'a parlé...

— Cette cargaison, de quoi s'agit-il ? demande Navagiero tout en connaissant la réponse.

— Vous le savez aussi bien que moi, je pense... Elle ne m'en a pas montré plus, de toute façon.

— Quand partez-vous ?

— Dans quelques semaines. Je ne sais pas quand exactement. Elle a dit que je comprendrai... » Haste a désormais recouvré tout le contrôle de lui-même. Navagiero ne l'en hait que davantage.

« Bien. Au travail, dans ce cas. » Navagiero se dirige vers Farfalla. « Vous saurez retourner seul à Vexine, n'est-ce pas ? » Haste apprête lui aussi sa monture, qu'il éveille à gestes lents. « Je pense, oui... Le lac, puis vers l'ouest. J'ai une boussole.

— En ce cas, inutile que je vous attende. »

Navagiero enfourche sa gargouille. Elle fait quelques pas en déployant les ailes, pousse un grognement et s'élance dans la nuit.

Que Haste se débrouille. Si Lilith a confiance en lui...

Le Maître de Guilde prend de la hauteur, avise la direction du lac et laisse venir les sanglots.

Il a tout le trajet pour pleurer.

OceanofPDF.com

À poser trop de questions, on finit toujours par devenir suspect.

L'idée traverse la tête de Ludovico alors qu'il se jette dans une flaque pour éviter le bloc de roche qui manque de lui faire éclater le crâne.

Des questions, il en a posé beaucoup. Ce qui, au bain de Vexine, ne va en réalité pas bien loin. Une ou deux par jour, pas plus. En cinq semaines, il n'a pas obtenu la moindre information sur le pilleur de tombes. En revanche, il a réussi à déplaire à quelqu'un.

Il laisse échapper un cri de douleur en heurtant le sol et relève instinctivement le métal de sa pioche devant lui pour se protéger. Le bloc gît à ses pieds, à l'endroit où il se tenait une seconde auparavant. Ça n'aurait pas pardonné. Sa cervelle aurait coulé sur la roche du tunnel et Suavia serait restée seule.

Il n'aurait pas dû s'éloigner aussi profondément dans le dédale de passages. Sur la corniche naturelle à quelques mètres au-dessus de lui, il n'aperçoit que l'ombre que projette une lanterne à vape. Sa lumière danse un bref instant avant de faiblir dans un bruit de bottes que le clapotis de l'eau et l'écho de voix soufflant dans les tunnels ne parviennent pas à étouffer.

Ce salopard prend la fuite.

Ludovico se relève, passe sa pioche à sa ceinture et se jette sur la paroi. S'il veut ma mort, c'est qu'il n'aime pas mes questions.

Ce qui veut dire qu'il a des réponses.

La douleur, la fatigue et le froid le ralentissent. Les arêtes de la roche lui entaillent les doigts et le sel brûle ses blessures. Il monte pourtant. Porté par la rage, par la voix d'Aristus qui lui souffle des mots d'estime dans l'oreille. Par le visage de Suavia, prisonnière de cette ville et qui ne mérite pas la peur qu'elle lui inflige.

Il atteint la corniche, qu'il enjambe d'un bond. Il repère l'emplacement dans la pierre où a joué l'outil de son assaillant puis le boyau duquel émerge encore la lueur sautillante de la lanterne. Il n'a rien. Aucune source de lumière. Tant pis. Il se fera mal. La douleur fait partie de la vie.

Il se rue dans l'ouverture en gardant les yeux sur la clarté qui faiblit devant lui, les jambes fléchies pour éviter de heurter de la tête une aspérité qui lui aurait échappé. Les contours du tunnel se laissent à peine deviner et il serre les dents pour retenir un cri tandis que ses membres cognent contre une pierre ou une boursouflure de la paroi. À quoi bon... Son agresseur va lui échapper et il se retrouvera dans le noir complet. Il n'aura plus que son ouïe et la patience pour se guider dans les ténèbres et s'orienter. En espérant qu'une carapince n'aura pas eu l'idée de s'aventurer si haut dans le réseau de passages.

Mais la clarté n'a pas complètement disparu devant lui, alors il continue.

Ludovico ralentit soudain sa course. La lueur, qu'il aperçoit toujours derrière un coude du boyau, ne faiblit plus. Il s'immobilise. On n'entend que le bruit de l'eau et l'écho des condamnés qui martèlent non loin. Il resserre les doigts sur le manche de sa pioche.

Les espions de Vexine sont donc plus habiles que ce que Ruffel et lui s'imaginaient. D'une façon ou d'une autre, ils ont appris qui il était et où il se trouvait. Ce qui signifie qu'ils ont eu vent de leurs plans. Comment ?

Ludovico se remémore leur discussion dans le galetas où Ruffel les avait parqués. Les fenêtres étaient closes, la porte aussi. S'agirait-il d'un dispositif d'écoute à distance fonctionnant par quelque propriété de la vape mise à jour par les savants de la ville-marchande ? À moins que le traître ne soit autre que l'un des agents de Ruffel ayant préparé son évvasion prochaine... Ou Ruffel lui-même.

Ou Suavia.

Ludovico se met à trembler. La jeune femme vient de l'Arquesylve. Sa tribu, ses proches, Ludovico en a exterminé ou réduit en esclavage un bon nombre. La sorcière la terrifie mais... A-t-il été aussi aveugle ?

Il ne tardera pas à le savoir de toute façon. S'il ignore l'identité de son assassin manqué, il le connaît déjà assez pour le vaincre. Il le fera parler.

Son adversaire a choisi de ne pas l'affronter directement et de projeter la mort de loin. Puis il a pris la fuite. Cet homme n'est pas un guerrier. Tout ce dont il est encore capable, c'est de lui tendre l'embuscade improvisée qui l'attend plus loin. Or, une embuscade sans effet de surprise, ce n'est qu'un assaut prévu par celui qui va le subir.

Ludovico reprend son souffle et se remet en marche à pas lourds, pousse un gémissement à l'adresse de son assaillant, patauge plus que nécessaire et s'accroupit en arrivant au coude du boyau.

Au-delà, le tunnel court encore sur une dizaine de mètres avant de prendre brusquement de la hauteur. Ce sera là, pense-t-il. La pioche s'abattra sur moi dès que je quitterai le couvert du couloir.

Il halète assez fort pour qu'on l'entende et approche. La lanterne est posée sur une aspérité du mur un peu plus loin. La guerre n'est pas son fort...

Au dernier moment, Ludovico se retourne, se penche en arrière et marche à reculons, sa pioche tenue horizontalement devant lui en position de parade. Lorsque enfin il franchit la limite du tunnel bas et que le plafond prend subitement plusieurs mètres de hauteur, il le voit.

La silhouette juchée au-dessus de lui brandit sa pioche et l'abat sans réfléchir, comme si l'agresseur s'était donné à lui-même l'ordre le plus simple possible. Celui qui exige le moins de réflexion immédiate.

Ludovico relève le manche de son outil et bloque l'attaque, puis il tire vers l'arrière de toutes ses forces. Comme il l'espérait, il a réagi trop vite pour son adversaire, dont les mains ne peuvent relâcher son arme à temps. Il l'entraîne dans sa chute et les deux hommes roulent sur les flaques.

L'autre laisse échapper un cri de douleur lorsque Ludovico assure sa mainmise sur lui sans difficulté. Il est léger. Pas étonnant qu'il ait choisi de m'ouvrir le crâne de loin. Ludovico lui décoche un coup de poing dans la mâchoire avec juste ce qu'il faut de force pour l'étourdir sans pour autant la lui briser. Il va devoir parler. Puis il ramasse sa pioche en chassant de ses

poumons un air chargé de l'excitation du combat. L'autre ne bouge plus. Son outil gît un peu plus loin. Ludovico s'empare de la lanterne à vape posée sur sa corniche. Il l'approche et éclaire le visage de son agresseur.

Ça ne colle pas.

Le bagne, c'est mortel pour un peu plus de la moitié des condamnés. Les premiers à partir, ce sont les frêles, les chétifs. Ils meurent d'épuisement. Les gros bras désireux d'alléger un peu leur peine en échange d'un meurtre, ça ne doit quand même pas manquer dans les environs. Alors s'ils tiennent tant à m'éliminer, pourquoi m'envoient-ils une femme ?

Elle n'est pas épaisse. Pas bien vieille non plus. Pas plus de vingt-cinq ans. La torture du bagne l'a déjà bien abîmée. Même si elle a encore de la ressource, apparemment.

Il fouille sa victime inconsciente à gestes rapides. Rien. Des vêtements gorgés d'eau, une peau rougie de sel, à vif par endroits... Il hésite puis la secoue pour la faire revenir à elle.

Elle ouvre les yeux. Sa mine s'assombrit alors qu'elle reprend connaissance. Elle prend appui sur un coude et se passe la main sur le visage, d'où elle chasse une mèche de cheveux trempés. « Et maintenant tu vas m'éliminer, c'est ça ? Pourquoi donc te donner la peine de me réveiller ? Tu pourrais tout aussi bien m'ôter la vie sans que je m'en rende compte... fait-elle d'une voix chargée de dégoût. On t'a demandé de te montrer cruel, c'est ça ?

— Le contenu de ton bac ne m'intéresse pas. » Il n'est pas certain de comprendre sa réaction.

La jeune femme se relève, tête baissée.

Ludovico ne manque pas ses regards en coin qui évaluent ses chances de fuite. Mais elle n'est pas assez naïve pour tenter quoi que ce soit. Alors, elle cherche une information à monnayer contre sa vie. Les paupières qui clignent, les yeux vides... Elle est au fond de sa tête et elle fouille, retourne et renverse tout ce qu'elle voit, évalue, estime chaque renseignement. Que va-t-elle donc me proposer ? Il faudrait que ça ne puisse me servir que si

elle est en un seul morceau. Sinon il me suffirait de quelques coups de pioche pour lui faire sauter les phalanges et l'amener à tout cracher. Quelle honte. Sa déchéance me donne la nausée. Finissons-en.

« Tu ne m'as pas laissé la moindre chance et je ne t'en laisserai donc pas non plus. » Il parle avec calme, sans intonation particulière. Il se contente d'énumérer les faits. « Les tunnels sont vastes. Je t'y traînerai, nous nous enfoncerons dans les entrailles du récif et je te ferai mal jusqu'à ce que tu parles. »

Elle l'observe avec plus de profondeur que ce à quoi il s'attendait. Comme curieuse d'entendre la suite. Pas anxieuse, juste curieuse. La curiosité de quelqu'un qui ne comprend pas.

« Puis je te briserai les membres un à un, sans te tuer, et je t'abandonnerai au froid et à la souffrance. Tu resteras allongée dans une mare d'eau glaciale, chaque grelottement meurtrira tes os cassés, comme chaque hurlement que t'arrachera la douleur. La vie te quittera beaucoup trop lentement à ton goût. » Il fait osciller sa pioche dans ses mains tout en parlant, comme pour souligner le sens de ses paroles. « Si tu as de la chance, une carapince te trouvera, t'entraînera et te noiera quelque part. Tu ne la sentiras plus te dévorer. »

De nouveau, cet air d'incompréhension. Ludovico ne laisse rien paraître de son étonnement.

« Mais si tu parles maintenant, sans rien omettre et sans mentir, je te jure sur Aristus et sur l'empire que ta fin sera rapide et indolore. » Elle baisse les yeux et se perd dans ses réflexions. On n'entend plus que l'écho des autres bagnards dans les tunnels. Quand elle relève la tête, sa décision semble prise.

« Je peux te rendre riche, dit-elle d'une voix étonnamment assurée. Tu me prends pour une débutante ? Quand on mène une existence comme la mienne, on peut se douter qu'on aura besoin un jour de racheter sa vie. Et ma vie vaut très cher, Luperquien. Assez cher pour te permettre de ne plus jamais t'inquiéter de...

— Assez ! crache-t-il. Tu me dégoûtes... Voilà bien Vexine et ses manigances, où tout se résume à la quantité de butin qu'on peut tirer ! » Il ne tente pas de contenir sa colère en avançant vers elle. « Vos cœurs sales, vos cœurs brûlés par l'or et les bijoux sont incapables de comprendre autre chose. Même ta vie, ta propre vie, tu lui donnes un prix. Et si tu t'achètes, c'est que tu peux aussi te vendre tant que la bourse qu'on te propose est assez ronde... Tu n'existes pas, tu n'existes plus, et c'est toi qui l'as décidé. » Elle recule alors que Ludovico lève sa pioche.

« Ta simple présence me révolte. Alors ne perdons pas de temps. Les prochains mots qui sortiront de ta bouche décideront de la façon dont tu quitteras ce monde. Je te conseille de les choisir avec soin. »

La jeune femme tremble. Elle comprend. Un peu tard, mais elle comprend. Tout ne se vend pas. Tôt ou tard, on se rend compte, on voit que tout ne se réduit pas à une somme de florins, de sesterces ou autre. Dommage pour elle, c'est une leçon qu'elle aurait pu apprendre plus tôt, et pas juste avant de mourir.

« Qui t'a envoyée, et comment a-t-il appris où j'étais ? »

Cette fois, il ne peut ignorer la surprise sur ses traits, d'où la peur reflue. « Ne joue pas avec moi, finit-elle par articuler. C'est... » Elle hésite. « C'est toi qui poses des questions... depuis des jours... » Son visage se couvre d'une colère qu'elle semble enfin s'autoriser.

« J'ai fait tout ce que Navagiero voulait. J'ai enseveli ses cadavres des nuits durant et n'ai jamais rien dit à personne ! » La fureur fait trembler ses lèvres et Ludovico laisse éclore un sourire. Navagiero. Il laisse lentement retomber sa pioche. « Il est donc arrivé, le jour où il est sûr de ne plus jamais avoir besoin de moi ? Le jour où il estime qu'il est temps de tout effacer derrière lui ?

— Ysengre », dit-il en découvrant les dents. Elle se fige en entendant son nom. Ludovico sourit de plus belle.

« Oui, répond-elle. J'ignore comment il m'a trouvée. Personne n'avait jamais réussi. Personne ne connaissait mon identité...

— Je ne suis pas venu prendre ta vie, et ce n'est pas Navagiero qui m'envoie. » Ludovico laisse s'écouler de lui toute tension pouvant donner à penser qu'il s'apprête à combattre. Il se tient devant elle, les muscles aussi détendus que le froid le lui permet. « Et si c'est ce que tu pensais, je comprends ton geste. »

Il fait volte-face et s'enfonce dans le tunnel, puis se retourne après quelques pas. Ysengre l'observe comme si elle ne comprenait pas pourquoi elle est encore en vie. Elle finit par se diriger d'un pas lent jusqu'à sa pioche, la ramasse et la passe à sa ceinture. « Nous devons parler, déclare Ludovico en reprenant sa marche. Mais pas ici. Au repas. Nous nous installerons à l'écart. D'ici là, je ne te quitte pas. Si tu m'as pris pour ton assassin, c'est que tes craintes sont peut-être fondées. Te laisser seule serait dangereux. » Il lève la lanterne à hauteur de leurs visages. « Où as-tu laissé ton bac ? »

Tous les bagnards finissent par faire cette expérience. Quand on rogne suffisamment ses plaisirs à quelqu'un, quand on enfonce assez le niveau de ses attentes et qu'on ne l'abreuve que de peine, on parvient à lui faire accepter à peu près n'importe quelle abjection du moment qu'il y a pire. Et il mangera n'importe quel gruau non pas parce que ça le maintiendra en vie, mais parce que ça calmera sa faim et le réchauffera.

Les algues bouillies agrémentées de farine dégagent une odeur repoussante. Au début, Ludovico a cru vomir en voyant les morceaux de crustacés qui flottaient dans sa gamelle.

Plus aujourd'hui.

Il en remue le contenu avec sa cuiller, la porte à sa bouche et avale, goûtant à la chaleur qui se répand en lui. Même si ce sont surtout les braseros disposés dans la grande salle qui le réchauffent lui, Ysengre et les quelques centaines de condamnés assis par terre sur un tapis d'algues sèches. Qui se retrouveront peut-être un jour dans leurs auges.

Les gardiens armés de fouets, de dagues et bien au chaud dans leurs pelisses marchent entre eux. Interdiction de parler. Ils sont trois à accompagner le cuisinier, qui navigue entre les corps assis en tailleur et déverse ses louches dans les bolées. Deux bagnards le suivent en portant sa marmite. Malheur à eux s'ils la renversent.

Avec Ysengre, Ludovico s'est installé à l'écart. Pas trop toutefois, pour ne pas se faire remarquer. Juste assez pour que les autres tirent éventuellement de leur éloignement la conclusion habituelle et s'imaginent l'une de ces transactions sur lesquelles les gardes ferment les yeux. Quelques centaines de grammes pour un peu de chaleur et quelques secondes d'un plaisir rendu sale par la vie.

Qu'ils s'imaginent ce qu'ils veulent.

Ysengre se retourne vers le cuisinier, qui s'éloigne en silence. On aperçoit la rougeur brune de sa marque sur sa poitrine, juste sous la clavicule. Ses cheveux clairs ne sont pas assez longs pour la masquer. Les brûlures ont bien cicatrisé. C'est à peu près le seul véritable soin qu'on prodigue aux bagnards. Le baume qui apaise la douleur du fer rouge, ferme les plaies et leur permettra de mourir d'autre chose. Il passe ses doigts sur le renflement de sa propre blessure et ne sent plus rien. Tant mieux. Il est marqué à vie, son corps portera jusqu'à la fin le stigmate de sa condamnation à un tonnage impossible aux récifs des Plombs, mais seuls les Vexiniens en concevront du mépris. Or, ils auront bientôt disparu sous la botte d'Aristus.

Il aspire le contenu de sa cuiller en observant les gardes. S'ils parlent suffisamment bas, le bruit des centaines de corps qui se nourrissent sans rien dire couvrira leurs voix. « Tu sais d'où je viens, fait-il sans lever les yeux vers elle. Nous sommes différents et je ne cherche pas à le dissimuler. » Elle le laisse parler sans le regarder. Plus que le son des voix, ce sont les regards qui trahissent les discussions.

« Ce soir, je serai parti. »

Il avale en prenant son temps afin de ménager son effet. « J'aurai quitté le vent des tunnels, le froid et la torture du halage. J'aurai quitté la peur de

mourir ici sans que personne n'ait plus la force de s'en soucier. » Il la devine en face de lui, qui continue à manger sans paraître lui prêter attention. Mais il ne s'y trompe pas. Elle écoute chacune de ses paroles. Quelques minutes plus tôt, elle pensait devoir défendre sa vie à coups de pioche. Maintenant, elle entrevoit sans oser y croire la possibilité de quitter cet enfer.

« Épargne-moi ton petit numéro, dit-elle sans lever la tête. Tu ne m'as pas tuée, tu as besoin de moi et tu m'offres de t'accompagner en échange de mon aide. »

Il sourit.

« J'accepte », ajoute-t-elle. Elle continue à manger sans exprimer la moindre émotion. « Je ferai ce que tu voudras, je te dirai ce que tu voudras si tu me laisses partir avec toi. Je ne te révélerai rien avant. Mais si tu me rends ma liberté, j'accepte. » Elle pose sa cuiller, essuie d'un revers de manche une goutte de gruau qui pend au coin de sa bouche et plonge ses yeux dans les siens. « Nous devons juste nous comprendre. Si je pars avec toi, je ne quitte pas seulement le bain. Je ne peux pas rester à Vexine. »

Encore mieux. Ruffel et moi pouvons nous la lier plus étroitement que prévu. Il se retient de sourire.

« Tu négocies ? Vraiment ?

— Tu as besoin de ce que je sais, répond-elle en se remettant à manger. Si j'ai bien deviné ce que tu es, tu t'es fait sciemment enfermer ici. Tu savais que j'y étais et que j'étais, ce qui signifie que tu es bien renseigné. Tu n'es pas seul. » Elle relève les yeux vers lui. « Et tu as le moyen de repartir. » Elle l'observe d'un air serein.

« Tu as de la ressource. Et cette ressource, tu l'as mise en œuvre pour me retrouver. Tu as vraiment besoin de moi, Luperquien. Alors tu vas m'écouter. » Autour d'eux résonnent les sons du repas, que trouble uniquement le bruit de la louche cognant parfois contre le métal de la marmite.

« Je suis ici depuis quatre-vingt-dix-sept jours. Je serai aussi longtemps à ton service. Je ne t'appartiendrai pas, mais je t'aiderai du mieux que je pourrai. Tu m'emmèneras à Luperque. Je ne peux pas rester à Vexine. Je ne veux pas... » Une ombre passe sur ses yeux, puis elle retrouve sa détermination. « Et dans quatre-vingt-dix-sept jours, je quitterai la Lupanie pour toujours. Nous ne nous croiserons plus jamais.

— Tu sais ce qui se passera si tu me trahis... » Le ton de sa voix n'est pas celui d'une question.

Elle esquisse un sourire. « J'imagine avec quels raffinements vous savez prendre la vie, à Luperque. Je n'aurai aucune raison de violer notre accord. »

Ludovico la scrute comme s'il tentait d'estimer son honnêteté, un sourire au coin des lèvres. « Bien, fait-il après avoir avalé. Tout ça me paraît convenir. Et sois rassurée, ce n'est pas moi qui t'interrogerai. » Son sourire s'élargit. « J'aurais trop peur de rater quelque chose. »

Ludovico redresse le torse et laisse courir son regard sur la masse des bagnards répartis dans la salle.

Il les a aperçus tout à l'heure et sait à peu près où chercher. Près d'un brasero, là-bas... Ils ne sont déjà plus que deux. Il en choisit un sans se demander comment.

Ludovico courbe de nouveau les épaules. « Il est temps, tu vas devoir me suivre et rester près de moi. » La posture de la jeune femme n'a pas changé, mais il n'a aucun doute. Elle l'écoute avec toute la concentration dont elle est capable.

Ludovico se penche vers elle et parle à voix basse. Ysengre écoute et hoche parfois la tête. Quand il a terminé, il est certain d'avoir été compris.

Ils terminent leur repas en silence et attendent. Puis les gardes se raidissent, leurs mains se resserrent sur le manche de leur fouet. Enfin, la corne retentit.

Les corps se redressent, dégoulinant déjà de fatigue, et entament leur marche vers la sortie de la salle, qu'ils empruntent après avoir jeté leur

gamelle en tas sur le côté. Ysengre et Ludovico suivent le mouvement.

Le centurion ne perd pas de vue le prisonnier qu'il a repéré un peu plus tôt. Il a déjà changé. Sa silhouette s'est émaciée et, même à cette distance, on ne peut ignorer la pâleur de son teint.

C'est mieux comme ça. Ils lui épargneront une lente décrépitude et le spectacle de sa propre dégénérescence.

Ils atteignent la sortie de la salle, jettent leurs gamelles et gagnent l'allée en spirale qui monte vers les balances et les paillasses. Et qui descend vers les galeries.

La plupart des bacs ont déjà été emportés par leur propriétaire et Ludovico retrouve vite le sien, sa pioche et sa lanterne à l'intérieur. Il en passe la corde sur ses épaules et, alors qu'il entame la descente du tunnel en direction des boyaux où les condamnés devront battre le récif des heures durant, il s'assure que ce qui reste du jeune paon avance non loin devant lui. Ysengre le suit.

Le pauvre bougre, qui à peine quelques semaines plus tôt ne se préoccupait que de fêtes et de courses de gargouilles, avance comme un automate. La masse de bagnards diminue au fur et à mesure que certains s'engouffrent dans une ouverture latérale pour gagner les tunnels où, jusqu'à ce que retentisse la corne, ils piocheront et rempliront leur bac six fois, huit fois, dix fois pour les plus vigoureux.

Les condamnés poursuivent leur descente sous l'œil des gardiens qui les accompagnent par groupes de deux ou trois. Ils ne les suivent jamais dans les boyaux. C'est le domaine des bagnards. Ils restent dans le tunnel principal et surveillent les allées et venues.

Le jeune homme finit par s'enfoncer dans un tunnel avec quelques autres prisonniers et Ludovico lui emboîte le pas après avoir allumé sa lanterne. Loin des braseros éclairant et chauffant la galerie principale, le froid s'y fait tout de suite sentir. Les sons sont différents aussi. Plus proches, plus intimes. On patauge dans les flaques.

Ludovico prend soin de ne pas le perdre de vue. Autour de lui retentissent les premiers chocs du métal contre la roche. L'autre ralentit enfin et avise une paroi que rien ne différencie des autres, ôte la corde de son bac et se met à piocher avec si peu de force qu'il semble à Ludovico qu'il lui faudra plusieurs vies pour purger sa peine. Il le dépasse en s'efforçant de donner à sa démarche autant de lassitude que possible, laisse derrière lui un sas censé se clore automatiquement en cas d'inondation, repère sur sa gauche une faille tout juste assez large et s'y glisse. Puis il éteint sa lanterne. Il pose les yeux sur le tunnel qu'il vient de quitter et sort brièvement de l'obscurité au moment où Ysengre passe devant lui. Elle hoche la tête en l'apercevant, poursuit sur quelques mètres et s'installe.

Ludovico ferme les yeux et évoque le trajet jusqu'au puits. Il visualise le tunnel en spirale, l'ouverture à emprunter. Ensuite il y aura... Inutile de s'en inquiéter. Chaque chose en son temps.

Il ne faudra pas qu'Ysengre tarde trop, cependant. La position malaisée qu'il occupe tire déjà sur ses muscles, que l'immobilité et le froid engourdissent. Il inspire une goulée d'air.

Le cri d'Ysengre retentit enfin. Une exclamation brève, poussée comme un commentaire musical sur le rythme de la pioche. À sa droite, les coups ralentissent et cessent, puis reprennent après une pause. Pauvre imbécile. Ludovico en cracherait par terre. Tu as passé ta vie à voler moins riche que toi en toute légalité, tu as provoqué des faillites et jeté des familles entières dans la misère, mais tu n'as pas la force de prendre toi-même son minerai à une jeune femme blessée. Tu n'as même pas la dignité de vouloir te salir les mains...

Il s'inquiète un instant de ce qu'Ysengre puisse décider d'appeler à l'aide. Ce serait maladroit. On n'appelle pas à l'aide aux récifs des Plombs. On se cache. On se prépare à défendre le contenu de son bac. Mais elle garde le silence assez longtemps.

Sur sa droite, les coups de pioche se poursuivent, cessent quelques secondes, reprennent et cessent de nouveau. Il écoute. Il essaye de

comprendre. Ludovico le devine enfin faire quelques pas vers Ysengre et se plaque contre la paroi au moment où le jeune homme passe devant la faille. Il attend plusieurs secondes, puis sort sans bruit et descend le tunnel. Les voix se rapprochent. Il discerne dans celle d'Ysengre un faux mouvement et une douleur, de la peur et de l'impuissance. L'autre pose des questions et donne à ses intonations une note d'incertitude et de compassion dont Ludovico décide de ne pas pouvoir juger l'authenticité. Il ne souhaite même pas essayer. Pourquoi tenter de savoir lequel des deux ment le mieux ? Il serre la main sur le manche de son outil et approche.

Ils sont là, au détour suivant. Assise par terre et adossée au mur, elle lève sur le condamné des yeux inquiets, luisants d'une colère qu'elle dirige contre elle-même. Comme pour dire qu'elle n'y croit pas, qu'elle s'en veut d'avoir été si maladroite. Elle n'a pas un mouvement du regard quand il apparaît dans son champ de vision. Le jeune homme est accroupi devant elle. Il semble hésiter à lui palper la jambe...

Il n'a pas sa pioche.

Il l'a laissée à l'endroit où il travaillait et n'a emporté que sa lanterne. Le mépris de Ludovico se teinte de pitié.

Ysengre ne laisse rien deviner de ce qui suit. Elle ne change pas d'expression lorsque Ludovico lève sa pioche, elle ne cesse pas de gémir par à-coups alors qu'il enfonce d'un geste sec le métal de son arme dans le crâne du bagnard, et ce n'est que lorsque le corps s'affaisse entre eux que les traits de son visage retrouvent leur authenticité.

Non. On change juste de mensonge, pense-t-il en extrayant du cadavre la pointe de son outil. Je ne dois pas l'oublier. Il faut rester vigilant. Et patient.

Tôt ou tard, tous les masques tombent.

Ludovico jette un coup d'œil à l'extérieur de la cavité dans laquelle ils se sont dissimulés pour attendre la fin de la journée de travail. La sirène a retenti il y a plus d'une demi-heure maintenant. Les tunnels se sont lentement vidés de leurs occupants, dont certains sont passés devant leur cachette sans les voir. Les gardes ont eux aussi déserté le tunnel principal et sont partis surveiller les bagnards, qui s'apprêtent à se laisser tomber sur leurs paillasses. Personne ne devrait croiser leur route.

Il redresse le cadavre, dont il passe l'un des bras autour de ses épaules. « Laisse ta lampe ici. Une seule suffira. » Ysengre s'exécute sans poser de questions. Elle l'aide à transporter le corps.

Ils regagnent le tunnel en spirale. Une courte pause. Ils tendent l'oreille, mais ne détectent aucune présence à proximité.

Dans l'allée menant aux balances et aux dortoirs, seules les flammes des braseros se meuvent dans leurs vasques. De plus haut leur parviennent des bribes de sons. Des voix, des raclements de métal contre le roc, des cliquetis atténués par la distance et l'écho... Le ronronnement de la soufflerie les étouffe presque entièrement.

Il réajuste sa prise sur le corps sans vie et ils descendent la galerie en rasant le mur intérieur. Ils dépassent plusieurs ouvertures sur la paroi opposée au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans le récif.

Ludovico avise enfin l'ouverture qu'il cherchait. Un dernier coup d'œil vers le haut, puis ils traversent l'allée et s'y engouffrent sur quelques mètres. Ils déposent le corps et expirent la fatigue de leurs muscles. Puis ils reprennent leur chemin.

Le tunnel n'est pas assez large pour leur permettre d'avancer tous les deux de front et ils doivent se résoudre à porter le cadavre plutôt que le traîner. Seule la lampe à vape que Ludovico brandit de la main gauche leur donne

un peu de lumière. Pas assez pourtant pour éviter à Ysengre de buter et de trébucher sur des aspérités du sol.

Le trajet est clair dans sa tête. Il l'a mémorisé auprès de Ruffel et l'a emprunté lui-même trois fois afin d'en inscrire chaque détail dans sa mémoire.

L'air change autour d'eux. Plus froid, plus humide. Le son de la soufflerie n'est plus qu'à peine perceptible. Ils atteignent enfin l'encorbellement surélevé que Ludovico cherchait. Ils déposent le corps, puis le centurion grimpe après avoir confié la lanterne à Ysengre. Ils hissent la dépouille et elle le rejoint. En haut s'ouvre un conduit naturel qu'ils suivent en rampant sur plusieurs dizaines de mètres. Ils tirent le cadavre durant de longues minutes, soufflant dans l'étroitesse du boyau dont la paroi meurtrit la chair de leurs dos. La plaie de son marquage au fer le brûle comme si on venait de la lui infliger.

Enfin ils débouchent sur une cavité naturelle. Ludovico tire le corps contre une paroi et se laisse choir en soufflant. La sueur perle de son front et il se rend compte à quel point la proximité de la roche tout autour de lui l'angoissait. Ysengre apparaît à son tour et s'allonge par terre sur le ventre, les yeux fermés. Son visage est d'une pâleur de mort quand elle redresse la tête. Ses cheveux sont couverts de boue. Mais elle ne jure, ni ne pleure, ni ne se plaint. Elle expire sans rien dire. Bien. Nous prenons une minute. Pas davantage, sans quoi nous aurons froid.

Face à eux s'ouvre un puits d'une douzaine de mètres de large. L'odeur de sel y est beaucoup plus forte et le ressac bruit en contrebas. Une pioche gît sur le côté, posée sur deux sacs de toile.

Ludovico ferme les yeux et replonge dans ses souvenirs. Ce ne sont que des mots. Rien qu'il ait vu, si ce n'est le schéma de Ruffel. Manipuler les commandes de la machine, il devrait y arriver. Son ouvrage, ses explications étaient clairs. Mais ça, et avec le froid... Il s'approche du bord à quatre pattes. À peine a-t-il avancé sa lanterne au-dessus du vide que les sons retentissent.

Des crissements, des claquements résonnent soudain, comme portés par une vague de colère. Des morceaux de roc qui roulent et disparaissent dans les profondeurs, le clapotis d'éclaboussures. À quelques mètres sous le regard de Ludovico, l'eau du puits ondule, gonfle et s'aplanit sans cohésion apparente. Des formes rondes, des boursouflures se meuvent ou restent figées dans une immobilité trompeuse, avancent une patte avec la précision d'un automate, se fondent sous la surface ou émergent sans raison, brandissent une pince large comme son torse, la claquent sans but et attendent. Elles laissent passer le temps et acceptent tout ce qu'il leur offre ou leur refuse. L'odeur de décomposition marine prend Ludovico à la gorge et il recule. Ysengre a tout vu. Elle a compris.

« On n'a qu'un seul essai. Je saute en premier. C'est moi qui prends la lanterne et tu n'auras que sa lueur pour te guider, alors ne rate pas ton coup. » Elle va dire quelque chose. Il l'entend déjà. Je ne peux pas. J'ai trop peur. Le froid m'empêche de bouger et je suis épuisée. La chute va nous tuer. Ou les carapinces.

Son regard doit avoir durci sans qu'il s'en rende compte, car l'angoisse qui gagnait les traits de la jeune femme reflue. Craindre, reculer, ne pas oser, tout ça n'a pas de sens. Nous sommes là et la seule voie à suivre est devant nous. Si nous n'avancons pas, nous mourrons. Si nous avançons, nous mourrons peut-être.

Il saisit la pioche et frappe la paroi. Quelques morceaux de roche se détachent. Il continue. La sueur qui lui ruisselle sur la poitrine ravive la douleur de sa brûlure. Puis il laisse tomber son outil et remplit les sacs.

« On en prend un chacun. Ça nous fera couler plus vite. Attends juste trois secondes avant de sauter pour ne pas risquer de m'assommer.

— Et ensuite ? »

Elle parle. Très bien. Quand le courant est le plus fort, il vaut mieux nager avec lui et y mettre du sien. Ça permet d'aller plus vite et de décider où on va. Sinon, on se laisse juste emporter.

« Il y a une ouverture latérale dans le puits, à neuf ou dix mètres de profondeur. » Et si je la manque, nous nous enfoncerons trop pour pouvoir remonter, se refuse-t-il à ajouter. « Je m’y faufile et tu me suis. Avec la lanterne, tu ne peux pas ne pas me voir. » Il jette un nouveau regard en contrebas, où les claquements de crécelle ont faibli.

« Autre chose, ajoute-t-il en contenant la peur qui monte en lui, tu ne lâches pas le sac avant d’être arrivée à ma hauteur. Tu ne coulerais plus assez vite. » Ysengre hoche la tête.

Ludovico se relève, approche un sac du bord, dépose la lanterne à ses pieds et se penche en avant. L’eau semble mouchetée de renflements, comme ceux d’une mauvaise peau, que la lueur de la lanterne à vape avive un peu. Il tente de chasser de lui l’angoisse qui monte dans sa poitrine alors que chaque seconde le rapproche de ce qu’il va faire et qu’il n’y peut plus rien changer. Aristus, Suavia lui passent devant les yeux en images fugitives et font d’une partie de sa peur une colère dans laquelle il puise du courage.

Il se lève et ôte ses vêtements de ses membres affaiblis par la rigueur des Plombs, pour ne garder qu’un pagne autour des hanches. Ysengre l’imite sans dire un mot. Puis il saisit le cadavre du jeune Vexinien qui, sans doute pour la première et la dernière fois de son existence, va servir à quelque chose et le traîne jusqu’au bord. Il avise dans le puits la position approximative de l’ouverture sous-marine d’après les indications de Ruffel, puis pose le regard sur l’emplacement opposé. Il va lui falloir beaucoup de force...

« N’oublie pas, trois secondes », dit-il à Ysengre avant de redresser le corps sans vie. Les échos du puits se chargent immédiatement d’éclaboussures. Il marque une ultime pause tandis qu’Ysengre saisit le second sac de pierres, qu’elle serre contre son ventre. Il lui fait signe d’approcher. La lanterne posée au sol n’éclaire pas grand-chose, mais elle doit voir. Elle doit se faire une idée.

Elle se penche et Ludovico la sent contenir tout changement dans l’expression de son visage, s’interdire toute réaction. Elle recule en lui

lançant un regard d'approbation. Sa respiration a quelque chose de saccadé pourtant, mais Ludovico décide de ne pas s'en soucier. Trop tard pour ça. Chaque instant risque de fissurer leur volonté.

Il projette le corps avec toute la force dont il est encore capable vers la gauche du puits. Le Vexinien heurte la paroi, chute et s'écrase à moitié contre les roches affleurantes et sur les carapinces agrippées près du bord. Le puits s'emplit aussitôt d'une joie prédatrice.

La surface de l'eau se couvre d'écume, remuée par les corps boursoufflés des crustacés s'agitant sur la viande, battant des pattes pour s'en approcher et en revendiquer un morceau, en cisailer ou en arracher une partie qu'ils pourront déguster au fond, à l'abri, loin des autres, ou qu'ils savoureront en coulant. L'eau du puits n'est plus qu'un brassage de faim tranchant le cadavre ou se refermant sur d'autres pinces, de pattes cédant sous la pression ou l'effort, de bouches minuscules agitées de mastications.

C'est dans ce bouillonnement de voracité qu'il doit sauter. S'il y pense davantage, tout est perdu. Le corps est tombé à peu près à l'endroit qu'il visait. Sur le bord opposé, les carapinces sont moins nombreuses.

« Trois secondes, ni plus ni moins ! »

Ysengre hoche la tête, les mâchoires serrées. C'est le seul signe de confirmation qu'il peut espérer. Alors il empoigne son sac de pierres d'une main, la lanterne de l'autre, et il saute.

Le vide du puits l'enveloppe durant l'éternité de la chute, puis c'est le choc dans l'eau glacée. Il se garde d'expirer l'air par le nez et ses narines s'emplissent. Il accuse le coup les yeux fermés, le sac dans la main gauche, la droite serrant l'anneau de la lanterne. S'il la lâche, ils sont morts tous les deux.

Il flotte à quelques mètres sous la surface, puis la chute reprend. Plus lente, plus froide. Moins bruyante. Il se force à ouvrir les yeux et voit l'irrégularité de la paroi immergée défiler devant lui. Des éclats de roc se devinent, des failles, des filaments d'algues. Un son sourd retentit au-dessus de lui au moment où il lève la tête vers la surface, dont le voile que la

lanterne éclaire encore vient de se crever une seconde fois. Ysengre a sauté. Sur la droite de la pilleuse, il a encore le temps de distinguer la masse de carapinces luttant pour la nourriture, rassemblées en grappe pulsante. Un mouvement lui attire l'œil en contre-haut et il commet presque l'erreur d'y attarder le regard. Au lieu de cela, il tend le bras vers le mur qui passe devant lui afin d'en éclairer le plus de surface possible.

Le passage. C'est tout ce qui compte.

Le passage, puis trouver la machine. Respirer.

La pression sur ses poumons augmente. Il aurait cru pouvoir tenir plus longtemps. C'est peut-être le froid. Ses oreilles commencent à le faire souffrir. Une piquûre de chaque côté de la tête qui gagne en intensité. Il a bientôt l'impression que son crâne va céder et l'eau s'y déverser.

Un autre mouvement. Quelque chose bouge non loin, et ce n'est pas Ysengre. Il repère deux, trois carapinces contre la pierre. Elles se hissent du bout des pattes pour réclamer leur part de viande. Ludovico en dépasse une qui hésite avant de se laisser choir à sa suite. Il serre le sac de pierres et se concentre sur la paroi, s'interdisant même de vérifier qu'Ysengre le suit. Déjà ses poumons menacent de se contracter d'eux-mêmes pour recevoir l'air dont il les prive.

L'ouverture.

Il lâche le sac et brasse dans sa direction. Quelque chose lui frôle la jambe et poursuit sa chute alors qu'il attrape une saillie de sa main désormais libre et tire sur son bras. Il est dans le passage. Quelques bulles s'échappent de sa bouche et il maudit sa maladresse alors qu'il lève sa lanterne. Ysengre ne doit pas le manquer.

Dans le puits, les formes sous-marines sont maintenant plus nombreuses. Elles pleuvent en ombres éparses avec une lenteur irréaliste. Certaines tentent d'enrayer leur course en piquant le roc à la recherche d'une aspérité, leurs pattes raclent, elles culbutent, roulent, s'éloignent du bord et continuent à sombrer. Ludovico a un mouvement de recul pour en éviter une, puis il

scrute la partie haute du puits. Sera-t-il capable de discerner Ysengre ? Non, c'est à elle de le rejoindre. Lui et la lueur de la lanterne.

Ses poumons se contractent de nouveau et il serre les dents. Le boyau s'enfonce derrière lui avant de disparaître dans l'obscurité. Il ne pense pas à ce qui pourrait les y attendre et se retourne vers le puits. Une forme différente des autres se meut à quelque distance.

Ysengre.

La pilleuse de tombes lâche son sac et agite bras et jambes pour se rapprocher de lui. Ses mouvements se déroulent par saccades. Ils n'ont plus beaucoup de temps. Le trouble de l'eau l'empêche de lire les traits de son visage, mais il devine la panique qui menace de la submerger.

Il tend la main alors qu'une carapince coulant à côté d'elle tente de lui saisir la jambe.

Trop tard.

Ludovico lit terreur et douleur dans les traits de la jeune femme tandis que la carapince l'entraîne vers le fond du puits. Elle s'éloigne en tendant les bras vers lui.

Il va bondir en sachant que c'est la noyade qui les attend tous deux quand une ombre passe en contrebas, à la limite de son champ de vision. Une forme percute la carapince, qui desserre son emprise sur Ysengre. La jeune femme laisse échapper les bulles d'un air qui lui manquera dans quelques secondes et brasse dans sa direction. Elle referme les mains sur son bras et il la tire à lui.

Qu'est-ce que c'était ?

Il a clairement vu quelque chose. Une silhouette un peu humaine, un peu seulement. Elle se mouvait dans l'eau à la vitesse d'un poisson. Sans elle, la carapince aurait entraîné Ysengre. Ruffel aurait-il trouvé le moyen de...

Plus le temps de penser. Il se détourne du puits et s'enfonce dans le boyau. La lanterne à vape n'en éclaire que quelques mètres. Il sent la présence de la jeune femme derrière lui. Combien de temps devront-ils y nager ? La question n'a plus de sens.

Ludovico s'efforce de maîtriser les spasmes qui lui secouent le torse et le ventre, et attrape de sa main libre chaque aspérité lui permettant d'accélérer. Un tournant. Une montée suivie d'un nouveau virage plus étroit. Se faufiler. La pierre semble vouloir les écraser dans la pénombre. Les algues leur caressent les jambes.

Un bruit de bulles retentit derrière lui, presque un cri. Elle cède. Ses poumons expirent, ils vont inspirer. Il lui saisit la main et la passe à sa ceinture.

Poussant de ses jambes sur chaque recoin de roche, tirant sur sa main droite, Ludovico voit se former devant lui le visage de Ruffel. Il lui parle. Il évoque le puits, le boyau. Ce sera difficile. Il ne s'en est pas inquiété davantage. L'espion a-t-il vu en lui quelque surhomme ? Un champion capable de survivre aux pires épreuves ? S'est-il trompé sur son compte ?

Non. J'y arriverai. Suavia. Aristus. Je suis vôtre.

Le passage s'élargit devant eux. Une salle sous-marine. Aucune direction à prendre. Il n'en distingue pas les bords.

Ysengre libère sa main, le dépasse, puis remonte. Il lève les yeux vers elle. La surface.

Ludovico donne un coup de talon et se projette vers le haut en chassant de ses poumons son air vicié par l'effort. Il bondit hors de l'eau et inspire, la bouche grande ouverte, expire en retombant, agite les jambes et remonte, puis inspire de nouveau en un vagissement de nouveau-né. Ysengre flotte à quelques mètres, aspirant l'air à grandes goulées. Les sons clairs de la grotte, de leurs respirations après le silence... Tout lui semble irréel.

« Ysengre... Qu'est-ce que c'était ? » La jeune femme ne répond pas et il lève sa lanterne vers elle en approchant. Elle tourne vers lui des yeux d'où reflue l'angoisse. L'angoisse de ceux qui vont mourir sans avoir pu s'y préparer. « Ysengre... » Elle crispe les lèvres, hoquette, tousse et se pare d'une expression à la fois sévère et fatiguée.

« Je ne sais pas... » La voix de la pilleuse sonne faux, comme usée de douleur. « Il faut avancer... »

Ludovico lève plus haut sa lanterne et avise non loin la rive qui s'extrait des profondeurs en une pente légère. Il nage vers la terre ferme, sort de l'eau en rampant et s'écroule.

Alors qu'Ysengre s'effondre à côté de lui, il s'abandonne au sol de pierre, la peau de son visage contre la roche, les yeux fermés.

Ne plus bouger. Respirer. Vivre. Ignorer le froid.

Et ne pas céder.

Il bat des paupières et se relève. Le poids de ses membres l'écrase. « Elles arrivent, souffle-t-il en se redressant. Elles nous ont sentis. On ne peut pas rester. » Ysengre se met à genoux, inspire et expire profondément, puis le rejoint à pas incertains.

Sa lanterne à vape révèle une longue caverne. La rive sur leur droite est irrégulière. Les mouvements de la lumière font danser les ombres. Ludovico s'assure qu'Ysengre le suit et avance. Le froid l'enveloppe à chaque pas, à chaque souffle. Il agite les doigts pour les réchauffer et scrute la pénombre. « Surveille l'eau, dit-il sans se retourner. Elles ont vu où nous sommes faufile. Quand elles parviendront à hauteur du boyau, elles nous y suivront. »

Sur leur droite, le bord de l'eau se rapproche peu à peu, conquérant une partie toujours croissante de sol. Enfin, il distingue une forme.

Un animal de métal, posé sur la roche tout contre l'eau.

Une silhouette vaguement carrée, de plus de deux mètres de côté. Pas de tête, juste un semblant de queue. Deux habitacles allongés, un de chaque côté de la diagonale, fermés par deux verrières oblongues que renforcent des ferrures à rivets. Depuis combien de temps la raie attend-elle dans la grotte ? Quand Ruffel est-il parvenu à la faire installer par son réseau d'agents ? Comment a-t-il su que c'était seulement possible ?... Dans la tête de Ludovico, toutes ces questions s'entrechoquent avant de faire place à l'interrogation qui prend le pas sur toutes les autres.

Est-ce qu'elle fonctionne encore ?

Ils le sauront bien assez tôt. Les instructions de Ruffel lui reviennent en mémoire. Il les lui a fait répéter, il a entraîné les gestes qu'il va maintenant devoir effectuer sans avoir besoin d'y réfléchir... Ruffel était exigeant, ses exercices épuisants. Mais il avait raison. La réussite de leur évasion en dépend.

« Par ici », lance-t-il en s'approchant. Il hésite puis se place derrière la machine, s'arc-boute et la pousse vers le bord. Ysengre lui prête main-forte. L'engin leur paraît étonnamment léger alors qu'il glisse sur la pente avant d'atteindre l'eau où il flotte comme un morceau de bois.

Un clapotis se fait entendre. Ludovico se fige. Il tourne la tête vers l'arrière de la grotte et scrute les ténèbres.

Rien ne bouge.

« Saute, dit-il en avançant sur l'appareil. Elles approchent. »

La raie tangué quand Ysengre prend pied sur une de ses ailes et passe de l'autre côté. Elle se faufile dans l'habitable et hésite sur la façon dont elle doit s'y installer. « Allonge-toi sur le ventre », ordonne Ludovico. Elle s'exécute et prend place sur le long coussin de cuir, s'assure qu'elle peut tenir les manettes saillant devant elle d'un tableau de bord moucheté de cadrans à aiguilles, d'interrupteurs et de voyants, puis elle se retourne pour refermer la verrière du cockpit. Ludovico l'aide à la verrouiller. Un chuintement lui indique que l'habitable est désormais scellé.

Une secousse brutale manque de le faire chuter à l'eau lorsqu'il s'approche de son cockpit, parallèle à celui d'Ysengre. Il s'accroupit aussitôt et saisit le bord de l'habitable sans lâcher la lanterne à vape. Une pince apparaît à côté du véhicule dans une furie d'écume. Il jette un regard en arrière tandis que l'appareil retrouve une partie de sa stabilité. À quelques mètres à peine, l'eau se trouble d'un bouillonnement profond, encore invisible mais prêt à exploser. La rive a disparu sous les pattes, les carapaces, les pinces, les antennes frissonnantes et les yeux minuscules, brillants d'un désir de festin.

Ludovico roule dans l'habitacle, posant en un même mouvement la lanterne sur le dos de la raie. Une nouvelle secousse plonge son côté du véhicule dans l'eau, qui se déverse sur lui. Il lui faut une fraction de seconde pour faire le vide et chasser de son esprit la forme qu'il devine tout près. Il aperçoit sur la droite du tableau de bord le petit volant par lequel tout commence et le tourne. Ses yeux sautent d'un cadran à l'autre. La série de trois interrupteurs. Et enfin le bouton central.

L'avant du véhicule se soulève soudain alors que les premières carapinces se hissent sur la partie arrière. Ludovico se retourne, attrape la verrière d'une main et de l'autre la lanterne, qu'il jette sur la rive à quelques mètres. La raie retombe à plat alors que les créatures se ruent sur la source de lumière. Il claque et verrouille la verrière puis s'allonge sur le cuir trempé d'eau de mer.

« Que dois-je faire ? » La voix d'Ysengre, même déformée par le cornet fixé à droite du centurion, le surprend par sa fermeté. « Il y a des... » Il hésite. Quels sont les mots ? « ... des liens à faire, je ne sais plus... » Sur sa gauche, la lumière vibre et culbute sous les coups des carapinces. Elles comprendront bientôt qu'elles n'y satisferont pas leur faim. Si elles la brisent, ce qui peut se produire d'une seconde à l'autre, l'obscurité les enveloppera tous et...

« Un volant. De la taille d'une fleur, sur ta gauche... Tourne-le », crie-t-il vers le cornet. Sur la rive, la clarté de la lanterne ne découpe plus que des silhouettes se mouvant par saccades. Puis les ténèbres s'abattent sur eux. La nuit est froide, pense-t-il sans savoir pourquoi. Cette pensée le paralyse. La nuit est profonde, glacée. Elle nous avalera tous. Elle...

Un vrombissement retentit et deux traits de lumière jaillissent devant eux, révélant un tunnel immergé. Les deux habitacles s'illuminent en même temps. Ludovico pousse sur les commandes.

La raie avance dans un chuintement de bulles. Autour d'eux, les bêtes attirées par la lumière s'agitent, coulent ou brandissent leurs pinces. Le véhicule accuse un choc qui l'entraîne vers le bas lorsqu'une des créatures

parvient à se laisser choir dessus. Ludovico accélère et remonte en s'engageant dans le boyau. Au-dessus de sa tête, la carapace de la créature craque contre la roche quand il fait une embardée. Des soubresauts agitent encore les pattes du cadavre qui roule sur le dos de la raie et tombe, bientôt rejoint par le reste des monstres. Certains pourront y satisfaire leur besoin de nourriture. Les autres garderont quelques heures le souvenir d'une faim qu'ils n'auront pas apaisée, de proies prometteuses qui leur auront échappé. Puis ils oublieront et souffriront en silence. La famine les tirailera dans le calme des profondeurs, sans qu'ils puissent jamais la satisfaire.

La voix d'Ysengre résonne dans le cornet, mais il refuse d'écouter. Il ne veut pas répondre. Il mène la raie dans les méandres du tunnel, qu'ils quittent quelques minutes plus tard. Les récifs des Plombs sont derrière eux. Devant ne s'étend plus qu'un paysage sablonneux piqueté d'amas rocheux. Sur leur droite courent les rails de la cabine qui l'a amené quelques semaines plus tôt. Plus loin encore, dans leur dos, percent les lueurs des installations pénitenciaires.

Déjà son corps se réchauffe à la chaleur du véhicule, malgré l'eau qui s'est introduite dans l'habitacle. Autour d'eux, tout n'est plus que courbes, vastitude et ombres des profondeurs. Le moteur ronronne. Seule la fuite d'un poisson se laissant prendre une demi-seconde dans la lumière des phares et disparaissant d'un coup de queue trouble parfois la tranquillité marine.

Ludovico consulte les cadrans disposés devant lui. La température. La direction. Le reste... « Il y en a pour plusieurs heures, dit-il en se penchant vers le cornet. Repose-toi si tu peux. Tu n'as plus rien à faire. » Ysengre ne répond pas.

Il soupire, resserre les doigts sur la manette de cuivre et traverse la nuit aquatique.

Les premiers éléments de maçonnerie apparaissent alors que la pente s'accroît. La profondeur ne suffira bientôt plus à la raie pour glisser plus avant. Les sables s'épaississent, des formes végétales se révèlent au feu des phares et la lumière augmente. La mer devient marais.

Ludovico se remémore la suite de repères qui doivent lui servir de guide. La carcasse engloutie de l'aéronef marchand qui gît depuis cinq décennies par vingt mètres de fond. Le pont suspendu à quelque distance qui se brise subitement et qu'il doit longer vers l'est. Trois lieues sur ce cap. La statue de femme-fleur à moitié ensevelie. Vers le sud-est ensuite, sur une lieue et demie. Enfin, l'amas rocheux où s'ouvre le tunnel maçonné, dissimulé derrière un rideau d'algues. Ludovico y engage le véhicule.

Il ralentit devant l'étrécissement du passage qui monte en pente douce. Puis apparaît la surface devant eux. La raie crève les eaux et accoste. Près du quai de pierre où elle s'est immobilisée, elle a à peine la place.

Il déverrouille la verrière. Un quai souterrain qu'éclairent trois torches baigne dans une odeur d'eau croupie. Deux hommes de vêture modeste s'approchent. Ludovico s'attend à les voir réagir devant la poitrine nue d'Ysengre mais ils n'en font rien. « Ils sont deux, dit le premier en se tournant vers l'autre avec un sourire que son compagnon lui rend comme s'il apprenait une bonne nouvelle. Vous êtes blessés ? » Ludovico aide Ysengre à le rejoindre sur le quai. « Si vous êtes blessés, nous devons vous donner les premiers soins...

— Nous n'avons besoin de rien. Où est Ruffel ?

— Oui, fait l'homme en dansant d'un pied sur l'autre. C'est tout ce qui nous reste à faire. Vous mener jusqu'à la surface. Mais avant... » Il dégage du dessous d'un banc de bois un sac de toile d'où il sort une tunique brune à franges pourpres, des collants et des mocassins assortis qu'il tend à Ysengre. « Voilà de quoi vous habiller. Il y a aussi quelque chose pour

vous », ajoute-t-il à l'adresse de Ludovico en fouillant de nouveau dans le paquetage. Il en extrait des chausses, des culottes de velours et une chemise à jabot que complète un pourpoint piqué. Ludovico fait la grimace. Ils se vêtent à gestes lents.

« Ne perdons pas de temps. Amenez-nous à Ruffel. » Les deux hommes leur font signe de les suivre, décrochent une torche du mur et se dirigent vers un escalier en colimaçon. Ils en gravissent les marches à sa lueur tremblotante. Ruffel doit vraiment faire confiance à ces deux-là. À moins qu'il ne les ait si profondément dans sa poche qu'ils n'oseraient jamais le trahir. Ils ne survivraient sans doute pas à la nuit prochaine.

Les deux hommes les mènent par une série de couloirs et de marches jusqu'à l'arrière-cour d'une auberge où un chat vautré sur une poutre les toise avec indifférence. Les bruits de la salle leur parviennent, étouffés par la distance. Une porte à double vantail donne sur une rue latérale.

« On se sépare ici. Pour Ruffel, prenez à droite et remontez la rue pendant une bonne dizaine de minutes. Vous finirez par apercevoir l'enseigne d'un chapelier. C'est la bâtisse suivante. » Il leur fait un signe de la tête et les deux hommes tournent les talons. Ils s'éloignent dans la direction opposée sans contenir leur joie. La récompense était sûrement alléchante, pense Ludovico. Et ils ignorent totalement qui nous sommes.

Ils suivent le chemin indiqué sans dire un mot. La lumière des lampadaires à vape éclaire la ville. Une ville sale, malgré sa beauté. Fourbe et menteuse, malgré le faste de ses habitants, les fourrures et foulards, chapeaux, capes d'étoffes bordées de pelages, plumes et masques truculents. Fièrre et vaine, malgré la grâce de ses passerelles d'une finesse qu'on n'a jamais réussi à reproduire de Gale jusqu'à Morton. Malgré la splendeur des feux d'artifice qui illuminent son ciel chaque soir, malgré la paix que dégagent ses canaux aériens, où l'on peut naviguer sans crainte à des centaines de mètres au-dessus du sol de tourbe, devant le spectacle d'une cité brillante de luxe et de prouesses d'architecture. Vexine est tout cela, et il la hait.

Mais ce soir, il goûte comme jamais l'air qu'il y respire.

La rue s'élargit petit à petit et ils quittent bientôt les niveaux inférieurs pour gagner les hauteurs cossues du pilier. Les passants y sont plus nombreux. Ils marchent avec assurance, devisant et riant, ôtant parfois un masque pour le plaisir de le réajuster d'un air complice, ou pour en mettre un autre plus adapté à l'humeur du moment. Ils dépassent les doubles portes de plusieurs manoirs bardés de grilles à motifs animaliers, d'où leur parviennent les exhalaisons d'une fête qui se déploie dans le soir. Musique de chambre, éclats de voix, chants repris en chœur. Silhouettes aux courbes déformées par des accoutrements précieux, non pas destinés à dire ce qu'on est, mais ce pour quoi on a choisi de se faire passer. Des gargouilles sommeillent sur les pignons, leurs mufles insensibles aux senteurs des mets dont les invités sauront se régaler jusqu'à en vomir.

Ludovico aperçoit bientôt l'enseigne du chapelier et avise le bâtiment qu'on leur a indiqué. Son cœur bat plus fort.

Il a pressé le pas sans s'en rendre compte et Ysengre avance maintenant derrière lui. Elle ne s'en plaint pas. Tant mieux. Il entre dans le jardin, monte la volée de marches menant à une porte au chambranle sculpté et frappe.

Ruffel ouvre. Son visage tuméfié s'éclaire. Il a le bras gauche recouvert d'un bandage. « Je commençais à ne plus y croire », fait-il en s'effaçant pour les laisser passer. Ludovico pénètre dans une entrée au sol recouvert d'un tapis et aux murs lambrissés. Des appliques aux formes florales éclairent la pièce. « Par ici », dit Ruffel en refermant la porte avant de les guider jusqu'à un salon ajouré d'une porte-fenêtre donnant sur une aire où Ludovico aperçoit les silhouettes de deux gargouilles endormies.

« Où est Suavia ? » Ruffel hésite. « Oui, Suavia... » Il fait quelques pas dans la pièce, sans but apparent. « Ton esclave... C'était abominable, Ludovico. J'ignore de quoi il s'agissait. » Le gros homme a pâli. « Je crains qu'il ne faille plus compter sur elle pour nous aider contre la sorcière. Mais ça ne fait rien. » Il se dirige vers une table nappée de blanc et se laisse tomber sur une chaise rembourrée. Ysengre reste immobile et contemple les

lieux. « Nous y arriverons quand même, dit-il en soupirant. Après tout, tu l'as vue, toi aussi. Et la description que tu nous en as donnée suffira. » Ludovico sent les muscles de son corps se charger d'une tension dont il ne se serait pas cru capable après leur fuite des Plombs. « Je sais qu'elle t'était chère, mais ils ont agi si vite... Je n'aurais pas cru... Mais en un sens, nous pouvions nous y attendre. »

Ludovico s'avance en s'efforçant de garder son calme. Ysengre fait un pas en arrière.

« Je n'ai rien pu faire, reprend Ruffel. Je ne serais plus là sans elle, si elle n'avait... si elle n'était pas parvenue à tuer un de nos assaillants avant qu'il ne me plante ses griffes dans la poitrine. Ludovico... » Il se penche en avant, les mains jointes. « Les masques... Ta servante avait raison. Il n'y a pas que les lycans. Ils étaient quatre. Un seul mériterait le nom d'être humain. Les autres... » Une ombre passe sur son visage. « Les autres n'étaient pas de ce monde. Des créatures... Mais ce n'étaient pas des lycans. »

Ludovico recule et se laisse choir contre un mur. Mille questions, mille paniques veulent jaillir de lui sans que ses lèvres puissent les formuler.

« Nous étions dans la chambrette où je vous avais installés. Ils sont arrivés par la fenêtre. Leur puanteur nous a pris à la gorge. Des êtres difformes aux plumes grises, un peu mauves aux extrémités. Des visages minces où naissait un semblant de bec. Leurs serres... » Il se passe une main sur le front tandis qu'il conjure le souvenir de l'attaque.

Devant les yeux de Ludovico naissent des images de cauchemar qui se déroulent en scènes brèves. Lilith sommant ses sujets de lui amener Suavia. Leur donnant des masques hideux qu'ils revêtent avant de changer. La souffrance de leur passage d'une essence à une autre. Le déploiement de leurs ailes miteuses sur quelque aire dissimulée et leur envol dans la nuit de Vexine.

« Elle a réagi à la vitesse d'un chat. Quand le premier s'est jeté sur moi, je n'ai eu le temps que de lever les bras pour l'empêcher de m'ouvrir le

cœur. » Il porte la main à sa poitrine. « Elle avait un couteau. J'ignore d'où elle l'a sorti... Elle lui a transpercé la nuque en hurlant... » Il déglutit.

Ludovico n'ose pas demander. Il n'ose pas poser la question, la seule question qui importe désormais. Ysengre s'adosse à un mur et croise les bras.

« Que lui est-il arrivé ? »

Il a réussi. Il doit maintenant supporter la réponse.

« Un homme est entré en défonçant la porte. Un homme de Luperque. » Ludovico relève la tête. « Un ancien esclave, ça ne faisait aucun doute. Sa mise, sa voix, sa façon de se déplacer... » Il pose ses mains sur ses cuisses. La fatigue semble lui écraser les épaules. « Il s'est jeté sur elle et l'a renversée. Elle a roulé dans les griffes des deux autres... choses qui avaient à leur tour pénétré dans la pièce. J'ai encore eu le temps de les voir se saisir de Suavia, refermer leurs serres sur elle. Elle se débattait. Elle hurlait, crachait... » Il a un geste évasif de la main, comme si sa défaite n'avait plus d'importance.

« À la douleur qui me vrillait la mâchoire quand j'ai repris conscience, je suppose que l'homme m'a assommé d'un coup de poing. À mon réveil, j'étais seul dans la pièce. » Il pince les lèvres. « Ils l'ont prise, Ludovico. Nous ne la reverrons plus. Je suis désolé, je sais que tu... »

Ludovico bondit sur lui. Il le saisit par le col et le soulève de sa chaise comme s'il ne pesait pas plus qu'un enfant. La crainte se lit sur le visage de Ruffel, qui esquisse un mouvement des bras et geint de frayeur.

« Tais-toi, siffle le centurion en contenant le cri qui menace de jaillir, tu ne sais pas ce que tu dis ! » La chaise se renverse et Ludovico plaque Ruffel contre la table.

« J'ai besoin de cette femme... pour sauver Aristus ! »

Ysengre s'approche avec prudence. « Ludovico... risque-t-elle.

— Mon empereur... Notre empereur le commande ! La magie des masques est bien plus puissante que ce que nous pensions, bien plus dangereuse ! Il en va de Luperque et tu oses renoncer ?

— Centurion... Je t'en prie, garde ton calme... » La voix de Ruffel a perdu de sa profondeur. « C'est regrettable, c'est... c'est une tragédie, mais il est trop tard. La sorcière a été plus rapide. Lilith l'a emmenée, elle va... Elle lui a sûrement déjà fait payer sa trahison. Tu dois...

— Je dois la retrouver ! » Son cri est enfin sorti. Un cri qui ne tolère plus que le silence.

Ludovico relâche son étreinte et Ruffel se dégage, les joues teintées de rouge. Il fait un pas en arrière et lisse l'étoffe de son habit sans quitter son assaillant des yeux.

Mais le centurion ne le voit plus. Les yeux sombres, les lèvres entrouvertes, il pense. Des dizaines de scénarios lui défilent dans la tête. Comme durant une campagne militaire, où les décisions les plus graves doivent se prendre en quelques secondes.

Il se rassied. Les pensées tourbillonnent sous son crâne. Par où aller. Comment faire. Quelle piste suivre. Où regarder.

Rien.

Le regard dans le vide, il retourne chaque détail dans sa tête, observe chaque information sous tous les angles à la recherche d'une accroche, d'un point d'appui sur lequel construire une stratégie, déterminer la prochaine étape, la marche à suivre. Ils ont besoin de Suavia. Elle seule peut leur expliquer la sorcière.

Ysengre le rejoint, s'assied et se penche vers lui. « Notre accord tient toujours, je suppose...

— Notre accord, oui... Bien sûr... » dit-il sans la regarder.

Ysengre hésite. « Peut-être est-il déjà trop tard, mais si tu tiens vraiment à tout tenter... Je peux t'aider à retrouver ton esclave. Tout du moins à partir à sa recherche. Car nous savons tous par où commencer, n'est-ce pas ? » Ludovico lève les yeux vers elle.

« Je ne sais rien de la sorcière dont vous parlez mais... J'ai vu des choses. Des choses que m'a montrées celui qui m'a trahie, dit-elle.

— Navagiero, dit Ludovico. Bien sûr... C'est lui qui t'a envoyée aux Plombs. Les masques et leur magie, c'est lui. C'est par lui que la sorcière déploie son ombre sur nous. » Il se redresse. « Nous devons nous introduire chez lui. Elle est là-bas. Et si elle n'y est pas, nous le ferons parler. »

Ruffel s'agite sur sa chaise. « Allons, pas de précipitation. Tout n'est pas aussi simple, dit-il en se levant. Tendre le bras vers Navagiero ne se fait pas à la légère. Personne n'est intouchable, cela va de soi, mais lui... » Il déambule dans le salon, les mains derrière le dos. Apparemment, il a retrouvé sa contenance. « Il a récemment fait assassiner le Maître de la Guilde des Fangeux, Grumelli, qui avait obtenu la tenue d'un vote de destitution contre le Grand Maître. Probablement à l'aide d'un de ces masques, d'ailleurs... Je n'ose imaginer la créature difforme qui lui a ôté la vie. » Ruffel semble brièvement happé par ses pensées, qu'il chasse aussitôt en secouant la tête. « Navagiero ne s'embarrasse pas de scrupules. C'est une des figures dirigeantes de la ville, même sans tenir compte de la petite alliance qu'il a conclue avec Lilith. Alors vous imaginez... Aujourd'hui, je le considère comme quasiment aussi dangereux que Zancani. Si jamais...

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps, le coupe Ludovico. L'armée de Lilith ne comptera pas que des lycans, nous en avons désormais la certitude. Il y aura aussi... Je ne sais pas, des choses comme celles qui vous ont attaqués. Les sauvageries de la sorcière. La noirceur de Lilith alliée au talent des masquiers de Vexine... Nous avons besoin de Suavia. Nous et notre empereur. Qui plus est... Il l'affranchira à notre retour, c'est sûr. En remerciements de sa loyauté. Je lui en ferai la demande officielle. Comment pourrions-nous mépriser ainsi la vie d'une future citoyenne luperquienne ? » Ysengre sourit discrètement et Ruffel ferme les yeux en soupirant, comme s'il ne parvenait pas à faire entendre raison à un enfant.

« Centurion, je vis ici depuis de longues années. Mon expérience, mon instinct me disent que nous risquons gros à tenter quoi que ce soit contre lui. Ta valeur nous a permis de retrouver Ysengre, qui a travaillé avec lui et peut certainement nous en apprendre beaucoup sur ce qu'il trame dans

l'ombre. Et donc sur Lilith et ses projets. Pourquoi ne pas commencer par écouter ce qu'elle a à nous dire ? Pourquoi tout risquer maintenant ? Sais-tu combien de temps il m'a fallu pour mettre sur pied mon réseau d'agents ? Pour ne m'entourer que de personnes de confiance ? Pour établir, peaufiner et consolider ma couverture ?

— Justement, répond Ludovico en se levant, l'heure est venue de tout risquer. Suavia n'a pas seulement vu la sorcière, elle a grandi auprès d'elle, dans l'Arquesylve ! Elle la connaît comme personne. Et tu voudrais renoncer à un atout pareil ? Non, s'il y a la moindre chance de la libérer, si nous avons le plus fragile espoir de la retrouver et de profiter de tout ce qu'elle sait sur Lilith, nous devons tout tenter. » Il serre le poing devant l'espion. « Et s'il faut sacrifier pour cela tout ce que tu as bâti ici, dit-il en tournant les talons et en se dirigeant vers la haute fenêtre, qu'il en soit ainsi. »

Ruffel se rassied. Il est pâle. Son regard glisse sur la pièce, passant d'un objet à l'autre comme s'il prenait conscience de leur disparition imminente, de la fin prochaine de sa vie à Vexine, et souhaitait goûter une dernière fois à leur saveur. Ysengre finit par briser le silence. « Quand pouvons-nous partir, Ludovico ? »

Dès que nous aurons retrouvé Suavia.

« Le plus vite possible, dit Ruffel. Demain. Maintenant. La menace est pire que ce que nous pensions. Il faut impérativement informer Salone. Il doit organiser la défense de Luperque en conséquence, avertir nos légions, prévenir l'empereur... »

Ruffel ne tient pas compte de ses arguments. L'imbécile. Il peut faire dire ce qu'il voudra à cette Vexinienne, rien ne l'empêchera de porter secours à Suavia. Il ne l'abandonnera pas à la vengeance de la sorcière.

« Tu as dit quelque chose à propos des créatures qui vous ont attaqués... » La voix d'Ysengre semble hésitante. Elle s'est adressée à Ruffel, qui lève vers elle un œil troublé. « Tu as parlé de leurs plumes.

— Eh bien ?

- Grisâtres, avec des reflets mauves. Aux extrémités.
- C'est ce que j'ai dit.
- J'ignore qui est cette Lilith, cette sorcière dont vous parlez tout le temps, dit Ysengre après un silence. Mais je crois savoir comment ses sortilèges fonctionnent. »

OceanofPDF.com

Ysengre marche tête baissée dans la nuit. Elle serre contre elle les pans de son manteau, comme pour se protéger du froid, en descendant les rues et venelles du pilier Voglia. La Fange n'est plus très loin. Elle jette autour d'elle des regards inquiets.

Non, c'est impossible. Comment Navagiero pourrait-il déjà avoir eu vent de son évasion ?... Les gardes des Plombs eux-mêmes n'ont peut-être pas encore remarqué leur absence. Ou bien ils l'ont mise sur le compte d'une attaque de carapinces. Trois détenus de moins en une seule journée. Ce serait pas de chance, mais ça a déjà dû se produire... Non, il ne peut pas savoir. Elle ne parvient pourtant pas à s'empêcher de faire un imperceptible pas de côté quand elle croise quelqu'un. Ni de jeter à chaque coin de rue un regard par-dessus son épaule. Ni de surveiller que personne ne l'observe depuis une fenêtre. Ni...

Elle secoue la tête. Ce sera bientôt fini. Ruffel et Ludovico ne voient pas tout du même œil, en particulier la nécessité d'emmener l'esclave – pardon, la suivante –, mais ils ont convenu tous deux qu'il était temps de filer d'ici. Et là-dessus, Ysengre est d'accord. Elle se passerait bien de la présence de cette Suavia si ça lui permettait de quitter Vexine plus tôt, mais Ludovico ne veut pas en démordre. Étrange, d'ailleurs... Les unions entre hommes libres et esclaves ne sont-elles pas considérées comme contre-nature à Luperque ? Il ne semble pas s'en préoccuper. Ou alors il passe outre... Non, c'est vrai qu'il a l'intention de l'affranchir une fois de retour chez lui.

Ysengre ne pourrait de toute façon pas le convaincre de la laisser, ça ne fait aucun doute. Et elle ne peut gagner Luperque toute seule. Il faut donc qu'il réussisse. Et si elle a bien compris comment s'y prend cette mystérieuse Lilith, la « sorcière », comme ils l'appellent, c'est là qu'elle peut garantir le succès de son opération de sauvetage. Sans compter que Ludovico et Ruffel lui feront désormais confiance. Reste juste à mener sa

petite expédition sans encombre. Tout en priant pour que cette mystérieuse magie fonctionne bel et bien, et ne soit pas qu'un fantasma.

Elle gagne les niveaux inférieurs du pilier, attentive à tout ce qui pourrait constituer une menace autour d'elle. La douche qu'elle a prise rapidement avant de sortir lui a fait du bien. L'absence de sel sur sa peau et dans ses cheveux lui semble presque étrange. Ysengre est inquiète, sur ses gardes dans la ville-marchande, mais elle ne peut s'empêcher de se sentir heureuse aussi. Heureuse d'avoir recouvré sa liberté, de choisir d'aller où bon lui semble et de prendre les risques qu'elle veut, sans qu'on l'y oblige. Heureuse d'être maîtresse de ses choix et de son corps.

Elle atteint enfin le niveau des quais, qui jettent leur bois vermoulu dans quelque lagune dont les bras et détours la mèneront au marais. Comme avec Navagiero quelques mois plus tôt. Au moins, elle n'aura pas à faire bouillir ses vêtements plusieurs fois de suite pour les débarrasser de l'odeur des cadavres d'animaux. Les poissons étaient les pires à cet égard, évidemment... Mais c'est aux oiseaux qu'elle pense.

À leurs ailes.

Même dans la pénombre nocturne, la torche révélait leurs couleurs. Certaines correspondaient à la description qu'en a fait Ruffel. Les plumes grises moirées de mauve. Ce ne peut être un hasard. Même si la conclusion qu'on peut en tirer est difficile à croire... Mais après tout, le récit de Ruffel sur l'enlèvement de Suavia ne l'était pas moins, et Ludovico ne l'a pas mis en doute. Et si la vape peut donner vie à des créatures telles qu'on en rencontre dans le marais, dans la Fange ou dans l'Arquesylve, pourquoi cette possibilité, aussi incroyable soit-elle, ne pourrait-elle pas correspondre à la réalité ?

Les corps enterrés près des souches, la magie de Lilith, le bois, les masques... Ludovico et Ruffel ont écouté ses explications sans dire un mot, mais elle a vu les yeux de l'espion briller de plaisir. Ses questions trouvaient enfin leurs réponses.

Ysengre avise un vieil homme en haillons fumant la pipe assis sur une caisse, près d'une barque amarrée. Elle s'approche, lui tend une bourse remise par Ruffel et désigne l'esquif d'un mouvement du menton. L'autre acquiesce et s'en saisit avant de s'éloigner et de disparaître dans l'obscurité comme s'il était de trop. Une somme pareille, ça ne se négocie pas.

Ysengre monte et allume sa lanterne, qu'elle fixe à la hampe se dressant à l'arrière. Puis elle détache l'amarre, attrape la perche et s'éloigne du quai.

Oui, c'était comme ça avec Navagiero. Le silence de la brume, de la nuit, du marais... Et le leur. Ils ne disaient quasiment rien. Lui ne semblait jamais inquiet, malgré les dangers d'une excursion nocturne dans les marécages. Elle sait désormais pourquoi. Il agissait pour le compte de cette Lilith, dont Ysengre apprend de plus en plus à craindre les pouvoirs. Il devait donc être assuré de sa protection. Ils ne risquaient rien, ni lui ni elle, même si elle l'ignorait à ce moment-là.

Bien sûr, aujourd'hui, c'est différent. Non seulement Navagiero n'est plus là, mais elle agit en outre contre lui et contre la sorcière. Les rues de Vexine ne sont pas sûres pour elle. Mais le marais l'est désormais encore moins.

Elle hume l'air de la nuit en maniant sa perche, qu'elle plonge dans la vase à intervalles réguliers. Un bruit diffus d'éclaboussement lui fait tourner la tête en arrière et elle s'immobilise. La barque glisse sur sa lancée tandis qu'elle scrute le mur de brouillard derrière elle, que n'éclaire qu'imparfaitement la lueur de sa lanterne. Rien ne bouge. Elle reprend ses mouvements avec nervosité.

Un détail du paysage nocturne, que lui révèle la lumière pâle de la lune, lui apparaît de temps à autre et lui indique qu'elle est sur la bonne voie. Le marais, elle connaît.

Ruffel avait eu du mal à contenir sa joie en entendant ses explications. Ce n'étaient que des théories, mais leur logique ne faisait aucun doute. Les corps, le bois, les formes... Ludovico avait parlé de sa première rencontre avec Lilith et du masque dont elle s'était recouvert le visage avant de se

transformer en lycan. Ce sont les corps qui confèrent leur pouvoir aux masques.

L'espion luperquien avait déroulé le fil de sa pensée à voix haute, imaginant les indigènes de l'Arquesylve obéissant aux ordres de Lilith. Ensevelissant des cadavres de loups, récupérant le bois quelques jours plus tard, façonnant les masques. La guerre des lycans trouvait son explication. Ruffel jubilait en comprenant enfin le plan de la sorcière, qui avait décidé de ne plus limiter les effets de sa magie aux loups, mais de s'allier aux masquiers de Vexine pour la déployer sur d'autres créatures. Des créatures de l'Arquesylve, mais aussi du marais ceignant la ville-marchande. Son sourire s'était brusquement effacé alors qu'il prenait conscience du danger qui menaçait Luperque. Il devait, il allait convaincre Aristus de marcher sur l'Arquesylve. Et sur Vexine.

Ysengre avait alors précisé son plan. Le souvenir de cette nuit, cette nuit un peu particulière avec Navagiero où ils étaient passés si près du danger, était bien présent dans sa mémoire.

S'ils lui donnaient quelques heures, elle rapporterait de quoi étudier et comprendre la magie de la sorcière, et Ludovico pourrait arracher Suavia aux mains de Navagiero. En échange de quoi, Ruffel se porterait garant de la promesse du centurion et ils partiraient sans attendre. Il ne s'était pas fait prier.

Ruffel souhaitait évidemment tout garder pour Aristus, alors que Ludovico exigeait d'en utiliser une partie pour Suavia. Ce centurion amoureux a quelque chose de pathétique, pense-t-elle. De touchant, aussi. C'est peut-être cette manière imbécile qu'il a de ne pas reconnaître la nature de ses sentiments envers elle, qu'il aurait considérée il y a encore peu de temps comme une bête qu'on achète, qu'on vend ou dont on se débarrasse. Les lois de Vexine auxquelles il est confronté l'amènent probablement à la voir autrement. Sa conscience en est soulagée...

Ysengre progresse en silence dans la nuit du marécage. Elle n'en aperçoit qu'un cercle jaunâtre alors que la lueur de sa lanterne passe lentement sur

les roseaux, les lagunes et les arbres aux racines torturées, aux écorces mangées de mousses. Elle prête l'oreille à la recherche d'un son annonçant un danger quelconque, un clapotis contre la coque, un éclaboussement inattendu... Rien. Seulement sa barque qui glisse sur l'eau.

Elle était revenue, bien sûr. Elle n'avait pas grand espoir, mais elle avait facilement retrouvé l'endroit. Et comme elle l'avait supposé, le mur de roseaux un peu plus bas. Elle avait tout récupéré et avait guidé son embarcation durant de longues minutes jusqu'au cimetière isolé qu'elle avait en tête. Des tombes mal entretenues. Le propriétaire ne prenait pas soin de son bien. C'est dans un tombeau à la pierre craquelée, qu'elle avait déjà vidé des années auparavant, qu'elle avait caché le bois.

Alors qu'elle accoste quelques instants plus tard sur le sable d'un îlot de petite taille dont la pente un peu abrupte se dessine sur le ciel nocturne, Ysengre fait le rapide calcul du temps qu'il va lui falloir avant de regagner le pilier des Gourdes. Les hommes de Ruffel doivent l'y retrouver avec une charrette à bras et l'aideront à regagner son hôtel particulier.

Elle pose le pied sur le sable et tire la barque sur l'îlot, que baigne un léger brouillard. Ses bottes font un bruit spongieux à chaque pas. Un chemin à peine visible serpente entre les roseaux et monte vers les silhouettes de structures funéraires qui se dressent au sommet. Elle avance prudemment.

Le troisième tombeau sur la gauche. Des motifs de fleurs à corolles tombantes en ornent l'entrée. Elle accroche sa lanterne à une aspérité de la pierre et pousse la grille de fer forgé, qui s'ouvre avec un crissement. Une odeur de poussière moisie l'accueille. De part et d'autre de la petite salle vieillissent deux rangées de cercueils.

Le bois est empilé au fond. Trois paquets de rondins d'un gris cendré, de petite taille, retenus par des filets.

Elle approche, se saisit du premier par la corde et le cale tant bien que mal sur son dos. Le poids du bois la fait souffler et elle titube avant de sortir du caveau, d'attraper sa lanterne d'une main rendue tremblante par l'effort et de redescendre la pente.

De quel bois s'agissait-il, se demande-t-elle en avançant dans la nuit à pas prudents, de quels animaux ? Ysengre se rend compte qu'elle n'y a jamais repensé. Le souvenir du choc, de leur embarcation tanguant sur l'eau et des rondins passant par-dessus bord est limpide. Mais le bois... Ah, si. Elle se souvient.

Elle le charge sur la barque en poussant un soupir. La corde du filet fait presque saigner ses mains, déjà blessées par le sel des Plombs. Elle demandera un onguent à Ruffel. Encore deux paquets.

Elle gravit de nouveau le talus en silence, récupère le deuxième et le dépose à côté du premier dans la barque. Puis elle regagne une dernière fois le caveau, charge le paquet sur ses épaules, ressort et se fige.

Des voix.

Elle referme d'un geste presque automatique le clapet de sa lanterne pour en masquer la lumière et s'accroupit.

Une lueur dansante apparaît sur la pente en face de l'entrée de la sépulture. Des silhouettes imprécises se dessinent petit à petit et avancent dans sa direction. Cinq hommes, au moins. Ysengre discerne un reflet métallique. Des lames. Navagiero, pense-t-elle. Il sait que je suis de retour.

Plus le temps de penser. Elle se redresse et prend la direction de sa barque, qu'elle sait quelque part en contrebas. Impossible d'utiliser sa lanterne, ils la repéreraient immédiatement.

Courbée par le poids du bois, elle descend la pente aussi vite que possible, d'une démarche rendue malhabile par son fardeau, par la peur de se voir découverte, par l'obscurité qui lui dissimule la sente...

Derrière elle, les voix se précisent. Elle tente d'estimer la position de ses visiteurs. Ils doivent bientôt atteindre le caveau. Ou bien ils y sont déjà. Comment ont-ils su ? Comment Navagiero a-t-il pu savoir ?

L'image d'une forme noire naît dans son esprit. Lilith. Mais non, pense-t-elle. Cela n'a aucun sens. Si elle sait où envoyer ses sbires pour m'attendre, pourquoi aurait-elle laissé ici son bois ? Et pourquoi ne pas jeter sur moi ses

créatures ? Elle progresse à pas lents, bandant tous les muscles de ses cuisses pour ne pas glisser sur la pente boueuse.

Non, ce doit être Navagiero. Il a appris mon retour et m'a retrouvée. Mais comment a-t-il su que j'étais chez Ruffel ? Sa couverture est peut-être fichue... Ou alors il faisait surveiller les quais, ils m'ont vue et m'ont suivie.

D'abord se tirer d'affaire. Les semer, disparaître dans la nuit et retrouver les gens de Ruffel au pied du pilier. S'ils me rattrapent, nous perdons le bois. Et ce sera fini pour moi.

Elle atteint enfin sa barque et dépose le paquet près des autres en soufflant.

Sa lanterne cogne soudain contre la coque, dont l'obscurité l'a empêchée d'estimer la position avec précision.

Ysengre se retourne. Les voix se sont tues. En haut de la pente, les lueurs des torches font danser les silhouettes des tombeaux. Elles bougent, s'immobilisent, semblent hésiter dans la nuit du marécage.

Le cri d'un oiseau crève le silence.

Elle entrouvre le clapet de sa lanterne d'un geste vif et pousse de toutes ses forces sur la barque qui, alourdie par le bois, ne glisse que lentement vers l'eau. Elle souffle, geint sous l'effort et parvient enfin à l'éloigner de la rive. Elle saute à bord alors que les cris de ses poursuivants retentissent derrière elle. Un coup d'œil rapide lui confirme qu'ils l'ont repérée. Certains dévalent la pente dans sa direction, d'autres repartent vers leur propre embarcation. Elle devine des interjections, des injures, tu vas pas t'en tirer, salope, attends qu'on te mette la main dessus, ta mère te reconnaîtra pas...

Ysengre referme le clapet de sa lanterne, l'accroche à la hampe et se saisit de sa perche. Elle va devoir manœuvrer quasiment dans le noir le temps de les semer. Elle n'a pas d'autre choix. Toute source de lumière leur permettrait de la rejoindre. Elle manie sa perche et glisse sur l'eau, tandis qu'elle devine derrière elle la forme de la barque chargée de certains de ses poursuivants, qui contourne le talus et rejoint les hommes restés en bas de

la sente où elle se tenait quelques secondes plus tôt. Ils bondissent sur l'esquif et s'éloignent de la rive dans sa direction.

Sa barque freine brusquement et elle manque de perdre l'équilibre. Un banc de roseaux, que les rayons d'une lune froide éclairent faiblement. Elle les attrape par poignées et positionne son embarcation du mieux qu'elle peut pour la dissimuler, en se gardant de faire le moindre bruit.

À quelques mètres d'elle, les hommes de Navagiero avancent prudemment, leurs lanternes levées, et scrutent le marais. Ils l'appellent, lui disent de ne pas avoir peur, qu'elle n'a pas le choix, que c'est comme ça et que ce sera vite fini si elle y met du sien. Elle devine leurs sourires de prédateurs.

Ils s'affairent soudain sur leur embarcation. Leurs voix résonnent dans la nuit. Le son d'un briquet à vape, qu'on bat à plusieurs reprises.

Une lueur aveuglante déchire alors l'obscurité. Un son de combustion retentit, les crépitements d'une poudre qui brûle, et une lumière d'une blancheur froide se répand autour d'eux, sur l'eau, les bancs de sable, les arbres non loin... Sur Ysengre.

Des rires quand ils l'aperçoivent enfin, des interjections amusées, quelques nouvelles insultes.

L'un d'eux tient à bout de bras une torche massive, à l'extrémité enduite d'une substance dont elle ignore la composition, mais qui éclaire le marais comme un soleil. Un autre manie la perche pour s'approcher d'elle. Tous arborent des sourires aux dents sales.

Elle fait l'inventaire des possibilités qui lui restent et arrive rapidement à la conclusion que ses chances sont minces. Sauter dans les roseaux, se cacher, nager jusqu'au talus en espérant que rien dans l'eau ne l'en empêchera et rejoindre les caveaux. Là, elle pourra éventuellement se défendre, jouer de sa lame... Elle se redresse et va sauter. Un reflet cuivré l'arrête.

L'un des hommes pointe sur elle le canon évasé d'un trombleur. Il n'a qu'à presser la détente. À cette distance, il ne peut pas la manquer. Détruire son

dernier espoir de fuite semble les amuser. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres et elle ne peut rien faire.

Si, parler, peut-être. Négocier. Mentir. Quelque chose, pour gagner du temps, se protéger, leur fausser compagnie plus tard.

Un fracas de bois et d'éclaboussures retentit soudain. La lumière de la torche vacille et disparaît. Les cris des hommes de Navagiero ont perdu leurs accents de chasseur. Ysengre se jette au fond de sa barque, se recroqueville et se plaque les mains contre les oreilles pour ne pas entendre les hurlements qui déchirent la nuit. Son embarcation tangue sous l'effet des remous, des gerbes d'eau se déversent sur elle.

Puis elle n'y tient plus et se redresse, risque un regard vers ses poursuivants, dont la lueur de la lune dessine les silhouettes dans l'obscurité.

Une forme écailleuse se love sur leur canot, le presse et en brise le bois. Des dents jaillissent de nulle part et s'abattent sur les chairs. Certains pataugent dans l'eau et fuient dans une direction qu'ils ne choisissent pas, pour disparaître d'un coup alors que quelque chose les happe et les enfouit dans les profondeurs de la vase.

Ysengre se cache de nouveau contre la cale et tente de ne pas penser à ce qui fait rage à quelques mètres d'elle. Le souvenir de sa fuite des Plombs avec Ludovico lui revient, dans l'eau, quand une carapince l'avait attrapée. Là aussi, une créature aquatique qu'elle n'avait qu'entr'aperçue lui avait sauvé la mise...

La furie dure quelques secondes encore. Des secondes de râles, de sifflements et de terreur. Puis plus rien. Le silence et le froid. L'eau qui retrouve son calme et cesse son clapotis contre la coque.

Elle reste immobile de longues minutes encore, hésitant à risquer le moindre mouvement. Enfin elle se redresse.

Il n'y a plus rien. Aucune trace de ses assaillants. Comme si le marais les avait dévorés.

Ysengre frissonne de froid, de peur, de fatigue... Rester plus longtemps n'a aucun sens. Elle doit se remettre en route. Elle se lève, rouvre le clapet de sa lanterne, saisit sa perche et manœuvre dans le marécage. Si la créature est toujours là, elle n'a probablement aucune chance. Mais elle ne peut rien y faire. Elle doit rentrer.

Elle s'efforce de ne pas penser et ne se permet un réel espoir que quand les premières lueurs du pilier des Gourdes percent enfin le voile de la nuit devant elle, de longues minutes plus tard. Elle gagne le quai où l'attendent les gens de Ruffel, accoste et prend pied sur la terre ferme. Elle doit lutter pour ne pas s'écrouler alors que l'angoisse la quitte enfin. Puis elle indique le bois aux hommes de l'espion, qui le chargent sur une charrette à bras et le recouvrent d'une bâche, avant de s'engager sur une voie aux pavés glissants, montant en pente douce sur le flanc du pilier.

Lorsque Ysengre atteint enfin la demeure de Ruffel avec son chargement, Ludovico et l'espion l'attendent au salon.

Elle pose sa besace à ses pieds et en extrait un morceau de bois pâle, une bûche où se lisent encore les coups de hache qu'elle y a portés. « Comme promis. Vos gens ont entreposé le reste », lance-t-elle à l'adresse de Ruffel. L'espion ne peut contenir un soupir de satisfaction.

« Pour ce qui est de ton esclave, ajoute-t-elle en se tournant vers Ludovico, je ne peux rien de plus. Mais ça te sera probablement utile. »

Elle se laisse tomber dans un fauteuil sans se préoccuper de l'humidité de ses vêtements. « Ça n'a pas été sans mal. J'ignore comment, mais les hommes de Navagiero étaient sur mes traces.

— Comment est-ce possible ? s'écrie Ruffel en se redressant.

— Aucune idée. Mais ils étaient là. Et j'ai eu de la chance, encore une fois.

— Allons, rien ne prouve que c'étaient eux. Peut-être ne s'agissait-il que de simples voyous, ou de contrebandiers... Où étiez-vous ?

— Dans un cimetière généralement désert, peu entretenu. C'est là que j'avais caché le bois.

— Un cimetière, dites-vous ? Eh bien voilà, il s'agissait probablement de simples pillleurs. Comme vous... ajoute-t-il d'un air un peu gêné. Vous avez simplement joué de malchance.

— Peut-être... Mais tout de même, la coïncidence me semble un peu grosse. Et ils cherchaient quelqu'un, j'en suis presque certaine. Nous ne pouvons plus attendre. Nous devons quitter Vexine dans les heures qui viennent. »

Ruffel se plonge dans ses pensées et un silence gêné s'installe. La conclusion qu'il va tirer, Ysengre la connaît déjà.

« Vous avez raison. S'ils vous ont retrouvée, cela signifie qu'ils me surveillent peut-être. Ce n'est pas certain, mais le risque est trop grand. » Ysengre sourit intérieurement.

Ludovico ne semble pas les écouter. Il tend la main et s'empare du morceau de bois, qu'il fait tourner sous ses yeux pétillants de curiosité. Il hoche la tête et se tourne vers Ysengre. « Saurais-tu t'y prendre ?

— Comment ça ? demande la jeune femme.

— Eh bien, c'est un masque d'animal qu'il nous faut... C'est bien ça ? Pour que la magie de la sorcière opère, je suppose que le masque doit représenter un animal, celui... celui du bois ?

— J'étais pilleuse de tombes, Ludovico. Je sais me déplacer dans les marais, creuser, forcer quelques cadenas ou verrous, et me faire discrète. Sculpter un masque dans un morceau de bois, ce n'est pas dans mes cordes.

— Ne pourrais-tu pas au moins essayer ? Tu seras sûrement plus habile que moi...

— Un instant, intervient Ruffel. Je crains que le problème présente une dimension que nous n'avons pas encore abordée. » Il lève un doigt songeur, comme pour accompagner le fil de sa pensée.

« Lilith ne s'est pas tournée vers n'importe qui pour faire confectionner ses masques. Elle a fait appel au Maître de Guilde.

— Qu’y a-t-il de si surprenant à cela ? Durant la guerre des lycans, si nos déductions sont justes, ce sont les tribus de l’Arquesylve qui s’en chargeaient.

— Certes, avec leurs moyens limités. Mais les masquiers de Vexine, c’est autre chose.

— Oui, dit Ludovico... Il doit lui en falloir beaucoup plus. » Beaucoup plus. Pour toute l’Arquesylve ? Il frémit. Des formes féroces lui passent devant les yeux. Des silhouettes sauvages, à moitié humaines, rampantes ou galopantes, filant à travers les arbres ou virevoltant entre leurs branches. Des griffes, des becs et des serres, des morsures et des venins... Des consciences ni animales ni pleinement humaines, unies dans le même désir de fondre sur Luperque et de détruire la ville.

« La guilde a de meilleurs outils, un sens du travail bien plus développé que les indigènes de l’Arquesylve. Ruffel, est-ce que tu penses que...

— Oui, et c’est aussi une des raisons pour lesquelles je considère ton escapade chez Navagiero comme une très mauvaise idée, Ludovico. Quand je dis que le temps presse, ce ne sont pas des paroles en l’air. Salone doit être mis au courant au plus vite. Mais en l’occurrence, je pensais à autre chose... Il y a la quantité, bien sûr, mais pas seulement. Peut-être la qualité du masque entre-t-elle aussi en ligne de compte.

— C’est aussi la réflexion que je me faisais, intervient Ysengre. Plus la représentation de l’animal est fidèle... ou disons réussie, et plus les pouvoirs du masque gagnent en puissance.

— C’est une théorie, dit Ruffel. Impossible à prouver, mais dont il nous faut tenir compte.

— Et ça ne nous avance guère ! Comment allons-nous...

— Garde ton calme, centurion. Je suis ici depuis bien longtemps. Je sais vers qui me tourner. » Il se lève et se dirige vers la double porte. « Je prends tout de suite des dispositions en ce sens. Notre homme sera là dans l’heure, je réponds de sa discrétion. Quant au reste, il est désormais en sécurité, ici. »

Il saisit la poignée de la porte et se tourne vers eux. « Tu partiras dès ce soir, Ludovico. Le plus tôt sera le mieux. Je sais qu'il est inutile d'essayer de te convaincre de la laisser. Mais si tu n'es pas de retour dans les douze heures, je te considérerai comme perdu. Et n'aie crainte, Ysengre, dit-il en se tournant vers elle. Si Ludovico devait ne pas revenir, j'honorerai ses engagements auprès de toi.

— Il y a une chose que tu n'as pas encore dite, fait Ludovico en se tournant vers Ysengre. Le bois que tu as récupéré... Quels animaux avais-tu enterrés à côté ? »

OceanofPDF.com

La foule devise dans la salle de bal. La robe de Suavia, d'un vert rappelant les mousses de l'Arquesylve, semble vouloir lui interdire tout mouvement naturel. Comme une seconde peau, qui n'est pas la sienne et qu'on lui impose. Elle se maîtrise, n'affiche aucune émotion. Pas de peur. Ni de plaisir ou d'intérêt. Pas même la question que ses ravisseurs s'imaginent certainement occuper toutes ses pensées.

Pourquoi m'avoir amenée ici ?

Phryxus se tient derrière elle, adossé au mur. Il ne paraît pas plus à l'aise qu'elle.

Elle l'a reconnu, bien sûr. Il est passé au village, avec les autres esclaves en fuite et le cadavre emmaillotté. Elle va devoir lui parler. Lui dire son mépris pour lui, aux yeux de tous. Sa haine pour Vexine, sa haine pour tous ceux qui rejoignent le giron de la ville-marchande et se lient à la sorcière. Son village a brûlé par sa faute.

Elle sent son regard sur sa nuque. Lui aussi porte mal sa mise. On ne déguise pas aussi facilement un corps habitué au soleil, au froid, à la pluie et au vent, au labeur forcé, aux cris et au sommeil sur une paille dans un quartier servile, près de l'opulence des maîtres. La chemise de flanelle crème semble déplacée sur sa posture toute de tension, sur ses bras et son torse aux formes sculptées par l'effort. Elle bouffe par endroits et s'évase sans goût, tombant sur un pantalon mal taillé que concluent des bottes trop hautes. Même son coutelas pend à son côté comme une maladresse.

Haste pose sur eux ses yeux calmes, emplis de la bienveillance d'un reptile surveillant sa proie. Il porte ses atours avec toute l'aisance que lui donne son expérience du monde.

La masse des invités se meut avec lenteur. On joue de son masque. On hoche la tête pour en mettre la facture en valeur, on en caresse le bord en parlant avec nonchalance. Les sourires en soulignent la splendeur. On fait

des gestes singeant l'animal qu'on fait semblant d'être. Les rires fusent çà et là et montent jusqu'aux lustres de cristal où brûlent des lampes à vape recouvertes de vitraux d'un trop grand nombre de couleurs, qui jettent sur les costumes leurs scintillements rouges, azurés ou or en poudroiements vertigineux. Suavia porte ses mains à ses tempes et les masse en fermant les yeux.

Autour d'elle, tout n'est que courbes ourlées, évasées ou froufroutantes censées symboliser ce qui peut vivre en dehors des murs de Vexine. Des parodies de fauves de l'Arquesylve ou de bêtes des marais. Et des formes impossibles à identifier, issues d'un fantasme de vape ou de quelque récit extraordinaire. Elle baisse la tête.

On attend depuis plus d'une demi-heure. Les laquais en livrée circulent, passent entre les corps parés de tissus plus précieux que le travail de toute une vie, distribuant flûtes, coupes et canapés. Les regards ne se posent pas sur eux. Pas plus que sur Suavia et Phryxus. Ou Haste. Leurs visages sont découverts. Alors ils ne sont pas vraiment là.

À l'autre extrémité de la salle, l'estrade est encore vide. Au mur, des moulures encadrent une fresque représentant la mise à mort d'un ours acculé contre une falaise par un groupe de chasseurs. Les naseaux de leurs chevaux fument dans la moiteur de la forêt. La bête en a éventré un et le sang goutte encore de ses griffes. Juchée sur ses pattes arrière, elle rugit et révèle des crocs blanchis d'écume. L'un des chasseurs en retrait pointe sur son ventre la lame de sa lance, qu'on sait bientôt lui percer les entrailles. Suavia essuie un début de larme du revers de la main.

Un groupe de laquais montent bientôt sur les planches et installent des tabourets en demi-cercle. Des musiciens prennent place sur les planches, saisissent leurs instruments à cordes et se préparent à jouer. Puis ils s'immobilisent, les yeux posés sur un coin de la salle que Suavia ne peut pas voir.

Ils restent immobiles plusieurs minutes dans l'indifférence des hôtes. Enfin, l'un d'entre eux hoche la tête, échange un regard avec les autres

musiciens et ils entament leur morceau.

Les notes se déversent dans la salle et les invités se tournent vers la scène avec un sourire. On écoute, on attend comme il se doit la fin de l'ouverture. Certains échangent quelques mots en penchant la tête vers leur voisin, qui acquiesce et répond parfois. Suavia aperçoit Navagiero qui se dirige vers eux en naviguant à travers la foule. Vêtu de sombre comme toujours, d'un violet profond, comme son masque de forme toute simple. Il lève un doigt ganté de la même teinte en s'approchant. « Tu restes près d'elle, dit le Maître de Guilde à l'adresse de Phryxus. Tu ne bois pas. Elle non plus. Vous pouvez manger, mais vous restez ici. Ici exactement.

— Ces recommandations ne me concernent pas, rassurez-moi... » Haste a parlé avec un sourire que Navagiero ne lui rend pas.

« Ce sont ses ordres. Au détail près. Vous savez ce qui se passera si...

— Dans quelques jours, je serai parti », le coupe Haste. Navagiero affiche un sourire moqueur. « Et vous croyez peut-être que cela vous protégera ? Elle saura tendre ses doigts vers vous si elle le souhaite.

— J'ai encore du travail. » Haste lisse sa moustache en promenant son regard sur la foule. « Bien sûr, cela ne préjuge pas de ce qui pourrait m'arriver ensuite... Mais je suis confiant, voilà tout. Que pourrait-il bien se produire ? »

Le sourire de Navagiero s'efface et ses traits retrouvent leur dureté. « Cela ne change rien à l'affaire. Moi aussi, j'ai du travail. Il consiste précisément à ce que nous gardions notre protégée jusqu'à ce que Lilith ait décidé de ce qu'elle veut en faire. » Une ombre passe sur le visage de Haste. Comme une pudeur, une excuse qui n'a pas sa place dans la conversation. « Tout se passera... commence-t-il d'une voix lasse. Tout se passera comme elle le voudra, j'en suis persuadé. »

Navagiero se tourne vers Phryxus. « Tu ne la quittes pas. » L'affranchi baisse la tête en signe d'acquiescement. « Je dois m'occuper de la réception, reprend le Maître de Guilde. C'est bientôt à moi. Je veux pouvoir

vous voir à tout moment. » Il fait volte-face en un tournoisement de cape et s'éloigne.

Haste attrape une coupe sur le plateau d'un domestique qui passe. « Ce sera la seule de ce soir, ne t'inquiète pas », dit-il à Phryxus avant de porter son verre à ses lèvres. Suavia tourne la tête vers lui. Tu as peur, semblent dire ses yeux. Tu caches bien ton jeu, mais tu devines ce que peut te faire la sorcière si l'envie lui en prend.

Elle ne regarde pas Phryxus, qui se tient à côté d'elle. Il ne l'a quasiment pas quittée depuis qu'il l'a emmenée après avoir assommé Ruffel. « Tu te sens libre ? fait-elle brusquement, le regard toujours posé sur les invités. Tu es ton propre maître ? Tu t'es affranchi de Luperque ? » Elle se tourne vers lui. « Qu'est-ce qu'elle t'a donc promis ? Qu'est-ce qu'elle t'a donné en échange de son amour ? » Phryxus ne bronche pas. Seules ses lèvres s'agitent d'un tremblement à peine visible. Ses yeux brillent de larmes qui n'arrivent pas à couler. « Tu n'es pas plus libre que moi, siffle-t-elle en posant de nouveau les yeux sur la salle. À la différence que, moi, je sens le poids de mes chaînes. »

Un murmure d'attente enfin satisfaite traverse la foule et les invités s'écartent pour laisser passer Navagiero. Le maître masquier s'avance vers la scène alors que les musiciens attaquent les dernières mesures de leur morceau. Il arbore un sourire discret, à peine une plissure des lèvres. Il en est presque chaleureux. Ses hôtes s'écartent à son approche et il hoche parfois la tête en direction de quelque invité de marque, qu'il reconnaît derrière un masque sobre ou bariolé. Quand il monte enfin sur l'estrade et fait face à son public, les musiciens concluent leur pièce d'un ultime mouvement d'archet.

Navagiero entame son discours. Ses paroles sont brèves. La bienvenue. Le plaisir de réunir autour de soi si estimable compagnie. La bonne santé de la guilde, des guildes, de la ville... Pas de la Lupanie, bien sûr. On n'évoque pas Aristus. L'empereur ne sert plus à rien. L'espoir, enfin. L'avenir serein qui nous attend. Il ne dit pas pourquoi, ni comment. Personne ne connaît ses

plans. Mais tout le monde sait qu'il en a. Navagiero a toujours un plan. Alors, on peut faire la fête.

Il conclut en levant son verre et ses invités l'imitent. Haste fait de même et Suavia semble se demander jusqu'où va l'ironie du mercenaire. Puis il quitte l'estrade sous les applaudissements et la musique reprend. Agissant comme par réflexe, la foule s'écarte et ménage un espace au centre de la salle. La fête est lancée.

Haste se penche vers Suavia et Phryxus. Le cynisme de son sourire est plus visible que jamais. « Dans quelques instants, dit-il avant de finir son verre d'un trait, vous serez témoins du plus abouti de ce que peut produire la dégénérescence vexinienne. »

L'homme-bête glisse dans l'eau glacée. Il le fait pour la première fois de sa courte existence mais semble né pour ça, et ça lui plaît. Nager, filer dans les entrailles de Vexine... C'est tellement grisant qu'il en oublierait presque ce qu'il doit faire.

Le tunnel est plongé dans une pénombre presque totale, mais il sait où aller. Il sent près de lui les pierres de taille, le sol lissé par l'eau, les mousses éparses qui caressent à son passage les écailles de sa peau. Il sent le courant qui varie au gré des ouvertures et des conduits. Depuis combien de temps ne respire-t-il plus ? Cela n'a pas d'importance. L'eau lui suffit. Et les canaux aériens ne sont plus très loin.

Il atteint le carrefour de tunnels immergés dont l'homme lui a parlé. Ce sera la première difficulté. Cinq passages. Toujours pas d'air. Peu importe.

Le deuxième en partant de la droite. Des barreaux. L'homme-bête s'y propulse d'un mouvement de hanches accompagné d'un battement de ses pieds palmés et saisit le métal. Il en éprouve la stabilité, repère l'emplacement le moins solide, en bas à gauche, là où il a senti comme un jeu entre le barreau et la pierre, puis il porte la main à la bourse de cuir accrochée à son cou. Il en sort la capsule de verre sertie dans un minuscule

mécanisme de cuivre que l'homme lui a remise et la cale à l'endroit souhaité. Puis il l'enclenche et cesse tout mouvement.

Le courant l'emporte.

Il a dix secondes. Mais l'homme-bête ne sait pas compter. Ça ne fait rien. D'autant qu'il ignore ce que dure une seconde. Il a le temps de se mettre à l'abri, c'est tout.

Il dérive et regagne le canal précédent, puis il se rapproche du mur où il enfonce les griffes pour ne plus dériver. L'eau qui s'écoule tout autour l'enveloppe d'un silence que l'explosion trouble à peine.

Un éclair, un bruit sourd, une secousse qui soulève l'homme-bête et reflue aussitôt. Il avance. La grille a éclaté. Il se glisse dans l'ouverture et reprend sa nage à contre-courant.

Bientôt, le conduit rétrécit et sa pente s'accroît. Il plante ses griffes dans la roche et s'y agrippe, tirant sur les mains et battant des pattes. Après quelques coudes à angle droit et plusieurs embranchements, il avise une ouverture béante à sa verticale et s'y faufile. Puis il soulève une grille qu'il remet en place une fois passé. Il est dans le bassin.

Des lampadaires à vape en éclairent la margelle et l'homme-bête se plaque dans un coin avant de risquer un coup d'œil à l'extérieur. Deux gondoles proches attendent leurs passagers. À l'arrière de chacune, un mannequin de bois et de métal, la partie inférieure du corps intégrée à l'embarcation, attend qu'on insère les quelques florins qui enclencheront son mécanisme à vape. Elles glisseront bientôt sur les canaux aériens du pilier des Motifs.

L'homme-bête sort la tête de l'eau en prenant soin de rester dans l'ombre. Des silhouettes déambulent tout près. Il expire l'air qu'il retenait depuis plusieurs minutes et inspire. Il repère dans les hauteurs le bâtiment qu'il cherche à atteindre, en encorbellement dans le pilier. Des couleurs et des sons qu'il ne comprend pas en jaillissent.

Il replonge et se propulse de l'autre côté du bassin, qu'il quitte en remontant un canal ceignant en courbes larges la circonférence du pilier. Il

bat des pattes à mouvements amples. Aucune ride à la surface ne trahit sa présence.

Il ignore combien de temps il lui faudra pour atteindre le palais. Un temps normal. Un temps qu'il comprend. Rythmé par une série d'écluses où il attend que s'abaissent les parois de métal, que l'eau monte et que le passage se libère à l'extrémité opposée. De temps à autre, la prudence et le sentiment pressant qu'il doit réussir ce pour quoi il est là le poussent à sortir la tête de l'eau. Il respire et tend l'oreille. Le murmure de la fête se fait plus fort. Il coule d'en haut, du palais de Navagiero, ricoche sur les pignons des hôtels et des villas, sur les architectures noyées de lierre et de bougainvilliers, rebondit entre les arcades et les fenêtres à imposte, sur les tourelles et les porches, avant de mourir dans les jardins embellis de statues humaines ou animales, baignés du clapotis de quelque fontaine. Il approche.

Un dernier embranchement le mène à une grille s'ouvrant sous l'eau, dans la muraille bordant les jardins du Maître de Guilde.

L'homme-bête sort et gagne le terre-plein du mur, dont il jauge la hauteur. Les sons des festivités sont maintenant plus nets. De la musique, des voix et des rires. Des traits de lumière bariolés, aussi. Et des odeurs de mets, de viandes et de légumes, de pains et de breuvages.

Les pierres de taille ménagent assez d'espace pour ses griffes. Il commence son ascension, élevant avec lenteur son corps encore ruisselant. Au-dessous, le pilier s'évase à peine sur plusieurs centaines de mètres. Mais il ne craint pas la chute. Il ne tombera pas.

Lorsqu'il atteint le faîte du mur, il ne sent toujours pas la fatigue. Quel corps merveilleux, fait en lui une voix familière. Il se hisse et s'assied.

Des formes déambulent dans les jardins en contrebas, descendent des allées baignées d'arômes floraux. Au-delà, les hautes fenêtres de la salle de bal laissent entrevoir la foule des invités. On danse au son d'un orchestre qu'il n'aperçoit pas, on parle et on se montre. L'homme-bête repère un tracé de chemins de gravier serpentant jusqu'à la salle. Il pourra le suivre sans être vu.

Un éclat de rire général, un mouvement d'entrain anime soudain la foule. Quelque chose arrive. Il est temps.

Il ouvre la bourse qui pend à son cou et regarde à l'intérieur. Une seconde sphère, sans appareillage ni ornement. Il tire sur les lacets pour la refermer, la fait passer par-dessus son épaule et entame sa descente. Il saute du mur à mi-hauteur et atterrit à sa base. Puis il gagne le sentier.

Les invités semblent saisis d'un frémissement de plaisir. « Vous êtes prêts ? » demande Haste avec un sourire.

La musique a changé. Les cordes ont fait place à des cuivres, à des tambours dont les clochettes évoquent légèreté, innocence et bêtise. Les hôtes se pressent contre les bords de la salle afin de ménager de l'espace au centre.

L'orchestre joue ses notes avec un regain d'énergie et une silhouette fend le mur des invités près de la scène. Elle avance à pas heurtés.

Suavia n'a encore jamais vu de frankie.

Le cadavre porte des vêtements à carreaux aux teintes criardes. Un masque blanc, sans expression, lui couvre la partie supérieure du visage. On aperçoit à la base du cou et à ses poignets les cicatrices de ses coutures. La chair y est plus claire. Chaussé de sandales rehaussées de pompons rouges et verts, il s'arrête sous les rires au milieu de la salle. Tout autour, on claque des mains, on applaudit. On commente en riant, on crie des bravos pleins de malice.

Navagiero pénètre à son tour dans le cercle et lève les bras pour s'attirer les vivats. Il rend son sourire au public et s'approche, réglant petit à petit son pas sur le rythme de l'orchestre. Puis il prend place devant le frankie, plante ses yeux dans ceux de la créature et reste immobile. Le mort ne bouge pas.

Le corps de Navagiero tressaille. Discrètement d'abord, puis de manière plus visible, avec la musique. Il ne détourne pas le regard. La foule est

suspendue à ce qui se déroule devant elle.

Enfin, le frankie réagit.

Ses épaules se soulèvent par à-coups. Ses doigts se tendent et se relâchent. Il fait porter le poids de sa masse morte sur une jambe, puis sur l'autre. Son bassin tangué de manière à peine perceptible. Un murmure d'admiration parcourt la foule. Navagiero accentue ses mouvements. Le frankie l'imité, sans toutefois parvenir à capturer le rythme de la mélodie.

Le Maître de Guilde lève un bras et les invités retiennent leur souffle. Quand le cadavre fait de même, les applaudissements fusent. Navagiero les fait taire d'un geste de la main. Il lève un genou. Le frankie tente d'en faire autant, mais garde la pointe du pied au sol, fléchissant seulement la jambe. On devine plus qu'on n'entend le gémissement qu'expulsent ses lèvres à peine entrouvertes.

L'hôte de la soirée lève cette fois les deux bras, et les exclamations éclatent quand le frankie tente de reproduire ce qu'il voit, le corps toujours agité de tremblements arythmiques. Un sourire se dessine sur les lèvres de Navagiero. Il recule d'un pas et se tourne vers ses invités, qu'il gratifie d'une révérence. Il adresse quelques signes de remerciements sous les vivats, désigne d'un geste du bras le frankie, qui retrouve peu à peu sa torpeur, et s'éloigne.

« Que se passe-t-il ? demande Phryxus d'une voix blanche.

— Ils s'amuse, voilà tout, dit Haste. Ils s'amuse comme ils veulent. Comme ils peuvent. » Il se tourne vers l'ancien esclave. « Tout cela n'a sans doute pas grand-chose à voir avec vos jeux du cirque... mais l'esprit n'en est pas si différent, je trouve. »

Un homme jeune dont la parure rappelle celle d'un cerf s'avance à son tour. La foule bat des mains. Devant la dépouille non morte, il accuse un sourire timide et prend une inspiration.

Il joue à son tour avec le frankie, qu'il amène à singer ses propres mouvements sous les yeux brillants des invités. La performance se mesure à la complexité des gestes, à leur rythme, à leur enchaînement. C'est une

femme d'âge moyen qui prend ensuite sa place, au plumage de pourpres piqués de verts. Sa prestation dure un peu plus longtemps. Lorsqu'elle conclut sa performance, le frankie est allé encore plus loin. On décèle sur le visage du cadavre ce qu'on pourrait prendre pour de la joie.

La femme finit elle aussi par s'éloigner, bientôt remplacée par un autre invité, qui à son tour joue du mort. Le plaisir de la foule qui salue chaque intervenant ne fait que croître.

Les danseurs se succèdent durant une vingtaine de minutes puis une lassitude polie se répand dans la salle. Les applaudissements perdent de leur vigueur. La musique cesse soudain. Deux domestiques s'avancent enfin vers le centre. Le premier porte un seau rempli d'un liquide poisseux, que le second applique à l'aide d'un pinceau sur le frankie redevenu inerte.

Le mort est bientôt couvert de poix. Les domestiques s'éloignent et Navagiero refait son entrée sous une nouvelle salve de saluts. Une torche brûle dans sa main. Le Maître de Guilde marque une pause à quelques mètres du frankie, qui a retrouvé son immobilité. Il laisse le silence s'installer.

Un rictus de joie sale se dessine sur ses lèvres et il traverse soudain la salle à grandes enjambées, passe devant le frankie dégoulinant de poix et s'arrête devant un groupe d'invités qui retiennent leur souffle. Un murmure retentit lorsqu'il en extrait une silhouette menue. Puis les rires et les applaudissements éclatent.

Elle ne doit pas avoir seize ans. Son masque de renard laisse entrevoir une bouche fine, figée en un sourire de joie incrédule. Au-dessus du museau, deux ouvertures révèlent des yeux scintillant comme des étoiles. Ses cheveux d'un brun d'automne bouclent sur la rondeur de sa tête. Sous son costume agrémenté d'une queue touffue qu'elle porte comme un châle, on devine des formes fraîches. La jeune fille suit Navagiero avec ingénuité, sa main gantée de roux dans celle du Maître de Guilde.

Il lui fait le baisemain, lui remet la torche et s'éloigne en direction de la scène après l'avoir gratifiée d'une ultime révérence.

Elle rougit sous les acclamations et se passe la langue sur les lèvres.

« Prends », fait-elle à l'adresse du frankie d'une voix un peu aigrelette. Il pose ses yeux morts sur elle, comme s'il venait juste de se rendre compte de sa présence. « Prends », répète-t-elle avec gentillesse en lui tendant la torche. Le frankie contemple les flammes, le visage inexpressif, puis il avance la main et la saisit.

Elle écarte les bras en souriant, les sourcils relevés comme pour l'inviter à la suivre. Le frankie ne bouge pas et elle se penche en avant pour éloigner d'un geste doux la flamme du cadavre. Un murmure agite la foule. Elle fait un pas en arrière et écarte de nouveau les bras. Cette fois, le monstre copie ses gestes avec la maladresse de la mort et on applaudit.

La jeune renarde se tourne vers l'orchestre, lui adresse un signe de tête, et les musiciens se remettent à jouer. La mélodie, produite au rythme d'un tambourin et d'une grosse caisse, dégage un entrain balourd.

Le frankie effectue des gestes dont on l'aurait cru incapable quelques minutes plus tôt. Les pirouettes sont lourdes, les pas empesés, comme en un miroir grotesque et décalé. Mais il danse. Les battements de mains des invités redoublent de vigueur. La renarde saute, tourbillonne et s'agite en rythme, sa queue rousse tournoyant derrière elle.

Puis elle échange un regard avec les musiciens, qui concluent leur branle à la fin de la mesure.

Elle s'immobilise et le frankie ne l'imité qu'avec deux temps de retard, provoquant l'hilarité de la foule. Elle rit elle aussi et reprend son souffle. Le frankie ne respire pas. Il tente juste de partager les sourires.

La jeune fille a fait danser le frankie sans qu'il prenne feu. Les invités saluent sa performance.

Puis Navagiero s'approche, un bâton à la main, et le donne à la renarde avant de s'éclipser à la manière d'un accessoiriste n'ayant rien à faire sur scène. Elle plante ses yeux dans ceux du cadavre.

Elle lance un nouveau signe de tête à l'orchestre, qui entame un air aux accents guillerets. Elle écarte les bras, le bâton dans la main gauche. Il

l'imité, la torche dans la main droite. Elle s'éloigne d'un pas. Il ne singe pas le sourire de délices qui fend alors le visage de la renarde. Elle tend les bras devant elle et saisit son bâton à deux mains, pieds écartés. Puis elle s'en passe l'extrémité dans l'entrejambe.

Le cadavre la suit dans tous ses gestes. Avec la torche.

Le feu s'empare immédiatement de son bassin, se répand sur son dos et lui lèche le torse, les épaules et le visage. Les cris de la foule, les rires et les bravos accompagnent l'orchestre. La renarde laisse choir son bâton et se tourne vers son public en levant les bras, le rouge aux joues, touchée par tant d'amour. Le frankie tente de suivre son modèle, la torche à ses pieds. Aucun son ne sort de sa bouche où les flammes s'engouffrent déjà. Elles se déversent sur ses membres, festoient sur son corps et s'élèvent au-dessus de lui en une colonne jaune et rouge dont la chaleur fait tinter le cristal des lustres. La renarde, les yeux débordant de larmes de reconnaissance, se couvre la bouche des mains, s'incline et éclate de rire avec ses admirateurs au spectacle du frankie qui la parodie toujours à côté d'elle. L'air s'emplit de l'odeur de la chair grillée.

Navagiero quitte le cercle de la foule et s'avance vers la jeune fille en faisant signe de le suivre. Le cercle des invités se resserre et la renarde se fond dans la masse. Elle en a assez fait. Aux autres de profiter de ses prouesses pour quelques minutes encore.

Les invités battent la mesure en criant autour du cadavre en flammes. Peut-être cherche-t-il la renarde des yeux. De temps à autre, un invité fait un pas en avant et attire son attention, déclenchant un geste erratique ou un pas inattendu, que le jeu des flammes rend encore plus enivrant.

Suavia a contemplé la scène en silence. Elle a vu le plaisir, la joie, chaque étape de la cérémonie jusqu'à la mise à mort de cette seconde vie, créée afin de remourir pour le plaisir d'autres yeux. Elle contemple la noirceur de Vexine. Elle contemple ses délices de nuit, le voile de la lune qui en éclaire les piliers.

Elle sait que Lilith y a sa place, qu'elle fleurira sur le fumier de sa décadence et que le sort de la ville et de la sorcière ne font qu'un.

OceanofPDF.com

Lorsque l'homme-bête atteint enfin les portes-fenêtres, il n'a croisé personne. Dès ses premiers pas sur l'allée de gravier, baissé de façon à ce que ses yeux affleurent juste au-dessus de la ligne des buissons, il a vu les quelques invités dans le jardin se diriger vers le gros des festivités. L'un des vantaux est resté ouvert et laisse pénétrer un peu de la fraîcheur de la nuit. C'est par là qu'ils sont entrés.

À travers les fenêtres, il observe la foule qui lui tourne le dos et jouit d'un spectacle qu'il ne peut pas voir. Il y a des paons et des cerfs, des truies rosâtres et des bécasses, des loutres et des vouivres. Il y a des plumes, des cornes, des queues et des pelages, des bois et des soies. Et des odeurs de gens, parfumées et fausses comme le reste.

L'homme-bête scrute, cherche, fixe chaque forme, observe chaque silhouette qui bat des mains au rythme d'instruments invisibles. Rien.

La foule pousse une acclamation de joie et se presse vers le centre de la salle. Seuls quelques domestiques restent visibles sur les côtés. Et trois personnes. Vêtues normalement. Deux hommes et une femme. La femme. L'homme-bête s'affaisse, cligne des yeux et bondit à l'intérieur.

Une bouffée de chaleur l'accueille. Non pas une simple chaleur de corps. Une chaleur de feu. Quelqu'un brûle. L'odeur ne trompe pas. Les animaux profitent du spectacle.

Deux domestiques ont remarqué sa présence. Le plus éloigné hésite. L'autre n'a aucun doute sur ce qui vient d'apparaître. Son visage se crispe, il recule puis se retourne en poussant un cri, avant de prendre la fuite en une course rendue maladroite par la terreur. L'homme-bête avance vers Suavia. Les griffes de ses pieds palmés crissent sur les dalles.

À droite de la jeune femme, un homme écarquille les yeux et dégaine une épée fine. « Phryxus, à toi ! » lance-t-il à son voisin. Celui-ci sort un

poignard, le visage tendu par la rage, et se rue sur l'homme-bête. Suavia lui crie quelque chose.

Les invités les plus proches se retournent. Les cris changent.

Un mouvement de Suavia détourne l'attention de l'homme-bête, si bien que son coup de griffe manque la gorge de son assaillant et fend l'air à quelques centimètres de sa cible. Le poignard part vers l'avant et lui déchire la squame sur le flanc. Un filet de sang noir s'écoule. Il pivote sur lui-même et son coup d'épaule envoie son adversaire dans la masse des invités, dont certains perdent l'équilibre et tombent à la renverse, repoussant sans le vouloir d'autres hôtes vers le centre. Ceux qui percutent le frankie s'enflamment, les poils, les plumes s'embrasant comme de la paille. Phryxus a lâché son poignard en percutant les corps derrière lui. Tant mieux, pense l'homme-bête. Le temps qu'il retrouve son arme dans le tumulte des animaux qui piaffent et mugissent sous l'assaut du feu, nous serons repartis.

Il se fraye un chemin en distribuant bourrades et coups de poing pour écarter les corps qui brûlent ou hurlent leur panique. Puis il atteint Suavia. L'autre se tient devant elle, la lame de sa rapière luisant de la rougeur des flammes. Il saisit la jeune femme et la place devant lui comme pour se protéger. L'homme-bête s'immobilise... Suavia l'observe avec effroi. Puis elle plisse les yeux, les écarquille... La peur reflue brusquement de son visage comme un ressac. Ludovico.

« C'est donc ça que... dit l'homme d'une voix hésitante. Elle me l'avait dit, mais en être directement témoin, c'est... »

Suavia lui envoie son coude dans le ventre. Il se courbe sous l'effet de la douleur, s'éloigne en trébuchant et disparaît par un escalier dérobé. L'homme-bête ne lui accorde pas un regard. Suavia lui tombe dans les bras. Il voudrait parler mais ne parvient qu'à pousser un geignement qui lui fait honte. Alors, il n'essaye pas de sourire. Il se contente de la prendre par la main et de l'entraîner vers les portes-fenêtres, par où plusieurs invités ont déjà pu s'échapper. Ils contournent un furet se calcinant à leurs pieds et

s'approchent de l'issue encore bloquée par les hôtes qui se pressent pour sortir.

Une renarde à longue queue rousse remue devant eux et pousse des corps plus grands qu'elle sans parvenir à se ménager un passage. L'homme-bête lui plante les griffes à la base de la nuque, enfonce les doigts à l'intérieur de son crâne et la jette par-dessus son épaule comme une poupée de chiffon.

Il déblaie le passage en deux, trois, quatre mouvements de bras sous les yeux de Suavia, qui courbe déjà le dos pour échapper à la brûlure du feu. Puis il l'entraîne à l'extérieur, dégageant les corps sur son passage. Ils sont sortis.

Alors que l'air de la nuit lui emplit les poumons, il prend conscience qu'il était en train d'étouffer. Le feu, ce n'est pas bon pour une créature de l'eau. La chaleur de l'incendie s'échappe par les portes-fenêtres au verre en partie brisé. Les invités se sont jetés au-dehors, beaucoup ont gagné le jardin en contrebas, où ils reprennent leur souffle et trempent leurs membres cloqués dans l'eau de la fontaine. Il lève les yeux et aperçoit non loin la forme oblongue d'un ballon qui se découpe sur le ciel étoilé et vole vers le désastre. On distingue çà et là les silhouettes de gargouilles se pressant vers leur pilier. Les gardes seront bientôt là.

Il lâche la main de Suavia, lui fait signe de le suivre et s'élance à travers le jardin. Arrachant dans sa course la bourse qui pend à son cou, il en extrait la seconde sphère. Quelques mètres encore, durant lesquels il percute une oie brûlée qui ne s'est pas écartée à temps et se fracasse contre un banc de marbre, puis il lance la sphère à la base du mur, là où la grille laisse couler l'eau de la fontaine dans le canal aérien. La boule de verre explose.

Le choc le projette en arrière. Son corps brise le socle d'une statue de satyre qui s'écroule. Les hôtes à l'abri dans le jardin baissent les épaules au son de la détonation, se recroquevillent d'instinct en poussant des couinements que couvre presque aussitôt le choc des moellons pleuvant sur le gravier, les buissons, la margelle de la fontaine et les toits des demeures en contrebas sur le pilier.

L'homme-bête se redresse sans attendre que la poussière soit retombée. Non loin, Suavia, étendue sur l'herbe, relève la tête. Il la rejoint en deux bonds, lui saisit la main et l'entraîne.

Il ne reste rien de la grille et une partie du mur s'est effondrée. Il se glisse dans l'ouverture, Suavia sur ses talons. Le vide s'ouvre devant eux. Il avise le canal qu'il a emprunté quelques minutes plus tôt et s'y dirige. Suavia trébuche derrière lui. Alors qu'il se retourne pour l'aider à se relever, Phryxus se rue dans le jardin. De nouveau armé de son poignard, il fend la masse des invités hagards et court dans leur direction. Il est beaucoup trop loin.

L'homme-bête bondit dans l'eau, attire Suavia à lui et passe les bras de la jeune femme autour de son cou. Elle se laisse tirer dans le courant glacé.

Il évoque l'image du pilier des Facettes que l'homme a mise dans sa tête dans une existence à la fois autre et récente. Il sait comment s'y rendre. Le canal sur plusieurs centaines de mètres, un dénivelé de quelques demeures humaines, puis l'embranchement sur la gauche.

Un malaise s'installe pourtant sous son crâne.

Leur poursuivant. Phryxus.

Dans l'eau, l'homme-bête est le plus rapide. Mais si Phryxus a compris qu'ils suivent le canal, il pourra dévaler la pente, traverser cours, jardins et venelles en un parcours de la dernière chance pour leur couper la route sous le palais de Navagiero. Il ne fera évidemment pas le poids face à ses muscles décuplés par la sorcellerie de Lilith. Il suffira d'un simple coup de griffes pour lui ôter la vie. Mais il pourrait blesser Suavia. Et il leur ferait perdre du temps.

L'homme-bête lève les yeux vers le ciel. Le ballon est presque arrivé à la verticale du palais et les pompes crachent déjà leur eau sur l'incendie. Un autre ballon s'approche du lieu du sinistre et lui prêterait bientôt main-forte. Mais surtout, les gargouilles prennent possession du ciel.

Montées d'un ou deux cavaliers, elles décrivent des courbes au-dessus du feu et aux alentours. Médecins et brancardiers sont certainement déjà à

l'œuvre et jouent de leurs ustensiles, baumes et pansements auprès des victimes. Et à leurs côtés, la sûreté de Vexine.

Car c'est la demeure du Maître de la Guilde des Masquiers qu'une attaque a frappée. Pas celle du boutiquier à l'échoppe agrippée à un pont. Entre les plaintes et les pleurs, on entendra bientôt les mots *monstres*, *chose*, *griffes*, *bombe*. *Attentat* et *massacre*. On verra sans doute sur un cadavre les marques de laceration qu'on ne saura mettre en lien avec aucune arme connue. Et puis, une simple créature issue du cauchemar de la vape, ça ne monte pas aussi haut. Ça reste près de la Fange. Devant la gravité de la situation, le commissaire, le chef, le constable ou autre, quel que soit le ronflant de son titre, commencera par sécuriser l'enceinte du palais. Puis il comprendra que le fugitif n'est probablement pas encore très loin et enverra ses hommes à sa recherche. Et Phryxus indiquera leur présence aux gardes lancés à leurs trousses.

L'homme-bête nage en silence et scrute les ténèbres le long du canal sans rien distinguer d'autre qu'un quai où attendent des gondoles vides, des morceaux de statues dépassant des murs de manoirs, des portiques, des pignons couverts de lierre, des allées bordées d'arcades et des escaliers flanqués de bancs ou de fontaines. Quelques gargouilles dorment malgré le drame qui se déroule plus haut, immobiles sur un faîte ou une tourelle. Rien qui pourrait indiquer la présence de Phryxus.

Mais ils doivent faire vite.

Quelques battements de ses pieds palmés plus tard, ils atteignent le bassin.

Un embranchement sur leur gauche permet aux gondoles de franchir le gouffre sur une arche unique, que seule la pierre de Vexine et de ses marais rend possible. L'homme-bête s'y propulse.

Suivre le cours de l'eau et nager plus vite que le courant leur donne un atout. Déjà la suite apparaît dans sa tête, l'image du canal sur l'autre pilier, la grille d'écoulement sur sa droite, qu'ils trouveront ouverte, le tunnel, l'échelle de fer et la salle où les attendront les agents de l'homme. Suavia pourra se réchauffer.

Un groupe de gondoles obstruent le canal aérien à quelque distance devant eux, leurs occupants suivant de loin la destruction du palais de Navagiero. Il va falloir plonger. Il sent Suavia se tendre derrière lui et tourne la tête.

Ses lèvres bleuies tremblent et ses yeux jettent des éclairs de colère. Elle est à bout. Elle ne plongera pas. Elle crierait, elle hurlerait si elle le pouvait. L'homme-bête ralentit l'allure à contrecœur. Suavia cherche à se dégager, elle tire sur ses mains, le repousse de ses pieds, que le froid a rendus insensibles aux écailles de sa peau. Il desserre ses doigts palmés et Suavia s'éloigne en brasses fatiguées. Elle s'accroche au rebord et reste immobile, des mèches de cheveux trempés sur le visage.

L'homme-bête s'approche. Comme il se hait à cet instant... Il rampe sur le courant et saisit son poignet. Il aimerait parler. Lui expliquer, la convaincre. Quelque chose en lui en serait capable, saurait lui dire, trouver les mots. Mais sa gueule, son goitre, sa mâchoire lui interdisent de les prononcer. Ses paroles sont prisonnières d'un corps incapable de les formuler.

Alors il geint, ses grands yeux plongés dans les pupilles de jais de Suavia comme s'ils voulaient en sonder l'abîme. Et Suavia comprend, cela ne fait aucun doute. Elle comprend qu'il faut repartir, qu'il faut plonger, disparaître dans cette eau froide comme la mort, retenir son souffle dans le noir et attendre, attendre que l'homme-bête estime qu'ils peuvent crever la surface parce qu'ils sont assez éloignés. Et elle refuse.

Il tourne la tête. Les occupants des gondoles ne les ont pas remarqués. Sur le pilier des Motifs, les flammes reculent sous les assauts des ballons à eaux, maintenant trois, dépêchés sur les lieux.

Le temps presse, il faut repartir...

L'homme-bête est prêt à contraindre la jeune femme par la force quand il remarque un changement dans le visage de Suavia, qui écarquille les yeux. « Phryxus... » parvient-elle à prononcer d'une voix frissonnante. Il se retourne.

En un réflexe fulgurant, il se jette sur le côté tout en repoussant Suavia et esquive les serres de la gargouille qui fond sur lui et percute le canal. Le

cou de la monture se tord, penche et le cherche, elle projette les crocs. L'homme-bête plonge, glisse sous la surface en une convulsion presque surnaturelle et remonte un peu plus loin. Suavia reste accrochée à la margelle. Monté sur la selle de l'animal, Phryxus cherche son adversaire du regard et dirige sur lui son animal de pierre.

La gargouille ouvre de nouveau la gueule et pousse un cri de rocaille. Quelque chose en lui sait que la bête n'est pas un simple objet de prestige ou un moyen de locomotion, mais un animal entraîné, rompu aux exigences de la bataille. Des plaques de fer bardées d'épines recouvrent son poitrail, le bord de ses ailes, les extrémités de ses pattes et sa gueule. Elle avance en prenant appui sur le rebord, la tête tendue vers lui.

L'homme-bête replonge, donne un coup de hanches sous l'eau et jaillit sous la créature. Il lui assène un coup de griffes qui glisse sur le métal avant de lui râper le flanc sur une longueur de bras, projetant des éclats de pierre. La gargouille hurle, se cambre, et Phryxus doit se cramponner à la selle. Elle abat son aile sur l'homme-bête. Le choc le projette contre le bord du canal, dont une partie se brise. L'eau s'y déverse aussitôt et tombe en cascade vers la boue des profondeurs.

Il se redresse, encore sonné par la force de l'attaque. Plus le temps de penser. Me protéger. Pour la protéger. L'eau. Il replonge au moment où les crocs de pierre vont se refermer sur lui. Passant à hauteur de Suavia, il lui saisit la taille et l'entraîne vers les gondoles que le courant commence à attirer vers la brèche. Leurs occupants s'affolent, manipulent les automates à vape commandant les hélices. Certains ont déjà empoigné les gaffes et s'efforcent de plaquer leur embarcation contre le bord. Un homme d'âge moyen a escaladé la margelle et tente de maintenir en place la gondole qui dérive malgré tout, un vieillard et deux jeunes femmes encore à bord. Leurs cris se perdent dans le vide alentour.

Suavia se débat quand le monstre passe sous les coques et se rapproche du pilier des Facettes. Il la sent tenter vainement de se libérer de son étreinte. L'eau glacée, respirer... Elle ne supporte plus, elle doit sortir de l'eau.

Il se hait pour cela mais il doit l’emmener. Levant les yeux, il aperçoit la silhouette de la gargouille, qui passe au-dessus des gondoles puis grossit alors qu’elle redescend et va leur bloquer le passage. Il se cambre et imprime à son corps un mouvement dans la direction opposée. Il doit lâcher Suavia.

Quand il jaillit hors de l’eau, la bête les a dépassés. Phryxus devait s’attendre à les voir ressurgir devant lui. L’homme-bête attrape la queue de la monture et tire de toutes ses forces. Les griffes des pattes arrière de la gargouille crissent sur la margelle et elle tombe à mi-corps dans l’eau, provoquant des remous et des cris derrière eux tandis que les gondoles échappent un peu plus au contrôle de leurs occupants. Il bondit sur le dos de la gargouille et Phryxus se retourne, une expression de stupeur sur le visage. Un coup d’épaule envoie l’affranchi dans l’eau, l’homme-bête attrape les rênes et tire.

La monture se cambre en poussant un grognement et manque de le précipiter dans le vide à côté d’eux. Il tente de la maîtriser.

Phryxus se hisse sur le bord pour ne pas être emporté, puis il dégaine son poignard en essuyant les gouttes qui lui perlent dans les yeux. Des cris retentissent en provenance des gondoles dont les occupants luttent contre le courant, cramponnés à la margelle. L’homme-bête ne leur prête pas attention. Agrippé à la selle et à l’encolure de la gargouille qui se débat toujours, il repère Suavia accrochée au bord, les doigts bleuis de froid. Phryxus peut la rejoindre en quelques enjambées. Et lui mettre sa lame sous la gorge. L’emmener. La lui trancher si elle résiste ou si l’homme-bête menace de la rattraper. Il geint vers elle.

La jeune femme lui renvoie un regard de vengeance. Un regard lourd de peur, de froid, d’épuisement. Ses expirations ne sont plus que des soupirs, qu’elle expulse comme une humeur sombre.

La gargouille piétine, patauge dans l’eau, et son aile percute la margelle au niveau de la brèche. Plusieurs moellons s’en détachent et tombent,

agrandissant le passage par lequel l'eau s'écoule soudain avec une force décuplée.

Des cris derrière l'homme-bête. Les passagers des gondoles ne peuvent plus retenir leurs embarcations. Du coin de l'œil, il voit Suavia, dont le corps porté par le flux de l'eau se soulève. Phryxus a disparu.

La gargouille tient bon dans le bouillonnement de l'eau. Il fait de son mieux pour la calmer, la diriger vers Suavia, qui risque de lâcher prise.

Un mouvement derrière lui.

Un ultime réflexe le pousse à se baisser, à contorsionner son corps d'homme-batracien en une esquive de la dernière chance, pour ne pas subir de plein fouet le coup qu'il n'a pas su anticiper.

La douleur le transperce.

La lame de Phryxus aurait dû lui perforer le cœur. Elle s'enfonce dans son épaule. Lorsqu'il se retourne en rugissant, Phryxus est agrippé à la croupe de la gargouille, une main cramponnée à une aspérité de sa peau de roche et l'autre levant le poignard qu'il s'apprête à abattre. Il n'en a pas le temps.

Une gondole livrée à elle-même percute la monture, brisant sa coque et précipitant ses occupants dans l'eau. L'homme-bête les perçoit plus qu'il ne les voit rouler dans le courant, glisser contre les flancs de la bête sur lesquels râpent leurs doigts quand ils tentent de s'y accrocher et disparaître dans la brèche en hurlant. La gargouille accuse le choc mais perd l'équilibre. Déployant les ailes qu'elle plaque de chaque côté de la brèche, elle tarit le débit de la cascade et l'eau recommence à monter dans le canal.

Lorsque retentit le fracas du roc qui cède, ils n'ont que le temps de se cramponner. Phryxus à la selle, Suavia à la jointure de l'aile de la gargouille. L'homme-bête se tient d'une main aux rênes tandis que, de l'autre, il saisit celle de Suavia.

Puis le flot de la cascade les précipite dans le vide.

La gargouille tente de reprendre son assise sur les airs, alourdie par les deux fugitifs et leur poursuivant, gênée par l'eau et la rocaille qui pleuvent

autour d'eux. Elle s'efforce de freiner sa chute alors que d'autres corps plongent vers la mort.

L'homme-bête devine Phryxus cramponné contre son flanc. Autour d'eux, les formes de Vexine plongées dans la pénombre de la nuit montent au son du vent qui mugit à leurs oreilles.

Il se remet en selle et serre les cuisses pour assurer sa position. Il tire sur les rênes, imprime des mouvements du bassin, gémit des ordres sans être certain que la bête puisse en saisir le sens, puis il risque un regard en contrebas. Le sol de la Fange n'est plus qu'à quelques dizaines de mètres. On distingue déjà les flaques qui mouchettent l'étendue de vase sous la lune.

D'un ultime mouvement de hanches, il parvient à redonner à la gargouille un semblant d'assise et elle déploie les ailes. Un poids écrasant leur tombe sur les épaules au moment où elle freine enfin leur chute. Mais il lui manque quelques mètres pour remonter. Sa patte gauche ripe dans la boue et biaise sa trajectoire, puis son aile accroche le sol lorsqu'elle tente de la battre. La monture dévie et perd de nouveau le contrôle de son vol.

Une demi-seconde plus tard, la gargouille roule sur la Fange, qui explose en mottes sales, étouffant le cri qui s'échappe de sa poitrine. L'homme-bête tente de bondir avant d'être happé par le corps minéral qui s'écrase dans la vase, mais sa blessure l'en empêche. Durant un bref instant, il ne perçoit plus qu'un chaos de roc, de terre et d'eau croupie volant en tous sens, de chocs et de gravats raclant sa peau.

Puis il gît dans la boue de la Fange.

Suavia se redresse non loin. Ses cheveux noirs tombent sur la pâleur de son visage. L'homme-bête l'observe s'approcher. Elle n'a rien. Mais la gargouille n'est plus qu'un amas de pierres où saillent des formes de statues. On reconnaît la majeure partie du poitrail et du cou, la tête, les membranes des ailes... Le reste de la queue aussi. Entre les deux, la pierre s'est désagrégée sous le choc. Des morceaux de membres que toute vie a désormais quittés gisent tout autour.

« Nous devons partir... » Suavia jette des regards pressants alentour. L'homme-bête tousse en tentant de se relever. Un sang noir s'écoule de sa blessure à l'épaule et lui dégouline le long du bras. Il se redresse enfin, les jambes tremblantes.

« Ils seront bientôt là... » dit-elle en levant les yeux vers le ciel. Plusieurs gargouilles de la garde ont atteint la brèche du canal, d'où jaillit toujours une cascade bruinant sur la Fange, plusieurs centaines de mètres plus bas. Les écluses bloqueront le courant et elle se tarira. Des cavaliers plongeront vers les profondeurs pour constater l'ampleur de l'accident. L'incendie du palais de Navagiero sera bientôt maîtrisé, s'il ne l'est pas déjà, et on les découvrira vite s'ils ne quittent pas les lieux. Suavia l'a compris, l'homme-bête aussi. Mais il lui reste une chose à faire.

Il tourne la tête et son visage s'éclaire d'une lueur mauvaise. La silhouette gît au sol, près des restes de la gargouille. Il atteint Phryxus en quelques secondes. L'ancien esclave est toujours en vie. Parfait. Tu dois me voir te tuer.

Il lève les griffes et attend que sa victime ouvre un œil pour frapper. Un œil dans lequel il lira la terreur, le dégoût de soi et l'abandon à son propre sort. Il veut le voir renoncer à la vie avant de la lui prendre.

La main de Suavia se pose sur son bras.

Elle avise les contours d'une cahute proche, qu'éclaire une lanterne fixée à la charpente d'un auvent. De l'aide, peut-être. Se cacher, se procurer quelques vêtements... Il faut faire vite. Les torches des gardes se meuvent en cercles de plus en plus bas dans le ciel, et ils ne tarderont pas à rejoindre la Fange.

« Nous devons partir », dit-elle à l'homme-bête en souriant. Elle lui pose les mains sur le visage et l'attire à elle avec tendresse.

« Reviens. »

« Navagiero est mort. »

Ruffel ne quitte pas des yeux le morceau d'étoffe qu'il tient dans la main. Sur le manteau de la cheminée, le faucon qui vient de lui apporter la nouvelle l'observe. L'espion luperquien analyse, déduit, déroule à toute vitesse les fils que cette situation soudaine a noués et en suit la trace en pensée, les remontant un à un afin d'aboutir à chaque conclusion envisageable. Il pince et frotte l'étoffe entre ses doigts comme pour accompagner le rythme de ses réflexions. Face à lui, Ysengre, Suavia et Ludovico gardent le silence.

Suavia tourne la tête vers le centurion. Il est pâle. Les traits tirés. Même s'il est assis dans un fauteuil à oreillettes, les bras sur les accoudoirs, la tension refuse de quitter ses membres. Des saries rougissent déjà le pansement qu'Ysengre lui a appliqué sur l'épaule à leur retour quelques heures plus tôt. Il faudra le changer bientôt.

« La nouvelle sera officielle sous peu. Il n'a pas survécu à l'incendie », dit Ruffel en fermant le poing sur le tissu. Il fait quelques pas, parcourt la pièce du regard à la recherche d'un fauteuil libre et tire à lui une chaise qu'il approche de ses compagnons. « Cela signifie une chose, ajoute-t-il une fois assis.

— Lilith lui a fait payer mon évasion. » La voix de Suavia est froide comme le cristal.

« Ma foi, c'est effectivement l'explication la plus probable... Encore que je ne sache pas forcément ce que cela implique pour nous.

— Un adversaire de moins », intervient Ludovico. Ysengre ne peut s'empêcher de lever un sourcil au son de sa voix. La transformation... Est-ce bien le mot qui convient ? Elle y a assisté, tout s'est déroulé devant elle. Mais Ludovico s'est-il *transformé* ?

Non, pas vraiment. Il a mis le masque que l'homme de Ruffel avait taillé pour eux et... il a changé. Il a fait place à un être bâtard, mélange d'homme et de bête aquatique. Mais c'était toujours lui. Il y avait le goitre, le front bas, la bouche large. La posture simiesque, la peau d'un vert d'algue. L'odeur aussi. Celle de la vase, de l'eau croupie. Les bras se terminant par des mains à longues griffes, les membranes entre les doigts... Mais c'était lui. Quelque chose, un détail diffus l'affirmait dans cette vision de rêve enfiévré.

Ysengre ne l'a pas vu revenir à ce qu'il était. Mais cela ne devait pas avoir duré plus longtemps. Quelques secondes étranges. Cette voix rauque est sans doute tout ce qui reste des heures qu'il a passées autrement. Avec l'épuisement, bien sûr. Dans les Plombs, elle sentait déjà qu'il avait perdu une partie de sa vigueur quand elle l'avait attaqué. Son cou s'ornait d'une méchante cicatrice, et la marque au fer rouge sur sa clavicule devait toujours le lancer. Il avait pourtant encore eu assez de ressources pour les faire passer par le puits, survivre aux carapinces et prendre la fuite.

Mais maintenant, elle ne peut ignorer le poids qui s'est abattu sur lui. Il a récupéré son esclave, même si ce terme ne semble plus correspondre à ce que Suavia est désormais devenue, et il a survécu à leur chute dans la boue, mais ses forces ne sont pas inépuisables. Une nouvelle plaie s'ouvre sur son épaule. Et la transformation... Changer de corps ne se fait probablement pas à la légère. Il est surprenant qu'il tienne encore debout.

« Nous partons donc pour Luperque, dit enfin Ruffel. Nous en savons assez pour informer Aristus de ce qui se trame contre lui dans la ville-marchande. La sorcière, les masques, les lycans... Et même si le masque s'est désagrégé quand Ludovico l'a... disons ôté avant de redevenir lui-même, il nous reste le bois qu'a récupéré Ysengre. Tout n'est pas encore parfaitement clair, cependant, dit-il en esquissant une grimace gênée. Il faut encore... » Il pose les yeux sur Ludovico, dont le visage reste sombre.

Dans la trame de ses souvenirs, une saveur étrange nimbe les quelques heures qu'il a passées sous une forme différente. À son retour dans sa vie de

centurion au service d'Aristus, le présent a retrouvé son goût d'immédiat. À partir de cet instant, ses souvenirs sont clairs. Il a senti le froid de la Fange sur sa peau, la morsure du vent. L'épuisement a déferlé sur lui. La douleur de sa blessure à l'épaule, de ses jambes contusionnées. Il a senti aussi la netteté se faire sous son crâne et le besoin de laisser le soldat agir.

Phryxus n'était pas blessé. Juste étourdi par la chute. Sous la menace de son poignard, ils l'ont guidé jusqu'à la cahute où ils ont volé quelques hardes sous l'œil apeuré des occupantes, un couple de femmes au moins septuagénaires dont les carcasses résistaient encore aux assauts de l'âge et de la misère. Ligoter les mains de Phryxus d'abord, puis de nouveau la marche dans la boue jusqu'à la base du pilier le plus proche. De là, il s'en était remis à ce que Suavia avait appris de la ville auprès de Ruffel.

Elle marchait devant, Phryxus derrière elle et Ludovico à l'arrière, prêt à brandir le poignard dissimulé sous ses haillons raidis de vase séchée. Mais Phryxus n'avait rien tenté. Sans doute n'ignorait-il pas le sort que sa maîtresse lui réserverait s'il se présentait à elle sans la traîtresse en fuite qu'elle lui avait ordonné de ramener. Il semblait même à Ludovico qu'il dissimulait ses liens pour ne pas attirer l'attention d'un garde. L'incendie du palais agitait encore la nuit de la ville. Depuis les autres piliers, on pouvait contempler la danse des flammes que tentaient de contenir les ballons lâchant leur eau sur le brasier, dont la lueur baignait tout le quartier de teintes rougeoyantes. Les escarbilles flottaient, s'envolaient et planaient comme autant de lucioles brûlantes.

La nouvelle de la catastrophe se répandait dans chaque foyer, par le récit affolé d'un voisin, le crachotement d'un calculateur recevant une missive, pour les plus fortunés, par les coudes cuivrés des pipots pompant leurs cartouches aux quatre coins de la ville et abreuvant les habitants des demi-vérités officielles... Ou par le spectacle du palais en flammes qu'on apercevait depuis un pont ou une place en encorbellement, où la foule se pressait et frissonnait devant la dévastation.

Ils avaient bientôt gagné la rue large où donnait l'hôtel particulier de Ruffel. L'espion, qui faisait toujours passer les nécessités de l'heure avant le reste, les avait menés à la cave. Ils y avaient jeté Phryxus tel quel dans une cellule improvisée et, pendant qu'un domestique apportait une carafe de vin gallois, des verres et des beignets à la chair de cormoran des vases, Ludovico avait commencé son récit. Ruffel lui avait posé quelques questions pour être certain de ne négliger aucun détail, puis il les avait envoyés se laver et se reposer, non sans avoir auparavant confié l'épaule de Ludovico aux soins d'un domestique versé dans les arts médicaux. Ludovico ne s'était pas étonné de voir Ruffel entouré d'un personnel aux compétences si diverses. Ysengre avait tout écouté sans faire de commentaires.

Alors que le soleil de fin d'après-midi diminue maintenant au-dessus de Vexine et couvre les piliers, les arches et les dômes de la pâleur de ses rayons, il est temps de prendre la décision qui s'impose déjà à tous sans que quiconque ose encore la formuler.

Ludovico se demande comment Ruffel va l'amener. Comment il va s'y prendre pour la mettre avec naturel sur le tapis.

L'espion se tourne vers Suavia en plissant les yeux. « Dis-moi, tu as dû côtoyer Navagiero durant plusieurs jours. » Il se penche en avant. « Que te demandait-il de faire ? Qu'attendait-il de toi ? » Suavia se redresse.

« Rien. »

Elle marque une pause. « Il me donnait à manger, me faisait laver, je dormais dans un lit. »

Ruffel fronce les sourcils. « Mais t'a-t-il dit pour quelles raisons...

— Il n'a rien dit. Il me gardait, c'est tout. Je ne sais pas pourquoi. Parfois... » Les traits de son visage se durcissent. « Parfois, je pense qu'il ne savait pas non plus.

— Lilith lui aurait ordonné de t'enlever et de te garder sans lui donner d'explications ? » Il reste songeur, les doigts joints devant lui à hauteur des yeux. « On peut alors supposer que ce Phryxus n'en sait pas plus.

— Peut-être voulait-elle te tendre un piège, Ludovico ? fait Ysengre du fond de son fauteuil.

— Un piège ? À moi ? Je ne pense pas qu'elle me craigne à ce point.

— Non, elle ne te craint pas. » Suavia se tient droite, les yeux perdus dans le vague. « Elle aime ceux dont elle se sert. On m'a aimée, chez Navagiero. J'avais tout ce qu'il me fallait. On me traitait bien. » La jeune femme pose les yeux sur lui. « Elle ne te craint pas. Elle te hait. Car tu ne lui sers à rien et elle... elle sent, même coupée du monde de l'Arquesylve et cachée à Vexine, elle sent que tu protèges Aristus. » Ruffel ouvre la bouche, mais Suavia ne lui laisse pas le temps de mettre ses explications en doute. « Lilith est fougueuse. Elle est sombre, maligne, et elle n'abandonne pas. Parce qu'elle sent. Elle vit. Elle aime et elle hait. Son intelligence la guide, mais ce sont ses émotions qui l'animent.

— Elle veut ma mort, sans doute... dit le centurion.

— Non. » Les yeux de Suavia brillent quand ils se posent sur lui. « Pour te nuire, pour te faire souffrir et regretter de se dresser contre elle, elle te laissera en vie et me mettra à mort sous tes yeux, sans que tu puisses rien y faire. Elle retournera contre toi ce que... » Suavia n'achève pas sa phrase.

Ruffel baisse la tête tandis qu'Ysengre dissimule un sourire. Mais Ludovico ne rougit pas de voir ses rapports avec la jeune femme évoqués aussi crûment. Pire, utilisés par la sorcière. Il refuse. S'il y a un prix à payer pour ce qu'il éprouve envers Suavia, il le payera. Ça ne l'empêchera pas de tout faire pour l'empereur. Du reste, Suavia est-elle vraiment encore esclave à Vexine ? Et de retour à Luperque, ne sera-t-il pas juste de l'affranchir ?

« Bien, dit enfin Ysengre après un silence, en ce cas, plus rien ne nous retient ici. Navagiero est mort, Phryxus entre vos mains, et je présume qu'il sera soumis à la justice de votre... de notre empereur.

— N'allez pas trop vite, Ysengre, intervient Ruffel. Nous ne savons pas encore tout. Phryxus doit parler.

— Navagiero avançait dans le noir. Alors le peu qu'il a réussi à comprendre tout seul, je serais très étonnée qu'il l'ait raconté à un esclave

en fuite. J'ai travaillé pour lui, je vous le rappelle. Il m'en disait le moins possible et ne répondait pas à mes questions. Si vous voulez mon avis, je...

— Il y avait un autre homme », dit Suavia d'un ton neutre.

Ludovico se redresse. Des images de bêtes lui reviennent en mémoire. Des loups au sourire carnassier, des paons grotesques de suffisance, des furets et des fouines, une renarde, et tous dansaient, riaient et s'amusaient devant un feu... Un feu vivant. Il ferme les yeux.

Suavia. Il la revoit maintenant, avec Phryxus derrière elle. Et l'autre à côté. Mince, de taille moyenne. Habillé sobrement. Sa posture dégageait une impression de simplicité réfléchie, dépouillée de tout artifice. Il peine à évoquer le souvenir de son visage, toutefois.

« C'est vrai. Quelqu'un d'autre la surveillait.

— Haste, fait Suavia pour préciser le propos de Ludovico. Ce n'est pas son vrai nom, je pense. Un mercenaire, un aventurier, je ne sais pas... Peu importe. En tout cas, il travaillait aussi pour Navagiero. Il l'accompagnait tout le temps ou presque.

— Et alors ? intervient Ysengre avec une pointe d'agacement dans la voix. Qu'est-ce qu'il pourrait nous apprendre ? En plus, nous ignorons où il est, s'il a seulement survécu et, comme l'a dit Ruffel, le temps presse. Partons dès demain.

— Ce n'est pas à toi de décider. » La voix de Ludovico est étonnamment calme. « Tu veux que je respecte notre accord ? Soit. Mais à toi aussi de tenir parole. Les quatre-vingt-dix-sept jours que tu m'as promis sont loin d'être écoulés. » Il plante ses yeux dans les siens.

« Ludovico a raison, dit Ruffel sur un ton d'apaisement. Nous n'avons plus beaucoup de temps, mais la piste de ce Haste peut être porteuse de renseignements cruciaux. Ce que vous nous avez dit sur les masques, leur fabrication et leur fonctionnement a été essentiel, mais nous n'en savons toujours pas assez sur les intentions concrètes de Lilith. À supposer même que toute sa stratégie se résume à jeter sur Luperque une armée de lycans et d'autres sauvageries, Haste sait peut-être quand elle a prévu son attaque,

comment elle compte leur faire parvenir les masques... Bref, toutes sortes de détails dont nous pourrions avoir grand besoin.

— Reste à savoir où le trouver, dit Ludovico.

— Si je comprends bien, dit Ysengre sur un ton chargé de cynisme, votre invité est sur le point de passer un sale moment... »

Personne ne commente sa remarque. Ruffel coule un regard en coin à Ludovico.

« Je suppose que c'est toi qui vas te charger de le faire parler ? lui lance Ysengre.

— Si ça n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais achevé dans la Fange. Mais Suavia a retenu mon geste. C'est de toute façon à la justice de l'empereur de décider de son sort. Pas à moi.

— Non, il faut le mettre à mort. C'est un agent de la sorcière, dit Suavia sur un ton d'où perce la colère. Elle se servira de lui contre nous. Et elle l'aime. Quand il aura parlé, tu devras lui trancher la gorge. » Ruffel plisse les yeux en signe de surprise. Ludovico fixe le sol d'un air sombre.

L'espion prend une lente inspiration et se penche en arrière, les mains posées sur les genoux. « Non, jeune femme... Même en dehors de toute considération de justice à rendre, nous devons partir du principe que Phryxus ne nous dira jamais tout. Or, il connaît Lilith. Mieux que nous, en tout cas. Et mieux que toi. Nous devons le garder. » Il pince les lèvres en un sourire maladroit. « Aristus lui-même sera de notre avis. Et si ce n'est pas le cas, il se laissera convaincre.

— Je reste là, si ça ne vous dérange pas, fait Ysengre en croisant ses doigts sur son ventre. J'ai le cœur bien accroché, enfin je pense, et j'ai vu au bain pas mal de saletés que j'aimerais pouvoir me sortir du crâne. Mais si je peux éviter ce genre de spectacle...

— Je n'ai pas besoin de toi », dit Ludovico en se levant.

Les deux hommes quittent la pièce et Ysengre pose les yeux sur Suavia, qui est restée assise, l'air perdu. Elle doit penser à Phryxus, à ce qu'il va devoir endurer. Et à la sorcière.

« Qui est-elle ? » demande-t-elle enfin. Suavia tourne lentement la tête vers elle.

« Elle est... Je ne sais pas. Elle a toujours été là mais... Pas toujours présente non plus. Elle devait apparaître, c'était inévitable, je pense. Elle devait se... se produire. Arriver. Comme la pluie, qui finit tôt ou tard par tomber.

— Tu en fais un personnage impossible à saisir, dit Ysengre en souriant.

— Elle n'est rien d'autre que cela, répond Suavia en faisant la moue. Je ne peux pas te la décrire autrement. Si, bien sûr, c'est une volonté, un désir de renverser Aristus et de protéger l'Arquesylve. Et c'est aussi une passion. Elle t'a aimée, ajoute-t-elle en plongeant les yeux dans ceux d'Ysengre. Car tu l'as servie. Mais ne te fais pas d'illusions. Tu es allée chercher son bois et tu le leur as donné, cela signifie que tu te dresses contre elle. Elle te voue désormais une haine amère, que seule ta souffrance saura apaiser. »

Ysengre pousse un rire désabusé. « Classique, Navagiero vient à peine de caner que je me suis déjà fait un autre ennemi mortel ! C'est tout moi, ça... Eh bien, espérons que nous gagnerons la partie. Sans quoi je passerai le reste de mon existence à regarder par-dessus mon épaule.

— Oui, et la Lupanie n'aura de toute façon plus rien à t'offrir si nous échouons. Mais ton choix est déjà fait, n'est-ce pas ? »

Ysengre lui lance un regard résigné. « Je crois qu'il est trop tard pour moi, effectivement. Il vaut mieux miser sur Ludovico et l'empereur.

— Je suis certaine qu'ils te seront reconnaissants de leur apporter ton aide, dit Suavia avec un sourire triste. Et moi aussi. Je veux choisir par moi-même, mais pas à Vexine. Je veux la lumière d'Aristus. Et Ludovico peut me la donner. Il fera de moi une citoyenne. Mais si elle m'attrape, il n'y aura plus pour moi qu'une longue noyade dans ses ténèbres. »

Ludovico et Ruffel empruntent l'escalier en colimaçon menant à la cave, habituellement réservé au personnel de maison. Lorsqu'ils débouchent dans

la salle au sol en terre battue où donne la cellule de Phryxus, que n'éclairent qu'une torche et la lanterne à vape d'un domestique qui se lève à leur entrée, Ludovico aperçoit contre un mur les haillons de l'esclave en fuite et son poignard, encore sale de son sang. Il s'approche et saisit l'arme sous le regard de Ruffel. L'espion ouvre la porte de la cellule improvisée de Phryxus et le domestique lui tend la lanterne. Ludovico s'approche.

Phryxus est nu, recroquevillé au sol. Il frissonne. Le dégoût monte en Ludovico. Un dégoût qui ne demande qu'à se transformer en fureur. Il va devoir se contenir. Ne pas aller trop loin.

Phryxus lève les yeux vers eux. Ruffel prend place dans un coin à côté de la porte et lève la lanterne. Ludovico se tient devant le prisonnier, son poignard à la main.

« Vous ne comprenez pas », fait Phryxus d'une voix rauque. Il se redresse et prend appui sur son coude. « Vous dire que j'ignore tout serait inutile, je sais bien. Et je pourrais aussi vous révéler le peu que je sais. » Il ferme les yeux comme pour laisser passer une vague de douleur. « Mais je la trahirais. Et on ne trahit pas Lilith.

— Le prix de votre amour... dit Ludovico d'un air moqueur. Je ne connais pas la sorcière, esclave. Je la combats. Elle cherche à nuire à l'empereur, à la Lupanie tout entière. Et tu t'es rangé de son côté. » Il pince les lèvres et déglutit pour maîtriser sa colère. « Tu étais nourri et soigné. Tes maîtres étaient justes. Et tu les as égorgés. La vie était-elle si terrible pour toi et les tiens ? »

Il fait un pas dans sa direction. « Tu as vu Suavia. C'est toi qui l'as enlevée, avec l'aide des créatures de Lilith. Tu sais qui elle est, ce qu'elle était. Elle a choisi l'empereur. De retour en Lupanie, elle sera libre. J'y veillerai. Alors que toi... Tu t'es vendu à Lilith. Mais la liberté ne s'achète pas, Phryxus. Elle se mérite. »

Phryxus sourit et se relève. Il est amoindri. Comme effeuillé de ses forces. Voûté sous la souffrance des dernières heures, de la poursuite, de la chute, de l'emprisonnement... Mais il ne cache pas son mépris. « Ce que tu veux

me faire, Lilith me le fera payer au centuple quand elle me trouvera. Car elle me trouvera. Tôt ou tard.

— Tu te trompes, intervient Ruffel. Nous partons pour Luperque, et tu seras du voyage. La sorcière ne te fera pas de mal. Tu seras hors d'atteinte. » Le rictus de Phryxus s'élargit. « Hors d'atteinte... Vos juges auront donc tout le loisir de me faire crucifier.

— Tu mériterais pire, réplique Ludovico.

— Tu peux encore te sauver, Phryxus. Je ne suis pas sans influence à Luperque, et si tu nous aides à vaincre Lilith, si tu nous révèles ce que tu sais sur elle et ses plans, tu garderas la vie. Je t'en fais le serment. » Ludovico frémit en entendant les mots de Ruffel, mais il ne dit rien.

Une ombre passe sur le visage de Phryxus.

« Haste, reprend Ruffel après un silence. Tu sais où le trouver. Il va livrer les masques aux indigènes, n'est-ce pas ? C'est le rôle de ce mercenaire ? » L'esclave sourit tristement. Il baisse les yeux.

Puis il bondit sur Ludovico.

Sans doute croyait-il que la blessure du centurion l'empêcherait de se battre. Qu'il avait l'avantage sur lui. Il n'avait souffert que de contusions et devait pouvoir arracher son arme à l'homme qui lui faisait face, affaibli par sa plaie à l'épaule. Mais Ludovico fait un pas de côté. Son assaillant le manque, passe à travers la porte ouverte, trébuche et s'affale au centre de la cave.

Ludovico est sur lui en une demi-seconde.

Il sent encore en lui la fougue, la vitesse et la puissance de ce qu'il était il y a quelques heures. Il le plaque et Phryxus crie, le nez écrasé au sol.

« Je crois qu'il ne cherchait pas à te...

— Je sais très bien ce qu'il voulait, crache Ludovico. Tout plutôt que trahir Lilith. Mourir sous la lame de mon poignard plutôt que subir sa vengeance. Mais ce n'est pas toi qui décides. » Il renforce sa pression et Phryxus crie de nouveau, battant des bras et des jambes jusqu'à ce que ses

forces le quittent. Ses gémissements s'entrecoupent bientôt de sanglots, des sanglots de rage plus que de peur ou de douleur, et Ludovico sourit.

Il lui empoigne les cheveux, lui tire la tête en arrière et place la lame de son couteau sous sa gorge. Le visage de Phryxus ruisselle de sang mêlé de terre. « Qu'est-ce que tu attends ? siffle-t-il. Tu n'as pas compris ? Je suis à elle... » Ludovico le sent qui presse sa peau contre le métal.

« Tu as raison, dit-il en éloignant finalement son arme. Tout cela ne nous mènerait à rien. Mais tu parleras. » Il avise la main droite de Phryxus posée au sol et y plante le poignard. Puis il se relève d'un bond.

L'esclave hurle et jure sous leurs yeux. Ruffel s'avance, la mine grave. Phryxus se cambre et tente de se redresser. Chaque mouvement lui arrache des cris de douleur tandis que la lame qui le cloue au sol fouille la chair de sa main. Ludovico sent Ruffel à côté de lui qui lutte contre l'envie de lui apporter son aide et de retirer l'arme. Mais il ne cédera pas. Il a le sens des priorités.

Phryxus se tourne vers eux, les yeux luisants de fureur. « Elle vous tuera ! Elle vaincra et vous tuera jusqu'au dernier ! » Ludovico aimerait sourire mais n'y parvient pas. Alors il se contente de parler :

« Prends tout le temps qu'il te faut pour te décider à nous dire ce que nous voulons savoir. Mais sache que je viens seulement de commencer. »

Ysengre et Ludovico descendent de la gondole et prennent pied sur le quai. Une paire de torchères éclairent l'alcôve où stationnent d'autres embarcations. Pas de lampes à vape. D'après ce qu'Ysengre lui a dit en chemin, c'est la dernière mode chez les nantis de Vexine. Renoncer au confort de la vape quand ça ne leur coûte pas trop et revenir à des choses plus simples. Comme des torchères. On se sent alors gardiens d'un passé certes révolu, mais auquel on tient et qu'on fait revivre à travers ces détails. Ludovico a du mal à contenir son écœurement. Pas un de ces paons n'aurait l'idée d'aller jusqu'au bout de ses principes et de manier lui-même la rame de sa gondole.

Ils ont atteint le pilier Savole. Depuis le canal aérien, Ludovico discernait déjà le moutonnement de feuillages bas et de bougainvilliers qui donne le ton dans cette partie de la ville. La végétation dégage des odeurs chaudes, que des tourbillons de lucioles teintent de légèreté. Les lieux contrastent avec le gris des quartiers qu'il a vus jusqu'à présent.

« Par ici », fait Ysengre. Elle s'enfonce dans une rue en pente légère, qu'éclairent les feux de vasques brûlant dans la nuit.

Ruffel est un roublard. La ville a déteint sur lui. On le sentait vulnérable pendant que le centurion arrachait ses informations à Phryxus. Mais l'espion se maîtrisait. Il n'intervenait pas. Seul le pli un peu trop serré de ses lèvres trahissait sa tension. Son métier est de savoir. Pour cela, infliger la douleur est une méthode comme une autre. Si on sait quand et comment l'employer, elle donne des résultats tout aussi efficaces qu'une oreille plaquée contre une porte. Ruffel ne voulait pas se charger de ça lui-même, mais il ne manquait pas d'apporter son aide à Ludovico. Il orientait ses questions, lui faisait un signe discret lui enjoignant de cesser ou de reprendre. Ludovico lui faisait confiance. Et Phryxus a fini par perdre son

assurance, son estime de lui-même et la crainte des sévices que la sorcière lui infligerait s'il la trahissait.

Il a parlé.

D'abord de Haste. Haste qui les a trouvés, lui et les autres, dans l'Arquesylve après leur fuite. Haste qui œuvre aux côtés de Navagiero, pour Lilith. Il a quelque expérience des guerres serviles qui ont ensanglanté la Lupanie des années plus tôt. Le Maître de Guilde devait l'estimer utile, car il l'a toujours gardé.

C'est Haste qui surveillait Suavia durant sa détention. Et quand la chose est venue la chercher, il a ordonné à Phryxus de l'en empêcher, en se lançant au besoin à leurs trousses.

Mais Ludovico voulait en savoir plus.

Il a meurtri le corps de Phryxus, sans joie mais sans remords, pour Aristus et pour Suavia. Ruffel l'encourageait du regard, surveillant l'état de leur victime. Puis est arrivé le moment où ils surent tous trois que Phryxus ne se retenait plus. Qu'il ouvrait les vannes et hurlait, crachait tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait pouvoir lui éviter d'autres tourments. Ludovico a compris à l'air calme de Ruffel que son travail de tortionnaire était terminé.

L'espion a fait venir ses domestiques pour s'occuper de l'esclave. Le panser, le recoudre, le soigner. Le vêtir et le nourrir. L'installer au premier étage dans une chambre verrouillée où il allait dormir sous surveillance.

Puis Ludovico est allé se laver du sang de la torture. Il a pris quelque repos et, à son réveil, Ruffel l'a vêtu de chausses, de souliers à boucles de fer, d'une chemise à jabot recouverte d'un pourpoint piqué de brocart et d'un chapeau à plume. Il lui a aussi donné l'une de ces épées ridicules, fines comme un roseau, qui fouettent l'air plus qu'elles ne transpercent les chairs. Une couche de poudre a complété son accoutrement.

Le résultat est convaincant. Quand il s'est regardé dans un miroir, il a vu devant lui un Luperquien cherchant à se faire passer pour un Vexinien de manière assez efficace. C'était exactement ce qu'il fallait.

Ruffel estimait visiblement que Ludovico ne serait pas à la hauteur pour une mission de ce type en étant seul. Paraître, mentir, manipuler... La présence d'Ysengre était indispensable. Peut-être devait-il même considérer qu'elle devait guider leur expédition sur le pilier Savole. Ludovico n'en a que faire.

L'espion a donné à la Vexinienne des vêtements propres, puis il leur a remis à chacun un petit coutelas. Quand Ludovico a relevé les yeux après avoir glissé son arme dans sa manche, celle d'Ysengre avait déjà disparu.

Avant de partir, il est passé voir Suavia. La jeune femme était allongée sur son lit, dans la chambre que Ruffel lui avait attribuée. Elle était nue sous son drap, ses cheveux noirs coulaient sur le blanc de sa couche. Ils ont échangé un sourire et il s'est étendu près d'elle. Ils sont restés l'un à côté de l'autre durant plusieurs minutes, à profiter de leurs présences, du son de leurs respirations et de la chaleur qu'ils dégageaient l'un pour l'autre. Pour le corps aimé. Puis Ludovico s'est levé et a gagné la porte. Ils ont encore échangé un regard et il est parti.

Ysengre et lui ont gagné le canal le plus proche. Ils ont payé l'automate d'une gondole et glissé dans le calme nocturne, sous la lumière de la lanterne fixée à sa hampe. Le flanc du pilier des Gourdes, jusqu'à une première arche fine comme une saillie de glace, qui les a menés jusqu'au pilier des Flores. Une autre gondole passant d'abord entre les demeures, sous les rues, le long des arcades aux sculptures bestiales, dans un silence de cathédrale. Puis la seconde arche jusqu'au pilier Savole.

Haste.

Il ne s'agit pas seulement de la livraison des masques aux sauvages de l'Arquesylve. Il y a autre chose. Phryxus l'a avoué entre deux sanglots de douleur.

L'arme de la sorcière. Celle qui doit abattre Aristus.

Ils ne croisent qu'un couple de gentilshommes fardés avant de s'arrêter devant la grille d'un manoir modeste, presque trop humble comparé au reste de la rue. Un jardin envahi d'herbes folles. Un seul étage, que ronge un

lierre ayant déjà dévoré le rez-de-chaussée. Les fenêtres parviennent encore à laisser filtrer de l'intérieur un peu de lumière. Une gargouille dort sur un pignon. Ludovico ne peut manquer de remarquer la nuance pâle du gris de sa pierre, signe de l'âge et de l'usure.

Ils échangent un regard et Ysengre pousse la grille qui grince sur ses gonds. Ludovico se remémore les directives de Ruffel. Ils suivent sur quelques mètres les dalles d'une allée envahie de mousses. Un heurtoir en tête de loup orne la porte et Ysengre frappe trois fois avant de faire un pas en arrière. Ludovico voudrait dire quelque chose, mais il ignore quoi... Tout cela ne relève pas de ses compétences.

Des pas se font entendre derrière la porte qui s'ouvre en grand.

Un homme d'une quarantaine d'années leur fait face. Ludovico le reconnaît aussitôt, comme s'il ne l'avait jamais vraiment oublié. Ses vêtements sont fonctionnels quoique de bon goût. Un pourpoint fermé jusqu'au cou au-dessus de culottes de cuir terminées par des bottes qui lui remontent jusqu'aux genoux. Pas de chapeau, pas de maquillage. Un simple foulard, dont le pourpre contraste avec le reste de sa vêtue, trahit un semblant de coquetterie. Il les observe d'un air pressant, fait un pas de côté et les laisse entrer.

Des pièces en enfilade, aux murs recouverts d'un papier peint aux couleurs passées, dorment dans la pénombre que seules troublent les lueurs d'appliques murales. Commodes, tables, chaises, fauteuils sont recouverts de draps. Un escalier monte à l'étage face à la porte. « Mais qu'est-ce que vous faisiez ? » dit Haste en refermant après avoir jeté un regard dans la rue. Il se tourne vers Ludovico. « Ça fait des heures que tout est prêt. Vous deviez arriver sans tarder. Vous savez seulement ce qui s'est produit hier ? » Il les dépasse et gagne un salon à l'odeur poussiéreuse. En le suivant avec Ysengre, Ludovico regrette de ne pas savoir quoi dire. Heureusement qu'elle est là. Ruffel a raison, c'est elle qui doit mener la danse.

« Que les choses soient bien claires, ajoute Haste en se tournant vers eux. Pour moi, ça s'arrête là. Navagiero ne m'a pas réglé tout ce qu'il me devait

et je ne toucherai jamais le reste. Tant pis, on ne m'y prendra plus. On ne peut rien dépenser quand on est dans la tombe. » Ses lèvres frémissent.

« Pas si vite, fait Ysengre avec une assurance qui surprend Ludovico. Vous n'irez nulle part tant que vous n'aurez pas...

— Vous vous moquez de moi ? »

Haste contourne le dossier du fauteuil sur lequel il appuyait les mains et s'avance. Ludovico se rapproche imperceptiblement d'Ysengre.

Je suis probablement un ancien sujet d'Aristus qui a retourné sa veste, pense-t-il. Je suis là pour assurer la sécurité de la Vexinienne, rien d'autre. Même si Lilith est de notre côté.

Haste s'arrête à quelques centimètres du visage d'Ysengre, les yeux écarquillés. Sa voix est faible, presque blanche. « Elle ne tolère pas l'échec. Elle aime ceux qui la servent, mais si... » Il ne termine pas sa phrase et baisse les yeux en serrant les lèvres. « Elle a subi un affront avec la mort du Maître de Guilde. Il ne reste que moi. Moi seul suis capable de mener à bien cette partie de ses projets. Le reste... » Il se fend d'une grimace de dédain. « Le reste ne me concerne pas. D'ailleurs, dit-il en leur tournant le dos pour faire quelques pas dans la pièce, mon donneur d'ordres était Navagiero. Certainement pas une... chose, un maléfice issu de je ne sais quel fantasme né de la vape et de ses volutes. » Il soupire et baisse la tête comme s'il regrettait sa sortie contre la sorcière. Ysengre et Ludovico restent immobiles.

« Quand vous aurez récupéré ce que vous êtes venus chercher, reprend-il d'une voix plus calme, tout sera terminé en ce qui me concerne. » Il plante les yeux dans ceux de Ludovico. « Vous... Vous le lui direz ? »

Le centurion frissonne intérieurement à l'idée de ce qui nourrit la peur de cet homme. Un aventurier, a dit Phryxus. L'expérience des guerres serviles, même s'ils ne se sont jamais croisés. Il réprime une grimace de mépris. « Si vous lui obéissez, si vous la servez bien... elle vous aimera encore. Toujours », dit Ysengre à côté de lui.

Haste prend la direction de l'escalier avec un sourire désabusé. « Attendez-moi là. » Ses pas résonnent sur les marches lorsqu'il monte à l'étage. Ludovico se tourne vers la pilleuse de tombes. Il va parler mais elle le devance : « Il est terrifié. La mort de Navagiero a tout changé. Lilith voudra sûrement l'éliminer, après ce qui s'est passé. » Elle lui attrape le bras et le regarde droit dans les yeux. « Si on la joue finement, on aura ce qu'on est venus chercher.

— Comment ça, si on la joue finement ? »

Elle fronce les sourcils. « Il a tellement peur qu'il est prêt à tout pour quitter la ville. Nous sommes venus en nous faisant passer pour ceux qu'il attendait, mais si tu veux mon avis... » Elle hésite. « Je ne suis même pas certaine qu'il soit convaincu que nous sommes bien ceux que nous disons. Je crois... Il veut filer pour de bon, quitter la Lupanie. C'est tout ce qui compte pour lui. » Ludovico l'observe, la bouche entrouverte. Elle conclut à sa place, comme en énonçant une évidence à un enfant qui ne comprend pas les conversations des grands : « Continue comme tu le fais, joue le garde du corps. On œuvre pour la sorcière, on prend livraison comme convenu de... Nous verrons bien de quoi. » Il hoche la tête.

Plusieurs minutes s'écoulent sans qu'un bruit résonne dans la maison. Puis on referme une porte à l'étage, Haste descend et les rejoint, une cassette de bois à la main. La surface en semble par endroits roussie par les flammes. « Nous sommes bien d'accord ? Dès lors que je vous le remets, plus rien ne me lie à la sorcière. Elle trouvera quelqu'un d'autre pour livrer les masques...

— Elle sera contente, dit Ysengre. Elle aime ceux qui la servent. » Elle s'empare de l'objet, dont Haste se débarrasse avec soulagement, et le remet à Ludovico, qui le saisit à deux mains.

Un sourire fatigué se dessine sur les lèvres du mercenaire. « Partez, maintenant », dit-il avant de tourner les talons et de regagner l'étage.

Ludovico va ouvrir la cassette, mais Ysengre lui pose la main sur le bras. « Pas ici. C'est trop risqué. Ceux qu'il attendait vraiment peuvent encore

arriver. Et si nous sommes toujours là... » Ludovico repense aux deux silhouettes qu'ils ont croisées plus tôt dans la rue et acquiesce. Il cache la cassette sous le pan de son manteau et ils quittent le manoir.

La nuit n'a rien perdu de sa douceur, la rue de son calme. Ils ne croisent personne jusqu'à la station de gondoles. Ludovico a le sentiment de tenir contre son flanc la vie même d'Aristus. L'avenir de la Lupanie. Le soldat ne flanche pas, pourtant. Sa démarche est régulière. Son œil papillonne sur les alentours. Chaque coin d'ombre peut receler un danger. Un danger qui ne le prendra pas par surprise. Le contact de la lame de son coutelas dans sa manche le rassure.

Pénétrant enfin sous la voûte du quai, ils avisent un groupe de promeneurs, un homme jeune accompagnant deux femmes plus mûres, qui descendent d'une gondole. L'homme aide ses deux compagnes à mettre pied à terre puis le groupe s'éloigne sans leur prêter attention.

Ils embarquent à leur tour, Ysengre introduit une pièce dans l'automate et l'embarcation s'éloigne. « Attends encore », dit-elle alors qu'ils descendent le canal serpentant autour du pilier.

Ils longent des murets qu'embellissent des lierres d'un vert presque noir sous la lune, des colonnes aux marbres nervurés de pastels, des arches aux courbes sereines bordant des allées de dalles luisant à la lumière des vasques. Quelques promeneurs, des gardes, des passants gravitent autour d'eux dans la nuit. Mais pas d'hostilité. Pas d'embuscade. Pas d'agent de la sorcière les surveillant, les reconnaissant, cherchant à leur reprendre ce qu'ils ont soustrait à Haste sans qu'il s'en rende compte. Ludovico ne relâche pas pour autant sa vigilance.

Ils atteignent enfin l'embranchement menant au pilier des Flores, dont ils devinent les formes au loin, et glissent bientôt sur l'arche qui enjambe la Fange. Plusieurs centaines de mètres de vide sous eux. Personne devant. Ludovico se retourne. Aucune gondole derrière eux non plus. Il échange un regard avec Ysengre et ouvre la cassette à la lueur de la lanterne à vape

attachée à sa hampe. Un objet enveloppé de tissu, qu'il écarte avec précaution. Ysengre scrute chacun de ses gestes.

Un visage de bois.

Ses traits sont ciselés avec une telle délicatesse qu'il ne peut réprimer un soupir d'admiration. Le masque est un chef-d'œuvre, ni plus ni moins. L'essence même de l'art des masquiers de Vexine, dont il tient en main le concentré le plus abouti.

Un homme ? Plus vraiment. Le nez aplati, le front large et bas, les orbites creusées de férocité sont ceux d'un être tenant désormais du monstre. Les dents derrière les lèvres ouvertes en grand, comme si elles hurlaient en silence, évoquent les crocs d'une bête prête à mordre par pur goût du sang. Les pommettes pointent sous les yeux en deux saillies trop prononcées. Mais derrière les traits difformes, représentés avec tant de finesse, il reconnaît l'identité passée.

« Qu'est-ce que c'est que cette chose ? » fait Ysengre en se penchant vers lui.

Ludovico lui lance un regard sombre. « Je dois parler à Ruffel. » Il referme la cassette et la pose à ses pieds. Ils auront rejoint le pilier des Gourdes dans quelques dizaines de minutes. « Un masque... dit-elle. Mais pour qui ?

— Tu ne peux pas comprendre... » Elle l'interroge du regard.

Comment lui dire ? Elle doit bien deviner que la magie de la sorcière ne se cantonne plus au règne animal... Qu'après l'Arquesylve, les liens qu'elle a tissés avec Vexine lui permettent désormais de confectionner des masques aux traits humains, même contrefaits. Que ses rituels peuvent aussi déployer leur malfeasance sur les dépouilles de nos pairs. Qu'après la bête, l'être humain constitue l'étape supérieure de la puissance de ses sortilèges.

Et que celui qui posera ce masque sur son visage deviendra le plus formidable guerrier qu'on puisse imaginer.

Mais comment pourrait-elle vraiment se faire une idée ? Se représenter son adresse, sa force, sa volonté farouche de tuer plus vite que ce qui lui fait

face ?

Non. Ce serait pour elle impossible.

Elle n'a jamais vu combattre Braciatu.

OceanofPDF.com

Son jour est de retour. Le jour de Dulcamara.

Le vieil homme glisse sur l'eau. Comme tous les mois. La barque traverse les lagunes et il laisse dériver son regard sur les roseaux et les bancs de sable. Son escorte ne dit rien, pas plus que l'homme qui manie sa perche à l'arrière de l'embarcation. Ses gens respectent son deuil.

Il n'a pas peur. Il n'a jamais peur quand il lui rend visite. La concession est bien située, dans une partie presque asséchée du marais. Il faut même monter un tout petit peu, à pied. Pas de risque. Ce qu'il ressent est autre.

L'amour, bien sûr. La tristesse, la douleur... Mais surtout l'hébétude. Comme si la vie lui avait fait une farce qu'il ne parvenait pas à saisir. Il aimerait rire, lui aussi. Il aimerait en profiter. Mais il a beau retourner ses souvenirs dans tous les sens, contempler sous tous les angles ce qu'il a vécu, ce qu'il a subi, envisager chaque détail sous un jour nouveau, il ne la comprend pas, cette farce. Il ne la comprendra jamais.

Vers qui se tourner ? Il n'y a personne pour lui expliquer l'humour de l'existence. Quant aux dieux dont Vexine a caressé un temps la possibilité, ils ne sont plus qu'une poignée à s'adresser à eux pour obtenir des réponses. Le vieil homme n'est pas de ceux-là.

Alors il préfère lui parler directement, même si elle ne répond pas.

Tu étais belle et jeune, ta voix enchantait les autres, tes cheveux sombres tombaient comme un voile sur ton cou et je me réjouissais de les faire tous attendre. Je ne t'aurais pas mariée pour affaires, nous le savions tous les deux. Tu étais de celles dont le père choisissait de voir les émotions de sa fille, de ne pas les ignorer et de ne pas s'en servir. Nous le savions toi et moi et partagions cette complicité...

La barque accoste. Le vieil homme se lève et descend au bras d'un de ses domestiques. Le ciel est gris. Les cris d'un oiseau résonnent. Un corbeau peut-être ? Il y en a par ici.

Il entame sa marche en direction des mausolées. Il prend son temps. Tout cela ne se fait pas à la va-vite. Le vent qui fait chanter les roseaux autour

de lui semble l'accompagner et le comprendre. Ses gens marchent à sa suite. Comme tous les mois.

Le premier mauvais tour de la vie, le vieil homme s'en serait remis. Il lui aurait fallu du temps, des années. Mais il aurait accepté. Tout ce qui naît doit mourir. Parfois plus tôt que tard. C'est ainsi. Il n'y a rien de juste dans la fièvre qui a emporté Dulcamara. Elle était belle et bonne, elle faisait le bien par sa simple présence. Mais qui veut aimer doit accepter de souffrir. Alors le vieil homme aurait fini par comprendre.

C'est le second tour qui le tourmentera toujours.

Ils gravissent le chemin qui se divise à plusieurs reprises. Des tombeaux bien gardés, aux portes de fer verrouillées. De grandes familles. Il se sentirait tellement mieux si elle était là... Mais il n'y a plus que le vide. Comment aimer le vide ? Comment aimer une enveloppe qui ne contient plus rien ? Comment donner du sens à son amour si elle a disparu ?

Ils atteignent le tombeau familial. Tout est fermé, bien sûr. Même si ça n'a plus d'importance. Il sort son trousseau de clefs de son manteau et fait tourner les trois serrures. Peut-être est-elle de retour ? Peut-être a-t-elle été ramenée ? C'est ridicule. Il l'espère chaque fois, il ne peut pas s'en empêcher.

L'intérieur est froid. Six emplacements, deux sont scellés, en bas. Trois sont encore libres. Le dernier, à hauteur de ses yeux, porte encore les traces du pillage. Des restes de pierre qu'on a cassée à la masse. Et ce vide, le même vide à l'intérieur. Son absence.

Le cercueil a été retrouvé par terre. On l'a sorti de sa place, on l'a ouvert, on a tout pris. Mais que m'importent les broches, les vêtements et les bagues ? Ça aussi je l'aurais compris. Mais toi ?

Pourquoi t'avoir emmenée ? On t'a arrachée deux fois à mon amour, pourquoi ?

Oh, Dulcamara...

La reine

OceanofPDF.com

Ça fait maintenant cinq jours. Non, six. Six jours que le *Calice* stationne à plus de cinq cents mètres au-dessus de l'Arquesylve.

Six jours que les tempêtes bestiales grondent et lui ferment le passage.

Ludovico prend appui sur le bastingage. Ce retard aura au moins eu l'avantage de lui permettre de récupérer un peu. Chaque mouvement du bras tire sur son épaule, mais sa plaie ne risque plus de se rouvrir. Même si ses muscles portent encore le souvenir de la forme animale qui a été la sienne quelques nuits plus tôt. Il se penche au-dessus du vide, comme pour contempler de plus près le combat céleste qui leur bouche l'horizon.

Le grondement du tonnerre, quoique atténué par la distance, ne cesse toujours pas. Les éclairs annoncent chaque son avec plusieurs secondes d'avance. Leur éclat luit entre les nuages dont ils illuminent les formes le temps d'un clignement d'œil. Mais même une fois retombées dans la grisaille, les silhouettes animales se dessinent toujours sur le fond du ciel.

Ludovico pousse un soupir. C'est bien ce qu'il a deviné quelques heures après la mise à l'arrêt du *Calice*, lorsque le capitaine a pointé du doigt la forme de reptile naissant dans les nuages et scellant tout l'horizon en direction de Luperque. La galère s'est immobilisée, ils ont scruté les cieux en silence, puis Suavia a distingué une silhouette au loin, celle d'un gorille lancé à pleine allure. La charge du primate a duré plusieurs dizaines de minutes. Le crocodile s'est retourné, pointant les crocs vers son assaillant. Un saut, des poings fondant dans l'éther, deux corps de bêtes roulant en une lente chorégraphie de ciel. Et toujours les éclairs.

De nuit, le spectacle a gagné en majesté. On ne distinguait plus les combattants que par intermittence, ce qui rendait leur affrontement plus féérique encore. Ludovico l'a observé avec Suavia près de lui. Elle ne disait rien. Ses mains serraient le bord du *Calice*. Elle a compris la première, il en est maintenant persuadé. Mais elle n'a rien dit.

Le lendemain, s'éveillant sur sa paille dans le dortoir aménagé sous la passerelle aux côtés d'Ysengre, Phryxus et Ruffel, il a compris que le doute n'était plus possible. Un regard échangé avec l'espion lui a montré qu'ils arrivaient aux mêmes conclusions. Ils sont sortis sur le pont. À l'horizon, des effilochages blanchâtres s'échappaient du flanc du gorille dans le soleil de l'aube. L'animal montrait les crocs, recroquevillé sur lui-même en une posture de défi qui ne parvenait pas à masquer la défaite qui s'annonçait. Le crocodile se préparait face à lui, gueule entrouverte, prêt à se ruer en avant.

Quelques heures encore, puis la victoire du crocodile. Tout aurait dû finir là. Ils auraient dû passer. Mais deux formes sont alors apparues. Deux nouvelles bêtes.

Un coq cherchait à échapper aux nœuds du serpent qui voulait resserrer sur lui son étreinte. Son bec était ouvert comme en un cri, la crête dansait au ralenti, les ailes battaient avec la lenteur d'un rêve. Le serpent sortait les crocs, dont on distinguait la pointe même à cette distance, et tout serait vite terminé s'il les refermait sur le cou de son adversaire. Mais l'affrontement ne fut pas aussi rapide. Deux jours s'écoulèrent, fermant le ciel au *Calice*. Puis un nouveau combat.

Le capitaine observait tout à la lunette. Trois tempêtes bestiales l'une après l'autre...

Ysengre est allongée sur son lit de fortune. Le bord du chapeau dont elle s'est couvert la tête lui tombe sur les yeux. Suavia est adossée au mur, les poings serrés, et ni Ludovico ni Ruffel ne lui proposent de se joindre à eux.

Phryxus est assis sur un tabouret, l'air hagard. Son corps porte encore les stigmates du supplice qui lui a été infligé quelques jours plus tôt. Il est presque surprenant qu'il parvienne déjà à se déplacer. Un feu l'anime, pense Ludovico.

« Combien de temps pouvons-nous encore tenir ? demande-t-il d'une voix qui lui paraît comme venue d'une autre existence.

— Comment ça ? répond Ruffel en caressant la blessure de son bras. Des vivres, nous en avons en suffisance, pour nous comme pour les galériens.

De l'eau aussi.

— Je suppose que c'est le capitaine qui t'a renseigné...

— L'homme connaît son affaire. Tu l'as vu comme moi, son second lui voue une entière confiance. L'équipage aussi. Pourtant... » Il expire bruyamment, comme s'il jetait l'éponge devant un fait désagréable qu'il ne pouvait plus se permettre d'ignorer.

« Il comprend que quelque chose va mal, dit Ludovico après un silence.

— Qu'est-ce que vous croyez ? » La voix de Phryxus est faible dans le calme de la salle, presque naïve. Ludovico voudrait l'étrangler. « Les tempêtes bestiales, ça dure quelques heures. Un jour tout au plus, après le ciel se dégage... » Un sourire fatigué naît sur son visage. « Mais c'est la troisième bataille. Vous ne pouvez pas croire que c'est naturel. » Il parvient tout juste à retenir les larmes qui brillent dans ses yeux.

« Nous n'avons que ce que nous méritons. Moi, en tout cas. Elle m'aimait, vous savez ? » Il pose sur Suavia un regard triste. Comme pour lui faire comprendre qu'elle a fait le mauvais choix et n'échappera pas non plus à la vengeance de Lilith. « Elle m'aimait, vraiment. Je comprends sa douleur. Et sa colère.

— Alors tu comprendras aussi, intervient Ruffel, que leur échange semble lasser, que nous devons la vaincre. Tes dépit amoureux ne nous concernent pas. Ton sort est lié au nôtre. »

Ysengre relève le bord de son chapeau et les observe comme si elle venait de s'apercevoir de leur présence.

Seul le grondement du tonnerre se fait parfois entendre. Phryxus a le regard perdu dans le vide. Les crissements de la galère qui tangue sous le vent troublent à peine le silence.

« Vous lui faites du mal, reprend Phryxus. Alors non, elle ne vous laissera pas passer. » Il pince les lèvres. « Nous sommes déjà tous perdus. »

Ludovico sourit d'un air moqueur. « Ne te préoccupe pas de notre sécurité. Contente-toi de nous dire ce que tu sais.

— Ce que je sais ? Mais je vous ai déjà tout dit. Seulement vous ne voulez pas entendre. » Il désigne la baie à croisillons devant lui, de l'autre côté de la table fixée au sol. « Ce ciel... Il est encore clair. Et il le sera jusqu'à Vexine. Elle vous laisse... Elle nous laisse la possibilité de faire machine arrière. Mais pour combien de temps ?

— Tu souhaites vraiment te faire le porte-parole de ses menaces ? » Comme il aimerait refermer les doigts sur sa gorge...

« Vous ne passerez pas, c'est certain. Le crocodile contre le gorille. Puis le serpent contre le coq. Et maintenant, le taureau contre le tigre... Demandez donc au capitaine. Il vous dira ce que vous savez déjà. C'est du jamais vu. » Il plante ses yeux dans ceux de Ruffel. « Oui, elle vous barre la route. » Il se penche vers Ruffel en ignorant Ludovico et son ton se fait plus pressant.

« Mais il y a peut-être un espoir. Tu sais pourquoi ? » Le visage de l'espion reste impassible. « Si elle peut déclencher des tempêtes bestiales capables d'empêcher votre fuite, qu'est-ce qui la retient de lancer ses nuages sur le *Calice* ? »

Il garde le silence, comme pour lui laisser le temps de réfléchir à son raisonnement. Ludovico conjure malgré lui des images de bêtes cotonneuses jetant leurs éclairs sur la galère, déchirant sa coque, enflammant son ballon cerclé, brisant câbles et hélices de bois. Il voit le *Calice* sombrant sur l'Arquesylve tandis que l'air s'échappe en sifflant de la forme oblongue, puis s'écrasant sur les arbres. « Si elle ne nous a pas encore tous tués, c'est qu'elle nous réserve peut-être un autre sort », conclut-il en réajustant la position de son tabouret.

Les yeux de Ludovico croisent ceux de Ruffel, puis se posent malgré lui sur la cassette posée près de la paille de l'espion. Les trois ballots de bois s'alignent contre le mur derrière lui. Leur couleur cendrée contraste avec le gris sale des parois du navire.

Le bois de Lilith.

Ysengre se redresse, se lève, tire un tabouret à elle et prend place à la table. « Je ne rentre pas à Vexine. Jamais. »

Sa voix est calme. Elle n'attend aucune réplique. Ludovico soupire.

À leur retour chez Ruffel, ils lui ont montré le masque de Braciatu. L'espion n'a pas compris tout de suite. Il ne pouvait pas connaître le gladiateur, qu'il n'avait jamais vu à l'œuvre dans l'arène. Alors Ludovico lui a tout dit. Il a cru percevoir une lueur d'effroi derrière ses traits habituellement impénétrables.

Ruffel avait réfléchi un bref instant, puis il avait sorti de derrière un panneau dissimulé dans sa bibliothèque une enveloppe fermée par un lacet de cuir, qu'il avait ouverte sur son bureau. Ses dernières dispositions.

Ruffel allait mettre à exécution le plan qu'il avait conçu des années plus tôt – peut-être même dès son installation à Vexine – pour disparaître soudainement. Mais cela ne l'intéressait pas. Seul comptait le fait que Lilith voulait se servir du masque et qu'ils le lui avaient ravi. Ils allaient enfin quitter cette cité de putréfaction morale, ses airs de veulerie, de fourberie et de sourires carnassiers pour rentrer à Luperque.

Alors il avait dormi près de Suavia, sans la réveiller. D'un sommeil lourd, apaisé par la présence de la jeune femme nue contre son flanc. Le son de sa respiration, le parfum de ses cheveux l'avaient transporté de paix. Au matin, il se sentait pour la première fois vraiment lui-même depuis longtemps.

À leur lever, ils avaient trouvé Ruffel en train de faire ses dernières recommandations à sa maisonnée. Il ne laissait rien paraître de ses véritables intentions. Il reviendrait dans quelques jours. Une semaine tout au plus. D'ici là, tout devait se dérouler comme lors de n'importe laquelle de ses fréquentes absences pour affaires. Ludovico s'était demandé si l'espion avait prévu de pourvoir aux besoins de ses domestiques après sa disparition ou s'il les abandonnait à leur sort. Ne le voyant pas revenir, ses gens allaient finir par trouver sa lettre, posée en évidence sur son bureau, et en découvrir la teneur. Qu'allaient-ils y lire ? Il avait vite chassé cette question de son esprit. Cela ne le concernait pas.

Phryxus avait parlé, quant à lui. Il avait trahi. La proximité de la sorcière était devenue pour lui le plus grand danger qui le menaçait. Plus grand que la colère des maîtres de Luperque qui souhaiteraient lui faire payer ses meurtres, sa fuite et la façon dont il avait remis en cause leur domination. Sa seule chance de salut, si mince fût-elle, était désormais d'apporter son aide à Aristus. Il ne méritait pas sa clémence. Mais c'est l'empereur qui déciderait.

Ils avaient quitté la demeure de Ruffel. Un fiacre les attendait dehors, déjà chargé des malles et des coffres de l'espion, et du reste de leur paquetage. Ysengre n'avait rien ou presque, mais son visage brillait à l'idée de quitter Vexine et d'échapper pour de bon à la justice malade qui l'avait envoyée mourir aux Plombs.

La paire de gargouilles enchaînées au véhicule avait décollé et, en survolant une dernière fois les cimes de Vexine à côté de Suavia, silencieuse dans sa tunique d'un bleu de mer, il s'était surpris à pouvoir enfin en admirer la beauté. Pour la première et la dernière fois de sa vie.

Une fumée triste montait encore des restes du brasier qui avait ravagé le palais de Navagiero. La bruine qui s'était mise à tomber les recouvrait de gris. Ils avaient atteint l'aérodalle quelques minutes plus tard et l'avaient traversée les épaules courbées sous la morsure du vent jusqu'au *Calice*, galère marchande où Ruffel avait acheté leur passage avec une facilité que Ludovico ne pouvait ni ne cherchait à expliquer. À côté des quelques caravelles et du galion vexiniens à quai ou flottant dans le ciel de marbre, l'esquif luperquien faisait pâle figure avec sa coque moirée d'intempéries, son ballon mangé de crasse et ses hélices de bois vieux. Le cœur de Ludovico s'était pourtant réchauffé en le voyant.

Il avait pris Suavia par la main sans prêter attention aux regards des arrimeurs luperquiens qui chargeaient leurs bagages et ils avaient gagné le pont. Posant le pied sur le navire, il s'était enfin senti chez lui. L'absence de luxe, la pièce poussiéreuse sous le château arrière, remplie de tant de matériel que la table et les paillasses de fortune leur promettaient une

promiscuité dont il se serait bien passé, l'avaient fait sourire de contentement. Les choses reprenaient leur aspect habituel.

Le capitaine avait empoché la bourse de Ruffel avec froideur. Le bois récupéré par Ysengre était déjà chargé. Lorsque les esclaves de la salle des machines avaient lancé la chaudière, le navire avait enfin pris son envogue. Ludovico s'était enfermé sous le pont et avait rejoint sa paille. Nulle envie de voir Vexine s'éloigner en contrebas ne le poussait à rester à l'extérieur. Il était déjà parti.

Ne restait plus qu'à arriver.

Ludovico balaie d'un revers de la main les miettes qui maculent la table. « Je vais parler au capitaine », dit Ruffel. Il se lève et gagne le pont. Plusieurs minutes s'écoulent dans un silence pesant, puis Ysengre se lève à son tour en lançant un regard à Ludovico. Il la suit à l'extérieur.

La violence du vent, de l'orage et du combat à quelques milles devant eux les accueille. À la timonerie, Ruffel écoute patiemment le capitaine développer des arguments dont il ne tiendra pas compte et que le vieux renard retournera contre lui. Elle l'attire près du bastingage, le visage crispé. « Ai-je l'air de ne pas vouloir tenir ma promesse ? » dit-il sans lui laisser le temps de parler la première.

Elle soupire. « Je pense... commence-t-elle. Je me demande si le pauvre bougre que nous traînons derrière nous a bien sa place ici. » Il garde le silence. « Écoute-moi, reprend-elle. Il a beau craindre pour sa vie, il lui reste entièrement dévoué. Tu ne peux pas ne pas le voir. Et qui sait si... » Elle hésite et pince les lèvres, comme pour trouver le courage de formuler la certitude qui a pris corps dans son esprit. « Sais-tu vraiment comment fonctionne sa magie ? Il y a les masques, bien sûr. Mais nous pouvons désormais y ajouter les tempêtes bestiales. Tu penses que c'est tout ?

— Où veux-tu en venir ? fait-il avec une pointe d'agacement.

— Des jours que ça dure, dit-elle en désignant la tempête, alors que nous sommes déjà à bonne distance de la ville et de ses marais. Tu ne crois pas qu'elle se sert de lui ? Qu'elle dirige à travers lui ses sortilèges ?

— Nous sommes au-dessus de la forêt, son domaine. Et puis, Ruffel n’a pas tort. Il peut nous être utile. À nous et à Aristus. À la Lupanie. »

Elle balaie ses mots d’un geste de la main. « Et à quoi ça nous servira si nous nous écrasons sur l’Arquesylve ? Ou pire, si nous devons revenir à Vexine ?

— Ce n’est pas à toi d’en décider.

— Et qu’en pense ton... ton esclave ? » demande Ysengre sans chercher à dissimuler son ironie.

Ludovico prend soudain conscience de la présence de Suavia à ses côtés, qui s’est approchée sans bruit. Son visage est sombre. « Elle nous tuera dès qu’elle en aura l’occasion, dit-elle. Même si nous survivons à un atterrissage forcé dans l’Arquesylve, ses animaux se jetteront sur nous. Nous ne nous en sortirons pas. » Il ne sait que répondre.

« Et à Vexine, on nous accueillera à bras ouverts ? réplique Ysengre avec colère. Tant que nous avons le choix, nous devons attendre ! » Elle rentre se mettre à l’abri du vent.

« Lilith veut le masque, fait Suavia à côté de lui. Et elle veut Phryxus. Elle l’aime.

— Qu’est-ce que tu chantes là ? répond Ludovico.

— C’est sa nature, elle aime. Nous aurions dû les laisser à Vexine, le masque et lui.

— Ruffel pense qu’il peut nous en apprendre encore davantage sur elle, et je suis de son avis. Du reste, je préfère savoir le masque en sécurité à Luperque, gardé par nos meilleurs légionnaires, que caché quelque part à Vexine, où les guildes auront tôt fait de le retrouver. »

Suavia promène le regard sur le ciel. « Et moi, visiblement, j’ai encore pas mal de choses à t’apprendre sur elle. Alors, écoute-moi. Elle veut Phryxus. Donne-le-lui. Jette-le dans la forêt, qu’il rejoigne l’Arquesylve et celle qu’il aime tant. » Ludovico se tourne lentement vers elle. « Quant au masque... Vous êtes fous de ne pas l’avoir jeté aux flammes.

— Et renoncer à pareil pouvoir ? Non, quoi qu'il arrive, le masque atteindra Luperque et nos savants en perceront les secrets, ajoute Ludovico. Nous avons subtilisé à Lilith l'arme dont elle voulait frapper Aristus. Nous saurons la retourner contre elle. Et sois certaine que...

— Oui, je sais, c'est aussi ce que pense Ruffel. » Un sourire de mépris se dessine sur les lèvres de la jeune femme.

Ludovico serre les doigts sur le bastingage et ferme les yeux. Ils n'ont aucune chance de franchir le barrage de la tempête. Et encore moins de survivre plus de quelques heures s'ils regagnent Vexine. Qui les y attendrait ? Des mercenaires ? La garde ? Les hommes-bêtes, les sauvageries de Lilith ? Aucune issue.

Alors Ysengre a raison : il faut tenir.

Son regard glisse sur le feuillage de l'Arquesylve en contrebas. Les indigènes s'y cachent. Autant de corps, de bras, de têtes... de cœurs voués à Lilith. C'est de là que Suavia vient. C'est là qu'elle est née. Elle l'a pourtant protégé, lui. Elle lui apporte son aide. Elle veut la chute de Lilith. Elle n'est plus des leurs depuis longtemps. Ce qu'elle avait d'animal n'est plus qu'un souvenir dans la mémoire de Ludovico. Il en a la conviction, ce qu'il ressent pour elle n'a plus rien de répréhensible. Aristus acceptera de l'affranchir quand il le lui demandera.

Et les autres ?

L'idée lui fait brièvement tourner la tête. Mais est-ce vraiment de la folie ? Gagner la fidélité de l'Arquesylve non par la violence des armes, mais par la force irrésistible de la liberté. Non pas celle de Vexine, bien sûr, fausse et pervertie par le poids des florins, mais la liberté pure, dont jouissent les femmes et les hommes vraiment maîtres de leur destin... Aristus saurait-il l'entendre ?

Ludovico ferme les yeux en souriant. Oui, une folie, très certainement. Mais une folie qui pourrait bien sauver l'empire.

Il secoue la tête. D'autres considérations les pressent davantage.

Ruffel descend du château arrière et les rejoint. « Nos perspectives sont bien sombres, centurion. Nous voilà coincés entre ciel et terre, sans d'autres choix que de patienter et d'espérer. Or, nous devons bien prendre une décision tôt ou tard.

— Le capitaine fera ce que nous lui demanderons. » Sa voix est grave mais calme. « Mon autorité devra lui suffire. Et l'or que je suis sûr que tu caches quelque part le fera céder au besoin, sans m'obliger à lui promettre un sort moins enviable s'il résiste. » Ruffel acquiesce d'un sourire.

« Oui, bien sûr... dit-il d'un air songeur. Je me demande pourtant à qui ce masque était destiné. Navagiero est mort et, de toute façon, j'imagine mal qu'elle ait souhaité l'envoyer à Luperque. D'après ce que vous avez raconté, Ysengre et toi, ce Haste a décidé de disparaître dans la nature. Phryxus ? C'est le plus probable, mais si c'est le cas, tout son plan tombe à l'eau. Tu penses que tu devrais l'interroger de nouveau ?

— J'ignore même si nous avons raison de le laisser en vie, dit-il en lançant un regard à Suavia. Mais peu importe ce qu'elle avait prévu. Le masque de Braciatius est désormais entre nos mains, et Salone n'a pas attendu d'avoir de nos nouvelles pour préparer nos légions à une attaque en provenance de l'Arquesylve. Il ignore que les lycans ne seront pas les seules horreurs auxquelles nos soldats devront faire face, mais nous serons prêts. La sorcière ne me fait pas peur. »

Ruffel reste perdu dans ses pensées puis son visage se fend d'un sourire. « Bien sûr, Ludovico. Prenons notre mal en patience et espérons que la tempête cessera au plus vite. » Il le gratifie d'une tape sur l'épaule et va s'éloigner quand il pose soudain le regard derrière Ludovico, sur le vide du ciel. Il ne semble pas comprendre ce qu'il voit.

Ludovico se retourne.

D'abord il ne remarque rien. Puis une forme émerge d'un banc de nuages. Une caravelle vexinienne. De tonnage modeste. Le pavillon de la ville-marchande au faîte de son ballon oblong se distingue même à cette distance.

Elle file dans les airs, propulsée par ses hélices latérales que meut un moteur à vape tournant à plein régime.

Droit sur la tempête.

Sur le château arrière, le capitaine et le timonier semblent figés. Leur hôte a sorti et déplié une longue-vue qu'il pointe, les lèvres entrouvertes par l'incrédulité, sur l'esquif qui file vers la masse du tigre luttant devant lui. Le tonnerre redouble de férocité, comme si l'ire des bêtes enflait à l'idée qu'on puisse vouloir braver ainsi la force de leurs assauts. « Impossible... » murmure Ludovico.

Les hommes d'équipage ont cessé leur travail sur le pont et observent la scène. Le capitaine échange quelques mots avec son second, qui s'éloigne et fait venir l'oiseleur. L'homme s'approche et lui confirme ce que tous supposaient en secouant la tête d'un air sombre. Même si le faucon pouvait voler assez vite pour rattraper la caravelle avant qu'elle atteigne le lieu du combat, le vent, les éclairs, les bourrasques secouant l'air de spasmes élémentaires auraient raison de lui. Il n'y a plus rien à faire.

C'est la fin d'un équipage.

La caravelle tangue sous les assauts du vent, perdue dans la fureur de la tempête où elle plonge. Une patte titanesque referme ses griffes sur elle. Le vaisseau disparaît.

Quatre jours plus tard, ils ont encore assisté à la lutte d'une pieuvre fermant ses tentacules sur une loutre, puis d'une panthère qui déchira la fourrure d'un loup sombre. Ce fut la dernière. La faune céleste a maintenant disparu. Le vent est retombé.

C'est dans le silence du tonnerre qui a cessé de gronder que le *Calice* reprend son voyage vers Luperque.

Haste a dû user de toute l'autorité dont il est capable.

Ce n'est pas son fort, l'autorité. Ça ne l'intéresse pas. Il l'a déjà souvent constaté, on arrive bien mieux à ses fins par d'autres moyens. La flagornerie, le mensonge. L'indifférence...

Mais la sorcière ne lui a pas laissé le choix. Alors il a haussé le ton et menacé l'équipage, évoqué la cruauté de sa punition s'ils faisaient machine arrière et rentraient à Vexine... Ils ont obéi.

Les hommes ont rejoint leurs postes et chacun s'est assuré à la ligne de vie la plus proche. Haste a pris place sur la passerelle, près du capitaine, et il a fait de même. Seul Acrisias ne semblait pas céder à la peur. Le visage de l'indigène est resté calme. La sorcière. Il lui fait confiance. Face à eux, le tigre prend lentement le dessus face au taureau.

Il jette un dernier regard au *Calice* en contre-haut et se dit que Lilith sait ce qu'elle fait. Ils vont devoir attendre quelques jours de plus, le temps qu'il remplisse sa mission pour elle. Et quand ils passeront enfin, tout sera fini pour lui. C'est tout ce qui compte.

Il adresse un signe de tête au capitaine. Lui non plus n'a pas le choix. Il enfonce son tricornes sur son crâne, se penche vers le cornet de cuivre sur sa gauche et donne l'ordre à la salle des machines d'alimenter la chaudière du moteur.

Quelques minutes s'écoulent en silence, durant lesquelles le charbon se consume et porte l'eau saturée d'ignium à ébullition. La vape passe dans le treillis des tuyaux et se répand dans le vaisseau, dans le ballon, où elle assure la température nécessaire, jusqu'aux hélices, dont les pales se mettent à tourner dans un sifflement que la tempête et le grondement du tonnerre couvrent sans mal. La caravelle avance.

Devant eux, les formes animales clignotent au gré des éclairs qui déchirent le ciel à chaque morsure, coup de griffes ou ruade. Le ralenti du combat

dégage une puissance primale. Haste ne peut détacher les yeux de la lutte céleste. Le navire tangue et roule avec une violence grandissante, et il raffermi sa prise sur les poignées fixées près de lui pour ne pas perdre l'équilibre. Il se félicite d'avoir laissé son manteau et son chapeau dans la cale, avec leur cargaison. La fureur du vent les emporterait en un battement de cœur.

Les silhouettes grossissent alors que la force de la tempête se transforme en rage pure. Le fracas du tonnerre, qui éclate maintenant au même rythme que les éclairs, leur perce les oreilles et les empêcherait de s'entendre s'ils avaient des choses à se dire.

Haste sent son esprit se recroqueviller comme un mollusque, refuser de fonctionner, de percevoir ce qui l'entoure. Il prend la fuite à l'intérieur de lui-même et trouve encore la force de se demander, sans savoir pourquoi la question mérite qu'on s'y attarde, si c'est le roulement du tonnerre qu'il entend derrière le rugissement du vent, les hurlements de ses compagnons ou les siens. Des milliers d'aiguilles de pluie lui percent soudain la peau et le glacent jusqu'aux tréfonds de son être. Il doit fermer les yeux. Ils sont maintenant au cœur de la tempête bestiale.

Des voix incompréhensibles parviennent à ne pas disparaître complètement sous le mugissement des rafales et il se force à rouvrir les yeux. Sur le pont balayé par les bourrasques, un homme est passé par-dessus bord. Haste le distingue, cramponné à la longe de cuir de son harnais au-dessus du vide. Son corps frappe contre la coque au gré du roulis. Personne ne trouve la force de lui venir en aide.

Une ombre les recouvre brusquement. Quelque chose... Quoi donc, au juste ? Des griffes. Le tigre abat sa patte sur eux. Il va les broyer. Les frapper de plein fouet. Le ballon va crever, la caravelle plongera et ira s'écraser quelque part dans l'Arquesylve. Les insectes et les vers festoieront bientôt sur leurs cadavres.

Des cris encore. Le timonier hurle au capitaine des mots que personne n'entend. Ses yeux ne sont que deux puits d'horreur. Il lâche le gouvernail

et s'écroule, balayé par les rafales. Haste le voit sangloter sous la pluie, les mains serrées sur sa ligne de vie. Le capitaine bondit et s'empare du gouvernail. Haste se surprend à lui prêter main-forte. Le contact du bois sous ses doigts glacés par la pluie le rassure. Il lève malgré lui les yeux sur la mort qui s'abat sur eux.

La patte s'est resserrée. Elle tombe toujours, griffes rentrées. Haste se fige.

Une tache d'un bleu clair, au loin. Entre deux renflements de nuages. Le capitaine l'a vue aussi. Pourrait-on y diriger le vaisseau ? Est-il seulement possible de garder un cap au cœur de la férocité ? Ont-ils un choix à faire, quelque chose à décider ?

Leurs bras tirent sur le gouvernail d'un côté puis de l'autre. Les deux hommes luttent encore plusieurs secondes. Puis la patte du tigre atteint le navire.

Haste perd la notion de ce qui l'entoure, comme si le haut, le bas, aucune direction n'existait plus. Il se sent projeté quelque part, puis il heurte quelque chose et comprend qu'il souffre sans savoir de quoi. Seuls le gris métallique du ciel, le tonnerre qui éclate à lui en crever les tympanes, la morsure du vent et de la pluie sont là, autour de lui, partout, toujours.

Il cherche en vain à se cramponner à quelque chose quand son corps s'élève soudain au-dessus du sol. Il a tout juste le temps de comprendre qu'il n'y a rien à saisir autour de lui avant de retomber d'un coup. Sa tête percute la planche sans qu'il entende le bruit du choc. Il tente de se relever, échoue, décolle et souffre de nouveau. Le gouvernail tourne à vide à côté de lui. Le capitaine n'est plus là. La joue plaquée au sol, il a le sentiment de percevoir les hurlements de la caravelle dont les cordages grincent et la coque bruit comme pour clamer qu'elle veut vivre.

Il roule contre le bastingage et parvient à s'agripper. Il croit serrer les dents et se rend compte qu'il a la bouche ouverte. Un cri de terreur s'en échappe depuis plusieurs secondes.

Puis il ouvre les yeux. Il se sent lourd.

Le vent est retombé. Le tonnerre gronde avec moins de force. Il tourne la tête vers la poupe.

Le tigre est arc-bouté sur le taureau, qui lance avec une lenteur irréaliste une ruade dont il est encore impossible de prédire l'effet. Peut-être saura-t-il se débarrasser du fauve qui lui plante les griffes dans l'échine. Là n'est pas l'important.

L'important, comprend-il en se redressant, c'est que les deux combattants sont bien visibles. C'est qu'ils se sont éloignés. Le vent, la pluie, l'orage et ses éclairs zébrant le tapis de nuages... Tout est toujours là. Derrière eux.

Ils ont franchi la tempête bestiale.

Le tigre nous a propulsés. Il nous a envoyés de l'autre côté. Ça ne peut pas être un hasard. Par ma vie, elle les commande, elle commande à tout ça... Qui est-elle ? Qu'est-ce qu'elle est vraiment ? Je ne peux pas rester ici. Je dois partir, quitter son service, sa servitude...

Il se passe la main sur le visage, d'où s'écoulent des gouttes d'une eau de givre. Une chose à la fois.

Il met plus de temps à se redresser qu'il ne l'aurait cru nécessaire. Près de lui, le capitaine et le timonier l'imitent et reprennent le gouvernail en main, les yeux hagards. Ils se remettent à fonctionner, chacun retrouvant son rôle à bord sans trop comprendre, sans trop penser, parce que l'existence nous donne à tous un rôle à jouer et que c'est parfois tout ce qui nous reste.

Haste prend appui sur la rambarde et embrasse le pont du regard. Les matelots s'y relèvent, eux aussi. Ils prennent conscience de ce à quoi ils viennent de survivre. Pour les plus chanceux. Des longes gisent au sol, privées de leur boucle de métal, de leur harnais et de celui dont elles devaient protéger la vie. Haste ne les a pas vus tomber. Ni s'envoler.

Un groupe s'est approché du bastingage et aide à remonter le matelot que la tempête avait projeté par-dessus bord. Il bouge par saccades, comme agité de spasmes, tandis qu'on le hisse. Il ne parvient pas à desserrer les doigts de la longe qui l'a sauvé. Puis il s'écroule, les yeux mi-clos et le visage crispé.

Le capitaine se penche sur le cornet et donne quelques ordres d'une voix blanche à côté de Haste, qui lutte pour ne pas s'évanouir alors que la tension reflue en lui.

Il lui faut plusieurs minutes pour retrouver toute la stabilité que son corps peut encore lui fournir. Il en faut à peu près autant au navire pour redevenir maître de son cap. Le second veille à ce que chacun retourne à son poste, vérifie à coups d'œil rapides que l'intégrité du navire n'est pas compromise et envoie un homme d'équipage s'assurer de la stabilité du filet recouvrant le ballon. Celui-ci emprunte une échelle de corde avec une prudence rendue maladroite par l'épuisement, puis il gravit les mailles avant de disparaître à leur verticale. Il redescend quelques instants plus tard, transi d'angoisse. Le filet tiendra bon.

Haste descend l'escalier menant au pont, fait de son mieux pour ne pas gêner les matelots et gagne le fond de la caravelle. Il allume et décroche la lanterne à vape qui pend à côté de la porte, ouvre et pénètre dans la pénombre. Les filets maintiennent toujours les caisses contre la paroi. Il avance et contemple les piles qui ménagent un passage jusqu'au fond de la cale.

Tout est en ordre. Elle a réussi. Elle avait tout prévu.

Il referme derrière lui, éteint la lanterne, la remet en place et regagne le pont. Le capitaine s'approche de lui. Encore un peu plus d'une heure avant le premier village. Haste acquiesce avec un sourire. En contradiction totale avec ce qu'il vivait quelques minutes plus tôt, l'idée que les événements ont repris leur cours normal, qu'ils n'en avaient en réalité jamais dévié, le rassure plus qu'il ne l'aurait cru.

Il disparaîtra quand même pour de bon une fois la mission de la sorcière remplie.

Le ciel s'est dégagé. Le grondement du tonnerre ne leur parvient plus que par intermittence. Jetant un regard en arrière, il aperçoit dans le lointain les formes des deux bêtes. L'issue du combat l'indiffère. Ils sont passés et les autres non.

Une demi-heure plus tard, il aperçoit un mince filet de fumée qui monte de l'Arquesylve. La luxuriance de ses feuilles brille sous le soleil. Il l'indique au capitaine, qui dirige la caravelle dessus. Première étape. Il leur faudra plusieurs jours. Puis attendre encore un peu, quelque part. Et enfin profiter du spectacle à bonne distance.

Ils s'immobilisent bientôt à la verticale d'une clairière où se dressent une vingtaine de huttes. Les indigènes rassemblés autour du feu observent le navire.

Acrisias descend le premier par l'échelle de corde. Haste s'étonne de la facilité avec laquelle l'indigène a toujours joué double jeu. Son service à l'empire, puis sa disparition au profit de Vexine... Il sourit intérieurement. Lui non plus n'a pas éprouvé le moindre scrupule à rouler cette parodie de Vexinien et sa compagne. Il leur a menti avec tant d'habileté que c'en était un véritable jeu d'acteur. Il mériterait des applaudissements.

Il les écoute échanger quelques paroles dans cette langue qu'il ne comprendra jamais. Un homme anguleux, que Haste suppose être le chef du village, répond sans sourire. Puis Acrisias lui fait signe et le mercenaire enjambe le bastingage. Il ne salue pas leurs hôtes, qui n'attendent rien de tel.

Au-dessus d'eux, les matelots ont mis en place le treuil, dont le bras saille maintenant au-dessus du bastingage. Ils font descendre la première caisse.

Les habitants s'approchent et le guide indigène doit chasser une poignée de gamins trop curieux.

Acrisias prononce de nouveau quelques mots et l'homme hoche la tête, puis il fait sauter les clous de la caisse. Le chef y plonge la main. Il en ressort un visage de bois.

Des joues tombantes, un groin aux narines matoises, de petites oreilles. Des défenses trop longues pour la gueule déjà garnie de dents prêtes à broyer tout ce que les mâchoires pourront happer. Un masque d'une beauté inhumaine.

Oui, la facture, la puissance... Tant d'émotion. Une émotion vexinienne, rendue avec une finesse presque surnaturelle. Lilith a su tirer de la ville-marchande la sève que l'Arquesylve ne pouvait pas lui donner.

L'homme contemple le masque, le fait tourner entre ses doigts. Pour la première fois, Haste le voit sourire. Puis il le brandit et le montre au village.

Ses habitants crient leur colère.

OceanofPDF.com

L'odeur devrait les gêner davantage. Ruffel en particulier, qui a vécu longtemps à Vexine. Mais s'il en souffre, il ne dit rien. Leurs corps condamnés à la promiscuité de la salle qui leur sert de cabine commune commencent à sentir. Moins que dans la cale où triment les galériens, bien sûr. Mais tout de même.

Pourtant ils se supportent. Ludovico parce que c'est son devoir. Suavia a grandi dans la forêt. Quant à Phryxus, il supporte parce qu'il se sait perdu.

Ludovico pose les yeux sur l'esclave accroupi dans un coin. Le visage enfoui entre les genoux, qu'il entoure de ses bras. Ses cheveux s'amoncellent en courtes touffes, révélant çà et là des plaques de crâne où la vermine œuvre déjà. Qu'Aristus fasse de lui ce qu'il veut. Quand il aura perdu toute utilité, il aura peut-être la chance de finir sa vie dans l'arène, avec un minimum de flamboyance. Et qu'il se décompose dans une geôle oubliée si ce privilège lui est refusé.

Il sursaute en sentant la main de Suavia sur son épaule. Il ne l'a pas entendue approcher. Elle dormait sur sa paille quelques instants plus tôt. « T'es-tu assez reposée ? » Il se retient de sourire. Le visage de la jeune femme est clair sous son front haut. Il n'exprime rien, comme toujours ou presque. Ludovico aime cette neutralité simple. Pas d'émotions lui salissant les traits. Pas de peine ni de joie. Rien que la nécessité du moment.

La porte s'ouvre et Ysengre passe la tête à l'intérieur. « Nous arrivons. » Le soulagement se lit sur ses traits. Ils sortent et gagnent la proue.

Luperque s'étend au loin. Au-delà, la mer leur renvoie les rayons du soleil qui glissent sur les faîtes de la ville et en soulignent les architectures trapues. Enfin un monde à taille humaine, affranchi de hauteurs vertigineuses, de gouffres... Ludovico se sent renaître à la vue des toits bas, des colonnes, des portiques dont on devine les formes entre les rues et les forums. Tout autour, des champs quadrillent la campagne jusqu'à la lisière

de la forêt désormais derrière eux, mouchetée de villas, de latifundia, de cirques privés et de corps de bâtiment. Le souvenir de la Fange, du marais et de ses odeurs de décomposition donne au spectacle de la vraie Lupanie une chaleur qui avait déserté Ludovico à un point dont il se rend enfin compte.

Ruffel a les lèvres entrouvertes à côté de lui. L'émotion est là. La posture trop droite, le sourire naissant à la commissure des lèvres, les yeux brillants... Ludovico sourit lui aussi et serre la main de Suavia. La jeune femme fronce les sourcils.

« Oh, c'est donc... Je ne l'avais encore jamais vu », dit Ruffel.

Ludovico avise le palais impérial flottant sous ses ballons, amarré au-dessus de la ville. Tout autour papillonnent les silhouettes de la garde montée d'Aristus, qui patrouille et sécurise les airs.

Le soulagement de l'équipage est palpable. Les vivres n'avaient pas véritablement commencé à manquer, mais le capitaine allait devoir imposer le rationnement. La fatigue, le vide laissé par la peur des derniers jours et la crainte de ne pas avoir repéré une avarie sur le *Calice*, mis à mal par les créatures célestes de Lilith... Tout cela pesait sur les esprits. À présent, les hommes d'équipage se préparent à la manœuvre d'atterrissage. Même la brise qui leur caresse le visage, chargée d'exhalaisons de sel marin, paraît leur souhaiter la bienvenue.

« Une heure, tout au plus, et nous serons de retour ! » Ruffel fait volte-face et se dirige vers la poupe. « Tout juste le temps d'envoyer un faucon, qu'une escorte nous mène directement à Salone. » Il échange quelques mots avec le capitaine et disparaît sous le château arrière, d'où il ressort quelques instants plus tard avec un petit tube de cuir dans les mains. Il avise l'oiseleur et le lui remet.

« Nous devons faire notre rapport au plus tôt, dit Ludovico en s'efforçant de contenir sa joie.

— Précisément, dit Ruffel. Salone nous recevra sans tarder. Peut-être même en présence d'Aristus. Nous lui dirons tout.

— Et nous lui remettrons le masque. Et le bois.

— Oui... » Ruffel marque une pause. « Je me demande... J'ignore comment nous nous y prendrons.

— De quoi parles-tu ?

— Eh bien, ce masque... Comment faire ? Nous parlons certes de la magie de la sorcière, mais tout cela n'est que commodité de langage, tu le sais bien... » Suavia se raidit à côté de Ludovico. « Tu te demandes comment nous percerons ses secrets ?

— C'est la vape, et rien d'autre, dit Ruffel avec un geste de la main. Par quel aspect du problème allons-nous l'aborder ? La sculpture ? Ce serait assez logique... »

Un sourire incrédule naît sur le visage de Ludovico. « Ce n'est pas notre problème, Ruffel.

— L'alchimie ? J'ignore si nous avons ce qu'il faut pour décomposer quoi que ce soit avec assez de méthode pour comprendre... Un dramaturge aurait peut-être suffisamment d'humanité pour y voir clair dans cette monstruosité, dit-il en plissant les yeux. Et le théâtre, un masque y a forcément sa place, ça me semble une bonne piste pour commencer... Que tout cela est exaltant ! » conclut-il en lançant à Ludovico un sourire d'enfant.

Bientôt les formes de Luperque se précisent, puis la silhouette de l'aérodalle naît à la périphérie de la ville. Un galion y est amarré, une galère aussi, tous deux fixés à leur mât d'ancrage. Quelques esquifs de moindre tonnage reposent sur leur cale, leur ballon plissant par manque d'air.

Ludovico cherche la caravelle du regard. Rien.

Tenter de forcer la tempête bestiale était une folie.

Le *Calice* descend et les matelots lancent leurs cordages aux arrimeurs. Un choc bref au contact du bois, puis l'immobilité, enfin. Ludovico soupire.

« Reste près de moi, quoi qu'il arrive. » Suavia hoche la tête, la mâchoire serrée. Sa vêtue devrait suffire à garantir son statut... Ruffel et Ysengre portent déjà leur paquetage. L'espion tient serrée contre lui la cassette

contenant le masque et lance à Ludovico un regard appuyé. « Nous allons devoir faire usage de notre autorité, centurion. J'ai donné des ordres au capitaine du *Calice* et je pense qu'on peut lui faire confiance, mais je ne serai pas tranquille tant qu'une cohorte de légionnaires ne gardera pas notre précieuse cargaison.

— Lilith voudra récupérer son bois ?

— C'est peu probable, puisque nous sommes au cœur de l'empire. Mais ce n'est pas impossible. Je ne veux prendre aucun risque. Salone décidera de l'endroit où nous le conserverons. D'ici là... »

Ludovico ne fait pas de commentaires et ils débarquent sur l'aérodalle.

Ruffel pénètre dans la capitainerie. Quand il ressort, son visage est défait. « On ne viendra pas nous chercher, dit-il avec nervosité.

— Comment ? Le faucon n'est pas arrivé ?

— Sais-tu quel jour nous sommes, Ludovico ? Sais-tu combien de temps nous sommes restés bloqués par les tempêtes ? » Le centurion ne répond pas. « Nous sommes le 30 avril, reprend Ruffel comme s'il énonçait une évidence.

— Le 30 avril ? Qu'est-ce que... » Ludovico s'interrompt. Ses yeux se perdent dans le vague alors que les souvenirs refont surface. Le 30 avril, oui.

La date.

« Qu'y a-t-il ? fait Ysengre avec une pointe d'agacement.

— Les jeux, dit Ludovico. Les jeux d'Aristus. Il présente aujourd'hui la Mureine à son peuple. Ce jour est voué à sa gloire. À celle de Luperque et de la Lupanie.

— Et alors ? »

Ruffel s'éloigne pour ne pas rester dans le passage et leur fait signe de le rejoindre. « Alors ? répond-il. Alors cela signifie que l'empereur n'est pas au palais et que Salone ne peut probablement pas nous recevoir. Cela signifie également que Lilith va sûrement...

— Elle sera là, le coupe Suavia d'une voix calme. Si elle attaque aujourd'hui, elle sera là. Elle ne voudrait manquer ça pour rien au monde. »

Ludovico serre les dents. Ils doivent faire vite, ne plus perdre un instant... Ses yeux glissent sur l'aérodalle, puis sur la ville alentour. Quelques gardes. Des voyageurs épars. Des marchands. Et des esclaves.

Beaucoup d'esclaves.

Des femmes et des hommes qui portent, qui halent, qui poussent et qui réparent. Des têtes et des bras qui construisent, qui plantent, qui soignent et qui récoltent. Qui amassent, entassent et brossent. Qui tirent, soulèvent et posent, lavent, déplacent et nourrissent. Forgent, tissent et cisèlent, labourent, enduisent, emballent, cuisent, coupent, élaguent... Qui vivent et qui meurent pour la Lupanie.

Les enfants de l'Arquesylve.

Il pose les yeux sur la cassette que Ruffel serre contre son flanc. « C'est trop risqué. Le masque n'est pas en sécurité avec nous. N'importe quel... » Il renonce à terminer. Inutile. Ruffel a compris. « Que proposes-tu, centurion ?

— Où est Salone ? Il n'y a que vers lui que nous pouvons nous tourner. Et Aristus lui-même.

— Au cirque, je suppose... dit Ruffel.

— Viens avec moi », ordonne-t-il en descendant la volée de marches qui mène au parvis baigné de soleil de l'aérodalle. Il repère un groupe de soldats dans la foule. Leur capitaine le voit s'approcher, hésite sur son grade et se compose une posture en comprenant qu'il a affaire à un supérieur.

« Tes hommes, fait Ludovico sans le saluer, peux-tu répondre de leur loyauté ? » L'autre ne trouve pas de réponse et cherche à comprendre ce qu'on veut de lui. « Les connais-tu ? Leur fais-tu confiance ?

— Ils sont sous mes ordres, répond enfin le capitaine, une note d'incertitude dans la voix. Qui es-tu ? » Ruffel s'avance sans laisser à Ludovico le temps de répondre. « C'est Ludovico, centurion d'Aristus, qui s'adresse à toi. » Le capitaine hésite de nouveau. « Désigne la moitié de tes

hommes et envoie-les à l'aérodalle, poursuit Ruffel. Ils monteront la garde devant le *Calice*, qui vient d'arriver de Vexine. Personne n'est autorisé à y poser le pied ou à en descendre jusqu'à nouvel ordre, c'est impératif. Mène-nous avec le reste de tes hommes à la caserne la plus proche, on me reconnaîtra. Et veille à notre sécurité. Personne ne doit s'approcher. » Ludovico risque un coup d'œil vers Suavia, un peu en retrait derrière lui. La jeune femme est tendue. Prête à bondir au moindre signe, comme si un lycan risquait de surgir à tout moment.

« L'affaire ne saurait souffrir le moindre délai. Ton nom ? demande Ludovico.

— Faustus.

— Quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai pas. En avant. »

Faustus donne quelques ordres à ses hommes et s'engage dans une avenue pavée, baignée d'un brouhaha de sandales, de bottes et de sabots. Les gardes les entourent, la main sur la poignée de leur cimeterre.

Ludovico scrute les silhouettes, les mains, les regards. Tellement d'esclaves... Il surveille les toits bas, les fenêtres, les carrioles immobiles ou halées, vides ou chargées de denrées, les ruelles, les auvents de lin, les groupes, les formes isolées. Il sent la présence de Suavia derrière lui, l'odeur de son corps tiède. Ruffel marche sur sa gauche, la cassette contre lui. C'est tout. Il n'a plus d'attention pour les autres. Ysengre et Phryxus suivront ou disparaîtront.

Ils pénètrent enfin dans un bâtiment à l'entrée flanquée de colonnes cannelées. La fraîcheur de la salle dallée glisse comme un baume sur sa peau.

Ruffel lui remet la cassette en silence et s'avance vers un comptoir de marbre. Il échange quelques mots avec un fonctionnaire en tunique, s'attirant les regards des soldats en faction et de deux scribes qui lèvent le nez de leur registre. Puis l'espion ôte l'une de ses bagues, la manipule en silence et produit un sceau qu'il applique à une tablette de cire. Ludovico sourit. Voilà qui devrait tout régler.

Le fonctionnaire a un geste nerveux de la main, hoche la tête et se dirige vers un soldat en poste près de l'entrée. « Non », dit Ludovico en désignant le capitaine qui les a escortés. L'autre se tourne vers Ruffel, qui acquiesce d'un regard.

« Je ne pensais pas avoir à me servir de ça un jour, dit-il en se repassant la bague au doigt, d'autant que le motif est déjà vieux. Mais il n'est pas oublié. » Ludovico ne répond pas.

Le fonctionnaire s'affaire, un pli de nervosité aux lèvres, et donne des ordres au capitaine puis à un esclave qui s'éclipse par un escalier derrière le comptoir. Il chuchote ensuite quelques mots à un scribe qui se penche sur un parchemin et y griffonne un message. Ludovico peste intérieurement.

Trop d'incertitudes. Peut-on lui faire confiance ? Le message est-il vraiment... Trop tard. Le scribe a disparu.

Un esclave les débarrasse de leurs paquetages. Ysengre hésite à confier ainsi tout ce qu'elle possède, mais se résout à obéir sur un geste de Ruffel. Plusieurs minutes s'écoulent dans un silence tendu. Enfin, le fonctionnaire les invite à le suivre et les mène par un escalier au toit baigné de soleil de la caserne. Une barge de métal vient de s'y poser, ses quatre gargouilles piétinant le sol avec une pesanteur de sculpture. Un esclave vérifie sangles et chaînes.

Ils montent sur la barge, le capitaine saisit les rênes et le véhicule prend son envogue.

Luperque s'étend sous eux. Ses pinacles brillent au soleil, le quadrillage régulier de ses rues court en lignes lisses. L'air vif et chargé de senteurs marines redonne courage à Ludovico.

Il rend la cassette à Ruffel, qui la replace contre son flanc.

Ludovico plisse les yeux sous le feu du soleil que leur renvoie la mer et aperçoit bientôt la forme ovale du cirque d'Aristus.

Une structure longue aux extrémités rondes. Des gradins gris de spectateurs, montant jusqu'en haut. Une surface bleue en son centre, striée de traînées blanches derrière des esquifs se livrant bataille. Une fausse

guerre où la mort est vraie. Les bruits des festivités n'atteignent pas encore leurs oreilles, mais ils peuvent presque les sentir. Suavia s'est redressée et contemple la grandeur de l'empereur. Aucune émotion ne se lit sur son visage. Ysengre s'est elle aussi éloignée de Phryxus, prostré au sol, et s'est approchée. Elle fronce les sourcils. Elle ne comprend pas.

Elle n'a encore rien vu.

Salone froisse le morceau de parchemin que son secrétaire vient de lui remettre. Les événements le prennent de court, il n'avait pas tout prévu.

Donc il n'aime pas ça.

Il pose les yeux sur le bassin de l'arène. Des mois de travail. Des années même, si on compte la fermentation, la longue maturation du projet dans sa tête, l'éveil progressif de l'empereur à son rêve, les discussions avec les scribes, les fonctionnaires du Trésor, les ingénieurs, les architectes... Les marchands, aussi, heureux de pouvoir profiter d'une commande d'État aussi juteuse. Tiberius ne cache d'ailleurs pas sa fierté. Il aura su tirer son épingle du jeu, celui-là... Il a non seulement participé aux travaux de planification et de construction, mais il a aussi capturé et livré la Mureine. Il faut bien reconnaître la valeur de sa contribution. Alors Salone a payé rubis sur l'ongle. Parce que c'était ce dont Aristus avait besoin. Les mécanismes conçus par les ingénieurs lupaniens fonctionnent bien. La Mureine attend maintenant au fond du bassin le moment de son entrée en scène.

La foule vibre d'impatience. On le sent dans l'air. Dans la qualité des cris, des vivats accompagnant le naufrage d'un esquif, la chute d'un corps dans l'eau, la victoire d'un combattant ou sa perte. Tout cela n'est pas nouveau... sans être vraiment pareil non plus. Car tous les cœurs pensent à elle, tapie dans les profondeurs sous une grille qui s'ouvrira au moment opportun et offrira au spectacle de la guerre le grandiose dont a besoin Aristus pour rendre force à son règne. On ne pensera plus à Vexine, au temps qui semble donner vigueur à la ville-marchande quand il n'apporte à Luperque que le

souvenir poussiéreux de ce qu'on a perdu. La Mureine va changer tout ça. Pas un des occupants de la loge impériale ne l'ignore. Aristus, Tiberius dans son étole à frange d'hermine, les quelques notables invités... Jusqu'à la garde impériale.

Et maintenant, ces quelques mots.

Il se recompose une contenance et s'astreint à simuler la réaction appropriée à la bataille navale qui fait rage devant lui. Une troisième galère vient de se faire éperonner. Les rameurs enchaînés au navire n'ont aucune chance. Ils le savent et hurlent leur désespoir. Les quelques gladiateurs qui devaient combattre en cas d'abordage parviendront peut-être à rallier le bord s'ils peuvent se dégager des pièces de leur armure. L'espoir est mince, même pour eux. Le public gronde et rugit à la vue des malheureux qui luttent, et Salone gronde avec lui. Il pense à la chose tapie au fond de l'eau, à la faim réveillée par ces quelques corps qu'on lui envoie, qui tombent seuls ou par grappes dans les profondeurs. La clepsydre se vide à la verticale du bassin, annonçant l'ouverture irrésistible de la cage. Le bossu ira bientôt la remplir, reportant de quelques minutes l'apparition de la Mureine. Il faut bien faire monter la tension... Seul le navire ayant vaincu l'adversaire qu'on lui a désigné a le droit d'évacuer les eaux. S'il y parvient avant la venue du monstre, tant mieux pour ceux qu'il transporte. Mais on en est encore loin, et le temps file. Trop vite pour les uns, pas assez pour les autres.

Salone murmure quelques mots d'excuse à l'oreille d'Aristus, qui lui fait signe qu'il peut se retirer. Il serre dans sa main gauche le pan de sa toge, passe devant les gardes et s'engage dans l'un des couloirs menant à l'aire impériale. Il dépasse le jour que lui offre une rangée de fenêtres et atteint enfin l'aire qui saille sur l'extérieur et surplombe la place où règne l'activité habituelle des jours de jeux.

Rien. Pas encore.

Il scrute le ciel, les mains posées sur le rebord de marbre.

Puis il identifie la barge qui vole dans sa direction. D'autres cris retentissent depuis l'arène et il se demande où en est la Mureine. La clepsydre s'est-elle enfin vidée ? La bête est-elle libre ? Non, il est encore trop tôt. Et puis... les hurlements seraient différents.

Il se campe sur ses jambes alors que les gargouilles tenant la barge dans leurs serres entament leur descente.

Les bêtes déposent la barge au centre de l'aire, repliant gauchement leurs ailes de pierre tandis qu'une paire de gargouilleurs en tunique s'approchent et les détachent.

Ruffel est bien là. Salone se rend compte qu'il ne voulait pas y croire. C'est trop. Le changement est trop brusque, porteur d'un sens trop lourd de conséquences pour arriver si vite. Mais Ruffel est là. L'un des espions les plus habiles de Luperque est de retour. Il a quitté la ville-marchande. Peut-être sommes-nous vraiment tout proches de la fin... Non, tout cela n'était pas prévu.

Il ne leur laisse pas le loisir de parler les premiers.

« Je te saluerais avec chaleur, Ruffel, si les circonstances de ton retour m'étaient connues et appréciables. »

Son regard passe du corps adipeux de l'espion luperquien à la silhouette tout en tension de Ludovico, qui lui aussi descend du véhicule. Salone dissimule son étonnement de le voir aussi sec. Son énergie, sa volonté ne semblent pas l'avoir quitté, mais une partie de la sève qui coulait en lui s'est tarie. Son regard s'est assombri. Le centurion est épuisé. Et blessé, ça se voit tout de suite, même si ses vêtements cachent ses plaies. Qu'a-t-il donc bien pu traverser...

Il refuse de chercher à comprendre. « Le centurion t'accompagne, aussi je devine les raisons qui t'ont poussé à revenir. En revanche, dit-il en resserrant sa toge sur la maigreur de son corps, je m'étonne de te trouver en si étrange compagnie... »

La femme est vexinienne. La souplesse de ses gestes ne trompe pas. Lui n'est qu'un esclave dont on ne pourra probablement plus tirer grand-chose.

Et la jeune femme...

Ruffel s'approche, encore soufflant de l'urgence de leur arrivée. « Nous jouerons notre petite danse plus tard, Salone. Et nous boirons à la santé de l'empereur en riant des dangers du passé, si toutefois tu veux bien m'écouter...

— Qui sont ces gens, Ruffel ? Que cherches-tu, à les amener sur l'aire impériale ?

— Salone, le temps presse, dit Ludovico en s'interposant entre les deux hommes. Tu dois...

— Nous apportons à Aristus l'arme que la sorcière comptait brandir contre lui, le coupe Ruffel en caressant la cassette, qui n'a pas quitté la chaleur de son ventre. De même qu'une cargaison à la valeur inestimable dans notre lutte contre Vexine, que je te montrerai plus tard. » Salone a un léger mouvement de recul. Il fronce les sourcils. « Que veux-tu dire ? Montre-moi cette arme.

— Pas ici », dit Ruffel d'un ton d'urgence en jetant un coup d'œil aux gardes de faction sur l'aire. Pas d'esclaves, heureusement. « Y a-t-il un endroit sûr, isolé, où nous pouvons parler ? »

Salone pince les lèvres et réfléchit en promenant le regard sur leurs trois compagnons. « Je réponds de ceux qui marchent à nos côtés », dit Ruffel.

Le patricien hoche la tête d'un air grave, fait volte-face dans un froissement de toge et quitte l'aire d'un pas décidé.

Ils le suivent dans le couloir où résonnent les échos du spectacle, dépassent quelques gardes, empruntent un escalier et débouchent à l'étage supérieur. Un passage de dimensions modestes, que Ludovico sait courir sur tout le pourtour de la structure, les mène à une pièce qu'occupe un simple bureau où reposent plumes, encres et parchemins. Pas de scribe. Des étagères garnies de rouleaux, de feuilles volantes et de livres de comptes à reliure de cuir flanquent les murs. Une fenêtre donne sur le bassin, qu'elle révèle insuffisamment. Ils entrent et Salone referme derrière eux.

Ludovico ne se sent pas à sa place dans ce bureau empreint de la sérénité des chiffres et de l'écriture. Il n'a rien à faire là. Phryxus non plus, dans sa posture d'esclave brisé. Suavia se tient droite, à l'écart, et Ysengre prend place auprès d'elle.

Salone s'installe à la table sur l'unique chaise disponible et croise les jambes face à eux. Il va falloir le convaincre. Ludovico hésite à parler et retient un soupir de soulagement quand Ruffel commence.

« Nous ne pouvons en être certains, Salone, mais il est fort probable que Lilith a choisi ce jour, ô combien important pour Aristus, pour tenter de lui porter le coup de grâce. Et donc à la Lupanie. »

Salone ne bronche pas. La colère se lit sur ses traits. Tout allait si bien. La fête, la joie, tout le grandiose de ces jeux devant raviver l'amour du peuple pour son empereur... Tout était si habilement huilé. Et les voilà avec leur inquiétude, leurs objections... Sans compter qu'il est en train de manquer les combats du bassin.

« Nous n'avons pas le temps pour des explications détaillées, reprend Ruffel devant l'absence de réaction de son interlocuteur. Aussi devras-tu me croire sur parole. La sorcière commande aux lycans. Elle...

— Nous savons tout cela, le coupe Salone. Du moins le soupçonnons-nous assez pour avoir pris depuis longtemps les dispositions qui s'imposent. Les bords de l'Arquesylve sont sous surveillance depuis belle lurette. Aristus a participé lui-même à l'élaboration des défenses. Si les lycans...

— Il n'y a pas que les lycans ! » le coupe Suavia. Salone fronce les sourcils. Ça y est, il a compris qui elle était, pense Ludovico. Il n'a rien oublié de ce que je lui ai raconté.

« Les masques... Avec l'aide de Vexine, Lilith a pu perfectionner la magie des masques. Les artisans de la ville-marchande... Ce ne sont plus les morceaux de bois frustes de mon peuple. Ce sont des objets fins, gracieux. À la puissance décuplée. » Elle s'avance, pose les mains sur le bureau de Salone et plante les yeux dans les siens. « Et ce qu'ils incarnent ne se limite plus au peuple des loups. »

Salone ne bronche pas. Il observe Suavia sans rien dire, les yeux plissés. Il ne se mettra plus en colère contre elle, pense Ludovico. Ce qui signifie qu'il comprend.

« Elle dit vrai, reprend Ruffel. Les lycans ne sont plus désormais qu'une abomination parmi d'autres. »

Le patricien se raidit imperceptiblement.

« Les choses se sont précipitées à Vexine, tu t'en doutes, et si elles m'ont forcé à rentrer à Luperque, elles doivent aussi avoir poussé la sorcière à mettre son plan à exécution. La machine est lancée...

— Et quel meilleur jour que celui-ci... fait le patricien d'un air songeur. L'empereur est-il en sécurité ? »

Suavia se redresse et Salone la laisse parler, un sourire au coin des lèvres. « Lilith aime l'Arquesylve, elle aime ses habitants. Elle les accompagne et les protège. Elle les protège de Luperque et d'Aristus. » Elle jette au-dehors un regard sombre. « Non, l'empereur n'est pas en sécurité. Elle le hait et souhaite sa mort... Elle est là, fait-elle en se tournant de nouveau vers le vieil homme. Quelque part dans la foule. Si c'est bien aujourd'hui que doivent déferler sur Luperque les sauvageries de l'Arquesylve, sois certain qu'elle est là. Elle veut voir Aristus tomber sous leurs griffes.

— Ceux qui m'accompagnent, dit Ruffel, ont tous vu la sorcière. » Ysengre baisse la tête.

« Et alors ? demande Salone. Elle serait ici ? Tu crois qu'il est possible de la reconnaître dans la foule ? »

Il épuise toutes les possibilités, pense Ludovico. Il se laissera volontiers convaincre, mais il faut lui en donner les moyens.

« Ruffel doit rester à l'écart, dit le centurion en se retenant de tourner la tête vers la cassette. Mais Suavia la connaît mieux que quiconque, elle a sûrement raison. Lilith est là, quelque part, et elle attend son heure. C'est le moment idéal pour frapper Aristus et assister au spectacle de sa perte. Si nous nous trompons... eh bien, tant mieux. Aristus ressortira grandi des jeux qu'il offre à son peuple. Mais dans le cas contraire... Elle est là,

Salone, et nous l'avons privée de son arme. Elle est en position de faiblesse. C'est une chance inespérée. » Il marque une pause pour laisser à ses mots le temps de faire leur œuvre dans l'esprit du conseiller. « Combien y a-t-il de vieilles femmes dans la foule ? demande-t-il enfin.

— Beaucoup trop, fait Salone.

— Oui, des dizaines et des dizaines... Mais nos yeux sauront la reconnaître, tu peux me croire », dit Ludovico d'une voix à la fois triste et vengeresse.

Salone secoue la tête avec résignation. « Cela ne tient pas debout. » Il se lève et gagne la fenêtre.

Ludovico sait où il veut en venir. Perturber les festivités. Gâcher le plaisir que leur offre Aristus. Il n'en sera pas question. Pas sur un espoir aussi mince.

« Cette arme, reprend Salone, l'arme que vous lui avez dérobée... De quoi s'agit-il ? »

Ruffel s'avance, pose la cassette sur la table, la tourne vers Salone et soulève le couvercle.

Plusieurs milliers de spectateurs crient, se lèvent de leur siège, s'y rasseyent en riant, tremblent et espèrent. Plusieurs milliers sur des dizaines, des centaines de rangées face à la bataille navale.

Ne pas y penser. Marcher et ne pas y penser. Voir.

Ludovico avance avec Suavia devant les corps frétilants de plaisir. Ses yeux se posent sur les silhouettes qui s'agitent autour d'eux, papillonnant de l'une à l'autre. Trois légionnaires désignés par Salone les suivent. De temps à autre, la jeune femme scrute une forme plus intensément. Puis elle lui signifie d'un geste que ce n'est pas la sorcière et qu'ils doivent poursuivre.

On a remis un cimeterre à Ludovico. Ysengre et Phryxus sont ailleurs. Dûment escortés. Pas question que l'esclave leur joue des tours. Quelques patrouilles enfin, des soldats qui n'ont jamais vu Lilith. Peut-être auront-ils de la chance.

Au centre, la clepsydre n'en finit pas de se vider. Le bossu contrefait qui escalade la structure et la remplit inlassablement pourrait bien être une idée de Salone. Il a parcouru les bras et les câbles avec une agilité de singe, jusqu'au dispositif pendu à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de l'eau, bien au centre. Les huées de la foule se heurtent à son sourire narquois. Il est là pour la haine des autres. Pour faire monter le plaisir de l'attente.

Salone a reposé le masque dans la cassette et leur a ordonné de commencer leurs recherches. Faute de mieux. Faute d'un plan de bataille élaboré à l'avance. Mais son visage ne trahissait aucune émotion. Il semblait sûr de lui.

Ludovico essuie la sueur qui lui coule sur le front. La chaleur de la joie alentour alourdit encore les rayons du soleil. Il doit cligner des yeux pour parvenir à discerner les êtres qui défilent devant lui. Depuis combien de temps cherchent-ils ? Des heures, lui semble-t-il. Mais c'est impossible et il le sait. C'est la fatigue. La fatigue et la tension. Elle est là, quelque part, et

il ne l'a pas encore trouvée. Ni lui ni ses hommes. Il ignore combien de temps il leur reste avant qu'elle passe à l'offensive. Il sait juste qu'il s'écoule trop vite et qu'il viendra bientôt à leur manquer.

Suavia lui tire soudain le bras, comme en réponse à ses inquiétudes. Elle fixe un point en contrebas, parmi les rangées plus proches de l'eau.

Dans une allée, un groupe de légionnaires s'entretiennent avec une silhouette courbée. Une toge sombre la recouvre de la tête aux pieds. L'un d'eux se tient un peu à l'écart et cherche quelque chose. Ses yeux virevoltent sur le public et finissent par se fixer sur lui. Ludovico y lit une angoisse de proie.

Le légionnaire lance quelques mots au reste de la patrouille et gravit les marches dans leur direction à bonds rapides.

L'homme les aborde sans reprendre son souffle. « Centurion, nous...

— Va chercher les hommes les plus proches, qu'ils nous rejoignent immédiatement. » Il hoche la tête et s'éloigne. Le visage de la jeune femme s'est assombri. Ses lèvres tremblent, même scellées. Ils dévalent les marches à travers l'océan de cris du public. Devant eux, la silhouette encapuchonnée bouge peu devant les hommes en armes tournés vers elle.

Quand ils les rejoignent, Ludovico s'interdit la moindre hésitation. Les hommes s'écartent sans qu'il leur en donne l'ordre. La vieille femme se tourne vers lui.

Il se revoit au pied du tertre. Il la revoit sous les étoiles. La bouche fripée d'où suintait une salive épaisse. Les joues flasques, crevassées de malice. Les cheveux filasse, couleur de poussière. Et les pupilles noires, dont on voyait les ténèbres à la seule lumière de la lune.

Elle sourit. Comme si elle leur avait joué un bon tour. Elle va rire, peut-être.

À côté de lui, Suavia se tend. Elle fait un pas vers la vieille femme. Elles s'observent. Suavia dit quelque chose. Des mots qu'il ne comprend pas. La langue belle et chantée de son peuple. Puis elle lui crache au visage.

Le sourire de la vieille s'élargit. Elle ne s'essuie pas.

Un groupe de légionnaires les rejoignent et Ludovico a l'impression de revenir à lui. Il avise à une trentaine de mètres l'entrée de l'un des couloirs menant à l'intérieur du cirque. Tous ont la main sur la garde de leur arme.

« Par ici. Personne ne la touche. »

Ils pénètrent dans l'ombre du passage. La fraîcheur les enveloppe et Ludovico frissonne en quittant la brûlure du soleil. Ils avancent en silence puis empruntent une galerie sur leur gauche épousant la circonférence du cirque. Les torchères jettent sur eux autant d'ombres que de lumière.

La vieille femme ne s'est pas départie de son sourire. Elle marche à petits pas, entre les légionnaires qui règlent leur allure sur la sienne. Sa main aux doigts noueux serre les pans de sa toge sous son menton. Les quelques esclaves ou fonctionnaires qu'ils croisent s'écartent pour les laisser passer. Ludovico sent Suavia toute proche et il s'assure à chacune de ses respirations qu'elle ne s'éloigne pas. L'odeur de froid qui flotte dans les entrailles du cirque se fait plus âcre quand ils atteignent les tanières.

Ils dépassent des cellules au sol tapissé de paille. Vides d'abord. Puis habitées. De grands félins, surtout. Des lions et des panthères, dont les yeux fatigués les suivent avant de perdre la lueur que la curiosité y a brièvement allumée. Certains fauves portent des prothèses de métal, d'où s'échappe parfois un bref sifflement de vape.

Un groupe de soldats se tiennent non loin devant eux. Ils arrivent à destination.

La cellule est plus spacieuse que les autres. On y logerait un rhinocéros, peut-être. Ou un éléphant, qu'on barderait de fer et qu'on lancerait sur quelques esclaves pour stimuler l'appétit du public au début des jeux. Mais on n'y trouve que Salone, Ruffel et une escorte d'hommes armés. Un scribe adossé à un mur tient la cassette à deux mains. Le visage de Salone s'éclaire en les voyant approcher. « Entre, centurion. Entrez tous. »

Le sourire de la sorcière s'élargit quand elle pose les yeux sur Salone. Tous s'écartent d'elle comme d'une plante vénéneuse. Seul le vieil intrigant reste impassible. Le reste du groupe entre à son tour.

Salone fait un signe de tête au geôlier, qui saisit l'anneau de son trousseau de clefs et verrouille la porte.

« Tu es certain que c'est elle ? »

— La porte... répond Ludovico après une hésitation.

— ... restera fermée jusqu'à ce que j'aie décidé de la marche à suivre. » Il ne lui a jamais entendu un ton aussi impérieux. « Alors ? »

Ludovico se tourne vers la vieille, dont le rictus se creuse. « C'est elle. »

Salone ne dit rien. Il la fixe. Il réfléchit. On n'entend plus que la rumeur des spectateurs qui bruit au-dehors.

La vieille femme pousse soudain un rire de dédain, lève un doigt contrefait sur Suavia et se met à parler. Le patricien fronce les sourcils.

Elle laisse les mots gonfler en elle et déborder de sa bouche, franchir ses lèvres craquelées par l'âge. Elle les enrobe de la plissure malade de ses yeux. Elle les sertit de sa haine, les crache et les vomit sur la jeune femme. Elle lui promet mille tortures sans le soulagement de la mort, une vie longue et de douleur, faite de sa colère et de sa vengeance. Dans sa bouche crispée par le mal, le chant de l'Arquesylve n'est plus qu'un rugissement.

Suavia l'écoute, les traits tendus. Ludovico est prêt à bondir.

Salone s'est approché. Il n'a plus aucun doute. Plus personne n'en a.

La vieille femme se tait soudain et laisse ses mots résonner sur les murs de la geôle, où leur menace s'accroche comme une malédiction. Elle baisse le doigt, les yeux toujours fixés sur Suavia, et reprend sa posture de fausse contrition.

Puis la joie explose au-dehors.

Salone s'avance vers elle. Il tend le bras et lui saisit l'épaule. Elle se laisse faire. Elle a retrouvé son sourire de défi. Il presse, il passe la main sur la protubérance osseuse de la clavicule, les lèvres entrouvertes. Il appuie, remue le corps frêle qui ne réagit pas. Ludovico tourne la tête vers Suavia, qui observe elle aussi la scène en silence.

Le patricien n'arrive pas à y croire. « Ainsi tu es là... dit-il dans un souffle. Tu es là devant moi. » Les yeux de la vieille femme brillent. Son

sourire s'est adouci. Le mépris s'y dissipe et révèle autre chose. Une compréhension. Une compassion.

« J'ai bien peur que tes pouvoirs ne puissent pas se déployer aussi facilement entre ces murs. Vois-tu, nous sommes à Luperque. Loin des feuillages de l'Arquesylve, loin de ses bêtes... » Il approche le visage et sourit. « Et encore plus loin des intrigues de Vexine. Ici, c'est le soleil d'Aristus qui nous accompagne. Sa grandeur. Sa lumière. Tu es une créature de la nuit... Et nous nous sommes emparés d'une partie de ton bois », dit-il tout en lançant à Ludovico un sourire presque cruel.

Des pas précipités résonnent dans le couloir. Trois légionnaires, Ysengre à leurs côtés. Et Phryxus. Ils s'immobilisent devant la grille. Les traits de l'esclave en fuite sont plus creusés que jamais. Il baisse les yeux. Il n'ose pas la regarder, pense Ludovico. Il a trahi Aristus. Puis Lilith. Elle ne lui pardonnera pas. Personne ne lui pardonnera. Sa silhouette n'est qu'un affaissement d'homme.

Ysengre ne fait pas mine de vouloir entrer, comme si elle tenait à garder assez de distance entre elle et la vieille femme. Phryxus et les trois légionnaires restent immobiles à côté d'elle.

« C'est la sorcière ? dit-elle d'une voix incrédule.

— En personne », répond Salone.

Les cris de la foule retentissent de nouveau, assourdis par la distance et la pierre des couloirs. Cette fois, la Mureine est là. Les hurlements ne trompent pas.

La sorcière en leur pouvoir. Et la créature qui fait son apparition. Ludovico sent la fierté l'envahir. Il y a droit. C'est Aristus. C'est son empereur. C'est pour lui que la Mureine glisse et plonge, fracasse les coques et avale. C'est pour lui que le peuple jubile. C'est pour lui qu'il gémit de plaisir au grand spectacle de la vie et de la mort. Il croise le regard de Salone, qui lui rend son sourire.

Le vieil homme claque des doigts, un soldat s'approche de la vieille et lui recouvre la tête d'une cagoule. Puis il lui lie les mains dans le dos. Elle se

laisse faire.

Les doigts de Suavia se referment soudain sur le bras de Ludovico.

La saveur des cris a changé. Ce n'est plus de la joie. C'est de la peur.

Quelque chose ne va pas.

« Ouvre », ordonne Ludovico au geôlier, qui n'a pas lâché son trousseau. Salone approuve l'ordre d'un signe de tête. La clef tourne dans la serrure et le centurion sort. « Vous trois, avec moi, lance-t-il à l'adresse des légionnaires qui ont accompagné Ysengre. Les autres restent ici. Pointez vos lames sur elle.

— L'empereur, dit Salone d'une voix durcie par l'urgence, je dois...

— Reste avec elle. Veille à ce qu'elle ne lance pas ses maléfices. Je fais mon affaire de la sécurité d'Aristus. »

Au-dehors, les cris se sont fait hurlements.

Phryxus entre dans la cellule, la tête baissée et les yeux hagards, mais Ysengre n'esquisse pas le moindre geste.

« Je ne reste pas là, dit-elle d'une voix calme.

— Libre à toi de m'accompagner, répond-il, mais ne me gêne pas. À toi de protéger ta vie. »

À l'intérieur, les gardes ont dégainé leurs armes et les pointent sur la forme encagoulée. Ludovico devine presque son sourire à travers l'étoffe. Il aperçoit encore Phryxus, qui se terre sur la paille dans un coin, puis il s'éloigne au pas de course. Ysengre et ses hommes le suivent.

Alors qu'ils approchent du couloir menant à l'arène, les cris redoublent de force. Du coin devant eux jaillit une silhouette luttant contre... Le contre-jour les empêche de voir et ils pressent le pas. Ludovico dégainé son cimeterre sans y penser.

Un bec saillant d'un visage difforme s'abat sur sa victime et en perce la peau. Des mains cireuses aux ongles trop longs la maintiennent au sol. Un corps recouvert d'un duvet si épais qu'il y pousse par endroits des plumes gris et noir. Des ailes repliées, qui frémissent par à-coups au rythme de la lutte.

Tandis que Ludovico s'approche, la créature lève vers lui ses yeux larges et pousse un piaaillement qui résonne comme une injure sur les murs du couloir. Elle se lève et se désintéresse de l'homme au sol, qui n'expire plus que des bulles de sang et ne sait où poser les mains sur sa poitrine lacérée. Elle ouvre les ailes et prend son élan vers Ludovico, comme pour l'étreindre. La lame du centurion glisse sur les plumes. La chose pivote et le percute du plat de l'aile. Il heurte le mur, s'écroule et se relève en secouant la tête.

Mon arme... Est-ce que je suis blessé ? Elle revient...

Il n'a le temps que de se jeter sur le côté pour éviter le bec du monstre, encore rouge du sang de sa proie. La chose va lui porter un nouveau coup quand les passes des légionnaires l'abattent. Elle meurt dans un gémississement et Ludovico se remet sur ses pieds.

Ses hommes le regardent sans cacher leur angoisse. Il leur intime de le suivre et reprend sa course. Ysengre reste avec eux. Elle ne veut pas s'éloigner.

Ils tournent au coin du couloir. Quand ils quittent la pénombre des entrailles du cirque et pénètrent dans l'arène, ils doivent faire halte pour comprendre.

Sur les gradins, des choses se ruent sur les spectateurs et répandent la mort. Des choses bestiales. Des natures parodiées. Des semblances animales qui furent peut-être humaines dans une vie oubliée. Le mariage de deux mondes que tout devrait séparer.

Des lycans. Ludovico les reconnaît. Leurs corps contrefaits bondissent sur les fuyards et les mettent en pièces. Et d'autres êtres. Derrière les caricatures d'humanité, il voit la forêt. Il voit les sauvageries.

Non loin, une chose-sanglier termine sa lancée sur un groupe de soldats pointant leurs javelots vers elle. Les lames glissent sur les soies, elle les percute et ils s'envolent dans un fracas d'os brisés pour aller mourir plus loin. Des hommes-ours lancent leurs griffes en tous sens sans se préoccuper de savoir ce qu'elles tranchent et rugissent d'un plaisir de chasseur. Des

silhouettes à bois fiers secouent la tête, balancent et projettent, ruent et heurtent de leurs sabots tout ce qui passe à proximité. Des êtres aux ailes noires planent au-dessus de la mêlée, fondent sur leur proie et l'empalent ou l'emportent dans les airs, puis la laissent s'écraser sur la pierre des gradins. Des gémissements émergent parfois du chœur des hurlements.

Ysengre pose la main sur l'épaule de Ludovico. Il n'entend pas ce qu'elle dit. Il perçoit la fuite de l'un des hommes qui l'accompagnaient et sait qu'il ne pourra pas le mettre à mort. Puis ses yeux se posent sur le bassin.

L'écume y dessine des lignes moussantes. L'eau s'agite de convulsions et il devine une forme longue, grise, lisse glisser entre les morceaux d'épaves. Quelques rescapés pataugent pour ne pas couler. Une galère rame éperdument vers un quai.

La Mureine jaillit.

Elle monte vers le ciel. Sa gueule laisse échapper un sifflement et elle plonge, ses yeux noirs fixés sur l'embarcation. Elle en happe la moitié et la galère explose en une gerbe de bois et d'éclaboussures. Des trombes d'eau pleuvent sur les premiers gradins et les lavent en partie du sang qui les maculait. La bête a de nouveau disparu, sans que l'eau retrouve son calme.

« Centurion... » La voix du légionnaire derrière lui le tire de sa stupeur. Un lycan court dans leur direction, ses griffes déchirant la pierre. Ludovico saisit la main d'Ysengre et y fourre la garde de son cimeterre, puis il s'empare d'un javelot gisant à terre et le pointe vers la bête. Elle tente d'en esquiver la lame en un mouvement de dernière seconde que Ludovico anticipe par réflexe et elle s'empale. Il se cambre et glisse sur le sol sous l'effet du choc, arc-bouté sur la hampe. Puis il dégaine son poignard et tranche la gorge du monstre.

Je dois revenir... C'est elle qui les commande. C'est elle qui décide. Elle décide de tout. L'image de Suavia dans la cellule aux côtés de la vieille femme menace de déferler sur son esprit.

Aristus... Mais non. Elle doit mourir. Le salut est auprès de Suavia.

Il cherche du regard la loge impériale. On y distingue le roulement de corps armés, casqués et cuirassés qui repoussent les assauts de choses à plumage. La garde impériale. L'empereur a déjà déserté les lieux. Sa suite a dû le mettre en sécurité. Ses appartements au cirque. Ses quartiers. Il doit bien en avoir, il doit s'y réfugier. Salone saura où ils se trouvent.

« Nous retournons à la cellule. Tout ça doit finir. Que sa magie meure avec elle. » Il remonte les escaliers en direction du tunnel.

Un homme-baribal aux poils hirsutes lui barre soudain le passage. Debout sur ses pattes arrière, il écarte des bras à moitié humains et projette des filets de bave grise en rugissant. Le monstre n'est que rage d'exister. Ludovico lève son javelot et lui fait décrire un arc de cercle sifflant dans les airs. La pointe de métal découpe la panse de la chose sur toute sa largeur. Un sourire de ventre apparaît, d'où se déversent des tripes gorgées de sang noir. Elle se cambre et meurt sans comprendre.

Ils s'engouffrent dans le tunnel en tentant d'ignorer les sons du massacre et des éclaboussures du bassin où la Mureine fait rage comme pour échapper à sa prison aquatique. Les combats du dehors ont continué à gagner le couloir. Courant dans la pénombre mal éclairée par les torches, ils dépassent un homme porcin haletant contre un mur sous la douleur de ses blessures, des choses-fouines festoyant sur un corps et un groupe de femmes tenant à distance à l'aide de gourdins de fortune une parodie de renard.

Ludovico fait un signe à ses légionnaires, qui vont leur prêter main-forte. Il poursuit sa course vers la cellule, Ysengre derrière lui.

Quand ils l'atteignent, la grille est ouverte.

Ysengre saisit Ludovico par le bras, mais il se libère d'un déhanchement rendu brutal par l'angoisse. La grille n'est pas seulement ouverte.

Elle est déchirée.

Ses barreaux sont tordus, arrachés par ce qui est passé à travers. Dans la cellule, la paille a bu seulement une partie du sang qui a coulé. Une boue de fibres rousses macule le sol. Le regard de Ludovico, les mains serrées sur ce

qui reste des barreaux de la porte, passe d'un corps à l'autre. Ce qui reste du geôlier. Un morceau de scribe. Le flanc ouvert de Ruffel sous le cadavre d'un légionnaire. Une sandale perdue dans la paille.

Suavia.

Il se précipite à l'intérieur. La jeune femme est accroupie dans un coin, les traits déformés par la colère. Phryxus pleure non loin, la tête dans les mains. Ludovico tâte les bras de la jeune femme à gestes fébriles, les jambes, lui relève le menton pour scruter son visage, laisse glisser son regard sur sa tunique à la recherche d'une blessure. Rien.

Phryxus et Suavia sont les seuls survivants. Aucune trace de Salone.

Il se force à rejoindre la dépouille du scribe, puis de Ruffel. Il cherche, pose les yeux en tous sens et aperçoit enfin la cassette à quelques mètres. Il se jette dessus. Non... Des cris résonnent dans sa tête, des pleurs et des lamentations, des brisures de cœur et des mondes qui s'écroulent, et rien, rien, il n'est plus là, le masque n'est plus là...

« Ludovico... »

La voix d'Ysengre lui semble lointaine, comme issue d'une réalité qu'il ne veut plus connaître. Il ferme les yeux et serre les poings. L'image d'Aristus, fort et lumineux, lui apparaît.

« Ludovico », répète la pilleuse. Il se tourne vers elle. Ysengre se tient sur le seuil de la cellule. Il suit son regard.

Suavia s'est approchée de Phryxus et s'est agenouillée près de lui.

L'esclave tremble et l'observe comme un gibier. Elle lui sourit en lui passant la main dans les cheveux.

« Ludovico... » La voix d'Ysengre s'est faite plus pressante. Il se redresse.

Suavia saisit le visage de Phryxus à deux mains et se penche sur ses lèvres frissonnantes. Elle y pose les siennes et enfonce sa langue dans sa bouche en un baiser lent et profond.

Quand Suavia recule enfin, Phryxus gémit. Il s'écroule, les membres agités de spasmes.

Enfin, la jeune femme se relève. Elle se tourne vers Ludovico et lui sourit tout son amour.

Lilith tombe le masque de Suavia.

OceanofPDF.com

Ysengre lui crie quelque chose.

Elle le tire, elle le frappe peut-être au visage et il la suit. Est-ce qu'il court ?... Il ne se pose plus de questions. Elle s'arrête parfois. Des êtres tombent dans la pénombre du couloir, roulent ou se jaugent, se portent des coups, cabriolent ou disparaissent.

Qu'a-t-il vu ?

Il n'a pas vu Suavia. Suavia n'existe pas.

Elle n'a jamais existé.

L'idée devrait le paralyser de douleur, mais il avance toujours. Il ne l'a pas vue, jamais. Fata morgana. Il ne lui a pas souri, il ne l'a ni perdue ni retrouvée, et il ne l'a pas touchée. Il ne l'a pas tenue contre lui ni n'a frémi au son de sa voix, qu'il n'a jamais entendue. Il ne l'a pas aimée, il ne l'a pas connue.

Alors qu'a-t-il vu ?

Qui est Lilith ? Cette masse de nuit au sourire lunaire jetant ses rais d'obscurité sur les murs de la cellule ? Ce rire cliquetant comme une chaîne, qu'elle n'a pas eu besoin de pousser pour qu'il l'entende ? Cette absence de Suavia, qui ne peut pas lui manquer puisqu'elle n'a jamais été là ?

Ludovico est parti.

Il s'est détourné de la nuit et il ignore comment. Il a tourné le dos à l'ombre qui lançait ses filaments de ténèbres autour d'elle comme une chevelure vide de sens. À cette vibration d'obscurité qui le contemplait avec bienveillance. Il titube dans le tunnel et ses yeux emportent encore un peu du sombre sur lequel ils se sont posés.

Ludovico se rend compte qu'il tient son poignard en main et qu'il en fait usage. Il évite des serres et des crocs, des cornes et des griffes, il abat sa lame sans réfléchir. Son corps pense pour lui.

Une créature rampante referme sa mâchoire et il laisse échapper un cri. Son poignard doit fouiller entre les écailles pour trouver à s'enfoncer et la chose s'affaisse. Le sang coule de son mollet. Il sourit. Toi, je te connais. La douleur du corps. Tu as toujours été là, tu ne changes pas. Je te connais bien.

Il aimerait passer ses doigts sur sa plaie et les y enfoncer. Mais il doit de nouveau lever sa lame pour parer quelque chose, puis il s'étonne de voir Ysengre l'aider à repousser leur assaillant. Il s'étonne de le tuer et de comprendre que les combats font rage autour d'eux, qu'il y a encore des soldats et que la forêt recule dans le couloir. Il s'étonne aussi de comprendre ce que lui crie Ysengre. Elle a peur. Mais peur de quoi ? De l'envahisseur autour d'eux ? Rien de tout cela n'a plus d'importance.

Un visage apparaît devant lui. Salone lui parle, les yeux écarquillés. Il le tient par les épaules, le secoue, plante ses yeux dans les siens comme pour y faire pénétrer de force ses paroles. Mais pourquoi répondre ?... Il n'y a plus rien. Parce que Suavia...

Un hoquet de rage le saisit. La peine lui crispe le cœur. Parce que Suavia n'existe pas.

Ludovico se relève alors qu'il croyait être debout. Ses doigts se resserrent sur son arme. Parce qu'elle n'existe pas. Elle n'a jamais existé. Le feu lui monte à la gorge. Il n'y a qu'une seule issue à la douleur, et elle est dans ses mains.

Salone recule d'un pas et lève un bouclier dont il fait un rempart entre lui et le danger. « Aristus » est le seul mot que Ludovico entend vraiment sortir de sa bouche alors qu'il contemple comme dans un rêve le couloir devant eux. Des corps y luttent et y meurent, et c'est là qu'est sa place. Tant qu'à souffrir, tant qu'à mourir, autant savoir pourquoi. Il adresse des signes, des ordres automatiques aux quelques soldats qui combattent l'Arquesylve. Les cœurs en paraissent revigorés.

Aristus. Il doit être devant. Quelque part dans la mêlée.

Ils abattent les restes d'un assaut désorganisé des hommes-bêtes et avancent, les sandales glissantes de sang. « L'empereur, Ludovico... Il doit être plus...

— Non, nous devons filer d'ici ! »

Ludovico sourit en entendant Ysengre couper Salone. Elle veut vivre. Son absurdité l'amuse. Elle a quelque chose de respectable, pourtant.

« Nous nous battons aux côtés d'Aristus. »

Quelle étrangeté d'entendre sa propre voix dans l'écho confus des sons que renvoient les murs du couloir... Il est heureux d'avoir parlé. Ysengre proteste. Ses hommes avancent auprès de lui.

Des formes chevrotantes se dessinent devant eux et bloquent le passage. Une masse bouffie se meut au-delà en poussant des hurlements gutturaux. Ludovico tente de comprendre.

Il se jette entre les gueules et les crinières, aussitôt rejoint par ses hommes. La ligne de défense est vite brisée et ils progressent dans le chaos de combattants. Une voix chaude retentit au loin. Un ordre clair et bon.

Aristus.

Ludovico donne un coup d'épaule à une tête cornue et avance. Il titube en s'extrayant trop vite de la mêlée, puis il lève les yeux.

La chose devant lui est massive comme trois bœufs.

On reconnaît la vieille femme dans les traits bouffis de la tête trop petite, plantée entre les épaules boursouflées de puissance. Son sourire matois ne trompe pas. Mais il y a autre chose.

Ludovico le reconnaît. Il l'a vu combattre. Il l'a vu vaincre et tuer. Épargner parfois. Ce sont ses traits, pervertis par ceux de la vieille femme. Braciatus.

La guerrière de Lilith. Celle qui doit abattre l'empereur.

Son corps où ne pendent plus que des haillons n'est qu'un amas de muscles. Des muscles hypertrophiés, prêts à éclater. Elle n'a même pas d'armes. Ses doigts épais sont couverts de sangs qui ne sont pas le sien. On devine sur sa poitrine striée de coupures les restes de seins flasques.

La guerrière tournoie en rugissant, balance les bras et fracasse ce que percutent ses poings, projetant les corps et déviant les lames. Entouré de sa garde, Aristus lui fait face.

L'empereur s'est vêtu pour la bataille. Ses membres sont couverts de plaques bien ajustées, dont l'or luit comme un havre de chaleur dans le froid du couloir. Il n'a pas peur. Il frappe de taille, fait siffler sa lame dans l'air, recule et repart à l'assaut. Ses gardes accompagnent ses gestes, bougent avec lui, font un rempart de leurs corps contre les coups de l'adversaire ou des sauvageries alentour.

Ludovico sourit. Aristus ne fuit pas. Il est là, avec eux. On lui a conseillé, on l'a supplié de se mettre à l'abri. Il est resté et il se bat. Il se bat contre l'assassin que la sorcière a jeté sur lui. Et il va vaincre.

Le centurion se joint à la mêlée sans se soucier du sort d'Ysengre et de Salone. Un regard de biais lui indique que l'empereur a perçu sa présence. Leurs coups redoublent de vigueur.

Face à eux, la guerrière se heurte à l'étroitesse du passage et recule, sans donner toutefois l'impression de céder du terrain sous la contrainte. Son sourire est toujours là. Elle pare les pointes des javelots ou le tranchant des cimenterres et parvient parfois à frapper un soldat, dont le corps s'envole et percute le mur.

Est-ce donc tout ce que la sorcière peut leur opposer ? Elle a récupéré son arme, la vieille femme a posé le masque sur son visage et s'est transformée, cette abomination est apparue et affronte l'empereur... Mais les soldats de Luperque lui résistent. Au-dehors, les hommes-bêtes s'acharnent sur la ville, mais on les repoussera. Luperque les vaincra, comme elle terrassera la guerrière de Lilith, ça ne fait aucun doute. Ludovico sourit. Oui, l'empereur va vaincre.

Un légionnaire ayant réussi à prendre la guerrière de Lilith à revers lui enfonce la pointe de son arme dans le dos sur plusieurs centimètres et elle pousse un cri de douleur. Un cri grave, qui fait presque trembler les murs.

Elle se retourne avec une vitesse surprenante et lui abat son poing sur le casque, qui s'enfonce entre ses épaules jusqu'à la visière.

Aristus n'attend pas qu'elle se retourne et pousse l'assaut en criant des ordres qu'il est bon d'entendre. La guerrière tourne la tête dans leur direction et gémit. Durant une fraction de seconde, Ludovico a l'impression qu'elle pose le regard sur le fond du couloir, loin derrière eux. Vers la cellule. Une ombre de tristesse lui voile les yeux, puis elle serre les mâchoires, fait volte-face et s'éloigne en courant, griffant les murs de ses ongles. Elle fuit.

« Aristus, dit Ludovico, la victoire sera bientôt à nous. Mais au-dehors, l'attaque n'est pas terminée... » Sa voix est sereine malgré les combats. L'empereur se tourne vers lui, un sourire aux lèvres. Sa garde rapprochée reprend place autour d'eux. « Luperque... répond-il.

— ... subit encore les assauts de l'Arquesylve. Lilith est ici... » Sa voix tremble en prononçant ces mots. Il craint de conjurer malgré lui l'image de Suavia. « La Lupanie... Nous avons besoin de toi.

— Salone ? » Aristus cherche le conseiller du regard.

« Il n'est pas loin. Quelque part derrière.

— Nous devons abattre cette chose », dit-il avec une dignité pour laquelle Ludovico l'aime encore davantage. Il lui pose la main sur l'épaule en un geste qui lui aurait encore semblé inimaginable quelques heures plus tôt. « Elle mourra, Aristus. Mais je t'en conjure, tu dois partir, te mettre à l'abri. Luperque a besoin de toi contre l'Arquesylve, contre...

— ... contre Vexine », le coupe l'empereur. Ludovico lutte contre l'envie de l'étreindre. « Fort bien. Pars sans attendre pour le palais, je t'y rejoindrai quand j'aurai terrassé cette abomination. Prends six hommes avec toi et...

— Non, ils sont ta garde, ils doivent veiller sur toi. Les légionnaires me suivront. Pars, Aristus.

— Tu l'as dit toi-même. Ils me protégeront. » Il laisse courir son regard autour de lui. « En avant. »

Non loin, la pilleuse se relève en titubant alors qu'ils s'apprêtent à prendre leur adversaire en chasse. Salone la rejoint, Phryxus derrière lui. Les yeux hagards de l'esclave ne semblent plus rien voir. Il suit le mouvement avec hébétude, parant çà et là un assaut à gestes d'automate.

Ludovico se lance au pas de course derrière Aristus sur les traces de la guerrière, suivi d'un petit groupe de légionnaires. Salone tourne la tête vers l'arrière du couloir, d'où leur parviennent des glapissements sortant de poitrines impossibles. Ysengre le prend par la main et ils emboîtent le pas du centurion.

La forme grotesque occupe toute la largeur du couloir et progresse devant eux, roulant sur les corps qui gisent à terre. Elle emprunte un escalier que ses poursuivants gravissent à leur tour. Les murs résonnent du fracas de la pierre maltraitée. Arrivés à l'étage supérieur, ils ne perçoivent plus du monstre que le son de ses griffes contre le roc. Ludovico avise les striures défigurant fresques et mosaïques. Les sons d'un combat inégal leur parviennent du devant. Il avance, le regard vide, comme porté par la marche sûre de la garde impériale autour de lui, par la présence d'Aristus, droit et résolu. Peut-être peut-il se cramponner à sa force... Peut-être sa volonté de ne pas fuir, d'affronter la créature que Lilith a envoyée contre lui pour l'abattre, pour décapiter l'empire, l'aidera-t-elle à tenir. À ne pas se dissoudre trop vite dans le souvenir de Suavia, qui n'a jamais existé et dont l'image s'est volatilisée devant lui.

À comprendre que c'est Lilith qu'il aimait.

Ils pressent le pas et montent une nouvelle volée de marches. Ludovico reconnaît bientôt le luxe des maîtres de Luperque.

Aristus sourit. « Bien sûr, ma loge... » Ses gardes avancent à ses côtés, anticipent les coups à porter aux monstres dont ils croisent la route et les abattent sans un mot, laissant le soin aux simples soldats qui les suivent de porter secours aux blessés dont on peut encore sauver la vie.

« Cette chose, elle devait me terrasser. Quel meilleur endroit pour cela que ma loge ? dit-il en lui souriant. Lilith veut régner. Vexine veut ma place.

Pour ça, elle doit me voler ma gloire... » Il sourit de nouveau. Car elle n'y parviendra pas.

Ils gagnent enfin le dernier couloir, éclairé de torchères. À son extrémité, la double porte enfoncée laisse entrevoir ce qui reste de la loge impériale, dont les fauteuils et récamières sont éparpillés au sol parmi des restes partiellement humains. Derrière la guerrière de Lilith, qui contemple les lieux d'un regard hésitant, comme si elle comprenait enfin qu'elle n'a plus nulle part où aller, la Mureine se contorsionne dans le bassin.

Les derniers spectateurs prennent la fuite sur les gradins rouges de sang et laissent les soldats répondre aux assauts des sauvageries. Dans le ciel, des cavaliers montés sur leurs gargouilles portent la lutte aux monstruosité aviaires qui tentent de les transpercer de leurs serres ou de leur bec. Un combattant vaincu décroche parfois et tombe en virevoltant. Un cavalier mort pend à sa selle tandis que sa monture de pierre s'éloigne avec indifférence.

La guerrière de Lilith se retourne vers eux en serrant les poings, pousse un rugissement et bondit.

Les gardes pointent leurs javelots vers elle, la hampe calée contre le cuir de leurs sandales, et accusent le choc de la chose qui balaie les lames d'un revers de la main avant de percuter le mur d'hommes d'un coup d'épaule. Les corps volent en éclats et le cri d'Aristus donne le signal de la mêlée. Ludovico avance, abat son poignard, saute de côté, se baisse, bondit sans s'éloigner de son empereur. Son corps est aux commandes. Il exécute ses routines de soldat. L'affrontement n'est pas terminé, mais son issue existe déjà. Il soupire intérieurement et laisse le bien-être l'envahir. Il aime son existence de soldat. Agir sans avoir besoin de penser. Ne plus être qu'un enchaînement de mouvements efficaces, répétés et entraînés, et attendre la fin du combat. Quelle simplicité...

Plusieurs hommes sont tombés autour d'eux. Le sol glisse. Mais la guerrière de Lilith saigne. Le mépris de son sourire n'est plus qu'une façade. Elle va mourir et elle le sait. Cette lueur grise dans le regard...

Elle recule, abandonne du terrain et se rapproche de la margelle délimitant le bord de la loge, à une vingtaine de mètres au-dessus de l'eau. Elle jette des regards de plus en plus fréquents au bassin, où l'on aperçoit parfois le flanc de la Mureine qui crève la surface. Les assauts d'Aristus redoublent de vigueur. Tout est clair. Tout est juste. Le clou du spectacle.

Les gardes forcent la guerrière à reculer, qui cède et regarde en arrière, consciente du sort qu'Aristus lui réserve.

Puis la Mureine sort la tête de l'eau.

Elle se dresse avec une fierté de prédateur face à la loge impériale, qu'elle contemple de ses yeux vides. L'eau ruisselle en cascade sur son corps serpentin. Sa gueule entrouverte laisse apparaître les rangées de ses dents fines. Un morceau de coque y est encore coincé.

Les combattants ont un bref mouvement de recul et la guerrière se tourne vers l'empereur. Le blanc de ses yeux est injecté de sang. Son sourire, plus large que jamais, semble désormais ciselé, taillé à même son visage en une crispation grotesque.

Ludovico attend le signal.

Tout sera terminé. On aura terrassé les hommes-bêtes. On mettra Vexine à genoux. Car Lilith aura perdu sa guerrière. Celle qu'elle a conçue durant des mois, des années peut-être avant de l'envoyer tuer Aristus. Mais on n'abat pas aussi facilement la tête d'un empire. Même avec l'aide des négociants à collants de Vexine et de leurs préciosités. Même par le mensonge et la félonie.

Mais Suavia... Ludovico ferme les yeux.

Si je t'ai touchée, si je t'ai aimée... N'as-tu pas existé ? J'ai eu peur pour toi, j'ai craint pour ta vie, ta présence m'a manqué comme elle me manque maintenant, tes caresses m'ont soigné, ton regard m'a accompli, tout ça je ne l'ai pas rêvé, tout ça est aussi vrai que le vide qui s'est ouvert sous moi, en moi... Et tu n'existais pas ? Aristus va charger. Il va porter le coup de grâce à ta créature, la précipiter dans le néant... Non, je n'ai rien rêvé. Je n'ai rien rêvé du tout. Tu étais une autre, c'est juste ça.

Sur un signe de l'empereur, les soldats de sa garde pointent de nouveau leurs javelots sur la guerrière. Aristus brandit son cimeterre. Ludovico fait avec eux un premier pas. Elle expulse de ses naseaux un air brûlant. Son sourire n'est plus qu'une crampe.

Un deuxième pas.

Les armes vont la transpercer si elle reste immobile. Derrière elle, la Mureine recule, droite et noble, et s'enfonce lentement dans l'eau.

Au troisième pas, la guerrière se raidit et pousse un rugissement de... Ludovico cherche à comprendre. Pas de colère. Ni de peur.

Un rugissement de courage.

Le quatrième pas n'a jamais lieu.

Elle se redresse, se retourne et court vers le balcon. Le choc de ses pas sur le marbre fait frémir les murs. D'un bond étonnamment leste, elle prend appui sur la margelle et saute vers la Mureine.

Comme un chien qui attendait sa friandise, la créature marine détend le cou et jaillit vers sa proie. Elle ouvre une gueule aux muqueuses violacées et happe la guerrière de Lilith qui disparaît en hurlant.

Ludovico et Aristus s'approchent du rebord.

Oui, tu étais une autre. Celle que tu n'étais pas a disparu, et celle qui reste est perdue. Aristus vivra. Luperque vaincra. Rien ne me consumera plus jamais.

L'empereur contemple les sauvageries qui sèment encore la mort dans les gradins, les corps qui gesticulent, emportés dans les airs par des oiseaux grotesques, puis il se tourne vers Ludovico.

« Nous avons vaincu son assassin et je vivrai. Le complot de Vexine a échoué. Mais l'ennemi fait encore des ravages. » Ludovico l'écoute sans oser l'interrompre. Ses épaules se sont-elles affaissées ? Il aimerait se cacher, se soustraire à son regard de lumière. Il se sent sale.

« Aristus... » commence-t-il. Il hésite, cherche ses mots.

Ils tournent tous deux la tête vers Ysengre, qui pénètre enfin dans la loge. Salone et Phryxus restent à l'entrée. La pilleuse hésite devant l'empereur,

qui fronce les sourcils en la voyant. Elle déglutit et se passe la langue sur les lèvres. Puis elle se tourne vers Ludovico. « Lilith est toujours là, derrière nous, quelque part dans les couloirs... J'ignore si... » Elle danse d'un pied sur l'autre, comme contrainte d'énoncer une vérité douloureuse à formuler. « Aristus, fait Salone en s'approchant enfin, la sorcière est ici, ici même, entre ces murs... »

L'empereur se tourne vers lui. Ludovico a l'impression qu'il va le regarder, lui reprocher de ne pas avoir parlé. Il le voulait, pourtant. Le souvenir de Suavia... Ses cheveux longs et noirs, flottant autour d'elle... Elle l'observe de ses yeux sombres où luit un éclat de cristal.

« Alors tout sera fini aujourd'hui. » La chaleur de sa voix le tire de ses pensées et un sentiment de saleté le submerge de nouveau. « Où se... »

Il n'achève pas sa phrase.

Un grondement retentit. À l'intérieur du bassin, l'eau semble bouillir. Des bulles en crèvent la surface avec des bruits de cloaque. Une puanteur saline se répand dans l'atmosphère. Le grondement enfle, projetant sur les bords des mottes d'écume. Des gerbes giflent la pierre des premiers gradins. La surface de l'eau enfle et commence à déborder. Puis une forme encore engloutie se dessine. Elle croît par saccades. Elle se précise en remontant et Ludovico sait que la Mureine n'existe plus. Aristus fait un pas en arrière sans pouvoir détourner les yeux.

Ce qui reste de la Mureine en a toujours le corps allongé, mais sa masse s'est épaissie pour ne plus tenir qu'à peine dans l'enceinte du bassin. Quand elle se dresse de toute sa hauteur et qu'une nouvelle vague de puanteur marine déferle sur eux, ils remarquent d'abord la tête. Plus large, dotée de traits frustes formant presque un visage. Dans un orifice entre gueule et bouche garnie de crocs, on pourrait lire un mépris écœuré. L'eau ruisselle sur sa peau verdâtre et sur les gradins assaillis par le ressac, emportant les corps. Des bras aux muscles boursoufflés prennent appui sur les sièges de pierre de part et d'autre de l'eau. De l'autre côté du bassin, l'extrémité d'une queue à la pointe effilée saille de la surface et frétille, se balance

comme en signe d'indécision. La chose tend les bras sur la pierre, qui déjà s'effrite, gonfle la poitrine et pousse un hurlement hadal qui fait vibrer les murs autour d'eux.

Le léviathan est né.

OceanofPDF.com

Salone tire Aristus en arrière et les gardes reculent avec lui. Le regard de Ludovico passe de l'empereur au monstre. Il n'est pas seulement là pour assassiner l'autorité suprême de la Lupanie, mais bien pour faire de Luperque un champ de ruines.

Comme ils se sont trompés.

Face à eux, le léviathan abat ses poings griffus et commence son œuvre de destruction. Des gravats tombent du plafond. Ludovico perçoit enfin la voix qui lui crie des mots qui ne l'intéressent pas et la main qui lui tire le bras. Il finit par se laisser faire par Ysengre, qui l'emmène vers le couloir. L'empereur et ses gardes ne sont plus là. Ils ont fui. Comme il fuit à son tour pour faire plaisir à la pilleuse.

Ils dévalent le couloir jonché de corps. Ysengre le tient par la main. Et Lilith ? Est-elle encore dans la cellule ? Que va-t-il lui arriver ? Il faudrait s'assurer de sa... Il ne parvient pas à mener sa pensée à son terme et manque de s'effondrer. Devant eux, Salone leur crie de se hâter.

Phryxus est avec eux. Le danger semble l'avoir redressé. Comme s'il avait retrouvé son estime de lui-même. Je suppose que nous sommes maintenant compagnons ? Liés l'un à l'autre par celle vers qui nous levions les yeux...

Une série de chocs ébranle les murs et le sort de sa torpeur. Une pluie de gravats tombe des fissures qui s'ouvrent au plafond. Il lâche la main d'Ysengre et tous courent dans la pénombre saturée de poussière.

« Centurion, crie Salone, une aire, n'importe laquelle !... » Ludovico le saisit par le col. Ce n'est pas fini. Elle n'a pas encore gagné.

« Aristus. Par où est-il passé ? » Ses paroles lui semblent à peine audibles, mais Salone les comprend. « Par là, fait-il en désignant le couloir qui court devant eux. Ses gardes l'ont emmené par là. Tu penses... Trouverons-nous à temps de quoi le rejoindre ? » Ludovico ne desserre pas sa prise sur son

col. Ils doivent partir, oui. La bête va détruire le cirque. Mais il tourne la tête en arrière, dans la direction opposée. Vers la cellule. Vers Lilith.

Une main lui saisit le poignet. « Non. » Le visage de Phryxus tremble devant lui. L'esclave a planté les yeux dans les siens. Non. Nous pouvons partir. Nous pouvons nous échapper. Tout se termine. Elle a eu ce qu'elle voulait. Nous avons fait ce qu'elle attendait de nous et elle nous a aimés tout du long. Jusqu'à la fin. Alors maintenant, partons. L'aimer n'a plus de sens.

« Nous les rattraperons, dit Ludovico en lâchant le col de Salone. Nous devons protéger l'empereur. »

Ysengre se met à courir alors qu'une nouvelle secousse ébranle les murs. Ils pressent le pas derrière elle. Un fracas de pierre brisée mêlé à un sifflement de serpent retentit en provenance de la loge et un nuage de poussière dévale le couloir et les rattrape, plongeant la lumière des torches dans une opacité de bruns. Ludovico manque de percuter Ysengre, qui a dû ralentir. Phryxus et Salone s'arrêtent juste derrière eux.

Ludovico avise la lueur floue d'une torche dont il s'empare en toussant et qu'il lève aussi haut que possible. « Par ici ! »

Ses yeux le piquent, il a l'impression de respirer de la terre. Ils ne les rattraperont pas. Ils doivent quitter le couloir s'ils ne veulent pas étouffer. Il s'approche du mur et y fait glisser sa main. Une porte de bois ferrée. Elle racle quand il tire dessus, mais elle finit par céder. Une aire, qui s'ouvre sur le flanc du cirque. Ils sortent, crachent la poussière, toussent et pleurent plusieurs secondes, la peau brunie. Puis ils inspirent à grandes goulées l'air de l'extérieur. Le sol se lézarde déjà. Tous ont l'impression de sentir le choc des coups portés au cirque par la bête.

Ludovico promène le regard sur la ville en contrebas. Les combats ont fait rage dans les rues désormais parsemées de corps humains ou non, de charrettes renversées, d'étals écroulés et de débris. Des cris proviennent encore des intérieurs, des venelles et du ciel, où les choses-oiseaux poursuivent leurs mises à mort ou luttent contre les cavaliers.

Ludovico gagne un escalier en colimaçon qui descend jusqu'au sol et les autres le suivent en silence. Ils s'éloignent du cirque en courant.

Lilith, si elle est encore à l'intérieur, mourra quand tout s'écroulera. À moins que sa magie la sauve, à moins qu'elle ait de la chance, à moins qu'elle ait déjà quitté les lieux, à moins...

Il s'empêche de regarder en arrière et fouille les alentours du regard.

Salone se tourne vers lui. Le vieil homme puise dans ses dernières réserves. « Aristus doit rejoindre le palais, c'est la marche à suivre en cas de...

— Je sais, il s'y dirige en ce moment même, répond Ludovico sans le regarder. Nous l'y suivons. À pied. Jusqu'à ce qu'on trouve mieux. »

Il s'approche du corps sans vie d'un soldat, ramasse son javelot et le lance à Phryxus, qui l'attrape avec une expression de gêne. Puis il s'engage en courant dans l'artère la plus proche sans se préoccuper de ses compagnons et lève les yeux au ciel. La silhouette du palais, à bonne distance, évoque la forme d'une poire renversée à travers le rideau de fumée et de poussière qui flotte désormais au-dessus de Luperque. Aristus ne peut l'avoir déjà atteint.

Il scrute en vain le ciel à la recherche d'un attelage, d'un groupe de gargouilles volant vers le palais. Mais c'est inutile. Les sauvageries ailées s'efforcent certainement de le ralentir, de l'empêcher de rejoindre la sécurité de sa demeure par la voie des airs. De le maintenir au sol, où d'autres monstres tenteront de le mettre en pièces.

Un son assourdissant retentit derrière eux tandis que le léviathan fait enfin s'écrouler le cirque en une gerbe de poussière et d'eau, qui se déverse dans les rues alentour en une lame emportant tout ce qui s'y trouve. Il extrait son corps sans jambes des ruines encore frémissantes et pousse vers le ciel un rugissement de triomphe. Puis la créature de Lilith roule hors des décombres, sa queue battant l'air et les bâtiments à proximité, pour poursuivre ses ravages dans la ville.

Ludovico pense au monstre derrière lui, au palais qui flotte loin devant eux, aux dangers de la ville tout autour...

Et puis il y a Lilith. Sa mort, sa possible survie. Ce qu'il espère.

Ils poursuivent leur course et esquivent l'assaut d'un bipède aux bois bruns, au corps recouvert par endroits d'une fourrure roussâtre et aux pieds tenant d'une parodie de sabots. Ils le mettent à mort puis débouchent sur une place déserte. Les combats semblent avoir tout dévasté. Ils s'approchent d'un attelage abandonné.

À l'intérieur du char renversé gît un jeune soldat au flanc imprégné de sang. Il lève un court poignard quand ils se penchent sur lui. Ludovico ne lui prête pas attention et se dirige vers les chaînes de l'attelage, dont il éprouve la solidité à gestes rapides. Il s'approche ensuite d'une première gargouille assoupie à même le sol et lui flatte l'encolure. Ysengre fait de même avec la seconde bête, assise contre un mur. Phryxus se penche sur le blessé et tente quelques soins. « C'est fini », dit soudain Salone.

Le conseiller se tourne vers eux, le visage fendu d'un sourire triste. « Je suppose que nous avons tout tenté pour Luperque... Qu'en penses-tu, centurion ? Notre erreur est-elle pardonnable ? Avons-nous péché par excès de confiance ? Par orgueil ?

— Rien ne balaiera la capitale de l'empire, crache Ludovico sans interrompre ses préparatifs.

— Tu as raison, centurion. Rien ne la balaiera. C'est bien pire. Elle n'aura jamais existé. Tout sera englouti... »

Ludovico suit le regard de Salone. Des décombres du cirque déborde une brume épaisse. Elle s'écoule sur les murs de pierre encore debout, dégouline et se répand dans les rues, les forums, les demeures. Elle s'infiltre par chaque interstice dans le bois des portes et des volets.

La vape.

La vape qui avait toujours épargné Luperque. Qui ceint Vexine et sourd parfois des profondeurs de l'Arquesylve. La vape qu'Aristus et ses prédécesseurs repoussaient par leur seule magnificence.

La vape que Lilith a lancée sur Luperque.

Ludovico se rend compte qu'il a cessé de réveiller la gargouille. Celle d'Ysengre est déjà debout et la pilleuse la mène par l'encolure près du char. Il se force à se concentrer.

L'empereur. Lui seul peut sauver la ville.

Il attelle sa bête et monte sur le véhicule avec les autres, puis ils prennent leur envogue. La ville s'éloigne sous eux et leur révèle le quadrillage de ses rues où, près des ruines du cirque, la vape se déverse comme une marée de mort laiteuse.

Autour d'eux, les monstres ailés se sont faits plus rares, mais les combats se poursuivent en contrebas. Plusieurs foyers d'incendie projettent vers le ciel leurs colonnes de fumée. Le palais flotte devant eux, sous ses sept ballons. Ludovico fait claquer les rênes et jette un regard en arrière. Le léviathan tire sur ses bras et roule sur Luperque, balaie les bâtiments, se redresse et rugit puis se jette plus avant, écrasant hommes et bêtes. Ils distinguent en contrebas une cohorte désorganisée, qu'un gradé quelconque envoie à la mort, courant en direction du monstre. Ludovico redonne un coup sur les rênes et les gargouilles accélèrent en brailant. Il scrute le ciel, fouille des yeux les rues à la recherche d'Aristus et de ses gardes.

Sous le palais.

Un frémissement de striures gris et brun attire son attention. Les choses-oiseaux s'amoncellent sous la structure, près de l'un des plots de marbre où s'enfoncent les chaînes l'empêchant de partir à la dérive, comme une nuée de mouettes au-dessus d'un banc de poissons. On distingue la forme d'un char sous les silhouettes dansantes, et l'ombre d'hommes qui se battent. « Là », crie Salone en pointant la mêlée du doigt.

À côté de Ludovico, Phryxus serre les poings, le visage rougi de colère. Le centurion suit son regard.

Dans une rue proche, une masse de ténèbres progresse vers le combat. Elle souffle et gronde, profonde comme un abîme de rien. Des poches de vape naissent derrière elle. Elle aura bientôt atteint Aristus et ses gardes.

Ludovico va donner un coup de rênes brutal pour les rejoindre, mais il se ravise. La plate-forme impériale n'est plus qu'à quelques dizaines de mètres de la mêlée, flanquée de ses deux statues de lion. À leur verticale, l'ouverture qui bée dans la base du palais crache des corps. Les choses-oiseaux tentent d'y pénétrer et, sans qu'ils puissent les voir, elles livrent bataille dans la baie d'embarquement contre les soldats stationnés à bord. L'un d'eux tombe de temps à autre, emporté par un adversaire. C'est parfois un monstre qui chute en virevoltant, une aile percée ou coupée.

« Ludovico, fait Salone en lui saisissant le bras, peu importe qu'ils rejoignent la plate-forme s'ils ne peuvent monter... » Il se passe la langue sur les lèvres. « Si nous parvenons à chasser les choses qui s'attaquent à la baie, nous pourrons leur porter secours. Les soldats sauront leur frayer la voie... » À leur côté, Phryxus contemple Lilith, qui progresse vers Aristus.

« Au palais, Ludovico... » Ysengre lui a posé la main sur le bras. Le contact de cette aventurière qui ne pense qu'à sauver sa peau le répugne. Le fracas du léviathan, qui donne libre cours à sa rage dans la ville, résonne à leurs oreilles. Puis il fait claquer les rênes et les gargouilles accélèrent, prenant de l'altitude.

Ce sera le faîte du palais, alors. Sous les ballons. Ou n'importe quelle aire qui nous permettra de monter à bord.

Il se force à ignorer la bataille en contrebas et scrute l'édifice flottant. Il avise bientôt une structure de bois saillant à l'horizontale. Un escalier en colimaçon mène à une ouverture dans le palais. Un cavalier pourrait s'y poser sans problème. Mais un char...

Ludovico frissonne. Ce ne sera pas suffisant. Elle sera sur lui avant qu'il ait atteint la plate-forme. Et elle le retiendra le temps qu'il faudra au léviathan pour... Il imprime une impulsion brutale à ses bêtes, qui se cambrent à quelques mètres de l'aire de fortune. Le char la percute et se renverse. Ludovico saute au moment du choc. Ysengre a bondi derrière lui. Salone roule à côté d'eux en criant.

Le centurion se redresse et court vers l'escalier, mais il ne peut s'empêcher de se retourner. La pilleuse de tombes aide Salone à se relever. Le vieil homme serre son bras gauche contre lui en grimaçant de douleur. Sur le char qui glisse vers le vide, Phryxus tente de se saisir du soldat inconscient. Un craquement retentit.

L'aire.

Le bois se brise autour d'eux alors que les gargouilles dérapent, perdent l'équilibre et s'agrippent au sol pour ne pas se laisser emporter par le poids du char. Ysengre tire Salone en arrière. « À l'intérieur ! » crie quelqu'un. Salone, peut-être.

Le char entraîne les gargouilles dans sa chute sans que Phryxus ait pu les rejoindre. Ils les entendent racler le flanc du palais, brisant pignons, encoignures et balustrades mal agencées. Puis plus rien, si ce n'est le brame de l'une des montures. Phryxus a disparu avec le char.

Ludovico s'interdit de penser davantage à ces dernières secondes, se relève et grimpe l'escalier. Lorsqu'ils pénètrent enfin à l'intérieur du palais flottant, dans un étroit couloir de guingois, il se force à faire halte.

Aristus est en bas. Il faut libérer la baie, afin de faire monter la plateforme quand il y aura pris pied. Puis il faudra...

Que faudra-t-il, au juste ? Se barricader ?

« Salone, dit-il en se tournant vers le vieil homme, qui serre les dents pour contenir la douleur de son membre brisé, le palais a sa chambre secrète. Sa salle cachée, où Aristus peut se mettre à l'abri... Où est-elle ? Tu le sais.

— Ce que je sais surtout, centurion, c'est qu'elle ne nous servira à rien quand le léviathan lèvera les yeux, qu'il lancera sur nous la pointe de sa queue et que les monstres de Lilith réussiront à crever les ballons qui portent l'édifice. » Ysengre écoute sans rien dire.

Le vieil homme a le regard brillant, comme s'il contemplait en lui-même des horizons qu'il n'aurait jamais cru découvrir un jour. « Salone !... » Ludovico a presque crié. « Je peux le faire monter à bord, je peux le faire vivre assez longtemps pour...

— Et le reste, c'est à moi de l'inventer, c'est ça ? répond-il avec un sourire. Eh bien, centurion, il ne me reste plus qu'une idée. Une seule ressource. Tout a disparu. Tout a été détruit ou presque. Mais nous avons toujours le protocole.

— Qu'est-ce que tu...

— Suivez-moi, tous les deux. J'ai besoin de vous. Nous verrons bien où tout cela nous mènera. » Salone fait un pas dans le couloir en refusant le bras qu'Ysengre lui propose.

Il les guide dans une série de coursives aux murs irréguliers. Les matériaux, les angles, les inclinaisons changent en permanence autour d'eux. Ils ne voient personne. Les seuls sons qui leur parviennent sont ceux de la ville au-dehors, théâtre du combat qui s'annonce entre Lilith et Aristus, de la cruauté des sauvageries et des ravages du léviathan. Quand enfin il fait halte à côté d'un lambris séparant une mosaïque d'une couche de stuc, son visage brille d'un voile de transpiration. Sa respiration est un peu trop rapide.

« Ysengre, presse cette latte. » La jeune femme s'exécute et le panneau de bois révèle une plaque de cuivre rivetée à la structure du palais. Trois rouleaux ornés de chiffres en occupent le centre, à côté d'une poignée tournant sur elle-même. Salone se penche et manipule les rouleaux avec maladresse, les réglant sur une séquence qu'il va chercher aux tréfonds de sa mémoire. « Tourne », ordonne-t-il à Ysengre. Elle obéit et la poignée pivote jusqu'à s'enclencher avec un cliquetis. Elle remet le panneau en place sur un signe du vieil homme.

« Il y en a six autres, un peu partout. Si nous les actionnons tous, nous avons une chance de le sauver. » Il se redresse. « Pars, centurion. Chasse les sauvageries de la baie. Ysengre m'accompagne. Je n'y arriverai pas seul.

— Et ensuite ?...

— Ensuite, fait-il en reprenant son souffle, nous te retrouverons dans la baie. Nous devons agir dès que l'empereur sera sur la plate-forme. » Ludovico reste interdit. « Allez ! » crie Ysengre à son adresse.

Il dévale le couloir, débouche sur un passage plus large et finit par se situer. Il descend des marches de marbre, contourne des colonnes de bois et s'inquiète bientôt du fait qu'il approche de la baie à la base du palais alors qu'il a perdu son arme sur les planches de l'aire. Tant pis, il improvisera.

Il perçoit bientôt les premiers sons de l'assaut. Une dernière volée de marches, puis il ouvre une double porte.

Au centre de la grande salle aux parois striées de conduites de cuivre et d'appareils à cadrans et à leviers s'ouvre le trou devant accueillir la plate-forme. Des garde-fous de métal courent tout autour. Les chaînes fixées au plafond passent par l'ouverture et attendent de s'enrouler sur leurs roues.

Les quelques soldats encore présents affrontent les sauvageries ailées, qui tentent de les précipiter dans le vide. Ludovico repère un cadavre de soldat et récupère son cimenterre et son bouclier. Puis il se jette dans la mêlée.

Son arrivée prend les assaillants par surprise et les soldats en profitent pour reprendre le dessus. Ludovico frappe, bloque, tranche des serres qui voudraient l'emporter, pare, crie des ordres. D'autres créatures pénètrent par l'ouverture, jaillissant comme des diables emplumés, et les combats redoublent d'ardeur.

Où en sont-ils ? Aristus est-il déjà sur la plate-forme ? Est-il seulement encore en vie ?

Son corps n'est plus qu'automatismes et dans sa tête tourbillonne son angoisse pour l'empereur. Alors il faut se battre. Vaincre en haut, libérer le passage, le faire remonter. Car il atteindra la plate-forme. Ça ne fait aucun doute.

Les secondes de mouvements, de coups, de parades, d'esquives et de bottes se fondent en une éternité dont il prend peu à peu conscience. Puis il doit lentement se convaincre, sans qu'il sache vraiment combien de temps s'est écoulé, qu'ils sont en train de l'emporter.

La double porte s'ouvre soudain et laisse entrer Ysengre, accompagnée de trois hommes en tenue de combat légère. Chacun a le doigt sur la penne d'une flèche encochée à un arc court. Salone les suit, un peu en retrait, le

visage plus livide que jamais. Les projectiles fusent, éliminant leurs derniers adversaires, et les archers prennent place autour de l'ouverture, une nouvelle flèche à la corde.

« Où est Aristus ? » demande Ysengre en s'approchant de Ludovico. Il essuie d'un revers de la main le sang qui s'écoule de son crâne et se remémore le méchant coup de bec qu'il n'est pas parvenu à esquiver. Puis il se redresse, gagne l'ouverture près du pupitre de commande et prend appui sur la rambarde. À quelque deux cents mètres au-dessous, la bataille se poursuit près de la plate-forme. Les gardes qui la tenaient se sont joints à la mêlée et se battent maintenant auprès de leur empereur, dont l'armure étincelle dans la grisaille de fumée mêlée de poussière. Tout autour se pressent des sauvageries innommables, des choses à soies, à bois et à crocs, des vouivres louvoyantes et des plantigrades difformes. Les coups s'abattent sur la chair ou le métal sans qu'on puisse clairement séparer le chasseur de la proie.

Lilith s'est approchée, telle une encre au noir si profond qu'on s'y noierait. Elle laisse les enfants de l'Arquesylve se battre et mourir. Aristus et ses gardes ne sont plus très loin. Salone prend place près de Ludovico. « Dès qu'il aura pris pied, actionne le levier et donne le signal à Ysengre. » Ludovico hoche la tête sans pouvoir détacher les yeux de la bataille en contrebas.

Salone quitte la salle en titubant. À côté d'eux, les archers laissent la pointe de leur flèche errer sur le vide, suivant les formes qui passent à leur portée. L'un d'eux tire parfois, crachant la mort à vitesse fulgurante avant d'encoher une nouvelle flèche avec la même rapidité. Ludovico resserre les doigts sur le garde-fou.

L'empereur a atteint la plate-forme. Il frappe de tous côtés, recule d'un pas sûr, perçoit la présence autour de lui de ses gardes qui taillent et bloquent la mort. Quelques secondes encore. Ysengre rejoint la double porte en courant, s'arrête sur le seuil et se tourne vers Ludovico. Le centurion lève la main, les yeux fixés sur Aristus.

Il l'abat enfin d'un geste sec et abaisse le levier du pupitre à côté de lui. Le mécanisme s'enclenche, les roues se mettent à tourner et la plate-forme entame sa montée.

Aristus et ses hommes sont à bord. Ils repoussent les deniers assaillants, des choses souples, canines et fureteuses capables de se cramponner. Lilith, jusqu'alors immobile, rejoint enfin ses enfants. On ne devine plus sous la plate-forme qui s'élève qu'une masse de griffes, de crocs et d'obscurité bruissant sous le gibier qui s'échappe.

Ysengre s'éloigne et crie quelque chose à Salone. La plate-forme monte vers eux à une lenteur désespérante. Les archers décochent toujours leurs flèches par intermittence, sans pouvoir prendre pour cible les créatures ailées qui s'acharnent contre l'empereur. Quelques instants encore et elles seront à portée.

Une légère secousse ébranle le palais, suivie de très près par plusieurs autres. Il en compte sept.

Les ancres.

De sa position, il aperçoit la courbe de l'une des sept chaînes reliant le palais au sol. Elle tremble. Un cliquetis résonne autour de l'édifice. Ludovico contourne l'ouverture et fouille les airs du regard. Une autre chaîne reliant le palais à son plot de marbre. Il se penche. Puis il aperçoit l'anneau massif glissant sur les maillons.

Du bois épais cerclé de fer. L'anneau tombe en cliquetant sur la chaîne. On devine des formes rondes sur sa surface. Les créatures ailées planent tout autour, observent. Puis le premier anneau atteint son plot et explose.

Des blocs de marbre fusent en tous sens, colorant l'atmosphère de poussières claires. Libérée de son ancre, la chaîne pend aussitôt à la verticale. Ludovico repose les yeux sur la plate-forme et sourit. Les créatures virevoltent tout autour. Il sent presque la panique dans le battement de leurs ailes. Une seconde explosion se fait entendre en provenance d'un point invisible depuis sa position, puis d'autres, en une succession de grondements et de nuages tièdes.

L'assise du palais flanche soudain et Ludovico se cramponne au garde-fou pour ne pas tomber. Tout l'édifice s'incline. Objets et corps sans vie glissent autour de lui, certains tombent dans le vide. Privée de six des chaînes destinées à lui conserver un semblant d'assiette, toute la structure penche. Ludovico hurle le nom d'Aristus.

En contrebas, la plate-forme monte toujours. Sur la dernière chaîne passant à proximité, le septième anneau porteur des poudres explosives poursuit sa descente. Il sent Ysengre sourire à côté de lui. Puis elle se raidit.

Les sauvageries ailées se rassemblent autour du dernier anneau. Elles s'y cramponnent, battent des ailes, les bras tendus par l'effort, et en bloquent la chute. Ludovico crie un ordre à l'adresse des archers en tendant le bras vers elles. Les flèches pleuvent. La distance empêche la plupart d'atteindre leur cible. L'anneau ne descend plus. Le fracas du léviathan qui déverse sa colère sur la ville se fait plus fort.

Il cherche un javelot du regard, quelque chose à lancer. Rien. Où est Salone ? Il pose presque la question à Ysengre. Que pourrait faire le vieil homme de toute façon ?

Une monture. C'est sa dernière chance. Où est l'aire la plus proche ? Ysengre crie son nom en tendant le bras vers le vide.

Une gargouille dans le ciel empoussiéré. Un cavalier. Seul dans les airs, il pointe un javelot vers l'avant et fond sur l'anneau. Un reste de chaîne pend aux pattes de la bête.

Un monstre froid, qui file vers ce que la vie lui réserve. Comme il a changé, pense Ludovico. Il est respectable, désormais. Les larmes lui viennent. Car Phryxus va tout terminer. Cet animal en a la force. Qui sait comment il a survécu à la chute du char... Il a réussi, pourtant. Il a attrapé quelque chose, une aspérité sur le flanc du palais, un morceau de cordage... Il s'est accroché. Il a tenu.

Phryxus se dresse sur ses étriers, l'arme dans une main et les rênes dans l'autre. Les sauvageries volantes l'ignorent, empêchant l'anneau d'atteindre

le plot, d'exploser et de libérer le palais. Tout pour donner au léviathan le temps de les rejoindre et de détruire Aristus.

Oui, Phryxus va réussir. Car il ne veut pas pardonner. Il ne peut pas. Il l'a trop aimée. Il serait quelqu'un d'autre s'il agissait autrement. Alors il va réussir et Ludovico pleure.

La monture glisse dans le ciel, plane en arc de cercle. Quelques sauvageries s'approchent enfin sans parvenir à infléchir son cap. Puis Phryxus pique sur l'anneau et ses bombes, brandit son javelot et saute en hurlant.

Le souffle de l'explosion les projette en arrière et ils manqueraient tous de tomber si, la dernière attache du palais rompue, l'édifice ne retrouvait pas aussitôt son assise.

La brusque montée de la structure volante les écrase. Puis Ysengre se redresse et chasse les cheveux qui lui recouvrent le visage. Elle se penche par-dessus le garde-fou.

La septième chaîne pend, brisée à mi-hauteur. Aristus, ses soldats, les sauvageries, la plate-forme... Tout a disparu. Ne reste plus sur le sol de la ville qui s'éloigne sous ses yeux qu'un amas de métal, de corps et de pelages que la forme noire de Lilith recouvre de son obscurité.

La silhouette du léviathan apparaît. Il hurle vers eux, s'enrage et meurtrit Luperque autour de lui. Au loin, le scintillement de la mer où il s'en ira bientôt semble murmurer que le monde a aussi des choses belles à offrir.

Ysengre s'écarte du vide, titube, pose les yeux sur les soldats, les archers qui comprennent eux aussi.

Salone apparaît dans l'encadrement de la double porte, courbé par la douleur. Les yeux qu'il pose sur Ysengre ne sont qu'une question muette. Ils glissent sur l'ouverture dans le sol, puis il s'approche et contemple la Lupanie qui s'éloigne.

Ysengre voudrait parler. Elle hésite.

Elle se tourne enfin vers Ludovico. Son visage est clair quand il lui rend son regard.

Il s'écroule.

OceanofPDF.com

On s'habitue au balancement. Le corps finit par s'y préparer de lui-même. Il anticipe, comme s'il en savait plus que moi. C'est le rythme, mais pas seulement. Il ne suffit pas de comprendre qu'après un côté il y aura l'autre et qu'on sera aspiré en sens inverse, avant que tout recommence. Je crois qu'il y a les sons aussi. Les planches, les tuyaux, la pierre, les cordages, les chaînes... Le palais qui gémit.

Il se plaint. Il meurt. Il bouge sous la douleur et on bouge tous avec lui.

Oui, j'y arrive mieux. Les premiers jours, je renversais de la soupe partout. Et je ne portais qu'un bol à la fois. J'ouvrais le bureau où Salone s'est installé, je lui donnais sa ration et je devais ensuite refaire tout le chemin avec mon bol à moi pour pouvoir manger en sa compagnie. Il m'attendait toujours, pas seulement par politesse. Son bras cassé le gêne et il a parfois besoin de moi. Il se laisse aider sans fausse pudeur.

Au début, je m'en voulais un peu de ne pas vraiment comprendre ce qu'il ressentait. Ludovico et lui... Ils ne seront plus jamais les mêmes. En fait, ils ont disparu. Ils ne sont plus là. Tels qu'ils étaient. Ils sont en train de se refaire, d'une certaine manière. De renaître. J'ignore s'ils y arriveront. On peut vraiment revenir d'une mort pareille ? Je ne vois pas pourquoi je le saurais. Je n'ai rien perdu, moi... J'ai quitté Vexine pour toujours, mais la ville est toujours là. Elle croît sur son marais et déploie ses influences. Alors que Luperque n'est plus que ruines et a sombré sous la vape.

La porte, enfin. Tout est tellement calme... Je pose un bol sur la desserte et ouvre. Salone lève les yeux en me voyant entrer. J'y lis toujours le même soulagement. Le palais dérive sans but depuis plus de deux semaines, alors je pense que je suis son ancre. La dernière fibre de corde qui le rattache à un monde qui existe encore quelque part, loin de nous. La fenêtre est entrouverte, mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il ne sautera pas. Son bras ne lui permettrait pas de se hisser sur le rebord, de toute façon. Pour ça

aussi, Salone est du genre à savoir se faire une raison. C'est en tout cas l'effet que me fait son sourire. Un peu triste, mais honnête. Celui d'un homme qui sait que la partie est jouée et qu'il n'y a plus lieu de se battre. Ça doit être ça, la liberté. Savoir ce qu'il est possible de faire ou pas, et agir en conséquence.

Il se penche sur le bol que je dépose devant lui et en hume le fumet. « Vous supportez ? dis-je en m'asseyant.

— Si c'est de la soupe que vous parlez, je suis comme tout le monde. Je n'avale que ça depuis des jours et j'aimerais avoir autre chose à me mettre sous la dent, mais ce n'est pas de mon ressort. » Il remue le contenu de son bol. « Quand nous n'aurons plus rien à manger, je sais qu'elle nous manquera. Alors, autant en profiter. » Il porte sa cuiller à sa bouche, souffle sur le liquide encore un peu trop chaud et avale.

Je pourrais le corriger et ajouter que je parlais de son bras cassé, mais je ne dis rien. Ce ne serait pas honnête. Je sais comment va son bras. Je sais qu'il est capable de vivre avec la douleur. C'est le reste qui m'inquiète un peu.

Salone semble comprendre mon silence. « Si nous nous en sortons...

— On nous trouvera, dis-je. Le palais est gigantesque. La nouvelle de la destruction de Luperque doit être connue, désormais. Je sais bien que le ciel... » Que le ciel est vaste. Quelle platitude. Et quelle vérité. « J'ai parlé à l'ingénieur, il pense pouvoir rassembler ce qu'il faut pour construire de quoi envoyer un message. » Salone lève les yeux vers moi. « Un transmetteur. Ce ne sera pas facile, mais Aristus a bien été forcé de composer avec la technologie. On trouve un peu de matériel dans le palais, en cherchant bien. C'est en tout cas ce qu'il m'a dit. » Salone ne bronche pas en entendant le nom de son empereur disparu, mais je regrette quand même de l'avoir prononcé. J'ai l'impression de ne pas respecter son deuil. S'il en souffre, il ne le montre pas.

« Oui, répond-il après un silence, quelque long-courrier captera peut-être notre appel de détresse. » Il sourit avec indifférence. « C'est ce que nous

pouvons toujours espérer. Et si nous avons effectivement un peu de chance, je suppose que vous ne retournerez jamais à Vexine ? »

Pourquoi me pose-t-il cette question ? Il sait bien qu'on me renverrait immédiatement aux Plombs ou qu'on me précipiterait du haut d'un pont. Que veut-il entendre ? Que pour moi non plus il n'est plus possible de revenir en arrière ? Que je suis comme lui, condamnée à me refaire un monde toute seule ?

« Vous le savez très bien. Je ne reviendrai jamais. C'est impossible.

— Pourquoi donc ? »

Sa question me prend de court. Le vieil homme fait semblant d'attendre une réponse en avalant sa soupe. Toujours ses petits effets...

« Salone, dis-je d'une voix triste.

— Je sais bien. Navagiero vous éliminerait s'il avait échappé aux flammes... Mais il a péri. Il ne peut donc plus rien contre vous.

— Et Zancani ?... Et Lilith ?

— Lilith ? » Salone prend plaisir à ne pas cacher son étonnement. « Mais... Lilith nous aime, voyons. »

Il avale de nouveau et plante ses yeux dans les miens. Son sourire a quelque chose de cynique. Comme s'il se haïssait d'avoir joué sans le savoir le rôle que la sorcière avait prévu pour lui. « Elle aime ceux qui la servent. »

Je reste immobile. J'écoute le vieil homme me dire ce que je savais sans jamais en avoir eu conscience. « C'est ce que j'ai fini par comprendre. Nous ne le savions pas, mais elle nous a toujours aimés. Et elle n'a pas cessé. Elle vous aime, elle aime Ludovico. Elle m'aime, moi aussi, même si je ne l'ai su que trop tard... Nous l'avons tous servie, sans même nous en rendre compte. » Il repose sa cuiller.

Je ferme les yeux. Le souvenir de l'eau me revient. Je dois sourire en y repensant... C'est parfaitement clair maintenant. Il n'y a pas de hasard, pas de coup de chance inespéré. Juste Lilith qui a besoin de moi et envoie une

de ses créatures me sauver la mise. Non pas une, mais deux fois. Le vieil homme a raison.

« Nous lui avons apporté le masque de Braciatius, poursuit Salone, nous l'avons menée jusqu'à Aristus, Ludovico l'a aimée et protégée, et nous avons protégé Ludovico. Elle a aimé Ruffel, elle aime ce mercenaire dont la trace a disparu, elle nous aime tous...

— Non. » La colère doit se lire sur mon visage, car Salone lève les sourcils. « Ce n'est pas vrai. »

Le vieil homme baisse les yeux. « Oui, vous avez raison. Phryxus l'a... Il s'est dressé contre elle. Ça n'a rien changé sur le fond, puisque Aristus et Luperque... Mais il a relevé la tête, même si ça lui a coûté la vie. Son dernier choix, celui qui a conclu son existence, était un choix libre, et non le fruit de sa volonté à elle. Je suppose qu'elle ne pourra jamais le lui pardonner », dit-il en souriant.

Je hoche la tête. Il était à elle, il l'a aimée comme personne d'autre dans sa vie, il a tué pour elle, il s'est battu, il a souffert, il s'est laissé torturer et humilier. Mais il s'est redressé. Peut-être est-ce bien le seul rouage d'émotions qui, dans la machination de Lilith pour soutenir Vexine, vaincre Aristus et libérer l'Arquesylve, n'a pas joué comme elle le voulait. Par cet ultime geste de fureur, Phryxus ne nous a pas seulement sauvés d'une mort certaine.

Je baisse le regard malgré moi. Les étages inférieurs du château. La pièce sombre où j'irai dans quelques minutes. Ludovico est en vie. Mais il n'a pas vaincu.

« Tout de même, dis-je après un silence dont j'ai du mal à estimer la durée, je ne rentrerai pas. Je... Je me sentirais en danger à Vexine. Et je ne saurais pas quoi y faire.

— Vous avez bien raison. Une ère nouvelle commence pour la Lupanie, et vous étiez simplement du mauvais côté. Vous n'avez plus rien à faire là-bas. »

Où donc cet homme finira-t-il ses jours ? Ses qualités de conseiller lui garantiront-elles l'accueil d'un gouvernement ? Il ne peut même pas prouver son identité...

Et si on nous recherche ? Si Vexine a décidé de donner la chasse au palais, de punir ses passagers ? Peut-être ceux qui nous trouveront nous livreront-ils directement à Zancani contre dédommagement. La ville nous fera un sort... Je vais devoir me grimer. Me faire passer pour une esclave. Quant à eux... Je verrai ce que je pourrai faire. Je ne suis pas sûre que Salone se prêtera au jeu. Il refusera probablement.

Il est fatigué. Tout ce qui le faisait, tout ce qui l'a construit dans sa vie a disparu. Personne ne peut dire s'il voudra d'une seconde peau dans l'existence.

« Oui, je suis certaine qu'on nous trouvera. Et pour la suite, nous verrons », dis-je en raclant le fond de mon bol. Il acquiesce d'un sourire.

Je m'approche et l'aide à finir son repas. Ce doit être une torture pour lui. Mais il ne proteste pas. Il supporte. Puis je lui essuie les commissures des lèvres et me lève.

« Il a mangé, la dernière fois ? »

Salone ne donne pas l'impression d'être vraiment inquiet. Mais il pose sincèrement la question, il veut savoir. Ludovico et lui partagent le même vide, après tout. Le même passé dont il ne reste désormais plus rien.

« Je ne crois pas, dis-je après une hésitation. Je ferai de mon mieux pour... » Je cherche mes mots. Pour qu'il ne disparaisse pas avec son empereur. Pour qu'il ne se perde pas avec Luperque. Pour qu'il ne s'évanouisse pas avec Suavia... avec Lilith. « Je vais m'occuper de lui. » Le vieil homme hoche de nouveau la tête et je quitte la pièce avec les bols vides.

Je descends le couloir, j'emprunte un escalier en colimaçon et je gagne l'étage de la salle du trône. Les vantaux en sont fermés. Le silence me met mal à l'aise. Un silence de passé. Tout est vide. Même les quelques serviteurs que je croise, qui maintiennent tant bien que mal la structure en

état de fonctionner et pourvoient comme ils peuvent à la survie de tous, ne parviennent pas à la remplir.

Je suis une nouvelle volée de marches et j'atteins les cuisines. Gardes et anciens esclaves s'affairent près de la marmite où chauffe encore ce qui reste de soupe. Certains me jettent un regard indifférent à mon entrée, les autres m'ignorent. Je remplis un bol propre, prends une cuiller et ressors.

Je suis enfin à la base du palais. Un réduit, près de la baie. On y entasse du matériel. Une ouverture près du plafond donne un peu de jour. Un peu d'air, aussi. Ludovico n'en est pas ressorti.

Je m'arrête devant la porte. Est-ce que je dois frapper ? Il ne répondrait pas de toute façon. J'entre.

Ludovico est assis par terre, adossé à des sacs de copeaux dont je n'ai jamais compris l'utilité. Le bol est vide près de lui. Il a mangé. Je ne m'y attendais pas. Et il est encore là. Je ne m'y attendais peut-être pas non plus. La baie n'est pas loin. Il ne lui faudrait pas une minute pour s'y rendre et plonger dans le vide. Quelque chose le rattache donc encore à l'existence. J'ignore quoi mais tant mieux.

Il ne réagit pas quand je pose la soupe près de lui. Je ramasse le bol vide et m'apprête à ressortir, mais je m'assieds finalement contre le mur.

Il n'y a plus rien en Ludovico. Son visage est calme. Son regard n'est que vide. Le regard de celui qui contemple le néant. Il ne sautera pas. Il ne veut pas mourir. Ni vivre. Ni rien.

Que pourrais-je bien lui dire ? Et pourquoi ? La compassion n'a plus de sens. Son empereur a péri. Luperque, son empire ont été détruits, ravagés par le léviathan. La bête s'en sera retournée dans l'immensité de l'océan après avoir joué son rôle. Il ne reste plus que la vape sur les ruines de la ville impériale et Vexine triomphante. Vexine et ses masques, son commerce et ses florins. Et entre les deux, l'Arquesylve.

Lilith y est-elle retournée ? Qu'elle ait survécu à l'explosion ne fait guère de doute. On ne tue pas la nuit, on ne tue pas la vape et les lois de son évolution, même quand elles s'incarnent dans... Dans quoi ? Une identité

peut-être, ou bien une émotion... Quelle que soit sa nature, elle doit avoir survécu. Elle nimbe probablement l'Arquesylve et ses enfants de sa présence. Elle passe sur les arbres, les combes et les mousses comme un souffle de tendresse et attend de devenir ce qu'elle doit devenir. Parce que, comme toute chose, ce qu'elle sera croît déjà en ce qu'elle est.

Mais ça, Ludovico n'est pas capable de l'entendre. Le monde qui l'a fait ne lui en a pas donné les moyens. Qui sait ce qui couve encore en lui, pourtant... Peut-être parviendra-t-il à se redresser, comme Phryxus. Sans que cela lui coûte pour autant la vie.

Mes yeux glissent sur les membres du soldat d'Aristus. Sur ses muscles fatigués, ses blessures et la lassitude de sa silhouette. J'y cherche un détail, le signe d'une force à venir et d'une fierté d'exister qui ne se sont pas encore dévoilées. Il n'y a rien.

Mais ça ne veut rien dire. On ne voit jamais tout, et si les autres nous surprennent parfois, il arrive qu'on se surprenne soi-même. Alors il se surprendra peut-être, un jour. D'ici là, il faut qu'il mange.

Je me lève et gagne la porte, puis je me tourne vers lui. « Ludovico... Ta mission, la sorcière, Vexine... Tu n'avais pas le choix. Peut-être te sentais-tu libre, peut-être croyais-tu décider... En réalité, tu n'avais pas le choix. Je crois que... Je pense que tu ne l'as jamais eu. » Je pousse un soupir.

« Mais tu as bien fait. »

Je sors, referme derrière moi et m'arrête. Je n'entends rien d'abord. Puis me parvient de derrière la porte la douleur d'un sanglot qu'on étouffe.

C'est en tout cas ce que je crois, avant de comprendre que Ludovico ne pleure pas, mais pousse un rire clair et libre.

Un rire qui résonne dans le vide du palais, traverse ses murs et s'évanouit dans les airs, telle l'oraison funèbre d'un amour bu jusqu'à la lie.

Remerciements

Cet ouvrage ne serait pas complet sans ces quelques lignes, dans lesquelles je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers celles et ceux qui ont participé à son élaboration. J'adresse ainsi mes sincères remerciements à Marie Marquez, rédactrice minutieuse et éclairée, dont les remarques pertinentes ont grandement contribué à la qualité et à la cohésion du texte ; aux éditions ActuSF pour leur confiance ; à Michèle, Renaud et François Heine, ma famille, pour leur soutien moral et/ou rédactionnel ; à Fabrice Attali, Philippe Lombard, Mario Micaletti et Ludovic Thiébeauld, compagnons de jeunesse toujours fidèles au poste, pour leurs précieuses remarques et leur amitié sans faille ; ainsi qu'à mes copines Juliette Nicolas et Élodie Salanove pour leurs lectures à la fois critiques, constructives et bienveillantes de la première version de ce roman.

Page de recommandations
Amie lectrice, ami lecteur,

Vous venez de finir ce livre et vous l'avez aimé (enfin on le souhaite). Pour poursuivre l'aventure, nous ne saurions que trop vous conseiller de vous rendre sur le site de notre maison d'édition : **www.editions-actusf.fr**. Vous y retrouverez tous nos autres romans, recueils de nouvelles, guides et anthologies.

Les éditions ActuSF font partie du collectif « **Les Indés de**

| **l'Imaginaire** » avec nos
camarades des éditions des
- - --

OceanofPDF.com

Table des matières

1.	<u>1</u>
2.	<u>2</u>
3.	<u>3</u>
4.	<u>4</u>
5.	<u>5</u>
6.	<u>6</u>
7.	<u>7</u>
8.	<u>8</u>
9.	<u>9</u>
10.	<u>10</u>
11.	<u>11</u>
12.	<u>12</u>
13.	<u>13</u>
14.	<u>14</u>
15.	<u>15</u>
16.	<u>16</u>
17.	<u>17</u>
18.	<u>18</u>
19.	<u>19</u>
20.	<u>20</u>
21.	<u>21</u>
22.	<u>22</u>
23.	<u>23</u>
24.	<u>24</u>
25.	<u>25</u>
26.	<u>26</u>
27.	<u>27</u>
28.	<u>28</u>

- 29. [29](#)
- 30. [30](#)
- 31. [Remerciements](#)

OceanofPDF.com